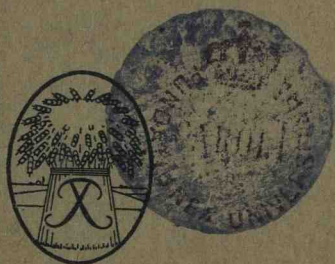


**RAOUL ALLIER**

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

# LE NON-CIVILISÉ ET NOUS

*DIFFÉRENCE IRRÉDUCTIBLE  
OU IDENTITÉ FONCIÈRE ?*



PAYOT, PARIS

# LE NON-CIVILISÉ ET NOUS

*DIFFÉRENCE IRREDUCTIBLE  
OU IDENTITÉ FONCIÈRE ?*

## DU MÊME AUTEUR

---

- LES DÉFAILLANCES DE LA VOLONTÉ AU TEMPS PRÉSENT. 1 vol. in-12, 1891, 3<sup>e</sup> édition, 1893. FISCHBACHER.
- LA PHILOSOPHIE D'ERNEST RENAN. 1 vol. in-16, 1895, 3<sup>e</sup> édition, 1906. FÉLIX ALCAN (*Epuisé*).
- LA CABALE DES DÉVOTS (1627-1671), 1 vol. in-16, 1902. ARMAND COLIN. Ouvrage couronné par l'Académie française. (*Epuisé*).
- L'INSTRUCTION PRIMAIRE DES INDIGÈNES A MADAGASCAR. 1 vol. in-16, 1904. Éditions des *Cahiers de la Quinzaine*.
- LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT. — TROIS PROJETS DE LOI, 1905, 1 vol. in-12. Éditions des *Cahiers de la Quinzaine*.
- LA SÉPARATION AU SÉNAT. 1 vol. in-16, 1905. Éditions des *Cahiers de la Quinzaine*.
- LE PROTESTANTISME AU JAPON. 1 vol. in-12, 1908. FÉLIX ALCAN.
- UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. — LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT A MARSEILLE. 1 vol. in-8<sup>o</sup>, 1909. CHAMPION.
- LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT A TOULOUSE. 1 vol. in-8, 1914. CHAMPION.
- PROBLÈMES DU TEMPS PRÉSENT. — 81 CONFÉRENCES PRONONCÉES PENDANT LA GUERRE, 1914-1917. Éditions de *Foi et Vie*.
- LES ALLEMANDS A SAINT-DIÉ. 1 vol. in-16, 1917. PAYOT, Paris.
- ANTHOLOGIE PROTESTANTE FRANÇAISE, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, 1917. G. CRÈS.
- ANTHOLOGIE PROTESTANTE FRANÇAISE. XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, 1919. G. CRÈS.
- LA PSYCHOLOGIE DE LA CONVERSION CHEZ LES PEUPLES NON-CIVILISÉS, 2 vol. in-8, 1925. PAYOT, Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

Invt. A. 19872

567253

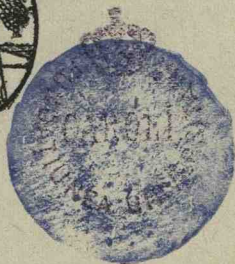
RAOUL ALLIER

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

# LE NON-CIVILISÉ ET NOUS

DIFFÉRENCE IRRÉDUCTIBLE  
OU IDENTITÉ FONCIÈRE ?

45980



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1927

Tous droits réservés

1941

CONTROL 1953

1956

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București  
Cota 44 758

rec 135/09

B.C.U.-Bucuresti  
  
\*C45930\*

Premier tirage octobre 1927.

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1927, by Payot, Paris

# LE NON-CIVILISÉ ET NOUS

---

## CHAPITRE PREMIER

### GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA THÉORIE DU BON SAUVAGE

- La nature humaine est-elle partout et toujours la même? — Le xviii<sup>e</sup> siècle l'a cru. — Cette thèse semble abandonnée.
- I. — L'adage traditionnel n'était pas fondé sur une étude scientifique. — La différence entre les esprits, d'après Fontenelle. — Sa théorie sur l'origine des fables. — Helvétius et l'égalité des esprits. — Voltaire et l'élargissement de l'horizon. — Son prétendu éloge du « bon sauvage ». — Hume et l'infériorité des Noirs. — Buffon et l'identité de tous les hommes.
- II. — Le chapitre des « Cannibales » chez Montaigne. — Jean de Léry et son voyage au Brésil. — Les Jésuites et leurs *Lettres édifiantes*. — Naissance de la théorie du « bon sauvage ». — Rousseau. — Auguste Comte.
- III. — Opposition de Taine au postulat traditionnel. — Critique du postulat par Renan. — L'école anthropologique anglaise. — Une croyance naturelle chez les missionnaires.
- IV. — M. Lévy-Bruhl et la thèse de l'hétérogénéité radicale. — Doctrine ou hypothèse de travail? — Objections à la thèse. — Expérience troublante des missionnaires. — Problème posé.

Pendant tout le xviii<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à une date récente, un adage a été courant parmi les psychologues. C'est que la nature humaine est partout et toujours la même et que, par suite, entre le non-civilisé et nous, il y a seulement une différence de culture et de développement. Après avoir répété si longtemps un axiome que personne ne contestait,

la pensée philosophique hésite, en ce moment, à le juger aussi indiscutable qu'on l'avait cru. Des doctrines se répandent, qui le battent en brèche vigoureusement; et l'affirmation traditionnelle a bien l'air de céder le pas à une thèse qui la contredit à peu près radicalement. Le moment semble donc venu de poser avec quelque précision un problème qui n'est pas de pure théorie et qui aboutit à de graves questions pratiques.

## I

Il ne faut pas exagérer la portée de la thèse proprement philosophique que l'on aime à citer. Elle n'a pas été fondée sur une étude directe et scientifique de ce qu'on appelait jadis le « sauvage ». Elle est, en quelque sorte, un corollaire du rationalisme semi-cartésien qui, sous des formes multiples, a dominé pendant plus d'un siècle la pensée qui se voulait libre. On ne soupçonne pas, alors, l'existence d'un problème difficile. Celui qu'on entrevoit reçoit d'emblée une solution très simple. Les allusions au non-civilisé sont d'ailleurs indirectes dans la plupart des livres que nous visons; elles ne se produisent qu'à propos de préoccupations dans lesquelles il s'agit moins de lui que des sociétés européennes.

C'est ainsi que Fontenelle, dissertant sur les anciens et les modernes, est amené à prendre position contre la théorie qui affirme « plus de diversité entre les esprits qu'entre les visages ». Les visages, à force de se regarder les uns les autres, n'en viennent pas à se ressembler, mais les esprits qui, naturellement, différaient autant que les visages, sont amenés, par le commerce qu'ils ont ensemble, à ne différer

plus autant. Ils se forment si bien les uns sur les autres, qu'ils ne restent pas esclaves de ce qu'ils tirent de leur climat. A force de lire des livres grecs, nous finirions par être tels que nous auraié formés de continuels mariages avec des Grecques. Et puis, que sait-on exactement de l'action des climats, des avantages ou des désavantages qu'ils présentent? A regarder les choses de près, « la différence de climat ne doit être comptée pour rien, pourvu que les esprits soient d'ailleurs également cultivés ». La culture, voilà ce qui rend les hommes vraiment divers; « tout au plus pourrait-on croire que la zone torride et les deux zones glaciales ne sont pas fort propres pour les sciences. Jusqu'à présent, elles n'ont point passé l'Égypte et la Mauritanie d'un côté, et, de l'autre, la Suède; peut-être n'a-ce pas été par hasard qu'elles se sont tenues entre le mont Atlas et la mer Baltique : on ne sait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées et si l'on peut espérer de voir jamais de grands auteurs Lapons ou Nègres <sup>1</sup>. »

Quoi qu'il en soit, la nature, d'après Fontenelle, n'est pas seule à intervenir dans ce qui permet ou assure l'apparition du talent ou du génie. Elle jette toujours et partout, semble-t-il, autant de germes de talent et de génie. Mais il faut à ces germes, pour qu'ils se développent, des circonstances favorables. Bien des choses peuvent venir à la traverse et arrêter net ce qui ne demandait qu'à se développer. « Des inondations de barbares, des gouvernements ou absolument contraires ou peu favorables aux sciences et aux arts, des préjugés et des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des cadavres qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles établissent souvent et

1. *Œuvres de Fontenelle*, édition de 1790, t. V, p. 280, 282-283.



pour longtemps l'ignorance et le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions de fortunes particulières, et vous verrez combien la nature sème en vain des Cicérons et des Virgiles dans le monde et combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns pour ainsi dire qui viennent à bien. »

Tous ces raisonnements du philosophe restent enfermés dans le même cadre qui, dans le temps, ne remonte pas plus loin que les Grecs et les Romains et, dans l'espace, ne dépasse pas le monde alors civilisé. C'est à peine si l'on aperçoit à l'horizon quelque ombre falotte de peuples que l'on déclare barbares, mais dont on ne croit pas qu'ils soient condamnés à l'être toujours. « Je peindrai volontiers la nature, dit Fontenelle, avec une balance à la main, comme la justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser et à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes : le bonheur, le talent, les avantages et les désavantages des différentes conditions, les facilités et les difficultés qui regardent les choses de l'esprit. En vertu de ses compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec crainte dans le siècle à venir pour nous payer du peu de cas qu'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute insoutenable et dont l'auteur conviendrait lui-même aujourd'hui trouvera des défenseurs d'un courage invincible, et Dieu sait avec quel mépris on traitera, en comparaison de nous, les beaux esprits de ce temps-là qui pourront bien être des Américains <sup>1</sup>. » Les Américains dont il s'agit sont des non-civilisés d'alors qui pourraient bien avoir un jour des académies.

1. *Op. cit.*, p. 300-301.

Il est impossible d'affirmer avec plus de netteté l'identité foncière de toutes les fractions de l'humanité. Fontenelle le fait encore plus, si c'est possible, dans son traité sur *l'Origine des Fables*. Il y examine ce qui, d'après lui, chez tous les peuples, suggère des explications analogues du monde. Son enquête ne suppose « dans tous les hommes que ce qui leur est commun à tous et qui doit avoir son effet sur les zones glaciales comme sur la torride <sup>1</sup> ». Il ne faut chercher dans la fable que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. « Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler <sup>2</sup>. » Les non-civilisés d'aujourd'hui représentent pour Fontenelle ce qu'ont été nos ancêtres les plus distingués et il n'y a pas de raison pour qu'ils ne s'avancent pas à leur tour aussi loin que nous. « Les Grecs furent pendant un temps des sauvages aussi bien que les Américains... Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étaient encore un peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les barbares de l'Amérique qui étaient, selon toutes les apparences, un peuple assez nouveau lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Américains seraient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs si on leur en avait laissé le loisir <sup>3</sup>. »

Ces vues de Fontenelle représentent bien ce qui sera, avec d'inévitables différences de nuances, l'idée de tout le

1. *Op. cit.*, p. 365.

2. *Op. cit.*, p. 372.

3. *Op. cit.*, p. 366.

xviii<sup>e</sup> siècle. Helvétius est, entre tous, le théoricien de l'égalité des esprits. Pour lui, tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, sont des machines également sensibles et qui ne diffèrent que par les sensations reçues. Le plaisir et la douleur sont au point de départ de tout. Ce sont eux qui éveillent et aiguïsent l'attention et qui déterminent nos actes. Ce qui attirera notre attention dépend de l'éducation — ce mot étant pris dans son sens le plus compréhensible, c'est-à-dire signifiant tout ce qui, dans notre entourage et dans le milieu qui détermine notre entourage lui-même, influe, par les réactions provoquées et surtout par l'habitude, sur notre développement. L'éducation qui fait les hommes inégaux pourrait, si elle était rationnellement entendue, devenir le grand facteur d'égalité et amener tous les hommes au même niveau de culture et de bonheur. Les dons naturels sont les mêmes chez tous les hommes. Mais ce qui varie, c'est l'ensemble des conditions dans lesquelles ces dons peuvent s'exercer. Rien ne prouve d'ailleurs que le bonheur ne soit pas mieux partagé chez des peuplades que nous avons tort de mépriser et dans lesquelles on ne peut pas dire que « l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre ». C'est une vérité dont Helvétius trouve l'expression heureuse dans ces deux vers sur les « sauvages » :

Chez eux tout est commun. Chez eux tout est égal.  
Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital.

C'est peut-être Voltaire qui, au premier abord, semble avoir affirmé avec le plus de précision l'identité foncière de tous les hommes. Deux termes reviennent aisément sous sa plume : « humain » et « humanité ». La signification qu'il leur donne est très riche. Tantôt il s'en sert pour désigner

les sentiments qui, d'après lui, devraient inspirer la conduite, tantôt il indique par eux la foi qu'il a dans l'unité des races à travers le temps et l'espace. Ce qu'il reproche aux religions historiques, c'est que leurs dogmes particuliers ne valent que pour des portions déterminées de l'humanité. La supériorité du déisme sur elles est, d'après lui, d'avoir une portée universelle et d'être aussi ancien que notre espèce. Enfin, si Voltaire, en dépit des témoignages formels rapportant l'existence de la débauche sacrée à Babylone, refuse d'y croire, c'est qu'il lui paraît impossible d'admettre que des mœurs « contraires à la nature humaine » aient pu jamais être pratiquées. Mais il ne faut pas se le dissimuler : l'humanité qui l'intéresse, c'est l'humanité civilisée. Son mérite original est d'avoir largement agrandi celle-ci ; c'est de ne pas l'avoir limitée au bassin méditerranéen ; c'est d'y faire rentrer des nations et des races dont les cultures si diverses lui paraissent dignes d'un intérêt très vif ; c'est d'y avoir revendiqué une place pour les Arabes, pour les Hindous, pour les Chinois, pour d'autres encore. Cet élargissement de l'horizon s'étend-il au delà de ces peuples qu'il a su introduire dans l'histoire générale ? On le croirait volontiers à lire certains passages, en particulier ces quelques lignes de *l'Essai sur les Mœurs* <sup>1</sup> :

« Entendez-vous par sauvages des rustres vivant dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons ; ne connaissant que la terre qui les nourrit et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées et par conséquent peu d'expressions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un

<sup>1</sup> I. Introduction, VII, Ed. Moland, t. XI, p. 18-19.

homme de plume auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se rassemblant, certains jours, dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies auxquelles ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière, lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère et à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir surtout que les peuples du Canada et les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, et cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont libres, et nos sauvages n'ont pas même l'idée de la liberté... Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités, ils se battent avec courage et parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les *Grands hommes* de Plutarque que celle de ce chef de Canadiens à qui une nation européenne proposait de lui céder son patrimoine? « Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis. Disons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous et venez avec nous dans une terre étrangère?... »

Si l'on réfléchit un peu sur l'impression que donne cet ouvrage, on est en droit de se demander si vraiment Voltaire attache l'importance qu'il semble à son éloge des « sauvages ». Ce qu'il dit d'eux, n'est qu'une série de prétextes à pointes satiriques contre les civilisés. Il fait la leçon

à ceux-ci, en ayant l'air de parler des autres. C'est à des antithèses ironiques qu'il tient, et le reste n'est que secondaire. N'oublions pas la lettre par laquelle il déclare plaisamment à Rousseau que, par sa prédication de l'état de nature, il donne envie de marcher à quatre pattes. Il ne faut pas nous objecter que, voulant mettre en scène un interprète du bon sens spontané, il a choisi un Huron<sup>1</sup>. Ce personnage n'est pas un « américain de naissance » ; il est un homme de race blanche et qui a été élevé à la huronne. Voltaire croit bien, comme tout son siècle, qu'au fond tous les hommes sont les mêmes et se valent. Mais s'il a semblé s'exprimer un peu à la façon de ses contemporains dissertant sur le « bon sauvage », il s'est bien gardé de les suivre sans réserve.

A-t-il été seul, dans son siècle, à avoir ces doutes ? Ce n'est pas sûr. On répète bien que Hume aimait à dire que les chênes et les peupliers de nos campagnes ne sont pas plus semblables à ceux d'il y a six mille ans que nous ne le sommes aux Grecs et aux Latins et que, pour connaître le mécanisme et le jeu des passions chez nos contemporains, il suffit d'étudier Démosthène et Tacite. Il ne semble pas qu'il faille trop généraliser cette vue. Hume ne paraît pas, dans le passage auquel on fait allusion, avoir regardé plus loin que l'humanité civilisée dont nous faisons partie. Il nous suffira, pour le sentir, de relire les pages suivantes : « Voulez-vous connaître les sentiments, les inclinations, les mœurs des Grecs et des Romains ? Étudiez à fond le caractère des Français et des Anglais. Vous ne pouvez vous tromper beaucoup en transportant à ceux-là *la plupart* des observations que vous aurez faites sur ceux-ci. L'humanité est à tel point la même, en tout temps et en tout lieu, que

1. Voir le conte intitulé : *l'Ingénu*.

l'histoire, sous ce rapport, ne nous apprend rien d'étrange ni de nouveau. Son principal intérêt est précisément de nous découvrir les principes permanents et universels de la nature humaine. »... « La terre, l'air, l'eau et les autres éléments étudiés par Aristote et par Hippocrate ne sont pas plus semblables à ceux que nous observons aujourd'hui, que les hommes décrits par Polybe ou par Tacite ne ressemblent à ceux qui maintenant gouvernent le monde <sup>1</sup>. »

Hume pensait si peu aux non-civilisés qu'il n'a pas hésité à écrire ceci : « Je suis disposé à croire que les noirs sont inférieurs par nature aux blancs. Il s'est rarement rencontré, soit une nation civilisée parmi les hommes de cette race, soit même un individu éminent, dans l'action ou dans la spéculation. Une différence aussi uniforme, aussi constante entre les blancs et les nègres, n'aurait pas pu se maintenir à travers les pays et les âges, si la nature n'avait établi une distinction originelle entre ces deux races d'hommes... Dans la Jamaïque, sans doute, on parle d'un nègre comme d'un homme de talent et de science; mais, si on l'admire pour ses minces qualités, c'est comme on fait d'un perroquet qui prononce distinctement quelques mots <sup>2</sup>. »

Ces réticences de Hume, comme aussi celles que l'on peut deviner chez Voltaire, n'ont rien changé à l'opinion qui était générale au XVIII<sup>e</sup> siècle. Buffon est, à son tour, si bien convaincu de l'identité foncière de tous les hommes qu'il en tire formellement les mêmes conséquences que tous les théoriciens du « bon sauvage ». D'après lui, si un observateur étudiait l'âme de celui-ci, « il y verrait l'âme à découvert, il en distinguerait tous les mouvements naturels et

1. *Œuvres*, éd. de 1826, t. IV, p. 97-98; cité par Th. Huxley, dans son *Hume*, p. 254-255 de la traduction française.

2. *Œuvres*, éd. de 1826, t. III, p. 236; cité par Th. Huxley, dans son *Hume*, p. 32-33 de la traduction française.

peut-être y reconnaîtrait-il plus de douceur, de tranquillité et de calme que dans la sienne. Peut-être verrait-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé et que le vice n'a pris naissance que dans la société <sup>1</sup> ».

Qu'est-ce qui a favorisé chez nous la formation de cette thèse psychologique et sa diffusion?

## II

Nous sommes ici en présence d'une tradition qui remonte tout au moins jusqu'à Montaigne. Le chapitre *des Cannibales*<sup>2</sup> est à relire. Il a été inspiré, selon toute vraisemblance, par ce que Montaigne a appris du voyage de Villegagnon au Brésil. Un passage de ce chapitre est très net sur ce point : « J'ai eu longtemps avec moi, dit-il, un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique. Cette découverte d'un pays infini de terre ferme semble de grande considération... Cet homme que j'avais était homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre véritable témoignage; car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'histoire... Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien espousé. Le mien était tel... »

1. *Œuvres complètes*, Paris, 1853, t. III, p. 308. — Cf. André Lichtenberger *Le socialisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 360-361 et *passim*.

2. *Les Essais*, livre I, ch. XXX.



D'après ce qu'il a recueilli de ce témoin, Montaigne estime « qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Nous sommes dominés par « l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes ». C'est là que nous croyons voir toujours « la parfaite religion, la parfaite police et l'usage accompli de toutes choses ». « Ils sont sauvages, dit Montaigne, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits; tandis qu'à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun que nous devrions appeler plutôt sauvages; en ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés; lesquelles nous avons abâtardies en ceci les accommodant au plaisir de notre goût corrompu; et pourtant la saveur même et délicatesse se trouvent à notre goût même excellents à l'envi des nôtres en divers fruits de ces contrées-là sans culture. » Ces nations ne semblent à Montaigne ainsi barbares que pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Montaigne énumère leurs coutumes telles qu'on les lui a exposées et il ne les trouve point plus barbares que celles qu'on voit chez nous où d'affreux exemples sont donnés. Il parle de toutes sans précisément les recommander, mais avec un sourire, et il conclut : « Tout cela ne va pas trop mal; mais quoi, ils ne portent pas de haut-de-chausses. <sup>1</sup> »

Une des sources de Montaigne n'aurait-elle pas été la relation écrite par Jean de Léry sur cette expédition au Brésil <sup>2</sup>?

1. *Les Essais*, livre I, ch. XXX.

2. HISTOIRE D'UN VOYAGE FAIT EN LA TERRE DU BRÉSIL, AUTREMENT DITE AMÉRIQUE. *Contenant la navigation, et choses remarquables vues sur mer*

Il ne semble pas, en effet, qu'il suffise de tenir compte des récits et des descriptions qu'un compagnon de Villegagnon a pu fournir à Montaigne. Cet homme, d'après l'auteur des *Essais*, était « simple et grossier ». Il a pu donner à son maître des détails matériels, mais on ne voit pas qu'il ait pu inspirer à Montaigne certaines de ses réflexions qui semblent parfois apparentées à celles de Jean de Léry. Celui-ci parle, lui aussi, de l'anthropophagie et de la cruauté des Topinambous qu'il a vues de très près et dans toute leur horreur. Puis il ajoute : « Néanmoins, afin que ceux qui liront ces choses tant horribles exercées journallement entre ces nations barbares de la terre du Brésil pensent aussi un peu de près à ce qui se fait par deçà parmi nous ; je dirai en premier lieu sur cette matière que si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçant le sang et la moelle, et par conséquent mangeant tous en vie tant de veuves, orphelins et autres personnes auxquelles il vaudrait mieux couper la gorge tout d'un coup que de les faire ainsi languir), qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. » Puis Léry, songeant aux supplices qu'il a vus là-bas, revient aux régions de « par deçà » et spé-

*par l'auteur. Le comportement de Villegagnon en ce pays-là. Les mœurs et façon de vivre étranges des sauvages américains, avec un colloque de leur langage. Ensemble la description de plusieurs animaux, arbres, et autres choses singulières et du tout inconnues par deçà. Le tout recueilli sur les lieux par Jean de Léry, natif de la Margelle, terre de saint Seine au Duché de Bourgogne. Seigneur, je te célébrerai entre les peuples, et te dirai entre les nations. Psaume CVIII. A la Rochelle. Pour Antoine Chuppin, MDLXXVIII. M. Charly Clerc doit publier prochainement, à la librairie Payot, Paris, une nouvelle édition de ce livre. Le texte sera allégé de trop nombreuses répétitions, mis en orthographe simplifiée avec quelques mots expliqués. Cette réimpression sera suivie d'un travail critique sur cette histoire de quelques Genevois égarés au Brésil, et de leurs démêlés avec cet étonnant Villegagnon dont nous ne saurions dire s'il a été trop loué ou trop vitupéré au cours des temps. M. Charly Clerc joindra à son commentaire des gravures qui illustrent les premières éditions et qu'on ne trouve pas dans l'ouvrage publié en 1880 par M. Paul Gaffarel.*

cialement aux horreurs de « la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 août 1572 ». Il trouve cela pire que ce qui se passe au Brésil<sup>1</sup>.

S'agit-il de la religion? Certes, ces sauvages ne confessent « aucuns dieux célestes ni terrestres », mais seulement des démons qui les font trembler; (il y a chez eux, en outre, un vague espoir de vivre après la mort, quelque part « derrière les montagnes ».) Mais « il y a des athées plus athées par deçà ». Les sauvages ont des sorciers ridicules, c'est vrai, mais comparez, dit Léry très préoccupé de polémique confessionnelle, « les porteurs de rogaton en la papauté ». Les sorciers du Brésil débitent des boniments absurdes; oui, mais comparez, dit notre auteur, « les sonneurs de campane des caphards devant la châsse de saint Antoine » et ceux qui « barbotent leurs heures ». Il se platt à montrer que les Topinambous ne valent pas moins que ses propres adversaires religieux, qu'ils valent même mieux, puisqu'ils n'ont pas les lumières de la foi. S'agit-il de la polygamie? Les sauvages sont polygames, oui, mais leurs femmes ne se disputent pas comme Rachel et Léa. « Sur quoi je laisse à considérer à chacun, quand même il ne serait point défendu de Dieu de prendre plus d'une femme, s'il serait possible que celles de par deçà s'accordassent de cette façon. » Notons aussi que les mères sauvages nourrissent leurs bébés et ne les mettent pas en nourrice. Léry ne manque pas de mettre en regard les « sucrées d'icy ». En outre, leurs petits ne sont pas sottement emmaillotés, et le voilà qui semble

1. Cf. Montaigne, *Les Essais*, *loc. cit.*: « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à déchirer par tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. »

bien annoncer les protestations de Rousseau contre la « géhenne » qu'est le maillot. Leurs femmes refusent de se faire habiller comme les Genevois le voudraient. On les fouette pour les y obliger. On n'atteint pas le résultat voulu. Elles gardent leur nudité. Léry en prend presque son parti. Il estime que cette nudité n'incite pas tant à « lubricité et paillardise » que les « attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes et autres infinies bagatelles dont les femmes et filles de par deçà se contrefont ». Et il conclut que ces sauvages sont heureux, que dans leur climat exquis il n'y a point de maladies, que personne n'y a les cheveux blancs ni gris, ni de soucis des choses de ce monde. Il n'y a chez eux rien de tous ces maux « qui nous rongent les os, sucent la moelle, atténuent le corps et consomment l'esprit, bref nous empoisonnent et nous font mourir par deçà devant nos cours ».

Si Montaigne a toujours été très lu, Jean de Léry n'a pas été ignoré par les gens de son temps. Son ouvrage n'a pas eu moins de huit et peut-être neuf éditions, dont la dernière est de 1677<sup>1</sup>. Il en a fait lui-même une traduction latine qui a été imprimée cinq fois en 1586, 1592, 1594, 1600 et 1642, et c'est de ces deux sources que dérive certainement la tradition du « bon sauvage » qui ne disparaîtra plus jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et même au commencement du XIX<sup>e</sup>.

1. Nous n'indiquons ici que celles qui ont pu préparer la théorie du « bon sauvage ». De nos jours, M. Paul Gaffarel a publié, en 1880, une réimpression de cet ouvrage. Cette question de l'influence de l'ouvrage de Jean de Léry sur Montaigne et sur son chapitre des « Cannibales » vient d'être reprise par M. Charly Clerc et traitée par lui avec une ingéniosité décisive dans la *Revue de l'Institut de Sociologie* (Fondation Solvay, Université libre de Bruxelles), 7<sup>e</sup> année, 1927, n<sup>o</sup> 2, avril-juin, sous ce titre : *Le voyage de Jean de Léry et la découverte du « bon sauvage »*.

On en trouve des linéaments dans les récits que le baron de La Hontan a donnés de ses courses accomplies au Canada et qui, bien que l'authenticité en ait été discutée, semblent fort avoir été réelles. Il a bien l'air d'être parvenu dans des régions alors peu connues du Far West, et il a marqué dans son ouvrage <sup>1</sup> une sympathie particulière pour ces hommes « n'ayant ni *lien* ni *mien*, ni supériorité, ni subordination et vivant dans une espèce d'égalité conforme aux sentiments de la nature <sup>2</sup> ». Mais c'est le livre de Gueudeville <sup>3</sup> qui, plus que son propre ouvrage, a contribué à donner quelque célébrité au voyageur et à répandre ses idées. Le Huron qu'il met en scène est imaginaire. Il l'est à tel point qu'il est censé avoir visité l'Europe et qu'il en parle en connaisseur. Le portrait qu'il nous fait des Peaux-Rouges est tout de fantaisie. Il a surtout pour but de vanter une société qui serait fondée sur le modèle de l'*Utopie* de Thomas Morus dont Gueudeville a donné lui-même une traduction (1715). Il n'en a pas moins aidé à la diffusion d'une image qui est devenue très populaire en dépit de sa fausseté.

Cette théorie du « bon sauvage » devait être appelée à une fortune extraordinaire. Des hommes qui n'étaient pas de mauvais observateurs, et qui ont vécu au milieu des peuplades non-civilisées, sont en grande partie responsables de cette erreur psychologique. Vivant au milieu de leurs ouailles, les Jésuites se prennent d'affection pour ceux qu'ils évangélisent et, sans méconnaître leurs vices, sont frappés de leurs qualités. Ces indigènes montrent une telle simplicité d'âme que les missionnaires en viennent à se demander s'ils ne sont pas moins éloignés que les civilisés de la porte

1. *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale, comprenant plusieurs relations de différents peuples qui l'habitent, etc.*, 1703, 2<sup>e</sup> volume.

2. *Op. cit.*, t. II, p. 146.

3. *Dialogues ou entretiens entre un sauvage et le baron de La Hontan*, 1704.

du salut, et si la société n'est pas plus dangereuse que cet état de nature. Leur illusion tient à un état d'âme très particulier et que M. André Lichtenberger a fort bien expliqué. « Pénétrés d'une foi ardente qui leur fait regarder le martyr comme l'honneur suprême et ceux qui le leur infligent comme leurs bienfaiteurs, méprisant la corruption mondaine dont le bruit arrive jusqu'à eux, ils se livrent à d'idylliques peintures de leurs néophytes et ils reportent en grande partie aux Indiens et à la nature, aussi bien qu'à leurs efforts et autant qu'à la grâce divine, le mérite de ce qu'il y a de bon chez eux. Au contact de ces êtres simples, ils se souviennent des premières communautés chrétiennes et conçoivent l'idée de les faire revivre. Nourris dans l'admiration de l'antiquité classique, ils sont frappés des analogies que les usages des sauvages présentent avec ceux des vieux Grecs; ils leur supposent une communauté d'origine et louent chez eux les qualités que leurs maîtres leur avaient appris à admirer dans la Sparte de Lycurgue <sup>1</sup>. » Et voilà comment la collection des *Lettres édifiantes*, qui sont aujourd'hui pour nous des documents ethnologiques de premier ordre, parce que notre attention est éveillée sur certains traits des non-civilisés, ont été interprétées d'une tout autre manière par tous les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et ont contribué à répandre, avec l'idée du sauvage honnête, pur et juste, la croyance à une identité foncière de tous les êtres humains, séparés seulement par la bonté de la nature et la corruption de la civilisation. Cette double conviction s'est imposée à tous les penseurs du siècle, et elle est devenue si forte chez eux qu'elle a formé comme un prisme au travers duquel les voyageurs eux-mêmes ont regardé la réalité et l'ont vue de travers. Un explorateur comme Bougain-

1. *Le socialisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 58.

ville, stupéfait de ne pas trouver au Paraguay l'état de félicité auquel il s'attendait, semble parfois disposé à renoncer au témoignage de ses yeux plutôt qu'à celui de sa raison qui lui montrait le « modèle d'une administration faite pour donner aux hommes le bonheur et la sagesse ». Quand il est en présence des insulaires de la Terre de Feu, les plus misérables qu'il ait rencontrés, sa foi dans la bonté de l'état de nature n'est pas atteinte par ce spectacle; car on ne peut plaindre, dit-il, « le sort d'un homme libre et maître de lui, sans devoirs et sans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connaît pas mieux ». A Tahiti, il a commencé par ne rien voir de ce qu'il y avait de cruel chez les populations, et le pays lui est apparu comme une sorte d'Eden idyllique, peuplé d'hommes sains, robustes et doux<sup>1</sup>.

Comment ne pas reconnaître, dans ces représentations passablement fantaisistes de ce que l'on prenait pour un état réel, l'origine de la théorie de Rousseau sur l'état de nature? C'est une question de savoir si, dans la pensée du philosophe de Genève, cette théorie prétend se fonder, sans autre examen critique, sur les conclusions de ces observateurs aisément portés à admirer les non-civilisés plus ou moins récemment découverts. N'a-t-elle pas été pour lui, au moins primitivement, un simple postulat logique qui sert à expliquer l'homme actuel, comme le « contrat social », sans avoir été un fait historique, sert à expliquer nos sociétés? Certaines déclarations de Rousseau semblent suggérer cette dernière interprétation. L'état de nature, dit-il, dans son *Discours sur l'inégalité*, est « un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'exis-

1. *Voyage autour du Monde par la frégate du roi « Boudeuse » et la flûte « Etoile »*, 2<sup>e</sup> édition, Paris 1772, t. I, p. 182, 294; t. II, p. 43, 80.

tera jamais et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes, pour bien juger de notre état présent ». « Il ne faut pas, dit-il un peu plus loin, prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer dans ce sujet pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine<sup>1</sup>. »

D'excellents esprits soupçonnent que ces affirmations de Rousseau sont de simples précautions de style, qui lui sont suggérées par le désir de ne pas entrer en lutte avec les théologiens, surtout ceux de Genève. Il n'y aurait là qu'un artifice de dialectique qui ne doit pas nous empêcher de distinguer ce qu'il dissimule, à savoir la croyance à la réalité de l'état de nature dans le passé. Quelque parti que l'on prenne dans ce débat, il reste certain que, si Rousseau ne présente pas le « bon sauvage » comme étant le prototype de l'homme à l'état naturel, il considère la nature humaine comme essentiellement une dans tous les temps et dans tous les lieux. Il reproduit bien, sur ce point, l'idée commune à tout son siècle.

Auguste Comte n'a vu aucune difficulté à répéter, de son côté, l'aphorisme banal sur le caractère identique de tous les hommes. Il admet sans discussion ce postulat : la constitution fondamentale de l'homme est invariable et le progrès ne peut ni la développer indéfiniment ni la changer. « *Evolution*, mais non *transformation*. Ce grand principe, dit M. Lévy-Bruhl, transmis par la biologie à la sociologie, domine cette dernière science tout entière. Dans le cours de la longue histoire qui mène l'humanité de l'animalité sauvage à la civilisation positive, rien d'absolument nouveau n'apparaît. Tout ce qui se manifeste peu à peu préexistait

1. *Œuvres de Rousseau*, t. I, p. 532-533.



dans la nature de l'homme, à l'état de virtualité, il est vrai ; et cet état n'aurait peut-être jamais cessé si un ensemble de conditions favorables ne s'était trouvé réuni <sup>1</sup>. » A tous les degrés de l'évolution historique, les diverses facultés physiques, morales et intellectuelles se retrouvent, exactement les mêmes et toujours semblablement coordonnées entre elles. La prépondérance des instincts égoïstes sur les instincts altruistes tient à notre nature profonde et, si le progrès favorise le « développement des sentiments altruistes », il ne peut cependant renverser l'équilibre naturel de nos inclinations.

### III

Le postulat sur lequel a vécu si longtemps la philosophie a rencontré de vigoureuses résistances au XIX<sup>e</sup> siècle. Taine ne cessait de s'élever contre lui : « Au siècle dernier, disait-il, on se représentait les hommes de toutes les races et de tous les siècles comme à peu près semblables, les Grecs, les Barbares, l'Hindou, l'homme de la Renaissance et l'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle comme coulés dans le même moule ; et cela d'après une conception abstraite qui servait pour tout le genre humain. On connaissait l'homme, on ne connaissait pas les hommes. On n'avait pas pénétré dans l'âme ; on n'avait pas vu la diversité infinie et la complexité merveilleuse des âmes <sup>2</sup>. »

Renan en a fait une critique analogue. « La psychologie, écrivait-il, part de l'hypothèse d'une humanité parfaitement

1. *La philosophie d'Auguste Comte*, p. 248. — Cf. *Cours de philosophie positive*, V, p. 81.

2. *Histoire de la Littérature anglaise*, Introduction, p. 11-12.

homogène, qui aurait toujours été telle que nous la voyons. Cette hypothèse renferme une part de vérité; car il y a vraiment des attributs communs de l'esprit humain qui en constituent l'unité, mais elle renferme aussi une erreur grave, ou plutôt elle méconnaît une vérité fondamentale révélée par l'histoire. C'est que l'humanité n'est pas un corps simple et ne peut être traitée comme telle. L'homme doué de dix ou douze facultés que distingue la psychologie est une fiction. Dans la réalité, on est plus ou moins homme, plus ou moins fils de Dieu. On a de Dieu et de la Vérité ce dont on est capable et ce qu'on mérite. Je ne vois pas de raison pour qu'un Papou soit immortel. Au lieu de prendre la nature humaine comme la prenaient Thomas Reid et Dugald Stewart, pour une révélation écrite d'un seul jet, pour une Bible inspirée et parfaite, dès son premier jour, on en est venu à y voir des retouches et des additions successives...<sup>1</sup>»

Renan s'en est d'ailleurs tenu à ces développements très généraux d'une psychologie qui a laissé délibérément hors de ses recherches les non-civilisés. N'a-t-il pas écrit, et précisément à propos des indigènes de la Mer du Sud dont on décrivait à ce moment-là l'atroce cannibalisme, cette phrase prodigieuse : « Oh! laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère; n'interrompez pas de vos dogmes austères, fruit d'une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d'enfants, leurs danses au clair de lune, leur douce ivresse d'une heure <sup>2</sup>. » Se représenter la vie du non-civilisé comme une idylle joyeuse, rythmée par le roulement saccadé du tam-tam et les gesticulations frénétiques de la bamboula, c'est avouer qu'on n'a pas pris la peine de se pencher sur cette âme emplie de terreurs.

1. *Fragments philosophiques*, p. 265. — Cf. *Avenir de la Science*, p. 181, 182.

2. *Questions contemporaines*, p. 35.

En dépit de toutes les protestations auxquelles s'est heurté le vieux postulat du XVIII<sup>e</sup> siècle, la grande école anthropologiste d'Angleterre, représentée par Lubbock, Tylor, Frazer, Hartland, Andrew Lang, n'a pas fait la moindre réserve sur lui. Tous l'ont même pris pour point de départ de leurs travaux. Ils ont eu recours à la méthode comparative pour édifier les monuments scientifiques que nous leur devons et qui fournissent d'inépuisables mines aux chercheurs en quête de documents sur les institutions, les mœurs, les langues, les croyances des non-civilisés. Mais ils n'ont jamais manqué d'ajouter à cette méthode une hypothèse tendant à expliquer, d'après la structure générale de l'esprit humain, les faits rencontrés. Cette identité de l'« esprit humain », parfaitement un, partout et toujours semblable à lui-même au point de vue logique, n'a jamais été discutée ou démontrée par eux; ils ne l'énoncent même pas formellement, tant ils la jugent hors des atteintes du doute. Ils se contentent de la sous-entendre en la jugeant incontestable. La conséquence est bien celle que M. Lévy-Bruhl signale : « Les représentations collectives des primitifs, si étranges souvent pour nous, la liaison non moins étrange que l'on constate entre elles ne soulèvent pas de problèmes dont la solution puisse enrichir ou modifier les conceptions que nous avons de l'esprit humain. Nous savons d'avance que cet esprit n'est pas autre chez eux que chez nous. Tout ce qui reste à chercher, c'est comment des fonctions mentales identiques aux nôtres ont pu produire ces représentations et ces liaisons <sup>1</sup>. »

Nous étonnerons-nous si, au milieu de nous, le missionnaire, qui quitte son pays pour aller à la conquête d'âmes pour le Christ, est dominé par une croyance, la croyance

1. *Les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, p. 7.

préconçue à l'unité du genre humain? Il sait bien qu'il aura affaire à des individus extrêmement arriérés, qui ne savent rien de notre culture, dont les coutumes peuvent être parfois voisines de la bestialité. Mais même lorsqu'il est disposé à accepter les descriptions les plus sombres de l'état intellectuel et moral des gens chez qui il s'installe, l'idée ne lui traverse pas l'esprit qu'il s'en va vers une humanité différente de celle à laquelle il appartient. Il est convaincu qu'il y a, entre l'intelligence des personnes auxquelles il est destiné à s'adresser et l'intelligence de ses compatriotes, non point une différence de nature, mais simplement une différence de degré dans le développement. Faut-il lui faire grief d'emporter avec lui une conviction que tant de philosophes et d'ethnologues ont eue avant lui et qui, au milieu de bien des déceptions peut-être déprimantes, est maintenue en lui par un idéalisme fervent, par le devoir de lutter contre les différences qui l'affligent, par une volonté arrêtée de faire rentrer dans l'ensemble de la famille humaine les enfants arriérés qui semblent en être sortis?

#### IV

Contre le postulat traditionnel de l'identité fondamentale de l'esprit humain, M. Lévy-Bruhl a dressé, avec une saisissante richesse d'informations, la thèse de l'hétérogénéité radicale de la mentalité civilisée et de la mentalité non-civilisée. Il a donné à cette thèse sa forme la plus précise. Les savants de l'école anthropologiste anglaise, décrivant les coutumes, les croyances et les institutions en vigueur dans les sociétés primitives, prennent pour accordé que, si nous étions à la place des primitifs, notre esprit étant tel qu'il

est actuellement, nous penserions et nous agirions comme ils le font. M. Lévy-Bruhl part de l'hypothèse précisément contraire. « J'admets, dit-il, que, pour penser et agir comme ils le font, pour que leurs sociétés reposent sur les institutions que nous y constatons, il faut que leur esprit ne soit pas orienté comme le nôtre, que le contenu et le cadre de leur expérience ne coïncident pas tout à fait avec les nôtres et que, par conséquent, nous devrions nous imposer un effort très pénible pour entrer dans leur façon de penser et de sentir. Peut-être n'y parviendrions-nous jamais complètement. C'est l'avis de quelques-uns des observateurs les plus pénétrants, par exemple M. Elsdon Best qui a soumis à une étude si approfondie et pendant tant d'années les institutions et les croyances des Maoris de la Nouvelle-Zélande<sup>1</sup>. »

Comment faut-il comprendre la théorie de M. Lévy-Bruhl? Est-elle simplement une hypothèse de travail? Est-elle une thèse dogmatique? Cette seconde interprétation, quand on lit les deux ouvrages que M. Lévy-Bruhl a consacrés, en 1910 et en 1922, aux non-civilisés, semble s'imposer. Le premier de ces livres insiste surtout sur une loi de participation qui y est considérée dans ses rapports avec le principe d'identité ; il tend à établir que l'esprit du non-civilisé est peu sensible à la contradiction. Le second explique ce qu'est pour cet esprit la causalité. Tous deux s'efforcent de montrer que cette mentalité est essentiellement « mystique et prélogique » et qu'elle est dominée par des « représentations collectives qui sont d'origine sociale, déroutent notre pensée et rendent difficile et presque toujours incertaine notre intelligence de leurs institutions ». Il y a là tout un ensemble d'idées qui

1. *Bulletin de la Société française de philosophie*, avril 1923 (séance du 15 février), p. 23.

paraissent bien donner à l'enquête une conclusion ferme, une conclusion qui n'est peut-être pas sans conséquences pratiques et dont certains s'appliquent à tirer parti au milieu des conflits actuels d'idées et de sentiments dans les sociétés dites supérieures.

Et, d'autre part, il y a des moments où tout cela paraît se réduire à n'être qu'une hypothèse de travail. D'après M. Lévy-Bruhl, l'école anthropologique anglaise est conduite, par son postulat initial, à rechercher et à mettre en lumière, sous une diversité de surface, les ressemblances fondamentales qui existent entre la mentalité primitive et la nôtre. Elle multiplie les rapprochements et fait ressortir des survivances que nous ne soupçonnons pas. Mais en somme elle ne nous apprend rien de nouveau. L'hypothèse contraire a paru à M. Lévy-Bruhl plus féconde. Elle « m'amenait, dit-il, à rechercher de préférence les différences entre la mentalité primitive et la nôtre, à les analyser dans le détail, à en déterminer les conditions, à les étudier dans leurs rapports avec les mœurs et les institutions; elle ouvrait une voie qui n'aboutissait pas d'avance, dans tous les cas, à quelque chose de déjà connu. C'est pourquoi, indépendamment des autres raisons qui m'y portaient, j'ai dû la choisir pour hypothèse de travail. Elle promettait un meilleur rendement. Il me semble que cette promesse a été tenue. J'ai cru parvenir à dégager les caractères essentiels — mystique et prélogique — de la mentalité primitive. Ils m'ont permis de rendre compte d'un certain nombre de faits dont on n'avait donné jusqu'à présent que des explications arbitraires ou simplement vraisemblables. Je me hâte d'ajouter qu'il ne s'agit encore ici que d'une introduction générale à l'étude de la mentalité primitive, d'un fil conducteur pour guider la recherche à

travers un labyrinthe extraordinairement compliqué, dans l'analyse de ces institutions que nous aurions tort, le plus souvent, de croire plus simples que les nôtres. Sachant comment cette mentalité est orientée, quels en sont les habitudes et les principes, nous pourrions mieux la suivre dans ses démarches, d'apparence si déconcertante, et poser les problèmes en des termes qui n'en rendent pas impossible la solution. »

X Cette attitude, à laquelle on ne saurait plus reprocher la raideur dogmatique de l'esprit de système, semble s'être accentuée à mesure que surgissaient des objections devant une théorie que l'on jugeait souvent trop absolue. On a trouvé, par exemple, que la façon dont on nous représente la mentalité du non-civilisé est inconciliable avec les progrès de la technique qui ont été réalisés à travers les siècles. Ces progrès de la technique impliquent un fonctionnement mental, un comportement intellectuel qui n'émanent ni de la structure sociale, ni des institutions, ni de l'ambiance créée par les représentations collectives. « Ce comportement, dit M. Louis Weber, implique à son tour une notion plus ou moins confuse de la causalité mécanique qui est le premier germe de l'intelligibilité géométrique et du rationnel. Voici, par exemple, la roue, dont les propriétés et l'usage mécanique sont évidemment liés à une première géométrie subconsciente. Quelle que soit la structure du groupe social dans lequel la roue est employée comme moyen et organe de roulement, l'usage qui en est fait est toujours le même... La fabrication et l'usage mécanique de la roue supposent partout une même compréhension géométrique, un même système de schèmes visuels, de mouvements, d'opérations et de résultats; bref, un même fonctionnement mental qui ne doit rien aux sen-

timents sociaux et aux croyances que le groupe dépose en chacun de ses membres. S'il en était autrement, ni la fabrication, ni l'emploi de la roue ne se seraient développés partout dans le sens d'une appropriation mécanique et d'une régularité géométrique de plus en plus parfaites. » Ces observations de M. Weber sont si importantes que M. Lévy-Bruhl n'hésite pas, tout en maintenant sa thèse, à l'atténuer de la façon suivante : « Au fur et à mesure que nous saurons comment elles (les techniques) se sont développées dans les diverses sociétés, nous aurons sans doute à corriger l'idée que nous nous faisons de la mentalité primitive. Mais précisément parce que ces recherches sur la technique sont encore loin d'avoir donné tout ce qu'on peut en attendre, je crois sage de ne pas anticiper sur leurs résultats<sup>1</sup>. »

On n'a pas lieu de croire que M. Lévy-Bruhl soit près de renoncer à l'essentiel de sa théorie. Mais il serait injuste de méconnaître une nuance importante de sa pensée et d'exagérer la portée doctrinale d'une thèse qui est instructive dans la mesure où elle échappe à l'esprit de système<sup>2</sup>.

Or ce qu'il y a de frappant, c'est que les hommes qui sont le plus en contact avec les non-civilisés, c'est-à-dire les missionnaires, qui sont partis de chez eux — il faut le répéter — avec la croyance préconçue en l'unité du genre humain, ne tardent presque jamais à être mordus d'un doute qui porte précisément sur l'identité des fractions différentes de l'humanité. Si le missionnaire, sans autre examen, continue de croire que la nature humaine est partout exactement la même, il est exposé à commettre erreur sur erreur; il risque

1. *Bulletin de la Société française de Philosophie, loc. cit.*, p. 37-38.

2. Cette nuance semble particulièrement sensible dans le dernier ouvrage de M. Lévy-Bruhl, *L'Âme primitive*, dont le titre trop condensé risque d'induire en erreur et qui a pour objet, non pas un nouvel essai de psychologie de cette âme, mais l'étude de la façon dont les « primitifs » se représentent leur individualité.



de n'aboutir à aucun vrai résultat ou, du moins, on pourra se demander — et lui tout le premier — si ceux qu'il croit avoir obtenus sont plus que des apparences mensongères. Or si le doute auquel on fait allusion le saisit, c'est le découragement qui menace de s'emparer également de lui; quand ce n'est pas du découragement, c'est en tout cas de l'inquiétude ou, tout au moins, de l'agacement. Il nous paraît malaisé de ne pas nous arrêter devant ces témoignages, de ne pas écouter ces plaintes et de ne pas en tenir compte, ne serait-ce que pour l'énoncé du problème qui se pose <sup>1</sup>.

« Nos amis d'Europe, écrit un membre de la Mission rhénane parmi les Hottentots, trouveraient certainement incroyables les exemples que nous pourrions donner de la lourdeur d'esprit de ces gens quand il s'agit de penser, de comprendre et de retenir. Moi-même, qui les connais depuis si longtemps, je ne peux m'empêcher d'être surpris quand je vois quelle énorme difficulté ils ont à saisir la vérité la plus simple et surtout à faire eux-mêmes un raisonnement, et comme ils oublient vite ce qu'ils semblent avoir compris <sup>2</sup>. » « L'Africain, Nègre ou Bantou, écrit de son côté W. H. Bentley, ne pense pas, ne réfléchit pas, ne raisonne pas s'il peut s'en dispenser. Il a une mémoire prodigieuse. Il a de grands talents d'observation et d'imitation, beaucoup de facilité de parole et montre de bonnes qualités. Il peut être bienveillant, généreux, aimant, désintéressé, dévoué, fidèle, brave, patient et persévérant. Mais les facultés de raisonnement et d'invention restent en sommeil. Il saisit les circonstances actuellement présentes, s'y adapte et y pourvoit; mais élaborer un plan sérieusement, ou induire avec intelligence, c'est au-dessus de lui <sup>3</sup>. »

1. Cf. *Psychologie de la Conversion...*, t. I, p. 88-91.

2. *Berichte der Rheinischen Missionsgesellschaft*, 1865, p. 363.

3. *Pioneering on the Congo*, t. I, p. 256.

Un observateur singulièrement perspicace, qui est entré profondément dans l'intimité des Sud-Africains, et qui sait comment il faut leur parler, M. Hermann Dieterlen, s'entretient avec des ba-Souto de certaines de leurs croyances. Il est frappé par l'incohérence de ce qui lui est dit. Il fait remarquer à ses interlocuteurs que tout cela ne se tient pas, que c'est éminemment contradictoire. Il reçoit tout simplement cette réponse : « Nous ne savons pas ; au reste, autrefois les ba-Souto n'y regardaient pas de si près ! » Et il note aussitôt ce commentaire de la réponse qui vient de lui être faite : « Soulignons cette affirmation : on n'y regardait pas de si près. Elle nous arrive comme une révélation, et c'est un trait de lumière jeté sur la manière de penser de nos païens. Nous, les Européens, gens de réflexion et de raison, nous éprouvons un besoin irrésistible de tout comprendre, d'être logiques, de tout réduire en système, d'écarter toute contradiction dans nos idées et dans nos croyances. Et nous procédons de la même manière quand nous cherchons à comprendre et à expliquer les notions religieuses — ou soi-disant telles — des nègres. Nous échouons : quoi d'étonnant ? Le nègre se contente d'idées plus vagues et ne se laisse pas incommoder par les contradictions flagrantes qui s'y trouvent. Il ne précise pas, il ne raisonne pas, il n'a pas de logique : il n'y regarde pas de si près. Renseignement bon à retenir pour quiconque s'intéresse à leurs idées religieuses et morales et à leurs superstitions... Au reste, ces nègres n'ont pas de théories. Ils n'ont pas même de convictions, ils n'ont que des habitudes, des traditions. Qu'une chose soit absurde, qu'elle soit ridicule, qu'est-ce que cela leur fait ? Ils la font, non par conviction, mais instinctivement, aveuglément, sans réflexion, sans raisonnement, parce que c'est comme cela que l'on fait quand on est mo-Souto. Et nos discussions

ne peuvent les convaincre, puisque nous faisons appel à une raison qui n'existe qu'à l'état rudimentaire et dont ils ne font eux-mêmes qu'un usage maladroit et intermittent <sup>1</sup>. »

Il serait aisé de citer quantité de passages qui pourraient tous se résumer ainsi : ce qui caractérise le non-civilisé, c'est une inaptitude prodigieuse à l'attention et surtout une inaptitude déconcertante au raisonnement logique. Ce n'est pas que cette inaptitude soit complète. M. Lévy-Bruhl, qui pousse à l'extrême la thèse d'un abîme entre le non-civilisé et nous, est le premier à reconnaître que l'inaptitude dénoncée n'est pas absolue. « Dans la pratique, dit-il avec raison, ils ont à poursuivre, pour vivre, des fins que nous comprenons sans peine et nous voyons que, pour les atteindre, ils s'y prennent à peu près comme nous le ferions à leur place... Il n'est guère de société si basse, où l'on n'ait trouvé quelque invention, quelque procédé d'industrie ou d'art, quelque fabrication à admirer <sup>2</sup>. » De leur côté les missionnaires, qui nous documentent avec le plus d'abondance sur l'illogisme souvent effarant des non-civilisés, répètent à l'envi que les mêmes hommes, qui les jettent si souvent dans une profonde stupéfaction et surtout dans une inquiétude faite essentiellement d'affection, les frappent aussi, dans les circonstances ordinaires, par leur grand bon sens. Sans aller jusqu'à nier, chez les non-civilisés, l'existence des fonctions mentales sans lesquelles ils ne seraient plus des hommes, il faut poser comme un fait qu'ils sont peu disposés à la réflexion, au raisonnement abstrait, en un mot à l'effort intellectuel. Ainsi présentés, ils constituent pour nous une énigme vivante. Il s'agit de chercher le mot de cette énigme.

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1899, t. II, p. 175-176.

2. *La Mentalité primitive*, p. 516 et suiv., 92 et suiv.

## CHAPITRE II

### MAGIE ET ARRÊT DE L'INTELLIGENCE

Ce qui domine la mentalité du non-civilisé, c'est la croyance à la magie.

- I. — Qu'est-ce qu'une représentation magique des choses? — Le « mana ». — Exemple : flèche empoisonnée des Mélanésiens. — Une croyance qui rend inutiles les nouvelles observations.
- II. — Les rapports constants entre la magie et ce qu'elle est censée seconder. — Le « médecin » indigène. — La part de l'observation. — Les recettes ou procédés magiques.
- III. — Ressemblances et différences entre la technique et la magie. — Importance des initiatives individuelles dans la technique. — Magie et tradition. — Exemple : la métallurgie au Tanganyika.
- IV. — Le magicien est-il un charlatan? — Aveux significatifs. — L'imposteur qui se dupe lui-même. — Sorciers. — Le misonéisme.
- V. — Principes directeurs de la représentation magique des choses. — La loi de similarité. — Magie imitative. — Loi de communauté de vie. — Magie sympathique.
- VI. — La magie et la réflexion critique. — Les « manières » ou vertus cachées des choses. — Dangereux apaisement de l'intelligence inquiète.
- VII. — La divination. — L'ordalie. — Quelques procédés d'ordalie. — Vraie signification de la pratique. — Encore la mise en sommeil de l'intelligence critique. — Rien n'est absurde. — La tragique aventure des Ama-Xosa.

Qu'y a-t-il derrière des faits qui nous semblent incohérents ou, tout au moins, mystérieux? Qu'est-ce qui meut des hommes qui nous paraissent si souvent incompréhensibles?

Après avoir beaucoup cherché, nous arrivons à cette conclusion : ce qui fait le fond de cette mentalité, ce qui, en

même temps, lui donne sa forme, ce qui la domine, c'est la croyance à la magie. Le non-civilisé pense sans cesse à des puissances occultes qui l'enveloppent, qui le servent ou dont il se sert, qui le menacent ou que d'autres utilisent contre lui. Ce n'est sans doute pas la seule croyance qui agit en lui, qui le pousse à certains actes ou qui lui en interdit d'autres. Sa façon de se figurer la mort et la survie, son attitude à l'égard des défunts et les relations qu'il croit avoir avec eux, sa représentation des êtres divins et des obligations qu'il croit leur devoir, sa conception de la faute et de la manière dont il est tenu de la réparer, toutes ces notions sont vivantes en lui et inspirent en grande partie, et dans des détails qui ne sont point médiocres, sa conduite de tous les jours <sup>1</sup>. Mais il n'y a pas une de ces notions qui ne soit influencée par la croyance à la magie, sous-jacente à tout ce qui se passe dans l'esprit du non-civilisé. C'est cette croyance qui, réduite à elle-même ou se combinant avec toutes les autres qui sont en lui, le détermine le plus souvent et donne à toute son existence une allure aisément déconcertante pour nous.

## I

La représentation qu'il se fait des choses est essentiellement magique, disons-nous. En d'autres termes, pour lui, dans tout phénomène, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Par ce qu'on voit nous ne désignons pas seulement ce que les yeux distinguent; c'est ce qui frappe les sens en général, ce que les sens constatent. Mais ce qu'ils saisissent

1. Sur tous ces points, on trouvera des indications précises et détaillées dans notre *Psychologie de la Conversion chez les peuples non-civilisés*, Paris 1925, notamment t. I, première partie, ch. IX, XI, XIV, t. II, troisième partie, ch. VIII, IX, X, et *passim*.

n'est pas l'essentiel pour les individus que nous étudions. Ce qui intéresse surtout ceux-ci, c'est ce qu'on ne voit pas, c'est un ensemble de liaisons invisibles, intangibles, que rien ne décele, mais que l'on soupçonne partout; c'est une participation à un pouvoir surnaturel. Ce pouvoir surnaturel, quelles qu'en soient les manifestations diverses, ne procède-t-il pas d'une même idée générale pour laquelle l'école dite « sociologique » a mis à part un vocable précis? « Cette notion, dit M. Marcel Mauss, nous lui avons donné le nom de *mana*, emprunté aux langues malayo-polynésiennes, mais par lequel elle est désignée dans la magie mélanésienne où M. Codrington a révélé son existence (*The Melane-sians*, 1890). Elle est à la fois celle d'un pouvoir, celle d'une cause, d'une force, celle d'une qualité et d'une substance, celle d'un milieu. Le mot *mana* est à la fois substantif, adjectif, verbe, désigne des attributs, des actions, des natures, des choses. Il s'applique aux rites, aux acteurs, aux matières, aux esprits de la magie, aussi bien qu'à ceux de la religion. » Cette âme de la magie, MM. Hubert et Mauss la retrouvent sous des noms divers chez la plupart des peuples. Ils vont même jusqu'à écrire : « Le nombre des sociétés où on ne la constate pas expressément se restreint de plus en plus <sup>1</sup>. »

Est-ce bien une notion identique qui se laisse retrouver

1. Hubert et Mauss, *Mélanges d'histoire des religions*, p. XX. « En Afrique, ajoutent les auteurs, les Bantou, c'est-à-dire la plus grande et la plus dense des familles africaines, possèdent la notion tout à fait identique de *Nkissie*, de *Moquissie*, comme disaient les vieux auteurs. Les Ewhé, c'est-à-dire une bonne partie des Nigritiens, ont la notion de *Dzo*. De ce fait, nous concluons déjà qu'il est nécessaire de remplacer, pour toute l'Afrique, la notion de fétiche par celle de *mana*. En Amérique, nous avons déjà signalé l'*orenda* Iroquois, la *manitou* Algonquin, le *wakan* Sioux, le *xube* Pueblo, le *naual* du Mexique central. Il faut y joindre le *nauala* des Kwakiutl. Notre hypothèse sur la parenté qui relie la notion de *brahman*, dans l'Inde védique, à celle de *mana*, a été admise récemment par M. Strauss. Quant au nombre des langues où la même notion est fragmentée en plusieurs expressions, il est indéfini. » (*Op. cit.*, p. XX, XXI). — Cf. Lévy-Bruhl, *l'Ame primitive* (Introduction).

sous les termes différents que l'on nous énumère? Il est peut-être légitime d'en douter. Une seule espèce de *mana*, jusqu'ici, a été minutieusement étudiée. C'est celle que Codrington a rencontrée et analysée chez les Mélanésiens. On a cru très vite en reconnaître les traits caractéristiques chez nombre d'autres peuples. On est parfois tenté de craindre que des généralisations un peu hâtives n'aient conduit à négliger des différences qui, à côté des traits communs, exigeraient peut-être un examen particulier. Pourtant, à condition de donner à tous les mots qu'on nous indique un sens assez large et même un peu élastique, nous ne ferons point difficulté d'accepter que le *mana*, comme aussi ce que désignent, dans tant de langues, les mots donnés comme des synonymes de ce vocable mélanésien, signifient bien le pouvoir magique, c'est-à-dire une efficacité pure, qui est cependant une substance matérielle et localisable en même temps que spirituelle, qui agit à distance et pourtant sans connexion directe, sinon par contact, mobile et mouvante sans se mouvoir, impersonnelle et revêtant des formes personnelles, divisible et continue. « Le mana, consentirions-nous à dire avec MM. Hubert et Mauss, est la force par excellence, l'efficacité véritable des choses, qui corrobore leur action mécanique sans l'annihiler... Ce surcroît, c'est l'invisible, le merveilleux, le spirituel et, en somme, l'esprit en qui toute efficacité réside et toute vie... M. Codrington a cru pouvoir dire qu'il était le surnaturel; mais ailleurs il dit plus justement qu'il est le surnaturel *in a way*; c'est qu'il est à la fois surnaturel et naturel, puisqu'il est répandu dans tout le monde sensible auquel il est hétérogène et, pourtant, immanent<sup>1</sup>. »

Un exemple fera comprendre de quoi il s'agit. Une flèche

1. *Esquisse d'une théorie générale de la Magie (Année sociologique, t. VII), p. 111-112.*

tue sûrement. Mais pourquoi a-t-elle cette vertu? C'est ici que la mentalité du non-civilisé se révèle en pleine clarté dans ce qui peut nous apparaître comme une absurde bizarrerie, mais qu'il faut se garder de méconnaître pour ce simple motif. Sans doute l'individu qui empoisonne sa flèche n'agit pas au hasard en employant n'importe quelle matière. Il se sert d'expériences faites par d'autres et dont il profite. Il hérite de ses prédécesseurs la connaissance précise de substances dont les effets ont été observés et éprouvés. C'est ainsi que les Pygmées africains ont à leur disposition une abondante variété de poisons entre lesquels ils se reconnaissent parfaitement <sup>1</sup>. Les Andamanais en ont également une riche collection. Et ce qui est peut-être encore plus remarquable que cette richesse, c'est l'usage qu'ils savent en faire et l'ingéniosité que cet usage révèle <sup>2</sup>. On pourrait en dire autant d'une foule d'autres peuplades.

Tout cela suppose des observations très attentives et l'intelligence du rapport de moyen à fin. C'est très net, et cela nous met en présence d'indigènes qui ont bien l'air de raisonner à la manière des Blancs. Mais ce n'est là qu'une face de la réalité. Voici l'autre : « Ce que les Mélanésien-

1. J.-J. Harrison, *Life among the Pygmies*, p. 20.

2. W. Schmidt : *Die Stellung der Pygmaeenvölker*, p. 103. M. Louis Lopicque a étudié dans l'Indonésie les flèches de Négritos frères des Andamanais. Elles consistent en un éclat de bambou très aigu, gros à peine comme une allumette en sa partie la plus épaisse, long de 20 centimètres. Un des bouts porte un talon conique en moelle d'agave et dont le calibre correspond à une sarbacane déterminée; l'autre bout en pointe est recouvert sur 15 à 20 millimètres d'une substance brune d'apparence résineuse; c'est le poison, l'*oupas*. « Juste au-dessus de la partie enduite, continue M. Lopicque, est une entaille ingénieuse. La flèche pénètre sans se briser. Mais quand l'animal, se sentant piqué, veut retirer l'objet, la pointe se casse et reste avec le poison. Au bout d'une ou deux minutes l'animal tombe mort. Depuis ma rentrée en France j'ai essayé sur divers animaux les flèches rapportées de là-bas. Un lapin est tombé en cinq minutes. Avec deux flèches j'ai vu mourir, dans le même laps de temps, une chèvre pesant 45 kilos. » (*Les Sakaïes de l'Indonésie, Tour du monde*, 1896, 1<sup>er</sup> semestre, p. 50).



veulent, dit M. Lévy-Bruhl citant Codrington (*The Melanésians*, p. 308-310), et ce qu'ils obtiennent — du moins ils en sont persuadés — c'est une flèche qui aura pour blesser un pouvoir surnaturel, *mana*, à la fois par la matière dont elle est faite et par les propriétés qu'y ajoutent des charmes et des préparations magiques... La pointe est d'os humain; elle a par conséquent du *mana*. Elle a été fixée à la flèche avec de puissantes *médecines* : autres *mana*; elle a été enduite d'une matière chaude et brûlante (comme on veut que la blessure brûle), préparée et employée avec des *médecines* : telles sont les flèches que nous, et non pas eux, appelons empoisonnées. Quand la flèche a blessé un ennemi, on emploie, pour en favoriser et prolonger l'action fatale, la même magie qui a servi à donner à l'arme son pouvoir surnaturel. Pour combattre cette action, les parents du blessé, si la flèche ou une partie de la flèche a été gardée ou extraite de la plaie, la placent dans un endroit humide, ou l'enveloppent de feuilles fraîches; alors l'inflammation sera légère et tombera vite. De son côté, l'homme qui a lancé cette flèche et ses amis boiront des liqueurs chaudes et brûlantes, mâcheront des feuilles dont le suc est irritant; on brûlera des herbes âcres ou amères, afin de produire une fumée irritante; on placera l'arc près du feu pour rendre brûlante la blessure qu'il a faite. » M. Lévy-Bruhl est en droit d'ajouter : « Tout se passe dans la région du mystère : amis et ennemis des blessés s'y meuvent. Ce que nous appelons un effet physique est, aux yeux des Mélanésiens, un effet magique... Selon nous, si la flèche est empoisonnée, c'est que sa pointe est enduite de produits toxiques; selon les indigènes, elle n'est chargée que de *mana* dont la puissance est telle qu'elle continue à agir de loin sur les blessés. <sup>1</sup> »

1. *La Mentalité primitive*, p. 385.

Pour les indigènes, ces maléfices, qui tuent dans certains cas et aucunement dans d'autres, sont à la fois des incantations et des empoisonnements. La pratique magique passe pour donner son efficacité à l'autre, mais l'autre n'est point négligée. M. Th. Burnier me cite à ce sujet l'assassinat de l'expédition Helmore et Price, au Lynianti : « Un vieux Zambézien m'a raconté qu'on avait frotté de graisse le timon de leur wagon pendant qu'ils dormaient : le charme avait agi et la plupart des membres de l'expédition moururent en effet. On peut être certain qu'on n'avait pas négligé l'emploi d'une substance plus expéditive, tout en mettant une foi entière dans la pratique magique <sup>1</sup>. »

Les croyances de ce genre sont presque universellement répandues. Elles sont si fortement enracinées que l'arme peut être changée, la flèche remplacée par le fusil, et qu'on recourra à la même magie. Les ma-Kololo demandent à Livingstone de leur donner la « médecine du fusil », le philtre sans lequel personne ne peut tirer droit <sup>2</sup>.

Ce cas est typique dans sa banalité. La façon dont les indigènes emploient des substances vraiment toxiques prouve qu'en un sens ils voient les choses et raisonnent comme nous; et ceci est de grande importance. D'autre part, ils considèrent tout sur le plan mystique en mettant autant de confiance, et peut-être plus, dans des rites magiques que dans les suc dont ils savent fort bien les effets et, dans l'espèce, les effets nocifs. Cette confiance dans ce qui

1. Correspondance personnelle, 22 janvier 1927.

2. D. Livingstone, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, p. 261. — Aussi bien la croyance est-elle générale que, si la balle du fusil a manqué son but, la cause n'en est pas la maladresse du chasseur, mais un esprit hostile qui veut le taquiner. « J'ai rencontré un jour, me raconte M. Th. Burnier, un Zambézien, rentrant bredouille de la chasse; et comme je lui disais : « Alors, « tu as manqué ton gibier? » il me répondit qu'un esprit avait fait dévier la balle. » (Correspondance personnelle, 22 janvier 1927).

est magique les empêche certainement de porter leur attention sur ce qu'il y a de rationnel dans le procédé qu'ils reçoivent de la tradition. Du moment où le poison est envisagé sous cet angle, il n'y a plus de motif pour que, par des observations nouvelles, le non-civilisé soit conduit à perfectionner son arme meurtrière. Il bénéficie, sans s'en douter, de ce qui a été noté et expérimenté par d'autres, mais il ne sait plus rien de ce qui a conduit ces autres à leur découverte. Il applique docilement, et avec une sorte de scrupule religieux, ce qui lui est enseigné et qu'il se gardera bien de modifier par crainte de le rendre moins efficace.

MM. Hubert et Mauss font une remarque <sup>1</sup> dont il ne faut pas exagérer la portée, car elle a bien l'air de s'appliquer à un cas exceptionnel, mais qui nous induit à nous poser une question. D'après les expertises des médecins européens, les flèches dites empoisonnées de la Mélanésie sont simplement des flèches enchantées, des flèches à « mana ». Pourtant, elles sont tenues pour empoisonnées. C'est à leur « mana », c'est-à-dire à une propriété occulte, et non point à leur pointe chargée de sucs toxiques, que l'on attribue leur efficacité. Les conséquences imaginées de ce recours à un surcroît indéfinissable, à une puissance invisible et surnaturelle, dispensent l'indigène de chercher autre chose pour rendre vraiment dangereuse son arme. La foi qu'il met dans ce qu'il croit caché dans sa flèche, et qui n'y existe pas, l'empêche de se mettre en quête de ce qui rendrait sûrement mortelle la blessure faite par son arme. Nous nous demanderons, après Goldenweiser, si les Bushmen et les Pygmées n'auraient pas succombé, devant leurs ennemis innombrables et acharnés, dans le cas où ils n'auraient eu à compter que sur le « mana » de leurs flèches

1. *Esquisse d'une théorie générale de la Magie*, p. 111.

ou de leurs javelots. Il est précieux, pour eux, d'avoir perfectionné leurs armes avant de se reposer sur un pouvoir illusoire. Et nous nous demanderons, en outre, si cette intervention des croyances magiques, à un certain moment, n'a pas fait perdre à des hommes le bénéfice des découvertes auxquelles un empirisme raisonnable les avait amenés. ✓

## II

Quel que soit le domaine dans lequel on rencontre la magie, les mêmes rapports se montrent entre elle et ce qu'elle est censée seconder. C'est une vertu mystérieuse qui fait que le filet prend le poisson, que la maison est solide et ne s'écroule pas au premier coup de vent, que le canot tient bien la mer, que le grain jeté dans le champ produit la moisson. Il n'en est pas moins vrai que le filet, pour capturer sa proie, a dû être fait d'une certaine façon, que la maison a dû être construite avec des matériaux bien choisis et d'après les règles dont l'expérience a démontré l'excellence; que, pour tenir la mer, le canot n'a pas été construit d'une façon quelconque, et que le grain n'a pas été jeté dans le champ au hasard et n'importe quand. Des tâtonnements et des observations ont conduit aux actions qui, ensuite, ont été en quelque sorte consacrées par une croyance suggérée par leurs bons résultats. Mais aucune magie supposée ne remplace la technique à laquelle il lui arrive de s'ajouter. Elle n'aide à découvrir aucune qualité réelle des choses; en revanche, elle empêche d'améliorer ce qui a été découvert, soit par un effort intellectuel, soit par un hasard heureusement observé. Elle fortifie la confiance dans ce que l'on a fait d'après des moyens rationnels; mais, faisant

oublier ceux-ci, elle dénature ce qu'on a obtenu par eux et elle empêche de le perfectionner<sup>1</sup>.

Un regard jeté sur la médecine des non-civilisés confirme cette impression. Les remèdes dont ils usent ne sont pas tous aussi déraisonnables qu'on est tenté de le supposer. De même que, chez nous, bien des observations sont accumulées depuis des siècles dans ce que nous appelons les « remèdes de bonne femme », de même les indigènes emploient des simples que nos médecins auraient intérêt à étudier d'un peu près et qui, dans certaines maladies, ne sont pas sans efficacité. Ce qui empêche souvent de distinguer cette part d'observation sensée dans ce qui touche à l'art médical chez les non-civilisés, c'est que « le médecin, nous explique M. Hermann Dieterlen, opère surtout en secret et garde jalousement pour lui les procédés qu'il emploie. Pour préparer ses remèdes il s'enferme dans une

1. M. Daniel Essertier, dans sa remarquable thèse sur *les Formes inférieures de l'Explication* (Paris, 1926), marque avec précision pourquoi la magie, tout en se doublant d'un semblant de physique, par quelques investigations et expérimentations, n'est pas allée très loin dans cette direction. Elle est, au fond, un rêve destiné à donner un contre-poids à une inquiétude, un rêve éveillé, conduit d'après des règles fantaisistes, mais pourtant d'après des règles, dont l'allure méthodique fait parfois penser à la science. Mais il est facile de voir en quoi elle diffère de la technique pratique : « Les buts que poursuit la magie, dans tous les pays et à toutes les époques, sont d'ordre pratique : faire tomber la pluie, provoquer à distance la mort d'un ennemi, guérir des maladies, découvrir des trésors cachés. Mais tandis que la technique pratique se plie docilement aux injonctions de la nature, s'engage dans les voies tracées par l'expérience, tient compte des résistances, de la masse, de la quantité des objets, la magie n'en a cure : les choses comme telles ne l'intéressent pas. Disons toute notre pensée : la technique contient implicitement la science, mais n'arrive pas à lui donner naissance, tant elle adhère étroitement à l'expérience sensible. De cette expérience, la magie s'affranchit délibérément, mais les connexions arbitraires qu'elle établit entre les phénomènes ne peuvent jamais fournir de ceux-ci une connaissance réellement positive. En un mot, la première est dans le vrai, mais elle n'est pas libre ; la seconde est libre, mais perpétuellement dans l'erreur (p. 144-145). » Nous ne sommes pas aussi sûr que M. Essertier que la science ne soit pas finalement sortie de la technique. Mais la magie n'a pas seulement paralysé la technique : si elle l'avait emporté davantage, elle aurait empêché la science de naître

hutte spéciale et se dépouille de tous ses vêtements. On emploie, pour exprimer cette espèce de retraite, le même mot que celui de « couver » (pour une poule). C'est pittoresque et caractéristique. Quand ma femme faisait de la botanique et, pour cela, interrogeait les « médecins » qui sont spécialistes en la matière, elle eut d'abord beaucoup de peine à obtenir d'eux des renseignements, parce qu'ils croyaient qu'elle voulait leur faire concurrence. Ce n'est que peu à peu qu'elle gagna leur confiance et obtint les explications qu'elle désirait. De plus, un médecin garde pour lui ses secrets pour que d'autres, rivaux ou adversaires, ne sachent pas comment les neutraliser. Il est certain que les médecins noirs connaissent des plantes possédant de réelles vertus médicinales, feuilles, écorces et surtout racines. En voici une preuve assez curieuse dont je garantis l'authenticité, bien que je n'aie pas été le héros de l'aventure. Une personne de notre Mission, une blanche, souffrait des méfaits causés en elle par le ver solitaire. On lui fit prendre un remède préparé par un chrétien de Morija nommé Amos. Le remède opéra, mais pas complètement, le ténia sortant tout entier, sauf la tête, de sorte que le parasite s'allongea de nouveau. Le remède n'était donc pas absolument infaillible, mais il l'était autant que les remèdes européens qu'on employa ensuite, couso, fougère mâle, qui n'arrivèrent pas à décrocher cette tête. Il fallut une dose de « pelletiérine » venant de Paris pour débarrasser la malade. Cela indique en tout cas qu'il peut y avoir du vrai dans la médecine des noirs : purgatifs, vomitifs, ils ont tout cela et bien d'autres choses ! En somme, ils recourent beaucoup aux tisanes et aux décoctions <sup>1</sup>. »

M. Henri-A. Junod, de son côté, a étudié de très près ce

1. Lettre personnelle, 20 décembre 1926.

qu'il n'hésite pas à appeler l'art médical des ba-Ronga : « Ils ont deviné, dit-il, que la nature, le monde végétal surtout, contient des remèdes destinés à combattre les maladies qui affligent la pauvre humanité <sup>1</sup>. Depuis des siècles, ils font des essais et enregistrent des résultats. Ils n'ont point de livres pour y consigner leurs expériences, pour y décrire leurs succès. Mais les pères enseignent aux fils le savoir qu'ils ont hérité de leurs ancêtres et qu'ils ont augmenté par leurs propres pratiques. Les trésors ainsi découverts sont soigneusement et jalousement conservés dans la famille. Certaines recettes demeurent la propriété de tel ou tel clan; on sait qu'il faudra s'adresser à tel ou tel pour obtenir la médecine de telle ou telle maladie. D'autre part, certains de ces simples sont d'un usage courant; chacun les connaît et a appris à s'en servir. » M. Junod énumère une série de ces remèdes végétaux que des *nganga* amis ont bien voulu lui expliquer et il conclut : « Notre tribu possède des moyens thérapeutiques sérieux. Elle les a découverts dans la nature, à la suite d'une observation séculaire; et qui sait si telle de ces racines, analysée chimiquement, ne se trouverait pas contenir un alcaloïde nouveau qui contribuerait à soulager et à guérir les maux de l'humanité souffrante <sup>2</sup> ? » Une excellente infirmière de la Mission française parmi les ba-Rotsé du Zambèze, qui connaît à fond les indigènes et sait comment leur parler, M<sup>lle</sup> Giugler, a noté dans la phar-

1. M. Junod cite, par exemple, les racines d'un arbuste dit *nhangoula*, qui paraît être un véritable anesthésique. On l'emploie quand on « sent sa tête », autrement dit quand on a la migraine. On râcle l'écorce fraîche avec un couteau, on en met une certaine quantité dans un mouchoir que l'on plie et qu'on s'applique sur le front pendant la moitié d'une journée. Le même anesthésique est employé, combiné avec un autre, dit *ndjinga*, en cas de mal de dents. On fait cuire les deux drogues; on prend dans la bouche un peu de la tisane ainsi obtenue et on en noie la dent malade. (H.-A. Junod, *Les ba-Ronga*, p. 368-369).

2. *Les ba-Ronga*, p. 367-376.

macopée des Noirs bien des substances, surtout végétales, dont les effets sont bons. En particulier, examinant d'un peu près une écorce et des feuilles dont un médecin du pays conseillait une décoction contre le paludisme, elle a constaté que c'étaient l'écorce et les feuilles du quinquina.

Ce trésor d'observations ne suffit pas aux non-civilisés; ils ajoutent à ces remèdes une foule de rites magiques et ont beaucoup plus de confiance dans ces rites que dans le remède lui-même auquel on finit par n'attribuer qu'une valeur surnaturelle. « Les remèdes découverts par l'observation, m'écrit M. Dieterlen, seraient trop simples pour leur inspirer confiance. Il faut aux Noirs du mystère, du surnaturel, du secret, de l'absurde. Et c'est là, à leurs yeux, la chose la plus importante. En préparant leurs remèdes, ou en les appliquant, ils récitent les « louanges » de certaines plantes et de beaucoup d'animaux et d'oiseaux. Ce sont de petites poésies traditionnelles, parfois de quatre lignes seulement, ou de longs morceaux en une langue archaïque et souvent incompréhensible au profane. Il y a des gestes auxquels on attache de l'importance. Quand je traitais les « avariés », je leur donnais, dans un papier, un mélange d'iodure de potassium et de biodure de mercure en leur disant de le verser dans une bouteille d'eau, etc. Il y en avait qui me disaient : « Nous cherchons ta main », c'est-à-dire qu'ils voulaient que je fasse moi-même la chose, ma main jouissant d'une puissance spéciale... <sup>1</sup> »

1. Correspondance personnelle, 20 décembre 1926. — M. Dieterlen m'écrit, dans la même lettre : « Le médecin s'affuble de plumes, se coiffe d'un bonnet en peau de singe, attache à sa chevelure les vésicules biliaires de moutons et de chèvres tués par son ordre, et se donne des airs redoutables ou mystérieux. Toute sa personne est un « geste » destiné à influencer le malade et à aider les drogues. » M. Essertier a raison de dire que l'intelligence primitive n'a pas méconnu le rôle des facteurs psychiques dans la plupart des maladies et qu'elle l'a, au contraire, exagéré. « Les remèdes agissant par l'intermédiaire



M. Henri-A. Junod expose bon nombre de procédés par lesquels les médecins ba-Ronga compliquent l'emploi de leurs remèdes naturels. Deux croyances semblent ici intervenir, à l'appui de leur foi dans le magique, c'est la croyance au *khombo* ou malheur et à la *nsila*, souillure. Le *khombo*, le malheur, c'est le résultat de l'action ténébreuse des puissances hostiles : la maladie, la mort, les pertes, les souffrances de toute nature, surtout celles qui fondent inopinément sur l'homme. La *nsila*, c'est la souillure, c'est-à-dire la contamination plus ou moins profonde que le malheur produit chez ceux qu'il atteint. Pour vivre heureux, il s'agit de prévenir le *khombo*, d'enlever la *nsila*. C'est là le but d'une foule d'amulettes. Celles-ci font partie intégrante du système médical des docteurs Ronga. Sans elles, une guérison ne serait jamais considérée comme possible. « Certaines d'entre elles sont employées comme moyen préventif contre les accidents, et particulièrement pour empêcher les serpents de piquer ceux qui les portent. Le sachet, dans ce cas, est rempli d'une poudre obtenue en carbonisant un serpent. Si quelque reptile caché dans l'herbe voit passer un individu muni de cette protection, « il ne le mordra pas, « mais enfoncera sa tête dans le sable, car il sentira l'odeur « de son congénère réduit en cendres », écrit l'un de mes informateurs. Même si l'individu en question marche sur l'animal venimeux ou le saisit par le corps, il ne sera pas piqué. Tout le monde peut fabriquer ces amulettes-là et les porter suspendues à son cou. On recourt à cette mesure préservatrice au printemps, lorsque les reptiles sortent de leurs trous, et il paraît que c'est une coutume fort répandue à Khocène

de l'esprit, dit de son côté Rivers, ont été probablement les premiers que l'homme ait employés. » (*Medicine, Magic and Religion*, p. 122; cité par D. Essertier : *Les Formes inférieures de l'Explication*, p. 32).

où abondent les grandes *mamba*, des serpents de deux à trois mètres de longueur...

« D'autres amulettes sont employées comme *moyen curatif* contre certaines maladies. C'est le cas de celle qu'on appelle *fowa*, le grelot, parce qu'elle consiste en un morceau de racine nommée *soungi*, enfermé dans une sorte d'enveloppe ou de boîte circulaire faite au moyen d'un bout de feuille de palmier tressée. On s'attache cet objet soit au cou, soit à la cheville du pied, et il a pour but de favoriser la *guérison des plaies* ou ulcères et de permettre au malade « de parcourir toutes les routes sans crainte, de boire l'eau le long des chemins et de s'approcher sans danger des gens mariés, chose qui lui serait défendue s'il ne portait son grelot avec lui!... » Mais la plupart des amulettes sont destinées à *parachever la guérison* et interviennent seulement dans la cérémonie finale du *hondlola* qui couronne, dans la plupart des cas, le traitement médical. Il est évident que l'amulette a pour but, non plus d'enlever la maladie (le *khombo*), mais de faire disparaître la souillure (*nsila*) qu'elle est supposée avoir imprimée sur le patient <sup>1</sup>. »

Mlle Giugler, dont on a vu plus haut une constatation faite sur les bords du Zambèze, a suivi avec attention les faits et gestes des médecins indigènes, dans l'exercice de leurs fonctions. Ceux-ci, mis en présence d'un malade, commencent toujours par consulter les osselets. Cette opération divinatoire absorbe leur esprit au moins autant que les efforts d'attention qui seraient nécessaires pour établir un diagnostic un peu sérieux. Ils sont fort préoccupés de deviner comment l'infirmière blanche arrive à déterminer la nature d'une maladie. Ils sont si bien dominés par leurs propres pratiques, qu'ils la soupçonnent de se servir d'un

1. *Les ba-Ronga*, p. 472-473.

objet qui remplace, pour elle, le jeu d'osselets. Une fois le diagnostic arrêté par eux, certains indiquent les simples à employer; mais la plupart ajoutent à ces indications quelque ordonnance dont on n'aperçoit vraiment pas le rapport rationnel avec le mal : par exemple ceci, pour une affection de l'estomac : « Allez à un carrefour; là, après vous être assuré que personne ne vous voit, creusez le sol; vous trouverez une racine, vous la ferez bouillir et vous boirez la décoction. L'essentiel pour que le remède opère est que ni à l'aller ni au retour vous ne rencontriez personne <sup>1</sup>. »

Cette combinaison, ou, si l'on préfère, cette collaboration de la médecine rationnelle et de la magie se retrouve sans aucune exception chez tous les non-civilisés. Certains indigènes australiens, par exemple, possèdent un traitement qui semble bien rationnel contre les morsures de serpents : ligature du membre, succion, cautérisation <sup>2</sup>, ce qui ne les empêche pas de soigner les mêmes morsures par un rite magique. Rite, ligature, succion, etc., leur apparaissent comme ayant la même efficacité. Ils en viennent à attribuer l'efficacité des moyens que nous appellerions rationnels à l'intervention du rite. Il y a donc, dès qu'apparaît le magique, une propension de l'esprit à lui attribuer les effets qu'il serait beaucoup plus naturel, semble-t-il à des gens de notre mentalité, d'attribuer à d'autres causes.

1. Cf. plus loin, ch. III, p. 146. — Cf. également Albert Schweitzer, *A l'orée de la forêt vierge, récits et réflexions d'un médecin en Afrique équatoriale*. p. 44 : « En langage galoa, on me nomme Oganga, ce qui signifie féticheur, Les Noirs n'ont pas d'autre expression pour marquer la qualité de médecin, parce que les guérisseurs indigènes sont tous, en même temps, des féticheurs. Mes malades estiment logique que celui qui guérit les maladies ait aussi le pouvoir de les provoquer même à distance. »

2. Walter E. Roth. *Ethnological Studies*, p. 157-158 et 161.

## III

Quel rapport exact y a-t-il entre les arts techniques et la magie?

MM. Hubert et Mauss remarquent avec raison qu'ils ont été toujours distingués, qu'on a senti partout entre eux une différence de méthode, que cette différence, pour être peut-être insaisissable, n'en était probablement pas moins réelle; et ils expliquent fort bien à quel genre d'observations ce sentiment, à la fois vague et fort, est dû : « Dans les techniques, disent-ils, l'effet est conçu comme produit mécaniquement. On sait qu'il résulte directement de la coordination des gestes, des engins et des agents physiques. On le voit suivre immédiatement la cause; les produits sont homogènes aux moyens : le jet fait partir le javelot et la cuisine se fait avec du feu. De plus, la tradition est sans cesse contrôlée par l'expérience qui met constamment à l'épreuve la valeur des croyances techniques. L'existence même des arts dépend de la perception continue de cette homogénéité des causes et des effets <sup>1</sup>. »

Il y a une telle ressemblance entre les gestes des techniques et les rites magiques qu'on suppose volontiers qu'ils ont pris naissance ensemble. Il n'est pourtant pas difficile de voir que, si le magique s'ajoute au technique, c'est en l'immobilisant. L'homme qui croit à la magie utilise les procédés techniques qui ont été découverts avant lui et qui lui sont communiqués par tradition. Perdant de vue comment ces procédés ont été trouvés, et leur attribuant une vertu surnaturelle, pourquoi les corrigerait-il, les développerait-il, les rendrait-il moins compliqués et plus faciles? Il lui semble

1. *Esquisse d'une théorie générale de la Magie*, p. 15.

que, s'il y changeait quelque chose, il leur ferait perdre de leur efficacité. C'est là une croyance qui, au lieu de pousser l'esprit en avant dans le sens des initiatives, le dispose, au contraire, à recevoir docilement ce qui lui est transmis et à le répéter avec un automatisme scrupuleux.

« Magie et science, dit le P. Bouvier, ont peut-être souvent comme un trésor commun d'observations, d'expériences, de spéculations accumulées au cours des âges. Mais, dans ce trésor, les fausses pièces de la magie ne sont pas très difficiles à reconnaître. Elles ont une tout autre frappe que l'or véritable de la science, ou même que le vil métal de la pseudo-science. Car, pour un œil tant soit peu exercé, ce qui est science vraie, ce qui en a, du moins, les apparences, a ceci de très caractéristique, qu'un appel constant y est fait à l'idée de lois expérimentales et de causalité naturelle. La magie, au contraire, est fondée sur des relations qui, pour être tout aussi invariables et vitales, aux yeux de l'ignorant, que les lois de la nature, sont cependant conçues par lui comme se superposant à elles. Et si elle fait usage du principe de causalité, elle n'en considère que les applications ultra-phénoménales et transcendantes. » — « Arts avortés et arts magiques, dit le même observateur, sont également des « arts de faire ». Mais si les uns et les autres ont des procédés semblables, d'allure mécanique, les opérations spécifiquement magiques supposent ou mettent en œuvre une vertu qui leur est propre et qu'aucune industrie coutumière ne saurait donner; elles sont censées fonctionner en un milieu qui leur est propre, et que nulle clef profane, nul moyen ordinaire ne saurait ouvrir. Ce qui favorise la confusion, aux dépens de la précision des concepts, c'est précisément que, dans la plupart des cas enregistrés par l'histoire des religions, cette efficacité propre-

ment magique, ce milieu proprement magique enveloppe et prolonge l'autre<sup>1</sup>. »

Nous suffira-t-il de dire que, dans l'esprit du non-civilisé, deux préoccupations sont juxtaposées : une qui est parente de notre mentalité logique, l'autre qui la contredit? La vérité est qu'une de ces préoccupations embrasse l'autre et l'étouffe. Ceci tue cela, et même l'a déjà tué.

Il n'y a pas d'art ou de science qui soit possible sans des initiatives individuelles. On peut admettre, avec l'école qui s'intitule sociologique, que, dans un art ou dans une science, les principes et les moyens d'action sont élaborés collectivement et conservés par tradition, et qu'en ce sens les sciences et les arts, à leurs débuts comme dans leur plein développement, sont des phénomènes collectifs, mais ce n'est qu'un côté de la réalité, et MM. Hubert et Mauss disent excellemment : « Les éléments donnés, l'individu vole de ses propres ailes. Sa logique individuelle lui suffit pour passer d'un élément à l'autre et, de là, à l'application. Il est libre; il peut même remonter théoriquement jusqu'au point de départ de sa technique ou de sa science, la justifier ou la rectifier, à chaque pas, à ses risques et périls. Rien n'est soustrait à son contrôle<sup>2</sup>. »

Or, c'est juste le contraire qui se passe avec la croyance à la magie. Ce qui lui est légué, le non-civilisé l'accepte sans l'examiner, avec la peur d'y modifier par mégarde quoi que ce soit et d'en atténuer maladroitement le miraculeux pouvoir.

C'est très sensible, par exemple, dans un des arts techniques qui se sont le mieux développés en Afrique : la métallurgie. Elle est en général la spécialité de clans déterminés

1. *Recherches de science religieuse*, sept.-oct., 1912, p. 399-400.

2. *Esquisse d'une théorie générale de la Magie*, p. 89.

qui sont voués à l'exploitation des gisements de minerai et qui fabriquent, avec une incontestable habileté, instruments de culture, outils de travail, armes de chasse. Tout leur art, qu'il s'agisse de l'extraction du minerai, de la façon de le traiter dans les hauts-fourneaux ou dans les creusets, ou du travail de la forge, révèle des observations qui remontent très haut et qui sont transmises de père en fils. Mais en même temps que ces observations, l'héritage légué renferme aussi nombre de pratiques qui sont destinées à seconder la technique, mais qui, en réalité, lui restent étrangères. On commence par éliminer les indignes : l'indignité peut provenir d'une souillure toute matérielle, par exemple de telle nourriture qu'on a eu le tort de prendre. Elle peut provenir aussi d'une inconduite qui rend impur. Puis, quand les fours sont construits, d'après des règles très précises, que le charbon de bois a été préparé soigneusement, après avoir mis sous la protection des ancêtres les haches et autres armes qui doivent rester chez le chef pendant les opérations, et qui, par une sorte d'exorcisme, sont mises à l'abri du mauvais sort, le maître forgeron exhibe son *ntangala*, coffret mystérieux qui renferme les « remèdes » nécessaires pour la suite des opérations : os de toutes espèces de bêtes, plumes de toutes sortes d'animaux, peaux des plus venimeux serpents, cendres des plus curieuses plantes et, mélangée à tout cela, la substance qui doit provoquer la fonte du minerai. Ce *ntangala* est considéré comme le fétiche qui va faire réussir toute l'opération. Le chef forgeron le place sur un siège, se prosterne devant lui, lui adresse une prière : « Ntangala, mon ntangala, tu sais que je ne t'ai pas volé; je t'ai acquis légitimement. Ne trompe donc pas mon attente! » Les forgerons, les chasseurs défilent devant la boîte, s'agenouillent et reçoivent sur le front une légère

couche de terre blanche, tandis qu'en dehors de la hutte les acclamations retentissent... Nous n'énumérerons pas les rites qui suivent ni la série des opérations techniques qui les accompagnent. On commence par fabriquer du charbon de bois. Il arrive que l'opération manque. Personne ne suppose qu'une erreur ou une maladresse a été commise dans les opérations techniques : l'accident ne peut avoir qu'une cause : c'est que l'un ou l'autre des chasseurs ou des forgerons, la nuit de la bénédiction des haches, a violé les prescriptions rituelles. On cherche le coupable. Le plus souvent personne ne se déclare. Les soupçons finissent par tomber sur quelqu'un. S'il n'avoue pas, on lui impose le *moavi* ou poison d'épreuve; et selon qu'il le vomira ou qu'il en mourra, il sera déclaré innocent ou coupable. La crainte de la justice européenne a inspiré un moyen moins barbare, mais tout aussi arbitraire, de divination. Au lieu de donner le poison à l'homme suspect, on le donne à son chien.

Une fois le charbon fabriqué, le moment est venu de placer les remèdes magiques. Le sacrifice de deux poulets est accompli par deux enfants choisis avec soin. Alors seulement la colère des esprits est apaisée et leur bonne grâce gagnée. On procède au chargement du four qui, ensuite, est allumé. On voit que, durant tout ce travail, l'esprit est tendu au moins autant sur les procédés magiques que sur les opérations proprement techniques, qu'on se préoccupe fort peu de perfectionner.

C'est très sensible dans le cas où les résultats obtenus ne sont pas bons. « Que fait alors le chef? Vérifiera-t-il son minerai pour voir s'il est de bonne qualité? Vérifiera-t-il son fondant pour voir s'il correspond à la qualité du minerai? Recherchera-t-il si aucune cause naturelle n'est venue troubler l'opération? Quelquefois oui, il se posera ces ques-



tions. Ordinairement non. Il dira simplement avec résignation : « Tel esprit ne veut pas. Apaisons-le par un sacrifice ! » Ou bien il dira avec dépit : « Mes remèdes ne valent plus « rien. Cherchons-en d'autres ! » Et ils'ingéniera à trouver des os plus rares, des plumes plus extraordinaires, des peaux de serpents plus vilaines... Le plus souvent il s'écriera avec colère : « Encore nos femmes qui se conduisent mal au vil-  
« lage ! Toujours elles qui gâtent notre travail ! » Et il enverra des espions surveiller de près. Malheur à la pauvre accusée ou soupçonnée ! Il lui faudra répondre de son innocence par le poison d'épreuve<sup>1</sup>. »

Ces détails suffisent pour nous faire voir que, si l'art du forgeron est parvenu assez haut pour ces indigènes, et si ce progrès est dû à des découvertes ingénieuses et à des observations qui les ont préparées, il est enrayé par toute la magie qui est venue compliquer les opérations et qui déshabitue l'esprit de chercher la vraie cause des échecs éprouvés.

Nous venons donc de mettre la main sur ce qui, en lançant l'esprit sur des pistes fausses, l'empêche de se poser des problèmes qui, si modestes et si humbles qu'ils puissent être, le porteraient à critiquer des observations, à les pousser plus avant, à les compléter et à les juger ; un pli est pris, qui empêche l'intelligence de faire de vraies conquêtes, de se nourrir de ces conquêtes, en un mot de se développer.

#### IV

Cette disposition funeste est aggravée par le demi-charlatanisme du médecin indigène qui, tout en se croyant

1. Pour plus de détails, voir l'étude du Révérend Père Wyckaert, des Pères Blancs : *Forgerons païens et forgerons chrétiens au Tanganyika*, in *Anthropos*, t. IX, 1914, p. 371-381.

investi de pouvoirs particulièrement efficaces, ne perd pourtant pas une occasion de persuader ses clients que les remèdes recommandés par lui doivent essentiellement leurs vertus à ce qu'ils ont reçu de lui, de sa personnalité puissante, et qu'ils sont ainsi les véhicules d'un pouvoir magique : « Même dans les cas les plus simples, dit Mackenzie <sup>1</sup>, les *Lingaka* impriment dans les esprits la croyance que, tout en donnant des médicaments, c'est eux, et non pas ces médicaments, qui sont cause de la guérison. Ils agissent magiquement sur la maladie par le pouvoir qu'ils possèdent et ils ne la guérissent pas par le simple fait des drogues. » Moffat nous parle, lui aussi, d'un « faiseur de pluie » qui ne lui dissimulait pas toujours la confiance restreinte qu'il avait en son propre pouvoir, tout en faisant ses efforts pour maintenir la croyance de son entourage dans son art. « Pour conserver les apparences d'un être surnaturel, il ne manquait pas, lorsqu'il voyait paraître les nuages, de défendre aux femmes de semer ni de planter, de peur, disait-il, qu'elles n'effrayassent les nuages et ne les fissent disparaître. Il leur commandait aussi d'aller dans les champs arracher certaines racines avec lesquelles il faisait, sur les collines, des feux mystérieux. Il choisissait pour ses opérations le moment de la nouvelle ou de la pleine lune, n'ignorant pas qu'à ces époques il y a souvent un changement dans l'état de l'atmosphère. Je me suis souvent demandé si de pareils hommes n'avaient pas la conviction intime qu'ils se jouaient de la crédulité du peuple; et j'ai eu l'occasion de me convaincre que mes soupçons étaient fondés. Je rencontrai chez les Barolong un faiseur de pluie qui me prit en affection, en retour de quelques services que je lui avais rendus, et qui se mit avec moi sur le pied de l'intimité avant

1. *Ten Years North of the Orange River*, p. 389.

de savoir qui j'étais. Quelques remèdes que je lui avais donnés lui ayant fait du bien, il me regardait comme un docteur de ses collègues. Il me dit un jour en réponse à quelques observations de ma part : « Il n'y a que des hommes sages « qui puissent être faiseurs de pluie; car il faut beaucoup de « sagesse pour tromper un si grand nombre d'hommes; vous « et moi, ajouta-t-il finement, nous savons ce qu'il en « est<sup>1</sup>. »

Dans la plupart des cas, ce demi-charlatan se prend tout le premier au piège de ses propres fraudes. Les témoins les plus sévères n'hésitent pas à le reconnaître : « Beaucoup de sorciers, dit Sproat, à propos des Ahts du nord-ouest de l'Amérique, croient réellement qu'ils possèdent une puissance surnaturelle; et, pendant leurs préparatifs et leurs cérémonies, ils supportent certainement une fatigue excessive, de longs jeûnes et une excitation mentale longuement

1. R. Moffat : *Vingt-trois ans de séjour dans le Sud de l'Afrique*, p. 198-199. A propos de cet individu, Moffat nous fait part des observations suivantes : « Les faiseurs de pluie, comme j'ai eu souvent l'occasion de l'observer, sont des hommes au-dessus de l'ordinaire, et c'est la conviction de leur supériorité qui leur donne un si grand ascendant sur ces peuples ignorants. Comme ils sont ordinairement étrangers, ils ne risquent rien à exagérer prodigieusement leurs anciens exploits. Celui qui s'était rendu aux prières des Batlapis tint un discours aux chefs assemblés et excita longtemps leur admiration par les mensonges séduisants d'une parole facile et éloquente; il leur montra dans un avenir rapproché leurs champs couverts des plus riches moissons, et leurs troupeaux s'engraissant dans les plus beaux pâturages. A l'entendre, il avait, dans sa colère, désolé les cités des ennemis de son peuple; il n'avait eu pour cela qu'à étendre la main en ordonnant aux nuages de lancer la foudre. Il avait arrêté les progrès d'une armée puissante en faisant descendre de la montagne un torrent qui était devenu une grande rivière. Tous ces prétendus prodiges étaient accueillis comme d'incontestables vérités. Sa renommée se répandit bientôt de proche en proche, et les chefs des tribus voisines vinrent lui rendre hommage. Nous ignorions s'il nous fallait attendre de sa part une hostilité ouverte ou cachée, ou bien des témoignages d'amitié. Comme tous ceux de sa classe, c'était un esprit méditatif et calculateur, habitué à étudier la nature humaine, affable et insinuant; il avait un regard perçant et n'était pas dépourvu d'une certaine dignité dans son extérieur, accompagnée d'une forte dose d'amour-propre qu'il s'efforçait vainement de cacher. » (*Op. cit.*, p. 197-198).

prolongée <sup>1.</sup> » John Williams, qui n'aimait pas les magiciens indigènes, pensait de son côté qu'ils se croient doués de pouvoirs mystérieux et supérieurs à ceux des hommes ordinaires <sup>2.</sup>

Mais dans quelle mesure sont-ils sincères? On ne peut jamais dire qu'ils le soient absolument. Comment le serait-il, ce sorcier Mokulu, de la tribu Turumbu, qui, possédant déjà vingt-huit femmes et ayant acheté, pour l'épouser, une jeune chrétienne, accusa celle-ci, pour essayer de vaincre sa résistance, d'avoir été ensorcelée par le missionnaire catholique. Il n'hésita pas à déclarer qu'il allait publiquement faire la preuve de l'ensorcellement : « Le médecin des âmes, le chrétien, disait-il à sa victime, t'a enfoncé dans la poitrine une pierre magique qui t'a endurci le cœur contre nous, hommes. Regardez bien, vous autres, gens de la tribu des Basoko; cette pierre magique, je vais l'extraire de son corps et vous la montrer, afin que son père soit éclairé et que vous ne laissiez pas vos enfants suivre cet enseignement; autrement, il n'y aura plus de femmes pour nous, les anciens. C'en sera fait de notre polygamie! » La jeune fille avait été attachée à un arbre, pour qu'elle fût sans défense contre l'opération. Et maintenant, voici les détails de celle-ci, tels que les a notés un témoin : « Mokulu avait dissimulé secrètement dans sa joue une pierre tranchante; et, tandis que les femmes tenaient ferme la pauvre créature contre l'arbre, avec un mauvais couteau dentelé il lui ouvrit le dos d'une manière atroce... A de petites distances il pratiquait une série d'entailles d'où coulaient des raies de sang. Dans chaque blessure il enfonçait le doigt, faisant semblant de chercher la pierre magique... Vinrent ensuite de plus larges

1. *Scenes and Studies of savage Life*, p. 170.

2. *Polynesian Researches*, t. II, p. 226.

entailles dans la région des reins. Alors Mokulu mit son couteau entre ses dents, fit glisser adroitement entre ses mains la pierre qu'il avait dans la bouche, l'enfonça dans la dernière blessure, fouilla et se mit à crier : « Je l'ai, je l'ai » ; et il pressait et il fouissait, pendant que Sina, dans d'affreuses souffrances, hurlait avec désespoir. Finalement, il amena la pierre, se mit à sauter et, l'élevant en l'air, bien haut, devant la foule curieuse : « Voyez-vous, hommes de la « tribu des Basoko! Mokulu avait dit la vérité. Regardez « cette pierre magique qui avait endurci le cœur de cette « femme contre nous, hommes! Prenez leçon là-dessus, vous « autres, pères de la tribu de Basoko; tuez vos filles à coups « de fouet, plutôt que de les laisser aller aux leçons de ce « Blanc, sinon nos cases de femmes se videront. Alors, à quoi « bon vivre?... » Comment croire à la sincérité de ce prestidigitateur sanguinaire <sup>1</sup>?

Pour nous en tenir à des cas moins tragiques, les demi-charlatans qui font métier de guérisseurs savent fort bien que ce qu'ils prétendent extraire, par exemple, du corps de rhumatisants n'est qu'un ou plusieurs cailloux qu'ils tirent de leur bouche. M. Howitt raconte qu'un de ces sorciers murring, à propos des pierres de quartz qu'il sortait de sa bouche en prétendant les sortir du corps du malade, lui disait : « Je sais à quoi m'en tenir. Je sais où on les trouve <sup>2</sup>. »

1. Ce récit m'est communiqué par le Révérend Père Pinard de la Boullaye qui l'a emprunté lui-même au livre du Révérend Père Fraesslé, *Meiner Urwaldneger Denken und Handeln*. Ces pages contiennent tout le récit d'une conversion, celle d'Elizabeth Sina et de son tragique dénouement. L'histoire est reproduite tout au long dans le *Messager du Cœur de Jésus*, 66<sup>e</sup> année, novembre 1926, p. 597-605.

2. *Esquisse d'une théorie générale de la Magie*, p. 95. Chez les Abipones, dit le P. Dobritzhoffer, quand les médecins indigènes se préparent à opérer leurs succions sur un homme malade, « ils cachent dans leur bouche des épines, des insectes, des vers, puis les crachent, après avoir sucé pendant quelque temps en disant au malade : « Voici la cause de ta maladie. » (*History of the Abipones*,

Mais ce sorcier était peut-être le premier à prendre au sérieux ses tours de passe-passe. Ce qui caractérise un rôle de ce genre, c'est que celui qui l'adopte finit par oublier qu'il joue vraiment un rôle. Des gestes d'escamoteurs qu'il fait, il est la dupe. Tel des rites qu'il est censé pratiquer n'a même jamais été tenté. Il suffit, pour en être persuadé, d'une minute de réflexion. Il y a, par exemple, ce qu'on appelle l'enlèvement de la graisse du foie. « L'enchanteur, nous dit-on, est censé s'approcher de la victime endormie, lui ouvrir le flanc, avec un couteau de pierre, retirer la graisse du foie, fermer la cicatrice; il part et l'autre meurt lentement sans s'être aperçu de rien. Il est bien évident que c'est un rite qui n'a jamais pu être vraiment pratiqué <sup>1</sup>. » Un autre rite usité au nord et au centre de l'Australie est le lancement de l'eau de mort : « L'enchanteur est censé frapper sa victime d'une substance mortelle; mais en réalité, dans quelques cas cités par M. Roth, l'arme n'est même pas lancée. Dans d'autres, elle l'est à une distance telle qu'il n'est évidemment pas possible de penser qu'elle arrive jamais au but et transmette, par contact, la mort. Souvent on ne la voit pas partir, et jamais on ne l'a vue arriver aussitôt après l'avoir lancée <sup>2</sup>. » Il n'en est pas moins vrai que ces rites passent pour être exécutés, que les gens s'imaginent qu'ils le sont, et qu'il serait imprudent d'insi-

t. II, p. 249). Brett, après avoir décrit les cérémonies que les sorciers de la Guyane anglaise accomplissent autour d'un malade, ajoute : « Dès que le sorcier observe des signes de mieux, il prétend extraire la cause de la maladie en suçant la partie malade. Après bien des mômeries, il tire de sa bouche quelques substances étrangères, telles qu'une épine, un gravier, une arête de poisson, une serre d'oiseau, une dent de serpent ou un fil de métal que quelque méchant *yauhahu* a dû insérer dans la partie malade. » (*Indian Tribes of Guyana*, p. 364).

1. *Esquisse d'une théorie générale de la Magie*, p. 93.

2. *Op. cit.*, p. 93.

nuer que le sorcier sait pertinemment qu'il n'a rien fait de ce dont on parle <sup>1</sup>.

Le magicien n'a peut-être pas d'illusion sur l'irréalité de ce qu'il prétend faire, mais il croit à la magie et il est convaincu que d'autres peuvent faire les actes auxquels il croit. Il se met aussi dans la tête qu'il accomplit ces actes d'une façon mystérieuse, à sa propre insu, pendant son sommeil. Il ne faut pas oublier qu'en Afrique les personnes accusées d'avoir « mangé le cœur » d'un individu s'inclinent, sans hésiter, devant l'accusation, admettant d'emblée leur propre culpabilité. Pourquoi le magicien ne croirait-il pas, lui aussi, avoir fait une opération dont la possibilité n'est mise en doute par personne? Comment une foi, qui suggère et entretient ce demi-charlatanisme, serait-elle, si peu que ce soit, conciliable avec la naissance et un progrès quelconque de l'esprit critique?

Il n'y a aucune raison pour que, dans cette atmosphère de mirages, le moindre progrès soit réalisé dans la façon de traiter les maladies. Y a-t-il exagération à supposer que, sous l'influence de la foi à la magie, la médecine indigène, née à ses débuts de quelques observations raisonnables, est nouée depuis des millénaires?

On ne saurait trop insister sur l'action néfaste de cette croyance. Le pouvoir magique, c'est un ensemble de liaisons invisibles, intangibles, qui, en dépit des apparences, lient soit des objets, soit des individus, soit des événements. Les rapports entre les objets et les individus entre eux, entre les objets, d'une part, et les individus, d'autre part, entre les objets ou les individus et les événements, ne sont pas ceux que les sens ont l'air de révéler. Ils sont autres, ils ont

1. Voir plus loin, appendice I : *La croyance aux hommes-tigres*.

quelque chose d'occulte et qui échappe à la réflexion comme à la volonté. Ils sont ce qu'ils sont. Et comme la manifestation en est, la plupart du temps, imprévisible, tout effort intellectuel est inutile devant eux. Rien ne peut les rendre intelligibles, il n'y a qu'à les accepter tels que la tradition les présente. « Un traitant, écrit le Dr Péchüel-Loesche, s'expose à de sérieux ennuis, si, pour sa commodité, il s'avise de vouloir substituer un nouveau sentier, même plus court et plus commode, à celui qui est en usage <sup>1</sup>. » C'est qu'un sentier a ses puissances secrètes. On en a fait l'expérience et, aussi longtemps que cette expérience n'est pas fâcheuse, on conserve le sentier : qu'arriverait-il avec un chemin nouveau? Le plus sage n'est-il pas de passer scrupuleusement par les endroits où tout le monde est déjà passé? Et c'est là une image de la fidélité avec laquelle on suivra, sans y rien changer, tous les usages que l'on tient des pères. Il y a une complicité de tous pour justifier la routine de chacun <sup>2</sup>.

1. Cité par Lévy-Bruhl, *Les Fonctions mentales*, p. 36-37.

2. Cf. ces remarques ingénieuses de M. Louis Weber dans le *Rythme du Progrès* (p. 143) : « Cette faculté mythique est directement en opposition avec la faculté d'utilisation des corps solides et avec la technique naissante qui, précisément, a différencié dès le début l'homme, fabricant d'outils, *homo faber*, des autres mammifères. Croire que les objets matériels sont des êtres semblables à soi, n'est-ce pas s'interdire de les traiter mécaniquement et d'en faire les auxiliaires rigoureusement passifs de sa propre force musculaire? Même au degré le plus inférieur de son industrie, le fabricant d'outils a une notion pratiquement exacte et véritablement positive des corps et des substances qu'il travaille et auxquels il fait subir des transformations diverses. Je laisse de côté pour le moment les autres différences, si frappantes cependant, qui distinguent un corps brut d'un corps animal. J'admets que l'imagination mythique ait passé par-dessus ces différences pour obéir à l'attraction toute-puissante de l'analogie. Toujours est-il que le système de représentations qui enveloppe la fabrication et l'usage technique d'un instrument, s'il avait été précédé dans l'esprit humain par un système de fictions animistes, aurait été entravé, inhibé dès l'origine, et qu'il ne se serait peut-être jamais constitué. »



## V

Cette représentation magique des choses, si incohérente qu'elle nous paraisse, n'est pas sans être dominée par ce qui, d'une certaine façon, ressemble à des principes directeurs. Il serait faux de dire qu'il n'y a, pour le non-civilisé, aucune loi dans la nature; il en reconnaît au moins deux : la loi de similarité et la loi de sympathie, qu'il serait peut-être plus exact d'appeler la loi de communauté de vie et d'action.

La première peut se formuler ainsi : le semblable produit le semblable. C'est ainsi que les Mélanésiens attribuent à certaines pierres des pouvoirs qui correspondent aux formes mêmes de ces pierres. Un morceau de corail rongé par l'eau ressemble quelquefois au fruit de l'arbre à pain. Celui qui trouve un morceau de corail de cette forme le met au pied d'un arbre à pain pour rendre plus abondante la récolte de cet arbre. Si le charme opère, cet homme permettra à ses concitoyens, moyennant une honnête rétribution, de lui apporter quelques pierres ressemblant un peu moins que la sienne au fruit de l'arbre à pain. Il les placera auprès de la sienne qui leur transmettra ainsi un peu de son pouvoir <sup>1</sup>. « Le rat, écrit Eug. Casalis <sup>2</sup>, est singulièrement agile pour éviter les projectiles qu'on lance sur lui. Le poil de rat communiquera cette agilité au guerrier qui saura s'en procurer. » — « Lors d'un accouchement, m'écrit M. Dieterlen, les femmes venues pour aider l'accouchée se dévêtent complètement, leur nudité appelant celle de l'enfant en train de sortir du sein maternel. »

1. D'après Ch. Codrington, *The Melanésians*, Oxford 1891, p. 181, cité par Frazer, *le Rameau d'or*, t. I, p. 44.

2. *Les Bassoutos*, p. 287.

« Nous allions en promenade avec nos jeunes filles, me raconte M<sup>lle</sup> Dogimont. Celles-ci, pour ne pas laisser à la maison un petit enfant dont nous nous occupions, l'avaient couché dans une sorte de corbeille et, accrochant cette corbeille à une perche, elles portaient l'enfant comme dans une sorte de palanquin. Un indigène que nous croisâmes manifesta une vive émotion. Nos jeunes filles nous expliquèrent que, certainement, il croyait que cet enfant, porté comme on emporte un mort, ne manquerait pas de mourir <sup>1</sup>. »

Cette croyance, qui interdit de porter de cette façon un malade, est courante au Zambèze. « Je me souviens, m'écrivit M. Th. Burnier, d'avoir été appelé pour une femme très gravement malade en suite de couches. Il était impossible de la soigner sur place, dans le corridor étroit et sale qui entourait la petite hutte. Je dis au père qu'il fallait la transporter à la station et, comme il s'y refusait, je lui dis, pensant qu'il manquait de porteurs, que je reviendrais la chercher. Je revins, en effet, l'après-midi, avec un hamac et quatre hommes. Le père me barra la porte d'entrée, déclarant qu'il ne fallait pas que sa fille fût portée. J'assemblai les gens du village, et devant eux, je lui affirmai qu'il fallait qu'il m'autorisât à transporter sa fille, sinon qu'elle mourrait, et alors ce serait sa faute, à lui. Il me répondit tranquillement, et, dans le village, personne ne protesta : « Eh bien, elle mourra, mais elle ne sera pas portée. » Et, en effet, quarante-huit heures plus tard, la femme était morte <sup>2</sup>. »

La seconde loi est formulée par Frazer dans les termes suivants : « Les choses qui ont été une fois unies conservent,

1. Conversation particulière, novembre 1926.

2. Correspondance personnelle, 22 janvier 1927.

même après leur séparation, des relations telles que ce qui est fait à l'une affecte l'autre de la même façon. Cette loi explique, ou doit expliquer que des corps étrangers l'un à l'autre, s'ils sont mis en contact, se communiquent, par une sorte de contagion, leurs vertus occultes. « Quand mon fils Georges, notre premier enfant, m'écrivit M. H. Dieterlen, était encore petit, nous le portâmes à une vieille chrétienne appelée Mophotsi (c'est-à-dire : celle-qui-donne-le-repos) pour le lui montrer. Elle le prit dans ses bras, le regarda, loua sa beauté; puis elle frotta la tête du petit contre sa propre tête couverte de cheveux blancs : c'était pour lui communiquer sa longévité... Le chef Jonathan Molapo possède un bracelet en ivoire, qui a appartenu à l'une des femmes de son grand-père Moshesh, donc à Moshesh lui-même. J'aurais beaucoup aimé avoir ce bracelet pour ma collection d'objets indigènes et demandai à Jonathan s'il ne voudrait pas me le céder. Il me l'envoya avec deux autres, mais en me disant qu'il tenait à garder ce bracelet qui avait été sur le corps de Moshesh, mais que je pouvais avoir les deux autres. Il y a là l'idée que « quelque chose » de la personne de Moshesh était resté attaché à ce bracelet et pouvait porter bonheur à la personne qui possédait ce dernier; et je renvoyai le bracelet que j'aurais aimé garder... Je viens de lire dans le journal du Lessouto que, quand on présenta au chef Lérothodi son petit-fils Béreng, futur héritier de la royauté du Lessouto, Lérothodi cracha sur l'enfant tellement que sa femme lui dit : « Tu as assez « craché. » Il répondit : « En le faisant, je l'institue mon « héritier. » Il croyait que sa salive communiquerait à l'enfant ses propres qualités et la dignité royale <sup>1</sup>. »

C'est en vertu de la même loi que le médecin indigène ne

1. Correspondance personnelle, 20 décembre 1926, 12 février 1927.

se contente pas des tisanes que nous avons mentionnées. « Il y ajoute, m'écrit le même correspondant, des substances étrangères et étranges, allant, dans leurs superstitions, jusqu'au sadisme <sup>1</sup> : fiente d'oiseaux, insectes torréfiés, fumier de bêtes (un jour un mo-Souto avec lequel nous visitions un jardin zoologique voulait absolument s'emparer d'un peu du fumier d'un lion), huile de baleine, peau de crocodile, etc. »

C'est cette loi qui est à la base de beaucoup d'actions familières aux non-civilisés. Chez les Ikungun, Indiens de la Colombie britannique, une flèche qui a blessé un homme doit être gardée par les amis du blessé loin du feu, jusqu'à la complète guérison de la blessure. Si une flèche ou un couteau encore ensanglanté était jeté dans le feu, le blessé verrait son état empirer <sup>2</sup>.

Dans les Nouvelles-Hébrides, à Tanna, un indigène qui veut nuire à son ennemi, fait tout pour s'emparer d'une étoffe qui ait touché la transpiration du corps de cet homme. S'il y parvient, il frotte cette étoffe avec les feuilles et les branches d'un certain arbre, la roule en forme de saucisse et la brûle lentement. Il est persuadé que la victime tombe malade et, quand tout est consumé, meurt <sup>3</sup>. A Viti, qui-conque a des raisons de soupçonner que d'autres lui en

1. On jugera que le mot n'est pas trop fort, si l'on veut se donner la peine de lire, à la suite du livre : *les ba-Ronga*, les appendices que M. Henri-A. Junod a dû faire traduire en latin, III et XV, p. 491 et 492.

2. F. Boas, *Sixth report on the North Western Tribes of Canada*, p. 25, cité par Frazer, I, p. 59. Cf. ici-même, plus haut p. 42.

3. B.-T. Sommerville, *Notes on some Islands of the New-Hebrides, Journal of the Anthropological Institute*, 1894, p. 19. Les Esquimaux, dit Egède, « se procurent de vieux morceaux de semelles de nos souliers et les font porter aux femmes stériles qu'ils veulent rendre fécondes; ils pensent que notre nation est plus féconde que la leur, que notre corps est plus solidement bâti, et ils croient que nos qualités corporelles se communiquent à nos vêtements. » (*Greenland*, p. 198).

veulent, évite de manger en leur présence et a soin de ne laisser aucun fragment de ses aliments; il s'habille aussi de façon à ce qu'on ne puisse lui enlever aucune partie de ses vêtements. La plupart des indigènes, quand ils se coupent les cheveux, cachent la partie coupée dans le chaume de leur maison <sup>1</sup>. Quand des Cafres se nettoient réciproquement la tête, chacun rend scrupuleusement à son légitime propriétaire la vermine qu'il vient de lui enlever. C'est que cette vermine s'est nourrie de son sang et que la garder serait acquérir par là même un certain pouvoir sur la personne qui a fourni le sang <sup>2</sup>.

L'ombre d'un homme est considérée comme faisant partie de lui. De là, la peur que l'on a de tout attentat possible qui serait commis contre elle. Aux îles Salomon, certaines places sont considérées comme dangereuses; aussi se garde-t-on de passer auprès d'elles aux heures où le soleil pourrait y projeter l'ombre du passant <sup>3</sup>. L'image du corps, projetée dans un miroir ou reproduite sur une photographie, est encore si intimement liée à la personne représentée qu'elle est comme le prolongement de celle-ci et qu'en agissant contre elle on ferait du mal à la personne. « Je me souviens, raconte M. Burnier, que j'avais voulu prendre à Kazungula, en 1899, la photographie pittoresque d'une troupe de cent cinquante payeurs. Mais chaque fois qu'ils me voyaient saisir mon appareil, ils se sauvaient. J'imaginai alors d'entrer dans un bateau, de préparer mon appareil, sans qu'ils le vissent, et, dès que je serais à quelques mètres du bord, de me retourner subitement pour prendre leur groupe. Ils étaient sur leur garde; et, sur la photogra-

1. *Fidji and the Fidjians*, t. I, p. 248.

2. Steedman, *Wandering on Adventures in Interior Southern Africa*, t. I, p. 266.

3. Codrington, *The Melanesians*, p. 176, cité par Frazer, t. I, p. 218.

phie, on voit cent cinquante dos, et cent cinquante dos de gens qui fuient <sup>1</sup>. »

## VI

Si l'on regarde d'un peu près ces prétendues lois de la nature, on verra qu'il ne s'agit, en aucun cas, d'observations critiquées, de faits expérimentés, mais toujours de liens imaginés. Les découvertes que l'esprit croit faire ne lui sont pas suggérées par des expériences précises, mais uniquement par des hypothèses fantaisistes et surtout inspirées par les rapprochements les plus accidentels et les plus superficiels. Ces rapprochements s'imposent à l'esprit, le rendent, comme on l'a dit, imperméable à l'expérience et le livrent à l'action de ce qui est inintelligible et parfois grotesque. « Alors même qu'un Indien Abipone, écrit Dobritzhofer, meurt de ses blessures, d'une chute ou de vieillesse, ses compatriotes nient que ce soit là la vraie cause de sa mort et cherchent à découvrir quel sorcier l'a tué et pour quelles raisons <sup>2</sup>. »

« Un homme voyageant à travers la forêt, dit Robert Milligan, porte généralement, suspendue à son cou, une médecine contenue dans une corne de chèvre, dont l'effet doit être de le rendre invisible pour ses ennemis, même s'il les rencontre sur le sentier. Un autre fétiche, quelque peu semblable, détournera dans l'eau la balle du fusil de l'ennemi au cas où celui-ci le verrait quand même et tirerait sur lui. Il se peut qu'il porte encore un autre fétiche qui, si le danger le surprend, sifflera dans son village, à quelque

1. Correspondance personnelle, 22 janvier 1927.

2. *An Account of the Abipones*, t. II, p. 84.

distance qu'il se trouve, et appellera ses amis à son secours <sup>1</sup>. »

Nous distinguons de plus en plus clairement pourquoi cette croyance à la magie est à l'origine d'une véritable désagrégation des facultés d'observation et de raisonnement. Qu'y a-t-il, en effet, d'intéressant dans les phénomènes? Précisément ce qui échappe à toutes les investigations des sens, les « manières » spéciales de toutes les choses inanimées ou vivantes. Et ces « manières » ont des vertus cachées, ont des qualités invisibles, ont des secrets.

Les Douala et les Bassa du Cameroun, par exemple — et ce n'est là qu'un exemple entre mille — ont la crainte de la pierre « cristal de roche ». « Un homme touché par cette pierre, me dit M. Nouvelon, sera certain d'être attaqué par le léopard. On met un cristal de roche sur le seuil de la case d'un ennemi, pour qu'il le touche par surprise et soit ensuite attaqué par la bête féroce. Il m'est arrivé de ne pouvoir amener un homme qui avait en moi la plus entière confiance à toucher un morceau de cristal de roche. A l'appui de son entêtement, il se contentait de dire : « Il y a « des choses que vous, Blancs, ne connaissez pas, mais que « nous connaissons bien. Le cristal de roche est inoffensif « pour les Blancs, mais il nous est funeste, à nous les Noirs. » La certitude de l'existence de ces vertus cachées dépasse tout ce que nous pouvons imaginer. « A Douala, en l'absence d'un pasteur noir, sa femme refuse de soigner son bébé selon les conseils de M<sup>me</sup> Jean Rusillon. On objecte à celle-ci tout simplement la vieille raison : « Tu sais peut-être très bien soigner les enfants blancs; mais ta médecine,

1. *Le Côté sombre du continent noir*, dans *A l'Œuvre*, messager suisse de la Mission de Paris, mai-juin 1920, p. 26. Cet article est la traduction d'une étude parue dans *la Missionary Review of the World* et qui condense deux volumes du même auteur : *Fetich Folk of West Africa* et *Jungle Folk of Africa*.

bonne pour eux, n'est pas bonne pour les Noirs. » Naturellement, l'enfant est mort. Mais la femme indigène est convaincue qu'elle a fait son devoir <sup>1</sup>. »

Ces « manières » n'apparaissent pas, croit-on, à qui n'est pas prévenu. Si elles ne sont pas révélées par une personne qui « sait », on en subira les effets sans se rendre compte de ce qui arrive. On aura beau tourner et retourner un objet, on ne verra pas en quoi et pourquoi il exerce une action magique. Il ne sert de rien de le scruter, comme un de nos savants étudierait un corps chimique, pour en déterminer les propriétés. Un examen qui est jugé inutile en soi n'est plus pratiqué. Pourquoi la réalité serait-elle un objet d'observation, puisque ce qu'elle contient de plus profond, de plus agissant et de plus intéressant échappe, par sa nature même, aux prises de l'esprit? La croyance au magique a pour résultat, en procurant à l'homme une explication imaginaire, de mettre fin au malaise qu'il ressentirait devant des phénomènes déconcertants, de lui fournir un motif d'espérer une victoire sur les causes de sa frayeur. Mais l'homme paye cher ce qu'il reçoit d'elle. Ayant retrouvé par elle l'apaisement de son intelligence troublée, il ne songe plus à chercher autre chose. Rassuré au milieu de ce qui l'inquiétait, il devient incapable d'une curiosité normale, inaccessible à l'expérience. Les déceptions qu'il connaîtra ne lui apparaîtront pas comme des démentis opposés par la réalité à ses illusions obstinées. En cas d'échec de ses fétiches, il ne s'en prendra pas à la croyance qui l'a trompé; il trouvera dans son échec une confirmation de sa foi, et c'est lui-même qu'il accusera de n'avoir pas su utiliser ce que la magie avait mis à sa disposition. Il devient

1. Conversation particulière, (octobre 1926).



de plus en plus impuissant à concevoir raisonnablement les faits et à regarder ceux-ci à travers autre chose que ses rêves absurdes.

## VII

Le non-civilisé croit avoir des moyens d'aller plus loin et plus profond que les perceptions de ses sens. Là où un de nos savants se servirait d'instruments délicats et recourrait à une expérimentation conduite par des méthodes rigoureuses, il se lance à corps perdu dans les pratiques de la divination. Il s'efforce de découvrir les actions occultes à l'aide d'autres actions dont la nature n'est pas moins occulte. Les révélations d'un rêve le détermineront infiniment mieux qu'une enquête sérieuse et un raisonnement suivi : à quoi bon se fatiguer en de vains calculs, quand on est sûr d'être conduit comme par la main à travers les événements, par un ancêtre aperçu et écouté en songe ? En Nouvelle-Zélande, jadis, avant toute expédition guerrière, on plantait une rangée de bâtons qui représentaient les guerriers de la tribu ; en face de cette rangée, une autre figurait ceux de l'ennemi. Si le vent renversait en arrière les bâtons représentant l'adversaire, c'était la victoire promise et même, dirons-nous, préparée. S'ils tombaient en avant, c'était un signe de défaite certaine ; s'ils tombaient obliquement, l'issue du combat était douteuse. Cet appel à la divination est sans doute plus expéditif qu'une étude critique des faits et qu'un calcul malaisé des probabilités : il en fait perdre l'habitude, et ce n'est pas un gain pour l'intelligence <sup>1</sup>.

1. Yate, *New-Zealand*, p. 91.

De ces procédés à l'ordalie, il n'y a qu'un pas, et il est vite franchi. Une accusation est régulièrement acceptée sans examen. Pourquoi redouterait-on de l'écouter? Il est si facile de s'assurer si elle est fondée ou non. Chez nous, on s'interdirait peut-être d'y prêter une oreille complaisante; on penserait, dans ce cas, aux terribles conséquences qu'elle risque d'avoir; on aurait la conscience tourmentée par la crainte de commettre une erreur qui aurait des chances d'entraîner un véritable crime. Le non-civilisé ne connaît pas ce trouble; il possède le moyen de découvrir la vérité sans fatigue cérébrale. L'ordalie est là, qui le dispense des enquêtes laborieuses, qui lui en ôte même l'idée et qui empêche sa conscience d'éprouver la moindre hésitation. Et voilà comment cet homme, aux prises avec les craintes qu'il ressent devant ce pouvoir invisible, est détourné de ce qui pourrait devenir un examen attentif de la réalité et acculé à d'autres recherches qui le jettent dans le monde de l'irrationnel.

L'ordalie est pratiquée partout. On sait les ravages que produisait, à Madagascar, il y a un siècle environ, l'épreuve par le *langhin*. Elle y était souvent un moyen de se débarrasser d'un ennemi par le poison. « La pratique, témoigne M. Gustave Mondain, est beaucoup plus répandue qu'on ne croit, grâce à des connivences coupables, des précautions habiles et la difficulté de surveillance dans de si grandes étendues. Une famille voit-elle plusieurs des siens disparaître dans un temps trop court à son avis, immédiatement le soupçon entre dans les cœurs, on se méfie les uns des autres, la vie familiale devient difficile, et on ne tarde pas à proposer l'épreuve par le *langhin*, ce que chacun s'empresse d'accepter pour bien montrer qu'il n'est pour rien dans la suite des malheurs survenus. Ce sont parfois de huit

à dix personnes qui boivent le *tanghin*, et il n'est pas rare que la mort s'ensuive pour un ou deux des participants. Les coupables sont punis et la famille transporte ses pénates un peu plus loin. Tout cela ne va pas sans préparations, réunions sensationnelles et secrètes, et la catastrophe finale achève de donner à cette pratique quelque chose d'attirant <sup>1</sup>. »

Cette forme d'ordalie n'est pas la seule en usage à Madagascar. Quatre autres procédés — et ce ne sont pas les seuls — sont bien connus. Ce sont ceux dits de « l'eau d'or », du caïman, du bœuf et de l'eau bouillante. « Le *ranom-bolamena*, « l'eau d'or », est, paraît-il, infailible. Quand quelqu'un est soupçonné d'être l'auteur d'un méfait quelconque, on le condamne à boire « l'eau d'or ». Une quantité infinitésimale de poudre d'or est mélangée à un peu d'eau. Le prévenu boit et, si cette ingestion ne trouble en rien son état de santé, son innocence est reconnue. Mais il est prouvé, dit-on, que jamais un coupable n'a bu de « l'eau d'or » sans être malade <sup>2</sup>.

Pour les autres procédés, voici, d'après le même témoin,

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1917, t. II, p. 209.

2. Ce qui est à l'œuvre ici, c'est évidemment une auto-suggestion irrésistible. La foi dans l'efficacité de cette recette est telle qu'aucun coupable n'osera s'exposer à ce qu'on la croit capable de provoquer. Il arrive souvent qu'il n'est même pas nécessaire de boire cette eau pour qu'elle agisse; et cette action, due tout simplement à la peur, est attribuée à une vertu occulte de l'or. M. Parisot rapporte l'histoire de trois Antaimoro; deux d'entre eux, victimes d'un vol, soupçonnèrent leur compagnon. « Ils lui déclarèrent que, puisque aucune lumière n'éclairait cette situation difficile, il faudrait avoir recours à « l'eau d'or ». Tous les trois en boiraient et le coupable ne manquerait pas d'être ainsi dévoilé. Celui que ses camarades soupçonnaient refusa énergiquement de tenter l'expérience et déclara naïvement : « C'est ce qui « causa jadis la mort de mon père. Il avait volé; on lui fit boire de « l'eau « d'or et il mourut. » *Journal des Missions évangéliques*, 1920, II, 374). Ces histoires de mort par suggestion ne sont pas rares. En Nouvelle-Zélande, par exemple, un individu, qui sait que quelqu'un essaye de l'envoûter, en devient malade et la terreur accomplit bien vite le désir de son ennemi Tylor, *New-Zealand and its inhabitants*, p. 89, 167).

la façon de s'y prendre : « Le prévenu est conduit au bord d'une rivière fréquentée par les crocodiles. On les attire; et, quand on en a vu un, un des vieux du village invoque le créateur et les ancêtres, après quoi le présumé coupable est jeté à l'eau. S'il traverse la rivière, aller et retour, sans dommage, son innocence est reconnue. — Le prévenu est amené près de l'endroit où sont les tombeaux. Là on lui fait tenir la queue d'un bœuf dont la tête est tournée dans la direction des tombeaux. Un des vieux du village invoque le créateur et les ancêtres, puis quelqu'un frappe le bœuf. Si le bœuf ne bouge pas, c'est que celui qui lui tient la queue est innocent. Et celui qui me conte cela, pasteur d'une église de la Mission norvégienne, me dit avoir assisté jadis à des expériences de ce genre. Deux fois, il a vu le bœuf frappé rester immobile. Celui que l'on soupçonnait était innocent. — On met de l'eau dans une marmite jusqu'à quelques doigts du bord. On fait bouillir; puis on prend une baguette à laquelle on attache une ficelle et à cette ficelle une pierre. On tient ladite pierre suspendue au-dessus de l'eau bouillante. Un vieux invoque le créateur et les ancêtres et ordonne ensuite au prévenu de saisir la pierre. S'il est coupable, au moment où sa main saisit la pierre, l'eau se soulève d'elle-même et lui brûle la main <sup>1</sup>. »

Dans les trois derniers cas, dont nous venons d'emprunter la description à M. Parisot, la pratique divinatoire se complique d'un appel à Dieu lui-même, considéré dans une certaine mesure comme gardien de la justice et de la vérité. Mais c'est là une croyance qui semble bien surajoutée à la pratique. Celle-ci est essentiellement d'ordre magique. La confiance que l'on met en elle n'est pas du tout celle que l'on accorderait à un protecteur divin de l'innocence, mais celle

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1920, II, p. 374-375.

que l'on a en une puissance qui a vraiment son siège dans l'objet ou le rite employé. Il est fort probable que les formules recueillies par M. Parisot ne sont pas très archaïques, mais manifestent l'influence de croyances plus ou moins nouvellement importées dans l'île. Avec la prédication chrétienne, qui s'est infiltrée un peu partout, on commence à penser à une divinité qui défend l'ordre moral du monde, et il se fait ainsi une combinaison parfois étrange des idées récemment introduites et des pratiques antérieures à leur introduction.

Le Rév. P. H. Dubois, S. J., ancien missionnaire à Madagascar et membre de l'Académie malgache, déclare que « dans les épreuves judiciaires, ordales, imprécations et serments solennels (par exemple dans la fraternité du sang), il n'y a aucun souci de la garantie divine » et que « ce sont d'autres êtres qu'Andriamanitra, portant d'autres noms, qui sont appelés à dévoiler la culpabilité ou à venger les infractions <sup>1</sup> ».

M. G. Mondain, dans le livre qu'il a spécialement consacré aux *Idées religieuses des Hovas avant l'introduction du christianisme*, nous donne une formule de l'ordalie par le *langhin* qui ne met pas en scène l'Être suprême. Au moment de préparer le breuvage, l'*umbiasa* adresse au fruit vénéneux, ou plutôt à l'esprit renfermé en lui, de longues imprécations, et ces mots y reviennent sans cesse : « Ecoute, écoute, Ramanamango (nom de l'esprit), tu es dieu, tu es venu pour juger justement; les hommes ont jugé, mais ils ont jugé derrière leur dos, avec partialité, ayant égard aux liens de l'amitié et de la famille, à leurs intérêts. Tu es monté en Imérina, afin de condamner le coupable et d'absoudre l'in-

1. *La morale chez les Malgaches*, dans *Semaine internationale d'Ethnologie religieuse*, session de Milan, 1925, p. 182.

nocent : tu n'as pas besoin de sauter par-dessus le sang (pratique de sorcellerie autrefois usitée), tu vois en sautant par-dessus des bœufs ou des moutons vivants. Tu ne te laisseras pas influencer par le malheur. Tu fais mourir et tu fais vivre. » Puis l'ordonnateur de la cérémonie prononce d'autres paroles sur la tête de l'accusé : « Tu ne te laisseras pas influencer, Ramanamango, par la puissance de mal de l'accusé. S'il possède un « ody » (maléfice ou amulette) pour ôter toute vertu à l'eau du jugement, et s'il se confie en elle, détruis-le plus vite encore; arrache-lui les bras, le corps, la chair; réduis-le en poussière, brise le souffle de vie qui est en lui <sup>1</sup>. »

De son côté, M. le gouverneur Julien, étudiant les Bara et d'autres tribus du Sud-Ouest de Madagascar, y a bien rencontré l'ordalie de l'or, mais la formule d'imprécation qu'il a recueillie ne s'adresse pas à une divinité qui se servirait de l'« eau d'or » pour manifester sa justice. Elle s'adresse à l'« eau d'or » elle-même : « Si le voleur est bien celui-ci, que cette eau d'or pourrisse dans son ventre et le fasse mourir lentement; s'il dort couché sur le dos, que la foudre le frappe dans cette position; s'il pénètre dans la forêt, que le *sunguanumbé* <sup>2</sup> le dévore; s'il se baigne à la rivière, que le crocodile le mange; s'il dort sur le côté, que son foie et ses poumons soient dispersés en sept morceaux; s'il s'assied à terre, que le *vunkuhé* <sup>3</sup> le morde; si, au contraire, cet homme est innocent, qu'il vive heureux au milieu de ses femmes et enfants et que Ranahare lui soit propice <sup>4</sup>. »

1. *Op. cit.*, p. 17-18.

2. Animal mythique dont le nom pourrait bien avoir désigné jadis l'hippopotame à l'époque où ce pachyderme était répandu à Madagascar.

3. Insecte imaginaire dont la piqûre passe pour donner infailliblement la mort.

4. *Notes et Observations sur les tribus sud-occidentales de Madagascar, Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*, 1926 nos 27-28, p. 225.

Dans toutes ces opérations d'ordalie, il s'agit de procédés qui, par des forces invisibles, produisent mécaniquement, matériellement l'effet attendu. Avant de procéder à la cérémonie, l'on a toujours soin d'accomplir des rites variés et compliqués. Or rien dans ces rites n'indique une préoccupation proprement morale et religieuse; mais tous manifestent le souci d'assurer à l'objet dont on se sert l'intégralité de sa force occulte. Dans le cas de l'« eau d'or », par exemple, on attribue beaucoup moins de puissance aux pièces d'or qui peuvent appartenir à des particuliers qu'à des pièces faisant partie de l'héritage des rois : celles-ci, ayant, depuis des générations, servi aux mêmes épreuves, possèdent une sorte d'infailibilité <sup>1</sup>. Il est probable, en outre, que cet or doit posséder en lui-même quelques-unes des vertus occultes d'hommes qui ont été eux-mêmes puissants. L'épreuve de l'eau bouillante ou du fer rouge ne se fait jamais sans la présence du *Makarivu*, qui est une sorte d'amulette dont la vertu est particulièrement agissante dans l'épreuve en question. Deux tabous très importants s'imposent à l'individu qui doit subir l'épreuve : il doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans un plat de terre et de boire de l'eau en se servant d'une louche. Même s'il est innocent du crime qui lui est imputé, la violation de ces tabous se retournerait contre lui.

Quant aux crocodiles, leur rôle dans l'ordalie n'est pas de servir d'instrument à un Dieu qui veut prononcer entre le juste et l'injuste. Ils passent pour être doués d'un pouvoir surnaturel. « Les indigènes de Madagascar, dit Ellis, adressent des prières à cet animal pour obtenir son pardon ou cherchent à s'assurer sa protection au moyen de charmes. Agiter une lance au-dessus des eaux qu'il habite serait

1. G. Julien, *loc. cit.*, p. 226.

un acte sacrilège qui, sans contredit, mettrait en péril la vie de celui qui s'en rendrait coupable, dès qu'il oserait s'aventurer sur l'eau <sup>1</sup>. » L'infailibilité de ces animaux est généralement admise dans l'Afrique centrale : « Lorsqu'une personne, dit R.-H. Milligan, en accuse une autre d'une grave offense, on les lie toutes deux à des pieux placés à quelque distance, sur le bord du fleuve et dans le voisinage des crocodiles. Celle qui est saisie la première par le crocodile est reconnue coupable. L'autre est remise en liberté <sup>2</sup>. »

Les Azande, peuplade du Congo, ont trois procédés de divination ou d'ordalie. Le plus populaire, qui est le moins coûteux, et même qui ne l'est pas du tout, est le *dakpwa*. On prend deux petits bâtons, l'un en bois de *know*, le deuxième en bois de *kpoyo*. On fait un trou dans le haut d'une termitière où logent les akédos, une des multiples espèces de termites comestibles. Dès que les akédos apparaissent dans le trou, la cérémonie commence. Le bâton de *know* dans la main gauche et le bâton de *kpoyo* dans la main droite, le consultant demande : « Telle chose est-elle vraie? Si elle est vraie, que le *know* soit mangé par les termites et que le *kpoyo* reste intact. » Ce disant, il enfonce le bâton de *know* dans le trou. Puis il continue : « Si c'est faux, que le *kpoyo* soit mangé et que le *know* reste intact. » Il introduit également le *kpoyo* dans le trou à quelque distance du *know*. Puis il comble le trou avec de la terre. Le lendemain, on va voir lequel des bâtons est rongé par les termites. Si les deux bâtons ont été également rongés ou s'ils sont également intacts, la consultation est tenue pour nulle et l'on suppose qu'une influence mauvaise a supprimé l'ef-

1. *Three visits to Madagascar*, p. 297.

2. *Op. cit.*, voir *A l'Œuvre!* juillet-août, 1920, p. 38.



ficacité de l'épreuve, ou que telle ou telle prescription rituelle a été négligée.

Le procédé appelé *iwa* ou *bulu* consiste à essayer de faire glisser deux surfaces planes (une sorte de couvercle lisse sur une petite table d'une forme spéciale). On a frotté l'une des surfaces avec un mélange dans lequel est un peu de gomme. On observe un certain nombre de prohibitions qui maintiennent l'intéressé dans un état de pureté. Si le glissement ne se fait pas, c'est une réponse affirmative à la question posée. S'il se fait avec aisance, c'est une réponse négative. Il arrive que, malgré toutes les observances rituelles, le *iwa* devient « froid », c'est-à-dire montre par ses réponses incohérentes qu'il a perdu sa valeur augurale. Le remède est de creuser un trou au milieu d'un chemin et d'y enterrer l'instrument. Le lendemain le *iwa* est redevenu bon : les passants, en fouillant, sans le savoir, l'endroit où il est enfoui, ont pris ce qui lui ôtait sa force.

Enfin l'épreuve par le *bengé* consiste en l'administration d'une certaine quantité de poison appelé *bengé* à des poulets, quand ce n'est pas à l'homme, en suivant un rituel déterminé. Des prescriptions rigoureuses s'imposent à ceux mêmes qui vont récolter la liane qu'on appelle *bengé* et dont la racine contient le poison. Ces prohibitions sont nombreuses et, si l'on en néglige une, le *bengé* est censé perdre toute sa force et toute sa valeur. Des interdictions analogues s'imposent à ceux qui ont ensuite la charge de préparer le poison. On administre cette substance à un poulet, puis on interpelle la substance elle-même : « Bengé, bengé, qui es dans le ventre du poulet, dévoile-nous la vérité. Si cet homme a réellement commis l'acte mauvais dont il est accusé, tue le poulet. Mais si c'est un mensonge, s'il n'a pas commis ce méfait, ne tue pas le poulet, mais qu'il survive. »

Les Azande recourent à ce procédé dans les circonstances les plus variées : pour établir la culpabilité ou l'innocence d'un accusé, pour s'assurer qu'un témoignage est véridique ou non, pour se fixer sur la réalité ou l'irréalité d'un fait mis en avant, pour chercher la cause d'une maladie ou d'un décès, pour connaître l'avenir, pour savoir par exemple si une maladie grave ou même la mort sont imminentes, si telle résidence réserve du bonheur ou du malheur, si tel voyage sera heureux ou malheureux, s'il y a lieu de faire tel acte ou de s'en abstenir<sup>1</sup>.

Ce qui est intéressant, c'est que dans nombre de pays, — comme on vient de le voir chez les Azande — les pratiques qui semblent caractériser l'ordalie sont très exactement celles auxquelles on recourt dans les cas où il ne s'agit nullement d'un inculpé à juger. Un explorateur arrive dans une région de l'Afrique centrale. Les indigènes se demandent s'il apporte avec lui le malheur. Faut-il ou non l'accueillir? Pour s'en assurer, on fait prendre à un coq le poison *ipomme*. Si le coq vomit le poison, c'est une preuve que l'étranger vient en ami. Mais si le coq meurt, c'est un ennemi qui arrive, il faut l'écarter. « Quand tu vins pour la première fois, disait, en 1888, le roi Léwanika au missionnaire Coillard, les ba-Rotsé soupçonneux de tes intentions se hâtèrent de consulter les osselets et d'administrer le *muati* (un violent poison) à une quantité de poules. Les unes moururent, les autres pas; d'où les messages ambigus qui te furent transmis. Ils n'osaient pas t'interdire franchement l'entrée du pays, et, pourtant, ils avaient peur de te recevoir<sup>2</sup>. »

1. *Les procédés d'augure et de divination chez les Azande*, par le Rév. P. C. R. Lagaé, missionnaire dominicain, Congo, mai 1921, p. 709-730.

2. *Sur le Haut Zambèze*, p. 302. Voir dans Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, p. 250-251, les cas analogues qu'il cite.

Le poison employé pour la simple divination est celui dont on use dans les procès criminels. C'est donc lui, et non pas une intervention d'une divinité justicière, qui est chargé de révéler la vérité.

N'y a-t-il pas une contradiction absolue entre la foi dans la divination (ordalie ou autre procédé) et le recours à l'examen critique des faits? Cet examen critique n'a aucune raison pour commencer, du moment qu'une opération magique vient dissiper mécaniquement le malaise de l'inquiétude et du doute, ce malaise dans lequel M. Essertier signale avec raison ce qui conduit l'homme à chercher une explication, ce qui, tôt ou tard, doit le mettre en marche vers la vérité.

Pour le non-civilisé, rien n'est absurde, au sens que nous donnons à ce mot; il s'éloigne de plus en plus de tout effort d'examen et de critique qui n'irait pas sans des procédés logiques. Il subit les attraita troublants du mystérieux et du fantastique. Il est à la merci d'une émotion qui s'emparera de lui et, devenu la proie des suggestions les plus baroques, il prendra, les yeux fermés, les pires décisions. Et sa folie peut être contagieuse au point de s'étendre à des milliers d'individus. En 1856, dans le clan des Xosa (Afrique australe), un homme nommé Umhlakasa et une jeune fille du nom de Nongkause racontèrent qu'ils avaient vu les esprits de personnes mortes depuis longtemps, qu'ils s'étaient entretenus avec ces esprits; et on les crut. Ces esprits leur avaient déclaré qu'il fallait ordonner à tous les Xosa de tuer leur bétail, de le manger, et de détruire leurs récoltes de grain. Une fois ce sacrifice accompli, de grands troupeaux, plus beaux que tous ceux qu'ils avaient eus jusqu'alors, sortiraient du sol, et des champs de millet onduleraient au vent; les braves guerriers de leur race, ceux des temps

anciens, ressusciteraient et, avec leur aide, ils pourraient se débarrasser des Blancs et des Fingo, et les rejeter tous à la mer. Le grand chef des Xosa, Kreli, fit une proclamation commandant d'obéir aux esprits. Et il fut suivi, non pas seulement dans son propre pays, mais en dehors, par des gens qui regardaient à lui comme à leur chef. Les administrateurs anglais et les missionnaires craignirent que tout cela ne finît par un soulèvement des Xosa, qui se jetteraient en masse sur la Colonie du Cap. Ils essayèrent de détromper le peuple et de l'empêcher de détruire lui-même sa propriété. Mais ce fut en vain : le bétail fut tué et mangé, et le grain fut détruit. Puis, le jour vint où les troupeaux devaient ressusciter, où les champs de millet devaient onduler, et où les guerriers devaient revenir à la vie; mais, naturellement, rien ne se passa. Le peuple était dans un état de dénuement complet. Des souffrances terribles s'ensuivirent. Les Xosa affamés se dirigèrent vers la Colonie pour demander à manger, mais des milliers moururent en chemin. Le gouvernement envoya du grain, un certain nombre fut sauvé, mais la tribu, comme telle, fut ruinée pour un temps assez long, et pendant bien des années les survivants vécurent disséminés dans la Colonie, au service des Blancs <sup>1</sup>.

1. *Short History of South Africa*, par Maskew Miller, p. 164-165.

## CHAPITRE III

### MAGIE ET DÉSAGRÉGATION MORALE

- I. — Indifférence à la vérité. — Psychologie du mensonge. — Le mensonge dans la vie sociale. — Négation systématique de ce qui trouble.
- II. — Irréflexion et passion. — Le suicide chez les non-civilisés. — Croyances particulières qui interviennent dans le suicide. — Théorie de Durkheim. — Son insuffisance. — Le suicide par rancune.
- III. — Magie et incertitude. — Perpétuelle inquiétude et méfiance universelle. — Les pratiques maléfiques. — Le *ouriké* à Madagascar. — Le sorcier. — Sens précis du mot. — Glissement de la défense à l'agression. — Sorcellerie et meurtre. — Isolement du sorcier. — Les sociétés secrètes de sorciers. — L'initiation en Afrique équatoriale. — Un procès au Bas-Cavally. — Les réactions de la peur.

La croyance à la magie a donc pour résultat d'aggraver la disposition à admettre comme réel ce qui ne l'est pas. Elle entraîne par là, forcément, un abaissement de la vie intérieure. Ne cherchant plus de causes rationnelles pour expliquer les phénomènes extérieurs, le non-civilisé n'essaie plus de rendre compte de ses actions par des motifs clairs et précis; il s'abandonne aux influences capricieuses qui passent. La désagrégation intellectuelle commence. Elle finit par provoquer la désagrégation morale.

## I

L'indifférence à la vérité, qui semble bien caractériser le non-civilisé, ne reste pas confinée dans l'ordre intellectuel. Elle affecte la pratique. Peut-on s'étonner qu'elle prenne son aspect le plus grave dans l'habitude invétérée du mensonge? On ne connaît que trop cette sorte de pli dont le non-civilisé a tant de peine à se débarrasser<sup>1</sup>. On ne saurait en exagérer l'importance. Les notes intimes de M. H. Dieterlen que j'ai sous les yeux sont tristement riches en détails de ce genre. Piquons-en quelques-uns au hasard :

« 16 décembre 1895. — Malissa Melo et Mankiti que je devais baptiser étaient accusées de boire du *yoala*; elles ont tout nié devant moi et m'ont dit de faire une enquête. On a tout de suite trouvé qu'elles en buvaient et elles ont avoué. Ainsi, deux semaines avant leur baptême, elles mentent carrément. Je ne les baptiserai pas.

« 3 décembre 1898. — Rosa est accusée d'être enceinte. L'opinion publique est, pour ces choses, extrêmement clairvoyante et infaillible. Je lui ai parlé, elle a tout nié. Le surlendemain, elle a tout avoué. Ne pas commencer par nier et par mentir, c'est inadmissible, impossible, même quand la chose se voit et se verra toujours davantage. Mentir semble nécessaire; on ment pour mentir, d'instinct, sachant que cela ne sert à rien. C'est un instinct qui les y pousse, une tradition nationale.

« 9 décembre 1900. — G. M. me consulte pour un mal local dont je vois tout de suite la cause. Il nie tout, malgré mes encouragements à dire la vérité, au moins pour savoir quel

1. Cf. *Psychologie de la conversion chez les peuples non-civilisés*, t. I, p. 153.

traitement lui donner, et malgré ma promesse de garder le secret. Je le renvoie sans traitement. Six semaines plus tard, il revient et avoue. Commencer par mentir, c'est pour eux irrésistible. C'est comme un instinct. »

Au premier abord, la vraie cause de cette propension au mensonge est d'ordre moral. M. Dieterlen y voit surtout le désir d'écarter les conséquences prévues de l'aveu, les ennuis dont on ne veut pas. « Il y a également des choses qu'on nie tout simplement pour ne pas effrayer les gens ou pour ne pas se tourmenter soi-même; je citerai le mot de « la mort » qu'on se garde de prononcer ou l'idée de la mort qu'on n'exprime pas de peur d'inquiéter les gens et, par conséquent, de les exposer à la mort. » Ne faut-il pourtant pas creuser plus profondément et voir ici à l'œuvre, une fois de plus, ce qui est au centre même de la vie mentale dans les sociétés inférieures? Il semble que, chez les non-civilisés, la vie sociale soit une perpétuelle invitation à feindre des sentiments qu'on n'éprouve pas et à dissimuler ceux qu'on éprouve réellement. J'ai montré ailleurs cette préoccupation, à propos des émotions du deuil<sup>1</sup>, et nous avons vu que, sous prétexte d'étaler des qualités viriles, on en vient à une véritable insensibilité; la sécheresse du cœur est la sanction de ce qui a commencé par être un mensonge social. Cette espèce de mensonge prend toutes les formes. « Une jeune fille est fiancée, me raconte M<sup>lle</sup> Kuntz (Zambèze); elle doit, quand elle rencontre son futur mari, faire comme si elle ne le connaissait pas. Au moment de la cérémonie du mariage, elle doit affecter de boudier celui auquel elle est unie, comme si cette union lui était pénible. » Peu importe ici l'origine historique de cette coutume. Quelle qu'elle soit, la coutume a ses effets psychologiques qui, seuls, nous intéressent en ce

1. Cf. *Psychologie de la conversion chez les peuples non-civilisés*, t. II, p. 260.

moment. Comment des sentiments déguisés scrupuleusement ne resteraient-ils pas superficiels? Comment deviendraient-ils forts et profonds? Le mari sait bien qu'on lui joue une comédie, mais l'habitude est prise d'en jouer une. « Quand cette femme aura un bébé, continue M<sup>lle</sup> Kuntz, il faudra bien qu'elle se garde de le trouver joli ou, si elle le trouve tel, de le dire. Surtout elle ne pardonnerait pas à des amies, qui viennent la complimenter, de s'extasier sur la beauté de l'enfant. Celles-ci doivent le déclarer très laid; si elles se conduisaient autrement, elles seraient accusées de jeter un sort au nouveau-né <sup>1</sup>. » Et nous voici de nouveau devant la croyance néfaste aux puissances occultes. Ces femmes craignent d'attirer sur l'enfant l'attention des esprits qui circulent dans l'air ou, tout au moins, en prononçant des paroles, de déclencher une action mystérieuse et mauvaise. Le mensonge est donc commandé par la croyance. Comment le pli ne s'en prendrait-il pas de plus en plus?

« Au Zambèze, rapporte le même témoin, quand un fils est né au roi, il ne faut pas le dire; ce qu'on annonce au peuple, c'est qu'une fille est née. Y a-t-il quelqu'un qui soit dupe de cette fausse nouvelle? Ce n'est pas sûr. Mais est-ce impunément que la vérité est régulièrement travestie et que l'on donne aux gens l'habitude de prendre le contre-pied de ce qu'on leur affirme? Ce ne sont pas seulement les vivants que l'on trompe. Les morts ne sont pas à l'abri du mensonge et même on le pratique assidûment à leur égard. Quand un membre de la famille a expiré, la grande préoccupation est d'empêcher son esprit de revenir et d'exercer sa méchanceté contre les vivants. Au lieu de faire sortir le

1. S'il s'agit d'une fillette et qu'elle soit vraiment jolie, on aura soin de lui donner un nom qui dissimule cette qualité.



cadavre par la porte, on pratiquera une ouverture dans la paroi et on le portera au dehors par cette issue. Et tout cela n'a d'autre but que de dérouter l'esprit. On porte bien de la nourriture aux défunts; mais, en guise de viande, on leur livre des morceaux d'écorce qu'ils sont invités à prendre pour de la viande... Quand on a vu en rêve une chose extraordinaire, on ne le racontera pas, ou on ne le fera pas sans des réticences. On aurait trop peur, en disant ce qu'on a vu, de le provoquer à être. L'on a, dans le pays, une peur extraordinaire d'animaux monstrueux, de serpents formidables, dont la seule vue suffit par elle-même pour tuer. Personne ne prétend les avoir aperçus; mais bien des gens assurent les avoir rencontrés et avoir réussi à ne pas les distinguer. Pour expliquer qu'on ne les a pas distingués, on dit qu'on a été ébloui et, en quelque sorte, aveuglé par quelque chose de merveilleux qui s'est produit. En réalité, on a été effrayé par quelque chose d'insolite qui a réveillé l'idée de ces monstres à l'existence desquels on croit. On se figure avoir au moins entrevu quelque chose. Mais on affirme qu'on n'a rien vu, afin d'éviter les conséquences fâcheuses que l'aveu de la vision pourrait avoir. »

Ce souci d'écarter une émotion pénible n'est-il pas capable de provoquer des négations qui nous semblent prodigieuses? En voici une que je trouve dans une lettre de M<sup>lle</sup> Josette Debarge (Cameroun). Elle raconte qu'elle est allée assister aux obsèques d'un chef. A un certain moment, elle a perçu le bruit lointain, mais très net, d'une chute d'eau. Elle a demandé à ses voisins : « Où donc est cette chute? » Ceux-ci lui ont répondu : « Nous n'entendons rien. » Le bruit était pourtant très précis. Elle a insisté; on a continué de lui répondre qu'on n'entendait rien. Intriguée, elle s'est informée et il s'est trouvé quelqu'un pour lui expliquer que, si on

entendait cette chute d'eau, on mourrait. Il ne faut donc pas convenir qu'on l'a entendue. Par cette négation on se met à l'abri du péril de la mort. Est-il possible d'imaginer un effort plus résolu pour barrer la route à l'émotion qu'un phénomène redoutable pourrait provoquer? La négation formelle devient alors un procédé paradoxal de défense. On recourt à elle sans aucun souci de la vérité. Comment ce recours, devenu habituel dans toutes les circonstances, n'aboutirait-il pas à l'irrésistible propension au plus vulgaire mensonge? Dans l'atmosphère magique, la candeur naturelle de l'esprit sombre et disparaît.

## II

Un être qui trouve fatigant de faire un usage habituel de sa raison devient aisément le jouet de ses passions. Et celles-ci prennent les formes les plus étranges, si étranges qu'elles nous en semblent parfois incompréhensibles. Il serait, par exemple, intéressant de faire une étude spéciale sur le suicide chez les non-civilisés. On affirme souvent qu'il est impossible de trouver, dans ces sociétés inférieures, un seul cas de mort volontaire qui ressemble, si peu que ce soit, à ceux que l'on relève d'ordinaire chez les civilisés. L'affirmation est péremptoire. Est-elle fondée? Tandis que je me pose cette question, le Dr Reutter me rapporte trois cas qu'il a observés tout récemment sur les bords du Zambèze; dans chacun d'eux, l'unique cause du suicide est, pour un homme, la souffrance d'être abandonné par une femme aimée, la colère éprouvée, puis, après une tentative de meurtre, le désespoir aboutissant à la destruction de soi-même. Presque au même moment, M. Hermann, du Gabon,

me cite des femmes qui se sont tuées pour suivre dans l'au-delà un être aimé et pour continuer de vivre avec lui : elles n'obéissent pas à une obligation sociale, mais à un simple sentiment; et M. Rusillon, de Madagascar, me raconte l'histoire d'une autre qui, abandonnée par son mari, cherche passionnément l'endroit où il s'est enfui, va le rejoindre avec l'espoir de le reconquérir, voit sa tendresse méprisée et, sous le coup du désespoir, se tue.

De tous ces cas nous rapprochons celui qui est rapporté par M. Maurice Leenhardt dans son *Caléchumène canaque* : il s'agit d'une jeune femme qui s'est pendue par chagrin de l'inconduite de son mari (p. 10-11). Ces exemples ne s'accordent guère avec une thèse qui passe couramment pour être hors de discussion, à savoir que l'amour, au sens particulier que nous donnons à ce mot, n'existe pas chez les primitifs.

Aussi bien y aurait-il, si l'on voulait pousser cette étude à fond, à considérer, outre les formes spéciales de l'amour que l'on vient de viser, d'autres qui ne sont pas moins naturelles, par exemple l'attachement d'une mère pour son enfant. M<sup>me</sup> Lantz a vu ceci : un homme et sa jeune femme viennent lui apporter un bébé d'un mois qui n'était plus qu'un misérable squelette. Le petit être était déjà mourant. « Que dire aux parents? Il était trop tard pour essayer quoi que ce soit. C'était le père qui le tenait; la mère était à côté, impassible et renfermée, comme insensible à ce qui se passait. J'ai essayé doucement de leur dire que je ne pouvais rien, qu'aucun médicament ne pouvait plus sauver le petit être et ils sont partis, calmes en apparence. Dix minutes après, on entend des cris, des cris d'appel, d'angoisse : quelqu'un à l'eau! C'était la pauvre mère qui, peu après être montée dans la pirogue, s'était précipitée dans le

fleuve pour se noyer. Elle qui tout à l'heure avait l'air si froide! Le mari, embarrassé par l'enfant, avait dû déposer celui-ci au fond de la pirogue et se jeter à l'eau pour sauver sa femme, tout en criant au secours. Une pirogue d'enfants attirés aux premiers cris l'ont aidé. Elle ne voulait pas se laisser hisser hors de l'eau et se raidissait de toutes ses forces. Assise de nouveau dans la pirogue, elle a repris et bercé l'enfant qui criait, mais sans relever la tête ni regarder autour d'elle... <sup>1</sup> » Bien des femmes ou des hommes de chez nous ne se reconnaissent-ils pas dans des drames de ce genre? N'allons pas trop vite dans nos impressions. S'il est scientifiquement peu fondé de ne voir chez ces non-civilisés que ce qui est commun à eux et à nous, il ne l'est peut-être pas plus de ne vouloir tenir compte que de ce qui les sépare de nous. La difficulté est de voir à la fois, mais sans commettre de confusion, ce qui est vraiment de l'homme, au sens général du mot, et ce qui caractérise spécifiquement les non-civilisés. Qu'il y ait chez eux le jeu naturel des sentiments élémentaires et que ces sentiments se produisent en eux comme chez nous, ce doit être incontestable, et il y aurait peut-être quelque absurdité prétentieuse à vouloir s'expliquer, par des raisons qui nous soient absolument étrangères, la souffrance d'une femme abandonnée par son mari ou celle d'une mère qui ne peut pas sauver son enfant de la mort. Il ne faut pas, non plus, renoncer à voir pourquoi et comment une douleur parfaitement intelligible peut et doit se colorer ou s'intensifier sous l'action de croyances qui sont particulières à ces êtres. Dans tous les cas que nous venons de rencontrer, nous sommes en présence du désespoir. Ce phénomène se caractérise par une dépression morale qu'on est incapable de surmonter. Par la mort, on s'évade de sa

1. *In memoriam, Madame Edouard Lantz*, p. 75.

souffrance. Le désespoir produit donc les mêmes effets chez les races les plus différentes. Il faut pourtant avouer que, chez les non-civilisés, il se complique d'éléments qui manquent chez nous. La femme abandonnée par son mari a la sensation de sortir de la vie normale; le lien qui l'unissait, non pas seulement à un homme, mais aussi et peut-être surtout à un groupe familial, est rompu. Les forces vitales qu'elle tenait du groupe avec lequel elle était en communion lui sont dérobées. Elle interprète la tristesse éprouvée à travers le prisme de ses croyances ancestrales. Il lui semble qu'elle est expropriée de l'atmosphère vitale qu'elle respirait, et qu'elle commence à mourir. Son suicide ne fait que précipiter l'événement qui, pour elle, s'esquissait de plus en plus. De même la femme dont nous parle M<sup>me</sup> Lantz avait déjà perdu tous ses autres enfants l'un après l'autre. Il lui semblait que pesait sur elle la malédiction des puissances occultes et qu'en se détruisant elle ne faisait que suivre sa destinée, telle que ces puissances la voulaient.

Il faut peut-être aller plus loin encore et tenir compte des croyances du non-civilisé sur la condition des morts après leur départ du monde visible. Selon la représentation la plus répandue de cette condition, celui qui s'en va retrouve dans l'au-delà son clan et en partage la vie. Or, de ce côté du voile, l'enfant, tout en faisant partie intégrante du clan, ne peut pas vivre sans sa mère : c'est elle qui le nourrit, qui le soigne, qui se penche sur lui, qui le défend contre les causes d'accident ou de souffrance. Comment se suffirait-il à lui-même dans ce clan qu'il va rejoindre, mais où sa protectrice naturelle ne l'accompagne pas? Il y a là une angoisse qui pèse sur les parents, surtout sur la mère, et qui est bien capable de suggérer à celle-ci ce que nous prenons pour un acte de désespoir et qui est au fond un geste

de sollicitude. J. Carver a vu, chez les Peaux-Rouges, un cas qui est peut-être un peu extraordinaire par l'intensité des sentiments éprouvés, mais qui nous fait apercevoir, comme sous un ver grossissant, une préoccupation qui est bien *sui generis*. « Pendant que j'habitais parmi eux, dit-il, un mari et une femme, dont la cabane était voisine de la mienne, perdirent un enfant de quatre ans. Ils furent si affligés de la mort de cet enfant, et ils pratiquèrent avec une telle rigueur tous les usages de leur deuil, tant en le pleurant qu'en se faisant des blessures, que le père en mourut. Mais ce qui m'étonna beaucoup, c'est que la femme, qui avait été jusqu'alors inconsolable, n'eut pas plus tôt vu expirer son mari qu'elle essuya ses larmes, et parut en quelque sorte consolée, et résignée à cette double perte. Comme je ne savais de quelle manière expliquer un pareil changement, je saisis une occasion favorable pour lui en demander la raison; je lui dis, en même temps, que j'avais pensé que la perte de son mari, loin de modérer sa douleur, aurait dû l'augmenter. Elle me répondit que, comme l'enfant qu'elle avait perdu était trop jeune pour pouvoir se procurer sa subsistance dans le pays des esprits, elle et son mari craignaient que sa situation n'y fût fort malheureuse; mais que son père, qui l'aimait aussi tendrement qu'elle, et qui était un bon chasseur, étant parti pour le même pays, elle était désormais tranquille sur son sort; qu'elle n'avait par conséquent plus aucune raison de verser des larmes, son fils devant être heureux sous la protection d'un père qui le chérissait, et qu'il ne lui restait plus que le désir de les rejoindre l'un et l'autre. <sup>1</sup> »

Pourquoi la même croyance n'agirait-elle pas chez

1. *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, p. 306-307; cité par Lévy-Bruhl, *l'Ame primitive*, p. 394-395.

l'homme ou la femme qui a perdu, non pas un enfant, mais son conjoint? « Un vieux capitaine indien, nous raconte-t-on, se déchaînait toujours contre le christianisme... Sa femme meurt chrétienne. Son mari, qui l'aimait beaucoup, ne crut pouvoir mieux marquer son affection à la défunte qu'en se faisant chrétien comme elle... Il prend la résolution de se joindre à elle au plus tôt, il va souvent visiter son tombeau, à deux lieues d'ici; il nous cache ses desseins, et il demande le baptême avec beaucoup d'insistance. Une épreuve de deux ans suffisait pour lui accorder ce bien... Il me demande une fois s'il n'était pas permis aux chrétiens, quand ils étaient ennuyés de la vie, de s'étrangler, pour aller au plus tôt au pays des âmes bienheureuses... On le baptise enfin. Dès la nuit suivante, il se pendit au lieu même où il couchait ordinairement <sup>1</sup>. » — « En se faisant chrétienne, remarque M. Lévy-Bruhl, sa femme s'était séparée du groupe dans l'autre monde. Il ne pouvait supporter l'idée qu'elle restât seule. »

Répetons donc que, si la dépression morale produit des effets analogues chez le non-civilisé et chez nous, elle peut être singulièrement aggravée par les représentations qui sont en lui et qui lui sont particulières. M. Rusillon a noté le cas suivant qui n'est pas tout à fait rare. Un homme met de côté les bœufs qui doivent être immolés à son enterrement. Un de ces bœufs vient à mourir. L'homme en est affecté, mais n'est pas encore troublé à fond. Cependant une autre de ces bêtes étant également morte, il commence à trouver l'affaire suspecte : certainement, pense-t-il, un ennemi travaille contre lui et tue ses bœufs. L'épidémie continue de sévir sur son bétail. Nous disons l'épidémie; lui

1. *Relations de la Nouvelle-France* (éd. Thwaites), LXII (1682), p. 62-64 (P. de Lamberville), cité par Lévy-Bruhl, *l'Ame primitive*, p. 392.

pense à des manœuvres hostiles d'un inconnu, à des empoisonnements, à des maléfices magiques. Il entre dans une sorte d'angoisse : son ennemi ne réussirait pas ainsi dans l'œuvre de mort, si lui-même n'était pas abandonné par les esprits sur lesquels il avait l'habitude de compter. Ce qui le soutenait dans son existence s'effondre. Il n'a qu'à mourir et, emporté par ce vertige, il se précipite dans la mort.

Le même témoin me rapporte un autre cas qui a fait grand bruit à Madagascar. C'est il y a quelques années, au moment de l'affaire de la V. V. S.<sup>1</sup>. Dans un village, l'administration fait savoir à un chef de canton qu'il y a, dans la population groupée autour de lui, des membres de la fameuse société secrète. Il fait son enquête; il n'en trouve pas. Voulant pourtant faire du zèle, il dénonce, sans aucun fondement d'ailleurs, quelques hommes du village. Ceux-ci sont arrêtés; ils protestent contre l'accusation dont ils sont l'objet. L'individu les envoie s'expliquer à Tananarive. Là, le tribunal, prenant au sérieux la dénonciation portée par le chef du canton, passe outre à leurs protestations et les condamne à être déportés à Anosilava... Furieux d'être ainsi condamnés injustement, ces hommes se retournent alors contre celui à qui ils doivent leur infortune. Ils rédigent une

1. On désigne couramment, à Madagascar, par ces initiales, l'affaire de la *Vy-Vato-Sakelika*, société secrète dont le nom signifie étymologiquement : « celle qui est difficile à briser comme le fer et la pierre et qui a de nombreuses ramifications. » Les origines de ce mouvement sont obscures et multiples. Dans la région de Fianarantsoa, on y distingue des passions assez embrouillées, en particulier un désir peu expliqué de vengeance. Du côté de Tananarive, ce fut un mouvement politico-libertaire. Les adhérents ne se rendaient qu'un compte assez vague du but qu'ils poursuivaient. Un certain nombre ont dû leurs illusions à une instruction donnée parfois avec maladresse et à la manière inconsidérée dont on leur avait parlé de la Révolution française. Malgré la présence parmi eux de gens nominalement chrétiens, la plupart étaient sous l'emprise tenace du paganisme traditionnel : ce qui explique les cérémonies mystérieuses et les serments solennels en usage dans la société.



lettre dans laquelle ils déclarent qu'ils sont en effet coupables, mais que leur chef est celui qui les a dénoncés. Le chef du canton est mis en arrestation. On le juge : ses dénonciateurs, continuant de se déclarer coupables, le chargent; il est condamné et transporté dans la même petite île. Là, ses compagnons de déportation lui font la vie dure. Il finit par n'y plus tenir. Un jour, il monte sur un rocher escarpé; là, à la vue de ses compagnons, il lève les bras au ciel; puis, dans la forme des imprécations rituelles, il s'accuse du mensonge qu'il a commis, demande pardon à ses ancêtres comme à tous ceux à qui il a nui et, se précipitant du rocher, il se fracasse le crâne. Nous pouvons appeler cela le suicide par remords; nous pouvons aussi y voir une façon désespérée desortir d'une situation cruelle et inextricable. Ne faut-il pas y voir, en outre, l'effet de la souffrance ressentie par un homme qui se sent banni de la communion avec les puissances occultes de sa race et qui, par un acte apparenté à un rite religieux, veut rentrer dans la communion de ces puissances?

Essayons de creuser encore le problème.

Durkheim, qui a étudié avec tant de précision le suicide, en fait rentrer les cas observés chez les sociétés inférieures dans l'une des trois catégories suivantes : 1<sup>o</sup> suicide d'hommes arrivés au seuil de la vieillesse ou atteints de maladie; 2<sup>o</sup> suicide de femmes à la mort de leur mari; 3<sup>o</sup> suicide de clients ou de serviteurs à la mort de leur chef. Dans ces trois cas, il voit un sacrifice tenu pour obligatoire. L'individu se tue, non point parce qu'il s'en arroe le droit, mais, ce qui est bien différent, parce qu'il en a le devoir. S'il manque à cette obligation, il est puni par le déshonneur et aussi, le plus souvent, par des châtimens religieux. Durkheim relève bien des suicides dont le mobile immédiat et apparent est des plus futiles : « Tite-Live, César, Valère-

Maxime nous parlent, non sans un étonnement mêlé d'admiration, de la tranquillité avec laquelle les barbares de la Gaule et de la Germanie se donnaient la mort <sup>1</sup>. Il y avait des Celtes qui s'engageaient à se laisser tuer pour du vin ou de l'argent <sup>2</sup>. D'autres affectaient de ne se retirer ni devant les flammes de l'incendie, ni devant les flots de la mer <sup>3</sup>. Les voyageurs modernes ont observé des pratiques semblables dans une multitude de sociétés inférieures. En Polynésie, une légère offense suffit très souvent à déterminer un homme au suicide <sup>4</sup>. Il en est de même chez les Indiens de l'Amérique du Nord; c'est assez d'une querelle conjugale ou d'un mouvement de jalousie pour qu'un homme ou une femme se tuent <sup>5</sup>. Chez les Dacotahs, chez les Creeks, le moindre désappointement entraîne souvent aux résolutions désespérées <sup>6</sup>. »

Durkheim ne veut pas que ces suicides soient d'une autre nature que le suicide obligatoire. Si l'opinion ne les impose pas formellement, elle ne laisse pas de leur être favorable. « Comme c'est alors une vertu, et même la vertu par excellence, que de ne pas tenir à l'existence, on loue celui qui y renonce à la moindre sollicitation des circonstances, ou même par simple bravoure <sup>7</sup>. »

On nous permettra d'en citer un cas qui est particulièrement frappant. Je le tiens du missionnaire Rusillon. « Les

1. César, *Guerre des Gaules*, VI, 14. — Valère-Maxime, VI, 11 et 12. — Pline, *Hist. nat.*, IV, 12.

2. Posidonius, XXIII, ap. Athen. Deipno, IV, 154.

3. Elien, XII, 23.

4. Waitz, *Anthropologie der Naturvoelker*, t. VI, p. 115.

5. *Ibid.*, t. III, 1<sup>re</sup> partie, p. 102.

6. Mary Eastman, *Dacotah*, p. 89, 169. — Lombroso, *L'Uomo delinquente*, 1884, p. 51. — Durkheim, *Le Suicide*, p. 239.

7. Durkheim, *Le suicide*, p. 240.

Sakalaves sont divisés en clans nombreux. Il y en a de 70 à 80. Ces clans aident à découvrir l'origine véritable et même la date de l'installation de toute une partie de la population. Parmi ces clans, il en est un qui mérite une mention à part, c'est celui des *Jangoa*. Il était spécialement consacré au service des rois, avait des prérogatives propres : seuls, par exemple, ses membres pouvaient refaire le toit de la case royale, parce qu'un tel travail, les faisant monter plus haut que la tête du roi, représentait un honneur. Une autre prérogative était qu'en cas de faute grave le coupable ne pouvait être mis à mort. C'était considéré comme la récompense du clan, chargé spécialement de fournir les hommes ou les femmes destinés à accompagner le roi à sa mort jusqu'à « Ambondrombé », le lieu de résidence des trépassés. Le sacrifice avait un caractère volontaire et devenait un véritable suicide : pendant plusieurs jours, on attendait celui ou ceux qui voudraient s'offrir, et une fois les individus connus, ils s'en allaient mourir sur la tombe du chef, au milieu d'un grand concours de population, accompagnant le roi, ses biens, ses troupeaux pour le servir au delà de la tombe. Les suicidés étaient couverts de fleurs, de guirlandes. Ils allaient à la mort comme à une fête, et le souvenir en reste au milieu de la population actuelle. »

Ce récit de M. Rusillon confirme bien les explications de Durkheim et celles-ci contiennent une large part de vérité. Il n'est pourtant pas certain qu'elles épuisent les cas possibles. Il arrive à l'individu de se tuer dans un emportement que nous ne parvenons pas à comprendre, dans un simple accès de colère ; il met fin à ses jours, s'il ne peut pas se jeter sur son ennemi. En apparence, cela ne signifie rien que la fureur poussée à son paroxysme, aveuglant celui qui en est tout vibrant, l'amenant, pour briser quelque chose,

à se massacrer soi-même. Ne se sent-on pas, devant un cas pareil dans le règne même de l'absurde ?

L'absurde? C'est vite dit. Il est difficile de ne pas avoir l'esprit traversé par ce mot. Mais, en réalité, sous la sottise apparente de cet acte qui, au premier abord, nous est incompréhensible, on finit par distinguer une pensée : c'est une pensée de vengeance. Par son suicide, l'homme, emporté par la colère, se précipite dans le monde des esprits invisibles, d'où il exercera toutes sortes de sévices sur l'ennemi que, dans les conditions ordinaires de la vie, il ne peut atteindre et frapper. C'est bien là ce qui donne sa vraie signification au suicide que M. Maurice Leenhardt nous a conté plus haut et dont nous n'avions mis en lumière qu'un aspect. Voyons maintenant le fait dans sa totalité, avec toute sa portée. « Une jeune femme s'est pendue. Tout auprès de la morte son mari se tient, la tête baissée. Un vieux nata psychologue lui parle à haute voix : « Ah! tu vou-  
« lais cacher ta conduite volage, et maintenant la mort de  
« ta femme t'a dénoncé! Que feras-tu désormais? Pourquoi  
« as-tu mis à mal ta femme? » L'infidélité du mari a déterminé chez l'épouse un abandon des forces vitales qu'elle tient de ses ancêtres, un découragement qui la détermine au suicide. Tu as nui à ma vie : je ne te laisserai pas de repos. C'est une idée de nuisance et non pas même de talion. Elle est toute concrète. L'homme sera apeuré des apparitions de sa femme le poursuivant jour et nuit <sup>1</sup>. »

1. *Le catéchumène canaque*, p. 10-11. — Cette idée paraît si naturelle aux Canaques qu'elle ne les étonne pas dans les contes et légendes qu'ils racontent. M. Maurice Leenhardt s'apprête à publier, dans les documents de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, des récits qu'il a recueillis de la bouche d'indigènes qui les ont écrits pour lui en langue houailou et qu'il a ensuite traduits en français. Plusieurs de ces récits mentionnent des suicides inspirés par la préoccupation dont il vient de parler et qui sont en général causés par une infidélité du mari. En voici un pourtant où la mort volontaire

Ceci n'est pas particulier à la Nouvelle-Calédonie. M. Rusillon l'a constaté et le constate régulièrement à Madagascar dans les parties de l'île qui n'ont pas encore été évangélisées ou qui ne l'ont été que récemment. Au Cameroun, M. Pierre Galland a noté le fait suivant. Un homme passe en justice, est condamné à la peine capitale et exécuté. Le père, persuadé que quelqu'un qu'il ignore est la cause de l'événement, se donne lui-même la mort pour aller venger dans l'au-delà celle de son fils. Au Gabon, M. Hermann a relevé quantité de cas analogues. Ce n'est pas seulement une puissance invisible que le suicide mobilise, c'est aussi le clan du suicidé qui se met en mouvement et qui s'en prend aussitôt au clan de l'offenseur, cause de tout. En déterminant une mort, celui-ci a lésé un groupe. Peu importe que la mort ait été volontaire; elle n'aurait pas été décidée sans l'offense qui l'a provoquée. Et voilà pourquoi un fait de ce genre devient l'occasion d'un grand palabre : il faut que le dommage infligé au groupe soit réparé. Cela est si bien dans les mœurs des populations congolaises qu'il n'est pas rare qu'un enfant, sans aller jusqu'au suicide, se blesse uniquement pour attirer des

est amenée par la simple irritation. Un homme, en partant pour une course, avait recommandé à sa femme de ne pas conduire leur enfant à la mer, « Comme il était loin, vers le milieu du jour, la mère prit l'enfant et alla le baigner dans l'eau, là-bas. Et l'enfant aperçut une crevette. Il en fut effrayé et pleura. Mais la mère pêcha la crevette et la mangea avec l'enfant. Lorsque le soir le père rentra, il prit l'enfant dans ses bras : « Eh, dit-il à la mère, l'haleine de cet enfant sent la pêche. Pourquoi? — J'ai pêché une crevette cet après-midi et nous l'avons mangée tous deux. » Le père entra dans une violente colère. La mère en fut irritée, elle rentra dans sa case, plaça une liane dans les solives de la toiture et glissa la tête de l'enfant dans le nœud coulant en même temps que la sienne. Et tous deux moururent. Le père, venant plus tard, les aperçut et pleura longtemps. La grand'mère et le grand-père, entendant ses sanglots, accoururent. « Que fais-tu? — Je les ai grondés, répondit-il, à cause de la crevette que la mère a pêchée dans l'eau là-bas et ils ont été se détruire. »

ennuis à un camarade d'un autre clan qui l'a injurié, molesté d'une façon ou d'une autre <sup>1</sup>.

N'y a-t-il même pas des cas où l'individu qui se tue poursuit dans l'autre monde les invisibles qui le tourmentent? « Un de mes paroissiens de Mafubé, me raconte M. Ramseyer, était tourmenté par ce qu'il appelait les « mauvais esprits ». Il avait des rêves fatigants, provoqués soit par une conscience troublée, soit par la maladie. Il se pendit pour s'en débarrasser. Et son frère me déclara : « Maintenant, cela ne va pas être drôle là-bas (ou là-haut) pour ces mauvais esprits qui l'avaient fait souffrir! » Et ceci nous montre, par un exemple entre mille, que l'indigène, même lorsqu'il nous déconcerte par la déraison apparente de son acte, a souvent *son* idée. Nous ne la comprenons pas toujours, puisqu'elle est radicalement différente des idées que, nous, nous pouvons avoir <sup>2</sup>. Nous employons le mot d'idée pour désigner la représentation qui, dans l'esprit du non-civilisé, détermine une conduite dont nous avons peine à saisir la signification. Mais ce terme ne doit être employé qu'avec précaution. Les croyances dont il s'agit n'ont pas toujours la précision que nous leur donnons. Pour essayer de rendre un

1. Conversations personnelles avec MM. H. Rusillon, P. Galland, Ch. Hermann.

2. Pendant que je prépare ce travail, on me raconte le cas d'un jeune garçon qui, dans une ville du centre de la France, s'est tué, uniquement parce qu'il avait été l'objet d'une réprimande de la part de son professeur. Les cas de ce genre ne sont pas tout à fait rares dans les récits de nos journaux. Là aussi, l'idée de la vengeance se retrouve. L'enfant qui se tue — car il s'agit presque toujours d'enfants, dans ces cas — a souvent la volonté de causer un ennui à la personne qui l'a irrité. Le suicide est une façon d'attirer sur cette personne toutes sortes de blâmes de la collectivité ou de l'amener elle-même au remords. Et cela sans que cette volonté se complique, comme chez le non-civilisé, de la croyance en la mobilisation de puissances occultes. On verra plus loin l'analyse d'un certain nombre de faits qui nous paraissent montrer chez l'enfant — l'enfant de nos sociétés civilisées — l'origine de beaucoup de croyances et de pratiques étudiées ici. Ne faudrait-il pas y faire une place à certains des drames sentimentaux qui aboutissent à des suicides?

peu clair à nous-mêmes et aux autres ce qui se passe chez les sujets étudiés, nous sommes exposés à l'exprimer avec une netteté que leurs pensées n'ont pas. Les croyances dont nous distinguons quelques-unes agissent bien en lui, mais elles agissent surtout par leur forme affective, par les émotions qu'elles provoquent. L'intensité de l'émotion remplace ici la distinction précise de l'idée, et cela nous fait comprendre que, ne devenant pas très explicites, des croyances coexistent un peu pêle-mêle, sans ordre, sans aucun effort pour supprimer la contradiction. Nous étonnerons-nous de constater qu'au lieu de suivre un raisonnement rigoureux, un non-civilisé cède dans tant d'occasions à un emportement passionnel?

### III

La croyance à la magie crée pour le non-civilisé un monde dans lequel règne l'imprévu. L'incertitude y est le sentiment dominant. Or, l'incertitude produit fatalement la crainte. Comment ne pas se demander avec une sorte d'angoisse ce que demain apportera, c'est-à-dire quelle sera, demain, la fantaisie méchante de ceux qui seront la cause de tous les événements? L'angoisse, évidemment, n'est pas un état normal; on essaie d'en sortir; on n'y parvient qu'en se refusant à penser à ce domaine mystérieux: il sera ce qu'il sera. A quoi bon se tourmenter à l'avance? On se résigne, sans protester, à ce qui adviendra, qui échappe à tout effort de prévision et surtout contre quoi l'on ne peut rien. On est la feuille que le vent roule à son gré et qui se laisse faire. Il y a peut-être quelque douceur dans le *farniente* qui se crée ainsi. Mais on est aussi sans défense contre les passions qui

peuvent tout à coup souffler en bourrasque et qui, alors, emportent tout. De l'indolence aimable et souriante, le sujet, comme brusquement éveillé, passe sans transition à l'agitation furieuse, à la frayeur exaspérée, au déchaînement des pires appétits sanguinaires.

Aussi bien faut-il remarquer que l'animisme universel, qui n'est pas la magie, mais qui la double et s'en complique, entretient la peur, l'aggrave sans cesse, et redouble la méfiance. Il consiste à attribuer les phénomènes naturels à des volontés personnelles, non pas à une volonté unique, mais à plusieurs, aussi multiples que l'infinie variété de ce qui l'émeut. Frappé par l'ouragan dévastateur, beaucoup plus que par la régularité bienfaisante des actions de la nature, par la cruauté de la famine, par la maladie, par les accidents, par la mort, beaucoup plus que par le calme de la vie normale, il soupçonne les myriades de puissances occultes qui gouvernent le monde d'être méchantes et de lui vouloir du mal. Elles peuvent être apaisées, ou tout au moins annulées. On s'efforce de gagner leur faveur par des observances qu'il faut accomplir. On fait tout pour posséder des recettes capables d'éloigner les forces hostiles, de les capter et d'en contrecarrer les effets. On se procure auprès des féticheurs les objets à qui le pouvoir est conféré de préserver contre les influences fâcheuses et contre les accidents que ces influences risqueraient de provoquer. Cette magie est essentiellement une arme défensive. Elle est nuisible en ce sens que, concentrant toute la confiance d'un homme sur certaines choses matérielles, elle entraîne l'esprit à ne pas chercher mieux que ces choses. Si un ou plusieurs fétiches s'avèrent insuffisants pour donner toute la protection cherchée, on s'efforce d'en découvrir d'autres. On les multiplie, la confiance renaît; et l'on ne s'évade pas de la



préoccupation irrationnelle qui emprisonne l'intelligence.

La confiance dans tous ces fétiches est grande, et pourtant le non-civilisé craint toujours qu'un ennemi n'en possède un plus puissant que le sien. « Quelque prix, nous fait remarquer M. Burnier, qu'un homme ait payé un de ses fétiches, il ne sait jamais si celui-ci n'a pas perdu sa vertu sans que l'apparence extérieure ait changé en quoi que ce soit. Il est possible que l'esprit ou la puissance qui habitait le fétiche en ait disparu sous l'effet d'un autre plus fort ou par suite d'un accident. Ainsi, lorsqu'on mange de la viande en cercle autour d'une marmite, si l'un des assistants pose, volontairement ou par mégarde, son pied sur le pied de son voisin, il a ruiné du même coup le pouvoir de tous les fétiches que celui-ci s'était procurés, et le malheureux ne possède plus que des récipients vides et parfaitement inutiles. S'il le sait, il s'en procure d'autres; mais cette infortune peut lui arriver sans qu'il le sache, et toujours le fétichiste craint, d'abord, de ne pas avoir des fétiches pour tous les cas qui peuvent se présenter, et, ensuite, que ceux possédés par lui n'aient perdu leur pouvoir à son insu <sup>1</sup>. »

Il est déjà grave que cette croyance immobilise l'esprit. Mais elle se complique d'une autre. S'il est possible, dans une certaine mesure, de détourner la malveillance des puissances occultes, certaines gens, croit-on, savent s'en emparer et s'en servir pour de mauvais desseins. Il y a, en effet, le « spécialiste » malfaisant auquel s'adressent ceux qui veulent nuire à un ennemi. Ils lui demandent le fétiche assez puissant pour annuler, même de loin, les autres fétiches par lesquels l'individu détesté se croit protégé. Ils se

1. Correspondance personnelle, 22 janvier 1927.

procurent auprès de lui la recette capable de déchaîner le malheur.

La pratique maléfique porte les noms les plus divers chez les différentes peuplades. Elle a partout les mêmes caractéristiques. Chez les populations du sud-ouest de Madagascar, le *Vuriké*, que nous prendrons comme type de ces opérations, c'est tout ce qui, sortilège, enchantement, philtre, ligature, fascination, a pour but de porter mystérieusement préjudice à quelqu'un. Au fond, il désigne un effort pour accomplir une offensive contre autrui sans se démasquer. Il réalise le désir méchant et hostile. M. le Gouverneur Julien <sup>1</sup>, qui en a fait sur place une étude précise, a relevé que ce charme passe pour avoir une acuité dosée au gré de la volonté. Parfois il provoque une maladie qui entraîne l'effondrement des projets les plus soigneusement échafaudés. Ou bien il fait surgir inopinément un obstacle insurmontable qui arrête net une entreprise. Pour atteindre ces résultats qui sont aussi divers que possible, il est nécessaire que le charme, une fois bien préparé, soit déposé au lieu propice. « L'influence maléfique viendra quelquefois de simples ingrédients mêlés à la nourriture ou simplement d'un contact avec tel vêtement ou objet intime, tel ustensile que l'on sait devoir être touché par la personne visée. Certains charmes sont si subtils qu'il suffit de les appuyer sur l'empreinte des pas d'une personne ou de les plonger rapidement dans la source où elle puise sa boisson pour qu'elle soit désormais à leur merci. Plus terribles encore sont les *Vuriké* exerçant leur action à distance, par le seul effet du

1. *Revue d'Ethnographie et des Traditions Populaires*, juillet 1927. Nous profitons de l'occasion pour signaler la série d'études extrêmement approfondies que M. le Gouverneur Julien a consacrées aux populations sud-occidentales de la grande île.

regard ou d'un geste dans une direction donnée<sup>1</sup>. L'œil et le doigt, par la puissance du charme, agissent alors ainsi que le ferait la foudre elle-même. Il en est aussi dont le seul nom, banal en apparence, et prononcé par hasard dans une phrase insignifiante, provoque des effets foudroyants. »

Le *Vuriké* n'agit pas toujours avec cette rapidité terrifiante. Il passe pour déterminer chez la victime une sorte de consommation accompagnée d'un abattement douloureux et d'un amaigrissement qui est suivi de mort, si on n'intervient pas à temps. Cette intervention, c'est à un *ùmbiasa* habile qu'on la demande. Un des sortilèges les plus redoutés porte le nom spécial de *Raùdià*. Il est fabriqué avec de la poussière prise sur l'empreinte des pas de quelqu'un ou à la place où cette personne s'est assise. « La poussière mêlée à certains charmes, après incantations propitiatoires, dit M. Julien, a un pouvoir maléfique considérable. Il faut prononcer, en même temps que celui de la victime, le nom de la maladie dont on veut la voir atteinte. C'est généralement une tumeur qui prend rapidement des proportions énormes. Elle débute par les pieds et rend tout déplacement impossible. » Un autre sortilège est le *Tùlaké*. La victime est subitement prise de faiblesse et tombe en syncope, sans soupçonner d'où lui vient le mal. Ce maléfice est toujours d'un effet très prompt. Mais il est plus facile à combattre. Dans toutes les familles, il y a au moins un membre sachant ce qu'il faut faire contre la puissance du charme. La victime profère des appels incohérents, comme si elle était subitement frappée de folie. Pris au début, le mal est aisément guéri; mais, pour peu que l'on tarde, des complications graves se produisent et la mort survient.

1. Beaucoup de sites réputés sacrés ou maléfiques portent le nom de *tsitundrùina*, mot à mot « qu'on ne montre pas du doigt » (*tundrù*).

D'après M. Julien <sup>1</sup>, il n'est pas de maladie, d'épidémie, d'accident, de catastrophe, qu'on n'attribue à une manœuvre maléfique. Et ce qu'il a relevé chez ces populations du sud-ouest de Madagascar, c'est exactement ce qui sévit chez tous les non-civilisés. Les noms changent, mais la chose reste partout la même. Que ce soit en Afrique, en Océanie ou partout ailleurs, le non-civilisé vit dans la hantise des menaces qui l'entourent <sup>2</sup>. Ce qui l'épouvante, c'est que rien ne lui révèle ce qui s'organise ainsi contre lui et personne n'a de raison pour se croire jamais en sécurité. Chacun est exposé à tout moment à être victime d'un mauvais sort que quelque inconnu aura lancé. Comment savoir si un ingrédient mystérieux n'a pas été secrètement glissé dans sa nourriture ou sur son vêtement? Quelle peut être la parole d'apparence anodine qui aura été prononcée avec l'intention de lui nuire? Comment se défendre contre un regard chargé de malice et de haine? On ne sait jamais par qui l'on est menacé, traqué, méchamment lésé. On a peut-être, à côté de soi, l'ennemi caché qui s'est acquis la complicité des puissances invisibles. On ne sait point par quel acte ses intentions hostiles se manifesteront, mais on tremble, et le

1. Dans le travail auquel, à plusieurs reprises, nous faisons allusion, M. le Gouverneur Julien énumère les charmes les plus connus, les troubles pathologiques qui leur sont attribués et les médications magiques et autres qu'on leur oppose. Les médecins n'auront nulle peine à retrouver dans ces descriptions les caractéristiques types des maladies qui n'ont aucune corrélation avec les manœuvres maléfiques auxquelles elles sont attribuées : « L'on devra, dit-il, avant de les juger, se rappeler que, chez nous, les temps ne sont pas extrêmement éloignés où chaque mal comportait l'invocation d'un saint particulier, l'esquinancie relevant de saint Martin, le vertige et la folie de saint Nazaire, l'hydropisie de saint Quentin, les abcès et le scorbut de saint Eloi et saint Julien, etc. »

2. Voir les exemples donnés par M. Lévy-Bruhl, *La Mentalité Primitive*, p. 51 et suiv. Cf. aussi les détails donnés par M. Henri-A. Junod sur le *boulogi* des Ronga : *The Life of a South African Tribe*, *passim*. Cf. *Bulletin de la Mission suisse romande*, avril 1921, p. 104 et suiv. article de M. Guye.

moindre accident déclencherà les pires soupçons, les accusations violentes, les rancunes inexpiables. Il n'est rien qui soit naturel, c'est-à-dire qui ne soit amené par une intention calculée et souvent perverse. L'homme tué à la guerre ne l'est, croit-on, que parce qu'on lui a jeté un mauvais sort. La grande question qui hante le non-civilisé, c'est de savoir par quel ennemi il est ensorcelé <sup>1</sup>. Que son soupçon se précise, — le travail de l'imagination y conduit vite, — ce seront d'immédiates et irrémédiables explosions de rage et de cruauté.

Les artisans des œuvres mauvaises que l'on soupçonne, ce sont les sorciers proprement dits. Il importe de donner à ce mot son sens précis. Il ne désigne pas tout homme qui sait se servir d'une puissance occulte; sinon, il faudrait qualifier ainsi tout individu qui recourt aux techniques traditionnelles; il n'y en a pas une, en effet, qui ne prétende ajouter à un objet ou à un acte, par un rite, par le recours à un geste, à une formule ou à un individu, une force hétérogène et complémentaire. Mais voici, par l'accomplissement des rites magiques, le technicien, chez les non-civilisés, est acheminé malgré lui vers une prétention néfaste pour lui-même et pour les autres. « De même que les techniques déconcertantes, dit le P. Bouvier, prédisposent ceux qui s'y livrent sans préparation intellectuelle et morale suffisante à la fièvre malsaine des opérations occultes, de même certaines sciences décevantes, gouvernées par de fausses idées sur la sympathie, acheminent forcément une mentalité inférieure vers les superstitions divinatoires ou magiques. Par les rites magiques, le technicien sauvage, arrivé aux limites extrêmes de son pouvoir, espère les dépasser; par la divination, par l'initiation à certaines connaissances

1. Cf. plus loin, appendice II.

réservées, le « philosophe » des sociétés rudimentaires ou déchues rêve de percer quelques-uns des mystères qui l'oppressent. » Cet effort pourra aboutir un jour à des pratiques immorales et antisociales. Il n'y arrive pas d'emblée et il serait injuste de voir tout de suite, dans une opération de magie, un acte criminel de sorcellerie malveillante.

Le non-civilisé ne commet pas cette erreur. Il ne confond pas les médecins empiristes dont les remèdes, même fondés sur des observations rationnelles, sont censés utiliser des propriétés occultes, les féticheurs auprès de qui l'on se procure des porte-bonheur et les sorciers proprement dits. « Les premiers sont appelés d'un nom qui n'a rien de malsonnant et qui, chez les Bantou, veut dire guérisseur, diagnostiqueur. On parle d'eux sans animosité ni mépris; les autres sont qualifiés de jeteurs de sorts, d'ensorceleurs, de rôdeurs nocturnes, de maléficiers <sup>1</sup>. » Ils inspirent une sorte de terreur sacrée.

La distinction doit donc être maintenue avec soin entre ces deux sortes de personnages. Il est regrettable que, dans beaucoup de documents, elle ne soit pas observée avec assez de précision. Mais il faut avouer qu'une série d'insensibles transitions peuvent conduire d'une fonction à une autre, de pratiques qui n'ont en soi rien de moralement répréhensible à d'autres qui sont vraiment criminelles.

Voici, par exemple, le *kiàlu* qui, chez les populations du sud-ouest de Madagascar, désigne un charme de protection contre les malfaiteurs, maraudeurs et ravisseurs anonymes. « Les indigènes, nous dit M. Julien, en usent pour mettre leurs cultures, leurs femmes, leurs troupeaux à l'abri des entreprises des voleurs, des galants et des brigands de grands chemins. Des *kiàlu* sont utilisés pour la protection

1. Bouvier, *Recherches de science religieuse*, septembre-octobre, 1912 p. 401.

des maisons et des villages; ils ont pour effet principal d'anéantir les vertus que les malfaiteurs tirent des amulettes dont ils sont porteurs pour assurer le succès de leur entreprise. Selon la nature de leurs méfaits, ceux qui s'exposent à l'influence des *kiàlu* sont atteints de maux qui les dénoncent en les vouant aux sarcasmes ou au mépris de la foule. Les voleurs de récolte, après s'être gavés d'aliments protégés par un *kiàlu*, auront par exemple la bouche contractée et déviée, leur langue ne pourra plus articuler des paroles intelligibles; parfois une sorte de paralysie, partielle ou générale, accompagnera ou aggravera ces symptômes. En d'autres cas, le voleur sera immobilisé sur place et dans l'incapacité de fuir le lieu du délit. Le *kiàlu* passe pour produire, dans certains cas, une sorte de ballonnement de l'abdomen qui gagne de proche en proche tout le corps. Lorsque la gorge est prise, la victime, après des contractions douloureuses de tous ses muscles, meurt asphyxiée... Certains *kiàlu* sont « amnésiants », si l'on permet ce néologisme; ils provoquent la perte de la mémoire topographique, si bien que le voleur, ne sachant plus retrouver son chemin, reste hébété sur place, se laissant prendre au lieu même qu'il aurait le plus grand désir d'abandonner. Parfois aussi le *kiàlu* provoque un bruit insolite, le cri d'un animal, la chute d'un corps lourd, juste au moment où il est utile pour le propriétaire d'intervenir. Il en est enfin, assure-t-on, qui parlent et avertissent l'intéressé comme le ferait un vigilant ami. »

Ces moyens de défense, pour si illusoire qu'ils soient, ne sont pas plus criminels que d'autres moyens qui seront employés par un civilisé pour défendre son coffre-fort (piège pour prendre le maraudeur, sonnette avertisseuse, etc.). Mais quand on est en possession de moyens aussi mysté-

rieux de se défendre, la tentation est bien grande de s'en servir comme arme offensive et de diriger contre un ennemi à qui l'on veut du mal les maladies cruelles qui l'immobiliseront et le tueront. « Lorsque le *kiàlu* ou le  *vuriké*, nous dit-on, doit agir contre une personne déterminée, il faut... prononcer, au cours des incantations qu'on lui adresse, plusieurs fois le nom de la victime et la nature de l'affection qu'on lui souhaite. » Est-ce toujours pour se défendre contre un attentat redouté que l'on prononcera ce nom? Comment ne le prononcerait-on jamais dans une pensée d'attaque? Et c'est ce qui amène à dénaturer l'action des *ùmbiasa*. Ces magiciens, originellement, sont chargés de fabriquer les charmes et sortilèges pour la défense. Leur métier a tous les caractères d'un sacerdoce : « Celui qui en remplit les fonctions, dit M. Julien, est honoré et respecté. Il jouit dans la tribu d'un ascendant moral supérieur à celui des plus grands chefs politiques. Les *ùmpandzàkà*<sup>1</sup> en ont eux-mêmes toujours quelqu'un comme conseiller intime près d'eux... Le rôle de ces *ùmbiasa* ne serait pas essentiellement nuisible, si la cupidité n'en transformait un grand nombre en vulgaires jeteurs de sorts. C'est la nuit, en pareil cas, qu'ils se livrent à leurs pratiques mystérieuses autant que redoutées de tous. Ils errent tout nus et, arrivés près de la maison où dort la personne à ensorceler, ils se livrent à une danse infernale imitant ce que les indigènes appellent avec terreur « le sanglot des trépassés »... Par le moyen d'une épine enduite de matière maléfique, on peut jeter un sort à quiconque mange l'aliment présenté par la main dans laquelle l'épine est dissimulée. C'est ainsi, prétendent les indigènes, que de nombreux décès et de cruelles maladies

1. Etymologiquement, « celui qui règne » : souverain, roi, chef.



frappent l'humanité sans qu'il soit possible de concevoir autre chose que des soupçons contre ceux qui en sont les auteurs. » Dans tous ces cas-là, c'est évidemment le client qui demande à l'*ùmbiasa* l'intervention qui le fait sortir de son rôle simplement protecteur.

Il faut attacher une grande importance à ces glissements psychologiques qui font passer de la défensive à l'offensive. M. Burnier a remarqué qu'un indigène dont le champ rapporte peu, tandis que celui de son voisin est plus productif, hésite entre deux opérations. « Il est pris entre deux sentiments : d'une part la jalousie à l'égard de celui qui est plus favorisé que lui, et, d'autre part, le désir de s'assurer un avantage analogue. Il essaiera donc de se procurer l'une des deux médecines suivantes, ou peut-être les deux à la fois : l'une destinée à faire prospérer son propre champ, l'autre qu'il cachera dans le champ du voisin et qui est destinée à ruiner ce dernier <sup>1</sup>. » Il s'adresse donc au féticheur, non pas seulement pour se faire protéger, mais avec la pensée de nuire. La magie commence à être, non plus un instrument de protection, mais une arme de maléfice. Le féticheur est sur le chemin de ce qui sera essentiellement la sorcellerie.

Si, au lieu de considérer les mobiles de son acte, nous envisageons les procédés auxquels il a recours, la même pente glissante nous apparaît. En vertu de ses croyances sur les « sympathies occultes », il mêle à ses ingrédients maintes substances qui en feront, croit-il, l'efficacité. Certaines de ces substances sont simplement répugnantes ou ridicules. Quand on se contente d'emprunter un peu de transpiration humaine, avec l'espoir de communiquer à un enfant une part

1. Correspondance personnelle, 22 janvier 1927.

de l'énergie de l'individu auquel on fait cet emprunt, ce n'est pas très grave. Mais quand on prétend utiliser une poudre faite avec de la chair humaine carbonisée, la question devient de savoir comment on se procurera cette substance. Il n'y a sans doute pas de témérité à supposer que l'on a commencé par faire des prélèvements sur des cadavres d'ennemis tués. Et cela n'apparaissait certainement pas à la conscience commune une action condamnable <sup>1</sup>. Mais une fois admise l'utilité de cette poudre spéciale, une fois éclos la confiance dans la vertu de ce précieux ingrédient, que ne fera-t-on pas pour s'assurer le bénéfice de cette arme? Du moment où il s'agira de fabriquer une médecine destinée à la satisfaction des passions égoïstes et même violentes, comment ne serait-on pas peu à peu conduit à l'attentat peut-être féroce? L'homme est sur le chemin qui le fait passer de la défense à l'agression. Une fois sur ce chemin, jusqu'où n'ira-t-il pas? Le véritable sorcier a l'esprit tendu vers la réalisation d'un rêve : obtenir le surplus des forces que rien de naturel ne lui procure. Le même rêve hante l'individu qui vient solliciter de lui les recettes maudites. Cette énergie, tous deux la veulent impérieusement. Ils la demandent, s'il le faut, à des crimes.

Nous n'avons que l'embaras du choix entre des horreurs toujours inspirées par le même mobile : « Une nuit, raconte M. Georges Dieterlen, un homme, pris de boisson, est entraîné par des amis et conduit loin du village en pleine montagne à l'endroit où se trouvent les huttes des jeunes garçons qui suivent les leçons d'« initiation ». A peine arrivé, il est entouré d'une troupe d'hommes qui entonnent le « mokorotlo », chant de guerre des ba-Souto, pendant

1. Voir *Psychologie de la Conversion chez les peuples non-civilisés*, t. I, p. 235-237.

qu'on le saisit et qu'on le tient solidement. Un « médecin » s'approche de lui et lui désarticule un pied, à la cheville, avec son couteau, pendant que les hommes chantent plus fort pour couvrir les hurlements de la victime. Ceci fait, avec une hache, on lui brise l'autre jambe, et on en fait sortir la moelle en frappant l'os sur une pierre. Et les chants redoublent d'intensité. Puis on lui arrache l'un après l'autre les deux yeux. Enfin, on découpe certains morceaux de chair sur le malheureux supplicié. Ceci fait, on l'achève, et le corps mutilé est jeté dans les broussailles, afin qu'il y soit dévoré par les bêtes des champs. Et pendant que ceci se passe, les deux fils de la victime, qui sont du nombre des jeunes gens de l'école d'initiation, entendent, comme leurs camarades, les cris de l'infortuné et se disent l'un à l'autre : « N'est-ce pas la voix de notre père ? » Pourquoi ce meurtre ? Pourquoi cette cruauté dans le meurtre ?... Il faut, pour préparer certaines « médecines » puissantes, que, parmi les ingrédients dont elles sont composées, se trouvent de la graisse, de la chair, de la peau prises sur un homme ou une femme *vivants*. C'est bien simple : il *faut* ces choses-là, prises, comme je viens de vous le dire, sur un être vivant. Et quand le « médecin » a besoin de se procurer ces médecines puissantes, rien ne l'arrêtera <sup>1</sup>. »

« Dans un village de la région Antsianhaka, non loin d'Imerimandroso (Madagascar), raconte M. G. Mondain, logeait un gardien d'idole qui, depuis longtemps, prétendait avoir le pouvoir, moyennant force cadeaux et offrandes à son fétiche, de préserver les rizières des ravages de la grêle. Or, voici que récemment la grêle tombe. Colère des habi-

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1926, I, p. 217-218. Cf. un autre récit du père de ce témoin, M. H. Dieterlen, dans *Psychologie de la Conversion...*, t. II, p. 473-474.

tants qui avaient régulièrement apporté leur tribut. Mais un sorcier est rarement pris de court : « Oui, dit-il, vous avez « apporté vos offrandes ; mais autrefois, du temps des ancêtres, l'idole était habituée au sacrifice de la langue et des « entrailles d'un enfant de dix ans... » Vingt-sept hommes du village se concertent, se mettent à la recherche de parents assez dénaturés pour vendre leur enfant, l'achètent, le tuent, lui arrachent la langue qu'ils apportent à l'idole et répandent ensuite le sang et les entrailles sur les collines environnantes. Ces gens ont été arrêtés et on instruit l'affaire. Mais on n'a pas encore pu connaître le nom du gardien de l'idole que les accusés se refusent à dénoncer <sup>1</sup>. »

« Hier, on m'a appris, raconte M. S. Galley (Gabon), qu'il y a dans la forêt une troupe de brigands qui cherchent à tuer des femmes. Ils sont six, ayant mangé ensemble un médicament préparé par un grand sorcier de Samkita, médicament qui doit aider à tuer beaucoup d'éléphants. Mais un médicament ne suffit pas, il leur en faut d'autres ; le meilleur consiste à tuer des femmes, à leur arracher le cœur, à prendre aussi le crâne ; on fera avec ces éléments une drogue des plus efficaces que l'on introduira avec la poudre dans le canon du fusil, et les éléphants tomberont le plus facilement du monde. Et nos six courageux ont commencé par tuer une femme de la tribu des Mvémé, puis une autre de la tribu des Eyefal. Une troisième a pu leur échapper. On les a vus dans le village en face de nous, et les femmes tremblent, n'osant plus sortir des villages pour aller aux plantations <sup>2</sup>. »

Avec tous ces crimes, dont il nous serait trop facile de multiplier les exemples, nous avons vu apparaître une nou-

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1912, I, p. 462-463.

2. *Journal des Missions évangéliques*, 1911, II, p. 110.

velle forme de magie qui n'a plus aucun rapport avec celle que l'on pourrait qualifier de protectrice. Celle-ci, celle du sorcier, est éminemment anti-sociale et redoutée comme telle. Elle exige, parmi ses ingrédients, des objets ou des substances qu'on ne peut se procurer que par des attentats réprouvés par la conscience publique. Mais elle n'est pas immorale uniquement par les moyens auxquels elle recourt. Elle l'est par les passions qu'elle s'efforce de satisfaire et qui sont essentiellement égoïstes et personnelles. Il ne s'agit plus de défendre des gens contre des actions occultes, de les débarrasser de maladies, de les garder contre des accidents, etc. Il s'agit de poursuivre la réalisation d'une ambition mauvaise, de s'assurer un pouvoir auquel on n'a aucun droit, de se procurer des richesses indues. « Evidemment, comme le fait remarquer le P. Trilles, dans la vie courante et par la force des choses, féticheurs et sorciers se confondront souvent dans un même personnage. Tel ou tel individu, ministre religieux, respecté dans sa famille, féticheur estimé dans le public, sera également sorcier, mais alors dans le plus grand secret : si sa position lui permet d'affirmer cette qualité, il sera universellement craint, haï, ne se maintiendra que par la terreur et le meurtre, et tremblera sans cesse pour sa vie <sup>1</sup>. »

L'homme qui se sent redouté à l'instar d'une bête sauvage en éprouve une sorte de fierté féroce. Il veut être celui qu'on redoute et il se suggère à lui-même les sentiments qui font de lui l'être mis hors la loi. Il se sent porté à prendre le contre-pied de ce qui est généralement admis et pratiqué. Ce que les autres hommes croient devoir s'imposer à eux-mêmes, il ne le considère pas comme fait pour lui, et il méprise un conformisme qui lui ôterait toute son originalité.

1. *Semaine d'Ethnologie religieuse*, 2<sup>e</sup> session, p. 172.

Mais ce que les autres s'interdisent pour obéir à la coutume sociale a, pour lui, un invincible attrait. Il se traite, à l'égard de la morale commune, comme un affranchi, à l'égard de la religion et de ses règles comme un révolté. L'« homme-médecine » auquel on recourt comme à un protecteur contre les influences mauvaises est recherché en plein jour, au su de tout le monde. On va vers le sorcier la nuit, et on le consulte à l'écart des autres hommes. Sans doute l'« homme-médecine », même lorsqu'il agit en public, dissimule les passes auxquelles il se livre et prononce d'une façon intelligible les formules dont il use. Mais ce n'est pour lui qu'une façon de conserver les secrets qu'il possède et dont il vit. Si le sorcier se garde bien, lui, d'agir en pleine lumière, c'est qu'il commet dans l'ombre les actes que la conscience commune se sentirait tenue de condamner et d'empêcher. Les actes que les hommes vivant en société sont obligés de réprouver sont, au contraire, ceux qu'il se plaît à recommander ou à accomplir. Pour que réussissent les opérations de la magie ordinaire, de celle que nous appellerons volontiers la magie blanche, bien des purifications sont souvent ordonnées. Mais pour que réussissent les opérations du maléfice, c'est-à-dire de la magie noire, c'est le contraire des purifications qui, fréquemment, est commandé. Et tandis que la continence, par exemple, est exigée des femmes restées au village aussi longtemps que les hommes sont à la guerre ou à la chasse, les pires désordres caractérisent les cérémonies de sorcellerie. Celles-ci ne se célèbrent jamais sans une hantise morbide de ce que la vie sociale du clan ou de la tribu réprouve. Les scènes qui se passent dans la forêt tropicale ressemblent étrangement à celles que, durant tout le Moyen-Age, on a racontées comme caractérisant les sabbats. La joie du mal, c'est l'état d'âme du sorcier. Voilà pourquoi

celui-ci est l'être haï, détesté par excellence, l'être dont la seule rencontre est malfaisante, dont il faut se garder à tout prix et, si on le peut sans danger, se débarrasser.

Dans certains pays, — par exemple, sur les bords du Zambèze —, on passe sans cesse par toutes les affres de l'angoisse à la pensée du mal que l'on peut recevoir de lui. On sent constamment près de soi le sorcier redouté, alors que l'individu soupçonné peut être parfaitement innocent. Nombre de gens sont accusés de sorcellerie qui n'en savent même rien. Comment cette peur ne nous dénoncerait-elle pas, chez ceux qu'elle tourmente, le désir mauvais qui ne pourrait se satisfaire que par des maléfices? Quand on a une telle peur des sorts, n'est-on pas tenté de recourir pour soi-même à ceux qui sont capables d'en jeter? La crainte des sorciers ne signifie pas toujours que les sorciers existent. Elle traduit du moins la présence des passions qui provoquent l'existence de la sorcellerie.

Si celle-ci n'est pas réelle partout, on ne saurait s'étonner que, chez certaines peuplades, elle prenne de graves et même sinistres proportions. Dans l'Afrique australe, ce sont les Cafres et tout particulièrement les Zoulou qui pratiquent, au milieu des autres Bantou souvent terrorisés par eux, les opérations de la sorcellerie. Dans la région congolaise, les sorciers forment de véritables sociétés secrètes qui méritent d'être étudiées de près. Le sorcier n'est ce qu'il est qu'à la suite d'une longue initiation préparée depuis son enfance et poursuivie pendant des années. Auprès d'un individu réputé pour un simple féticheur, il apprend de lui la vertu des plantes, les remèdes, les poisons, une foule de rudiments secrets, et lui-même passe pour un élève féticheur. Le jour venu, il commence par être reçu dans une confrérie secrète dont, au début, il ne connaît pas les membres qui,

dans toutes leurs réunions, sont masqués. Il fait le double serment d'obéir aveuglément, et sous peine de mort, à l'esprit qui, par l'intermédiaire des chefs, commande la société, et de ne jamais révéler, également sous peine de mort, les secrets de la société, les mots de passe, les noms des adhérents, quand il les connaîtra, et, surtout, des chefs. Nous devons au P. Trilles une étude approfondie de cette initiation dont il a reconstruit tous les détails, dont il décrit longuement les épreuves successives. On peut dire qu'en parcourant la série de ces épreuves, on visite tous les cercles possibles de la perversité.

Pour pénétrer dans la confrérie, le candidat a dû commettre un crime. Il s'est agi, par là, de donner une preuve de son courage, et il l'a donnée contre un village ennemi du sien. Ce premier pas franchi, on lui en impose un second, et c'est de nouveau un meurtre; mais, cette fois, la victime n'est plus un individu quelconque, un étranger; elle est choisie parmi ses plus proches parents, sa mère ou sa première fille. C'est un véritable sacrifice humain qu'on lui fait accomplir devant une assistance frénétique, au-dessus du tronc coupé d'une euphorbiacée, arbrisseau dont coule une sève visqueuse et narcotique. « Quand artères et veines sont vidées et que la victime a cessé ses derniers soubresauts, on mélange sève et sang : le néophyte boit le premier, puis tous lui succèdent tour à tour, et l'on ne cesse que lorsque la coupe est entièrement vide. Le corps exsangue de la victime est alors disposé sur un bûcher, rôti légèrement, et partagé en autant de morceaux qu'il y a d'assistants, généralement douze. La chair est aussitôt dévorée, mais les os soigneusement mis à part : remis de nouveau sur le bûcher, on attend qu'ils soient presque carbonisés : ils sont alors de nouveau retirés, partagés en douze. Les traces du hideux



festin sont soigneusement effacées, et chacun rentre au village : les os de la victime, réduits en poudre fine, serviront à confectionner de puissants sortilèges <sup>1</sup>. »

Les épreuves qui suivent sont essentiellement des épreuves de courage et d'endurance. La dernière dépasse tout en horreur. L'aspirant amène une victime humaine, ordinairement une femme, souvent un captif ou un enfant volé. La victime ne doit pas être saignée, mais étouffée. « Dès que l'agonie a pris fin, victime et sorcier sont étroitement liés l'un à l'autre, poitrine contre poitrine, tête contre tête, bouche contre bouche; pendant ce temps, on a creusé une fosse profonde, trois mètres au moins : on y descend les deux corps avec précaution, le sorcier se trouvant en dessous; le chef s'assure encore que les liens sont bien attachés et l'on recouvre la fosse de branchages au-dessus desquels on élève une case de forme spéciale.

« Pendant trois jours entiers, le néophyte restera dans cette position, tandis qu'un silence absolu sera fait autour de lui : à chaque sentier de la forêt aboutissant à la clairière, des hommes apostés montent la garde et empêchent tout accès vers lui. Parfois, m'a-t-on affirmé, le néophyte ne peut endurer l'épreuve et en devient fou. Un missionnaire de mes amis, attiré par les cris forcenés d'un de ces malheureux, força un jour la consigne : il alla découvrir la fosse et fut témoin de ce hideux spectacle. Au bout des trois jours, le néophyte est solennellement retiré de la fosse, mais on le reconduit dans sa case, toujours lié au cadavre et il demeurera dans cette position trois jours encore. Pendant ce temps, il pourra manger et boire à volonté, mais en se servant, pour prendre boissons et aliments, non de ses mains, mais de la main droite déliée du cadavre. Un ami mettra

1. *Semaine d'Ethnologie religieuse*, 2<sup>e</sup> session, p. 179.

chaque mets dans cette main, et tout sera ainsi introduit dans la bouche.

« Le sixième jour, l'odeur, on le conçoit, est devenue insupportable, mais l'épreuve a pris fin. On détache le patient et on le lave d'eau lustrale, on lui peint le corps entier de poudre rouge et d'huile (baza), et il exécute au milieu de la clairière une danse sacrée. On lui apporte alors le cadavre. Avec le couteau des initiations, il détache le poignet et, prenant la main du cadavre, exécute une nouvelle danse. Cette main est mise ensuite à sécher, et il s'en servira désormais pour certaines opérations magiques. Ce sera un puissant fétiche <sup>1</sup>. »

Arrêtons là les détails odieux de cette initiation. L'enquête du P. Trilles a reçu une confirmation tragique par l'affaire qui, de décembre 1917 à août 1918, s'est déroulée devant le tribunal du Bas-Cavally (Afrique Occidentale française). Le document que j'ai sous les yeux <sup>2</sup> est le récit officiel du crime qui a été commis et de l'enquête à laquelle il a donné lieu; il contient, en outre, le procès-verbal authentique des interrogatoires. Il s'agissait du meurtre perpétré par les Wihibi, société secrète de sorciers qui opère dans la tribu Pié, subdivision de San-Pedro. D'après M. Prouteaux, l'administrateur du cercle, une douzaine de sociétés du même genre existent dans la région et commettent des attentats analogues. Ce fonctionnaire est arrivé, sur ce qui fait l'originalité dramatique du sorcier, aux conclusions que nous avons déjà développées. « J'oppose, dit-il, le sorcier qui se cache et cultive le mal au féticheur (le *Deye*) qui

1. *Semaine d'Ethnologie religieuse*, 2<sup>e</sup> session, p. 183-184. Cf. *Psychologie de la conversion...*, t. I, p. 229.

2. Je tiens ce document, avec l'autorisation de m'en servir, de l'obligeance amicale de M. Jean Brunhes.

est un véritable chamane, et dont la science magique ne doit servir qu'à protéger les hommes contre les entreprises des esprits, ainsi qu'à les avertir de la colère de telle ou telle divinité, qu'eux savent reconnaître à mille signes. Le *Deye* est un distributeur de talismans et un organisateur de sacrifices expiatoires ou propitiatoires. Le *Wihibi* est un adepte de la magie noire. » Les sociétés de *Wihibi* sont fort hiérarchisées. Le néophyte fait un stage de plusieurs années pendant lequel il remplit le rôle de « messenger » et parcourt trois grades avant de prendre rang parmi les « Yéou » (anciens) où sont choisis les chefs. L'avancement semble s'y faire à l'ancienneté, chacun avançant d'une place chaque fois que le précédent passe à une classe plus élevée ou meurt. Il semble bien aussi que, parmi les conditions d'accès à un grade supérieur, il y ait pour le candidat l'obligation de donner une victime humaine. Chaque société se réunit une fois par mois, la nuit de la pleine lune, et ces assemblées sont de véritables sabbats. On s'y prépare sans doute par l'ingestion de substances qui procurent de véritables hallucinations <sup>1</sup>. Les scènes d'orgie sadique y sont de règle. C'est à ces réunions mensuelles que l'on discute sur la victime prochaine. « Celui dont est venu le tour est invité à désigner l'homme ou la femme qu'il veut tuer; et s'il semble oublier ses promesses, quand vient l'époque de s'exécuter, il est publiquement sommé de s'expliquer. La désignation des victimes n'est pas faite au hasard. Le *Wihibi* ne peut donner qu'un de ses proches parents : son père, son frère, son

1. « Le lieu où se réunissent les sorciers, m'a-t-on dit, est un coin de brousse quelconque et un non-initié n'y peut rien voir de particulier. Mais les sorciers se versent dans l'œil une substance qui leur fait voir ce que les hommes ordinaires n'aperçoivent pas; et alors, au lieu du coin de brousse, c'est une belle place, avec, sur un côté, les grands génies qui président aux cérémonies. » (Enquête de M. Prouteaux, p. 4).

épouse, son fils, par exemple. De sorte qu'en cas de crime commis par les sorciers, il faut toujours chercher le coupable dans l'entourage immédiat de la victime. Et c'est ainsi qu'avant notre arrivée, lorsqu'un décès était imputé aux Wihibi, on soumettait immédiatement à une sévère ordalie tous les proches parents du mort. Ainsi, au milieu peut-être de quelques innocents, on était sûr d'atteindre les coupables. La façon dont la victime était tuée était rarement l'égorgement. Pour l'ordinaire, on préférait le procédé plus sournois et moins risqué de l'empoisonnement. De cette façon, la victime mourait au milieu des siens et ce n'est qu'après les funérailles que les Wihibi s'en emparaient et procédaient au partage de la chair entre les assistants. Il me paraît probable qu'une partie au moins du squelette servait à accomplir des rites agraires secrets. Parfois peut-être la chair cuite sur place était mangée en commun; mais le plus souvent chacun emportait son morceau et le faisait sécher pour s'en servir à l'occasion. C'est, en effet, avec la chair humaine que l'on prépare les charmes et les poisons les plus violents. Tous les Wihibi ne peuvent pas les faire. Seuls, quelques vieux magiciens le savent; mais quand on va trouver ces sorciers redoutables et savants, la première question qu'ils adressent au quémendeur est : « As-tu de la chair humaine? » Je dois dire, d'ailleurs, que, lorsqu'on s'occupe de magie ou de criminalité dans le Bas-Cavally, on entend à chaque instant parler de chair humaine, de sanie de cadavre, etc. La violation des sépultures et la mutilation des cadavres sont assez fréquentes, en dehors de celles que l'on peut mettre au compte des sociétés de sorciers. »

Le cas qui a provoqué l'enquête de M. Prouteaux ne sort pas de l'ordinaire. Pour les semailles de 1917, c'était au

groupe Moublo, Oiro, Ibeyou, de fournir un homme et, dans le courant de 1916, Moublo avait publiquement désigné Salé. Il ne mit pas beaucoup d'empressement à tenir sa promesse et les autres affiliés voyaient avec déplaisir, en février-mars 1917, que l'état de santé de Salé restait bon. Dans plusieurs réunions, ils reprochèrent à Moublo son manque de foi et, devant sa répugnance à agir, on exigea que la victime fût livrée vivante. Une occasion favorable s'étant présentée, les trois complices s'emparèrent de Salé, le réduisirent à l'impuissance, peut-être en lui faisant prendre du vin de palme saturé d'un stupéfiant, et le transportèrent, au moyen d'un hamac improvisé, dans la brousse où ils le cachèrent. On le garda là douze jours, mais non sans avoir organisé une comédie qui devait expliquer la disparition. « La femme de Salé, Bala, sorcière elle-même et qui n'ignorait rien, feignit, le soir du 19 avril et toute la journée du lendemain, de ne pas s'inquiéter de l'absence prolongée de son mari. Même, le 21, elle se rendit à Rock Béréby, chez une sœur de Salé et lui demanda ingénument si son mari était encore chez elle. Sur la réponse que Salé était reparti en pirogue le 19, elle commença à pousser les hurlements d'usage en cas de deuil, et rentra en pleurant à Ouro... Elle répandit la nouvelle de la disparition de Salé. Toute la famille, ses ravisseurs en tête, accomplit alors tous les rites prescrits. Après avoir fait le long de la plage quelques recherches, qui n'amènèrent que la découverte de la pirogue du disparu, on célébra les funérailles suivant le mode réduit usité en pareil cas; et, pour se conformer à la coutume, Moublo, chef de famille de Salé, alla donner un verre à Toub Yé, chef de famille de la mère de Salé, pour lui demander « pardon » de la perte accidentelle de Salé. Puis, les convenances étant respectées, les non-initiés rentrèrent chez

eux, persuadés que Salé s'était noyé, et les initiés s'occupèrent de le tuer.

« Salé, pendant ce temps, était resté caché dans la brousse, surveillé par ceux qui le livraient et nourri par eux, ainsi que par sa sœur, Gui Diéké. Il semble qu'il y ait eu encore, et jusqu'au dernier moment, des discussions pour savoir si vraiment on égorgerait la victime. Un parti nombreux s'effrayait des dangers possibles, si la chose s'ébruitait, mais le parti de la violence l'emporta, et il semble que Niaoué, l'un des chefs de la société, et Ibeyou, le frère consanguin de Salé, aient été des ardents. Enfin la mort fut décidée, et toute la société étant réunie, assise en cercle, à terre ou sur des chaises, selon le rang de chacun, Niaoué dit à Ba et à Nonin d'aller chercher la victime, cachée dans le fourré à quelque distance. D'après les aveux des principaux coupables, Salé, sous l'empire d'un stupéfiant, ne pouvait ni parler ni agir, mais comprenait ce qui se disait, et se laissait conduire comme un automate. Arrivé au milieu du cercle, il fut entièrement dénudé, suivant la coutume, et divers assistants parlèrent. Moublo, qui l'avait donné, lui reprocha des torts peu graves, à la vérité, mais il semble que ce soit un rite que le fournisseur donne publiquement l'explication de son choix. Puis une femme, Touédé Dagoua, rythmant son chant d'unealebasse secouée, célébra le courage de Moublo. Enfin Niaoué dit au sacrificateur désigné, Yé Tabié, de faire son office; et Salé, étendu à terre, le cou au-dessus d'un trou disposé exprès pour recueillir le sang, fut égorgé comme un mouton. Il fut ensuite découpé en morceaux que les assistants se partagèrent, au moins ceux qui avaient déjà donné quelqu'un à la société. »

On comprend maintenant, sans que nous entrions dans

plus de détails, pourquoi la sorcellerie est, dans les milieux où elle se pratique, une cause d'affreuse terreur. L'administrateur du Bas-Cavally affirme, dans le rapport que nous venons de parcourir, que « de nombreux jeunes gens se sont expatriés, les années précédentes, pour y échapper ». Qu'il soit isolé, ou qu'il soit uni à d'autres par les liens de crimes accomplis en commun, le sorcier nègre est, pour tous ceux qui l'entourent, un objet d'épouvante. Il vit hors la loi et en marge du clan ou de la tribu. Sans doute les croyances qu'incarne la sorcellerie ne sont jamais sans quelque généralité; elles sont diffuses et vivantes dans un milieu déterminé.

« Mais, comme le remarque très justement Durkheim, elles n'ont pas pour effet de lier les uns aux autres les hommes qui y adhèrent et de les unir en un même groupe vivant d'une même vie... Entre le magicien (sorcier) et les individus qui le consultent, comme entre les individus eux-mêmes, il n'y a pas de lien durable qui en fasse les membres d'un même corps moral comparable à celui que forment les fidèles d'un même Dieu, les serviteurs d'un même culte. Le magicien a une clientèle... Et ses clients peuvent très bien n'avoir entre eux aucun rapport, au point de s'ignorer les uns les autres; même les relations qu'ils ont avec lui sont généralement accidentelles et passagères... Il est vrai que, dans certains cas, les magiciens (sorciers) forment entre eux des sociétés... Mais, tout d'abord, on remarquera que ces associations ne sont nullement indispensables au fonctionnement de la magie (sorcellerie). Elles sont même rares et assez exceptionnelles. Le magicien n'a nul besoin, pour pratiquer son art, de s'unir à ses confrères. C'est plutôt un isolé, et, en général, loin de chercher la société, il la fuit. MM.» Hubert et Mauss soulignent, de leur côté, que

même à l'égard de ses collègues cet homme garde toujours son « quant à soi »<sup>1</sup>.

Le sorcier n'a pas tort de trembler pour sa vie. Il sait que les haines les plus violentes grondent sourdement autour de lui. Si elles n'osent pas se manifester, c'est parce que l'on redoute sa vengeance. Mais, pour peu que les esprits soient libérés de cette peur, c'est la colère qui l'emporte et une foule en délire se rue sur l'homme devant lequel on a tremblé. Coillard nous a fait assister aux scènes effroyables qui, dans les premières années de son séjour au Zambèze, se produisaient constamment tout près de lui<sup>2</sup>.

Ces explosions de rage sont la réaction naturelle de la peur. Celle-ci ne raisonne pas, elle ne critique rien, elle provoque les pires actes; par une contagion irrésistible, elle soulève en un instant des foules dont rien ne peut maîtriser la fureur. « Notre station, écrit M. S. Galley, missionnaire à Ovan (Ogooué), a été troublée par de grands cris; une populace en furie, venue des villages, poursuivait un inconnu, un pauvre homme d'une quarantaine d'années, en criant : *Mimbeng, mimbeng!* Ce terme désigne une bande secrète d'assassins qui se cachent dans la forêt et surprennent les personnes isolées pour s'emparer de leurs crânes et en faire des fétiches. L'homme ainsi accusé essayait de se sauver, mais il était vite rattrapé et maltraité par la foule. J'ai essayé de m'interposer et de le délivrer; je l'ai questionné sans grand profit, car il était fort effrayé. Environ une heure après, il était de nouveau poursuivi et, pour s'en débarrasser, on lui fit passer la rivière. Mais à peine avait-il débarqué de l'autre côté, déjà fort étourdi par les coups

1. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 61-62. Hubert et Mauss, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, p. 18.

2. Cf. *Psychologie de la Conversion...*, t. II, p. 269.



reçus, qu'arrivèrent à leur tour les riverains d'en face en poussant des cris et prêts à le maltraiter aussi. Alors je demandai qu'on me le ramenât, je le fis laver au bord de la rivière, car il était couvert de terre, et je le pris chez nous dans notre cuisine pour le protéger. Même là il fallut encore chasser les gens qui venaient le menacer. Cet homme est, je crois, un épileptique, il s'est à moitié brûlé la main gauche en tombant dans le feu et, de plus, il a l'esprit un peu égaré. Si nous n'avions pas été là pour le défendre, je crois que les gens qui le chassaient de village en village l'auraient tué avant le coucher du soleil. Inutile de dire que l'homme ne faisait pas partie d'une bande d'assassins. Ces brigands ne se montrent pas ainsi en plein jour, et on n'a pas pu me citer un seul de ses crimes commis en cette région <sup>1</sup>. » L'acharnement fou contre ce pauvre « innocent » montre bien dans quelle atmosphère de cauchemar vivent tous ces hommes hantés par la crainte du sorcier.

Nous arrêterons ici notre enquête. Il serait possible et même facile de la prolonger dans nombre d'autres domaines. La confrontation de la magie et de la religion nous mettrait en présence de problèmes délicats et très graves. Dans quels rapports ces deux phénomènes humains sont-ils l'un avec l'autre? Ont-ils une origine commune? Quel est celui qui apparaît comme le plus primitif? Agissent-ils l'un sur l'autre? Cette action réciproque, si elle existe, a-t-elle des conséquences, et lesquelles, pour l'une ou pour l'autre? Ces questions ne pourront être résolues qu'après des investigations patientes et longues. On a voulu ici se cantonner dans l'ordre de la connaissance et des phénomènes moraux qui en dépendent. Les résultats auxquels on aboutit semblent

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1924, I, p. 190-191.

assez nets. On a l'impression d'être en présence d'une mentalité humaine qu'un abîme sépare de la nôtre. La croyance à la magie qui en fait le fond y crée une inaptitude, pour nous déconcertante, à la réflexion et à l'énergie personnelles, en fait, en quelque sorte, le royaume de l'illogisme, y favorise tous les emportements passionnels, y supprime la maîtrise de soi, y est génératrice de peurs morbides et de vertiges meurtriers, en un mot y produit ou y entretient une véritable désagrégation intellectuelle et morale. Elle y forme, par suite, le plus grand obstacle à l'action civilisatrice, un obstacle tel que certains observateurs le déclarent réellement infranchissable. Que devons-nous penser de cette thèse? Sommes-nous vraiment et forcément conduits à affirmer qu'il y a deux humanités ou, en d'autres termes, qu'entre le non-civilisé et nous la différence est irréductible?

## CHAPITRE IV

### LA MAGIE DANS LES SOCIÉTÉS SUPÉRIEURES

L'abîme est-il infranchissable entre deux portions de l'humanité?

- I. — Fétiches et talismans. — L'ambre. — L'or. — Le fer. — Le commerce des amulettes.
- II. — Recherche d'une matière ayant participé à la vie. — Le martyr de la taupe. — Comment on se débarrasse de la maladie en la passant à autrui.
- III. — Les formules préservatrices. — La chaîne de prières. — L'action miraculeuse d'un rite ou d'une formule.
- IV. — Toujours l'application de la loi de similarité. — La magie imitative. — La loi de communauté de vie. — Les plantes, les végétaux, les abeilles. — Procédés d'envoûtement. — L'affaire Marie Mesmin. — Le curé de Bombon.
- V. — Panique et meurtre. — La peur des sortilèges. — Le glissement vers le crime. — Les emportements collectifs.

Pour affirmer qu'il y a deux humanités différentes et dont chacune est irréductible à l'autre, il faudrait qu'on ne relevât jamais chez nous rien qui ressemble à ce qui caractérise le non-civilisé. Or, ce qui fait le fond de cette mentalité n'apparaît-il pas parfois, parmi ceux qui nous entourent, avec une précision qui étonne? N'arrive-t-il pas que cette apparition prenne des proportions stupéfiantes? De tout temps, les moralistes ont dit volontiers : « Grattez le civilisé, vous trouverez le sauvage. » Bien des fois aussi, en étudiant le folklore de nos campagnes, on y a découvert beaucoup de traits identiques à ceux que l'on observe chez les prétendus primitifs.

Si l'on veut sortir des généralités, on s'aperçoit très vite que le problème est assez délicat. D'abord, il n'est pas toujours commode de vérifier l'authenticité des faits invoqués <sup>1</sup>. Ensuite, quand ces faits sont vraiment authentiques, il est assez souvent malaisé d'en préciser la signification exacte. Il leur arrive de n'être plus que des gestes extérieurs, ne répondant à aucune croyance; et même ils sont parfois inspirés par des sentiments ou des idées qui n'ont rien de

1. J'ai rencontré nombre de légendes, plus que contestables, qu'on invoque parfois pour affirmer la survivance des superstitions totémiques. En voici deux exemples. Dans une très grave revue, que je juge inutile de nommer pour ne faire de peine à personne, j'ai noté ceci : « Lorsqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, certains Bernois ourdirent un complot contre Genève, ils se procurèrent un ours avec l'intention, s'ils réussissaient dans leur entreprise, de le conduire à Genève, en même temps qu'ils auraient remplacé les armoiries de cette ville par celles de Berne. » L'auteur de ce récit en rapprochait l'histoire du Prince Louis-Napoléon qui, débarquant à Boulogne pour son équipée un peu carnavalesque, s'était muni, raconte-t-on, d'un aigle vivant qu'il faisait voltiger au-dessus de sa tête. La fantaisie m'a pris d'ouvrir une petite enquête sur ces deux incidents. Et voici ce que j'ai appris : « En 1536, m'écrivit un historien très qualifié pour les annales de Genève, les Bernois déclarèrent la guerre au Duc de Savoie, ce qui était donc agir en faveur de Genève; seulement après avoir débarrassé Genève du Duc, ils réclamèrent sur cette ville les droits de l'évêque et les Genevois résistèrent avec succès à ces prétentions. L'armée bernoise se retira; il est resté de cette guerre contre le Duc de Savoie et de cette libération de Genève par Berne un *chant de l'ours*, fort amical pour Genève. » Quant à l'histoire de l'aigle de Boulogne, voici exactement ce qui s'est passé. La petite troupe du Prince Louis-Bonaparte portait avec elle un grand aigle en bois doré. Cet objet symbolique a donné lieu à toute une légende dont la formation progressive est assez curieuse. L'aigle en bois est devenu peu à peu un aigle vivant qui aurait été acheté sur le quai avant le départ pour la France. Puis, on a voulu que cet aigle ait voltigé au-dessus de la tête du Prince qui le tenait en laisse. L'histoire n'était pas encore assez compliquée : on a prétendu que le Prince, au lieu de tenir l'aigle avec une corde, avait mis dans son chapeau de la viande fraîche pour que l'aigle, attiré par l'odeur de celle-ci, ne s'éloignât pas. Il n'y a pas trace de cet incident dans les débats du procès ni dans le réquisitoire. Et pourtant, le gouvernement de Louis-Philippe n'aurait pas manqué d'insister sur ce qui pouvait contribuer à ridiculiser le prétendant. Ce sont les caricaturistes qui ont peu à peu imaginé et précisé les détails de la légende. Nombre de gens, sans rapports les uns avec les autres, m'ont tous répété l'histoire de la viande fraîche cachée dans le chapeau du Prince.

Devant des exemples pareils, comment ne serait-on pas mis en défiance par les récits analogues qui circulent?

commun avec les idées et les sentiments qui, ailleurs et dans d'autres temps, ont créé et entretenu les mêmes pratiques. Un autre danger est que, frappé malgré tout par la différence très réelle entre l'ordinaire tournure d'esprit des gens avec qui nous vivons et les habitudes mentales des peuples lointains auxquels nous les comparons, on risque de ne plus distinguer du tout ce qu'il y a de semblable et même d'identique chez les uns et chez les autres. Ayons bien soin de nous garder également contre la tentation des assimilations forcées et contre celle des différenciations à tout prix. L'un et l'autre danger existent, et il nous faut échapper aux deux.

## I

Reprenons les éléments principaux de la croyance à la magie, telle que nous l'avons rencontrée chez les non-civilisés. Ce que nous rencontrons tout d'abord, dans cette revue pittoresque — comique parfois, mais plus souvent attristante —, c'est la collection invraisemblable des objets chargés de vertus secrètes. Qu'on les appelle amulettes, talismans, porte-bonheur, fétiches, comment n'être pas frappé par l'espèce de passion avec laquelle nombre d'amateurs les recherchent? Ils n'éprouvent aucune gêne à laisser voir leurs superstitions ou, s'ils en éprouvent une, ils accordent à la foi qu'ils n'osent avouer — et que souvent ils cachent mal — la revanche d'une ferveur redoublée. Ces objets sont aussi variés que possible. N'importe lequel peut être élevé à cette étrange dignité. Pourtant, il y en a qui sont particulièrement appréciés.

Depuis les temps préhistoriques jusqu'à notre époque,

l'ambre a joui d'une faveur très particulière. A l'époque néolithique, sa vertu magique était déjà en honneur. Elle l'était peut-être plus tôt, mais nous n'en avons pas encore la preuve. Pline signale les grains d'ambre comme de parfaits talismans. Ils semblent avoir été employés surtout pour protéger les enfants, et tout particulièrement pour les garantir contre les accidents de la dentition. Cette croyance a l'air de s'être conservée, dans toute l'Europe, jusqu'à nos jours. Il ne faudrait pourtant pas se figurer qu'elle existe partout où la pratique est encore en vigueur. Dans certains milieux, elle s'est entièrement transformée. On y explique l'habitude de faire porter des colliers d'ambre aux jeunes enfants en affirmant que c'est tout simplement pour empêcher les bourrelets de graisse de former, au cou des bébés, des coupures douloureuses. Il serait absurde d'attribuer la vieille superstition à bien des mamans d'aujourd'hui qui mettent cet ornement au cou de leur enfant. Il ne semble pourtant pas que cette nouvelle interprétation du recours au collier d'ambre soit d'une date vraiment ancienne, ni qu'elle soit généralement répandue. D'ailleurs, on ne distingue pas très bien pourquoi le service qu'on attend de ces colliers, et qui pourrait être rendu par des colliers d'autre matière, aurait été réservé à l'ambre. A la vérité, nous assistons à la modification d'une très vieille croyance. La vertu de l'ambre paraît, dans les temps préhistoriques, avoir été partagée par le corail, et celui-ci est aujourd'hui considéré par les Napolitains — sont-ils les seuls? — comme un merveilleux préservatif contre le mauvais œil.

L'or passe, dans bien des milieux, pour avoir de très efficaces vertus de protection. Le pouvoir économique qu'il a s'est mué en quelque chose de merveilleux. Ce qu'on obtient avec lui est souvent si précieux qu'on ne distingue

plus ce qu'il pourrait être impuissant à faire obtenir. Porter sous sa vareuse, à l'endroit du cœur, une pièce d'or, a été considéré, dans la dernière grande guerre, par beaucoup de soldats, comme une excellente sauvegarde contre les balles qui étaient miraculeusement écartées par la seule influence du métal. D'autres effets étaient attribués à l'or. Un pauvre Breton, qui n'en possédait pas, expliquait à ses camarades de combat une croyance qu'il tenait de sa mère : à savoir qu'un objet en or avait le pouvoir d'empêcher la putréfaction et que, grâce à cette vertu, le cadavre des soldats privilégiés pourrait, à la fin de la guerre, être encore reconnaissable et transporté au cimetière du village natal. Guillaume Apollinaire, qui a fait une curieuse enquête sur les superstitions relatives à l'or pendant la guerre, a relevé les détails les plus extraordinaires. Il a entendu raconter sérieusement qu'un sergent qui possédait un louis d'or a pu, en le faisant miroiter au soleil, agir avec une telle force sur les soldats ennemis, qu'il a contraint une vingtaine d'entre eux à le suivre dans sa tranchée où on n'a eu qu'à les capturer. Un soldat de la région lyonnaise, expliquant qu'il croyait à son étoile, ajoutait que chaque homme a la sienne et qu'il ne peut être mis en relation avec elle que par l'or monnayé. Il avait d'ailleurs lui-même son étoile et sa pièce, et il était bien tranquille sur son propre sort <sup>1</sup>.

Le fer a aussi une puissance protectrice à laquelle bien des gens n'hésitent pas à recourir, quand ils rencontrent quelque personnage dont le caractère sacré les inquiète. Sans doute on affecte de parler de ces choses sur un ton de plaisanterie. Mais, tel qui ne manquerait pas de sourire en conseillant, dans certains cas, de toucher du fer, serait

1. *Mercur de France*, 16 novembre 1917, p. 653-654.

fort ennuyé s'il ne pouvait lui-même, sans qu'on s'en aperçoive, faire le geste utile et s'assurer le contact préservateur de tout mal.

Nous savons une gouvernante, originaire du Grand-Duché de Bade, qui, ayant à promener d'ordinaire des enfants dans un quartier où elle rencontrait souvent des séminaristes allant aux cours ou en promenade, ne les aurait jamais croisés sans recommander vivement à ses enfants de toucher la clé qu'elle leur présentait ou les petits arceaux métalliques qui entourent les pelouses d'un square. Et parmi ceux qui affecteront de se moquer de cette fille, combien y en a-t-il qui, sans le dire, en font au moins tout autant?...

Il est fort probable que la confiance dans ce contact remonte au temps prodigieusement lointain où, les instruments de métal étant d'un usage récent et rare, la matière dont ils étaient faits inspirait une confiance presque mystique. Et cette confiance s'est si bien prolongée que l'on se met encore sous la protection de ce qui, pour nos ancêtres, avait une importance que nous comprenons sans peine. Les outils et les armes en métal ont eu tout de suite une telle supériorité sur les outils et les armes de pierre que cette supériorité a été attribuée sans hésitation à une vertu occulte; et c'est à cette vertu supposée que l'on recourt encore en touchant du fer dans les circonstances graves. Il faut aussi penser au rôle qu'ont joué, dès leur découverte, certains objets en fer et qui, aujourd'hui encore, semblent investis d'une dignité spéciale et d'une efficacité incontestée. Le clou, dès qu'il a été inventé, a joué un rôle capital. C'est un objet qu'on suppose doué d'une puissance prodigieuse. Sa puissance est encore redoublée, s'il a été trouvé, nous disons par hasard et le croyant dira par l'effet d'une volonté



mystérieuse, ou s'il a été volé et que celui à qui il a été pris n'ait pas eu le temps de lui enlever ses vertus secrètes. Il est d'une efficacité encore plus grande, s'il a été arraché à un objet qui, déjà, possédait par lui-même des forces magiques auxquelles le clou participait. Quand il a été arraché d'un tombeau et planté sur le seuil d'une maison, il est excellent contre les cauchemars; quand il a été pris à une croix, il emporte avec lui la puissance occulte de cet objet sacré, et alors il chasse la fièvre.

De 1914 à 1918, l'Angleterre a été une vraie fabrique d'objets faits avec un clou recourbé; et ces objets étaient extrêmement recherchés par ses soldats <sup>1</sup>.

Il ne faut pas s'étonner du rôle que les médailles bénites ont joué pendant la guerre, soit chez les soldats qui se les procuraient, soit chez les pieuses personnes qui s'efforçaient d'en faire accepter par les blessés ou malades des hôpitaux ou par leurs filleuls de guerre. Ce rôle est absolument contraire à l'enseignement authentique de l'Église, pour qui une médaille, bénite ou non, n'est qu'un simple emblème destiné à rappeler à celui qui le porte sa croyance et ses devoirs religieux. Ce qui le transforme en un porte-bonheur ou en un talisman est officiellement déclaré superstition. Cette condamnation n'empêche pas bien des esprits de franchir ce pas, et il est permis de soupçonner que les personnes bien intentionnées, qui faisaient le plus de pro-

1. Le fer à cheval passe pour être doué de propriétés merveilleuses; sa popularité n'a été qu'intensifiée pendant la guerre, et était auparavant très répandue. On n'a, pour s'en assurer, qu'à ouvrir n'importe quel livre de folklore : « Un fer à cheval, ou, tout simplement, un morceau de cet objet, passe pour porter bonheur et faire réussir les projets de celui qui le possède. Ce fer devra être trouvé accidentellement et son possesseur doit, pour qu'il conserve son efficacité, ignorer à quel animal il a appartenu. Ce talisman sera conservé dans l'habitation. Certaines personnes vont jusqu'à le placer sous leur oreiller. » (Frayse, *Le Folklore du Beaugeois*, 1906, p. 167).

pagande en faveur de ces emblèmes religieux, tombaient dans l'erreur condamnée. La confiance mise dans les scapulaires et les récits populaires par lesquels cette confiance a été ou est souvent entretenue sont moins conformes à la doctrine de l'Église qu'à des traditions franchement païennes.

Pendant la grande guerre, combien y a-t-il d'aviateurs qui, dans l'un et dans l'autre camp, n'auraient jamais pris leur vol sans emporter leur amulette ou leur mascotte <sup>1</sup>?

Faut-il accorder une attention quelconque à toute la bimbeloterie de bazar qui, au milieu de tant de circonstances tragiques, s'est répandue partout sous la forme d'amulettes de toutes sortes? On fait remarquer que la mode a joué de tout temps un grand rôle dans la fabrication de ces articles : « Dès qu'une mode diminuait de vogue, dit M. Albert Dauzat, un industriel en lançait une autre. Parmi les plantes, l'edelweiss dut jadis son succès au patronage de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, comme aussi à sa facilité de conservation; le trèfle à quatre feuilles est souvent truqué par d'ingénieux commerçants. Le muguet du premier mai est de tradition antique. Le buis des Rameaux, protecteur de la foudre, le gui de Noël sont d'excellentes occasions de vente pour les petits marchands. Lorsqu'on voulut lancer à Paris, il y a quelques années, le cyclamen odorant des Alpes (qui fleurit en août), on eut bien soin de l'étiqueter *porte-bonheur*, sur les petites voitures à bras <sup>2</sup>. »

1. Cf. *Chronique médicale*, 1<sup>er</sup> décembre 1917, cité par Albert Dauzat, *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre*, p. 246. Ce n'est pas seulement en temps de guerre que le talisman joue son rôle. M. A. Dauzat garantit l'anecdote que voici : « L'ancien ministre de la Justice, le sénateur V..., portait toujours sur lui un sou percé, auquel il attachait la plus grande importance; un jour d'interpellation, s'étant aperçu, en arrivant au Palais-Bourbon, qu'il avait oublié, en changeant de vêtement, sa précieuse amulette, il sauta aussitôt dans une autre voiture pour aller la rechercher. » (*Op. cit.*, p. 240).

2. *Op. cit.*, p. 247.

C'est là un de ces cas où l'on risque d'être égaré par un détail.

Que la mode ait son influence dans l'affaire, c'est incontestable; qu'il y ait des industriels fort sceptiques qui fabriquent et mettent en vente des porte-bonheur sans y croire, c'est à peu près certain. Ils ressemblent à ces industriels juifs qui sont fabricants de ciboires et de coupes de communion <sup>1</sup>. Mais ces ingénieux fabricants se donneraient-ils tant de peine, s'ils ne savaient l'existence d'une clientèle attirée moins par la valeur matérielle ou artistique de leur marchandise que par l'étiquette faussement prometteuse qu'elle porte? Pourquoi a-t-il fallu, pour recommander et faire accepter le cyclamen, le baptiser porte-bonheur? Est-ce une tendance sous-jacente à la superstition qui fait la faveur de tel ou tel talisman? Est-ce la production même de ce talisman qui excite et entretient cette tendance? Il y a certainement action et réaction de ces phénomènes l'un sur l'autre. Ce qui est certain aussi, c'est que ce commerce est très abondant. Avant la guerre, écrit M. Lenôtre <sup>2</sup>, on avait « le petit éléphant breloque recommandé par M<sup>me</sup> de Thèbes, le minuscule cochon porté en épingle, la bête à bon Dieu emprisonnée sous le verre d'un médaillon, la main de Fatma, l'agate, la sardoine, l'onyx, les fragments de bolide, — excellents, les fragments de bolide, à condition qu'ils soient authentiques! L'énumération de ces talismans actuellement en vogue remplit les pages d'un fort catalogue, et leur commerce est florissant,

1. M. le missionnaire Nouvelon (Douala, Cameroun) me dit : « Chargé de la réception du courrier, je détruis fréquemment des prospectus qui arrivent d'Europe et qui sont adressés aux indigènes; ils leur offrent des fétiches en métal imitant l'or : mains de Fatma, cochonnets, petits éléphants, idoles ou bouddhas en miniature. » (Conversation particulière, octobre 1926).

2. *Le Temps*, 17 février 1918.

non point seulement en France, mais plus encore peut-être à l'étranger <sup>1</sup>. »

Il y a des pierres précieuses qui, de tout temps, ont passé pour posséder des propriétés très précises et très efficaces. Chacune d'elles avait la sienne. Il est curieux de voir comme la vertu déterminée qu'on leur prête se modifie sans que, d'ailleurs, la foi dans leur puissance secrète soit diminuée. Jusqu'à une date assez récente, l'opale, par exemple, avait la réputation fâcheuse d'attirer toutes sortes de risques funestes sur celui ou celle qui la portait. Dans les milieux où l'on rappelle gravement des exemples à l'appui de toutes les superstitions, on raconte couramment l'histoire d'une bague néfaste, donnée par la comtesse de Castiglione à la reine Mercédès à l'occasion de son mariage avec Alphonse XII, et qui aurait fait mourir rapidement tous ses possesseurs jusqu'au jour où la reine Christine la suspendit au cou de la vierge d'Almeneda. Mais les Hindous mahométans, qui sont venus en 1914 combattre sur le front français, ont apporté avec eux la conviction que l'opale possède des vertus préservatrices. La foi nouvelle s'est répandue et l'opale est réhabilitée <sup>2</sup>.

On voit combien ceux qui fabriquent des talismans attribuent d'importance à la matière dont ils se servent. Nous avons vu cette préoccupation chez les non-civilisés. C'est la raison pour laquelle, chez eux, les féticheurs et surtout les sorciers se préoccupent de mettre la main sur des par-

1. Le P. Roure a relevé quelques-unes des étiquettes apposées, dans les magasins de bijouterie du Palais-Royal, sur quelques breloques : *Pour conjurer le mauvais sort, il faut avoir un éléphant*. *M<sup>m</sup> de Thèbes*, avril 1912. *Pierres du ciel provenant du bolide tombé sur terre dans l'Etat d'Arizona*. Le Thau, caractère formé depuis plus de 3.000 ans, d'après les constellations, par les mages de la Chaldée : il assure bonheur et réussite à qui le porte. (*Au pays de l'Occultisme*, p. 318).

2. Dauzat, *op. cit.*, p. 248-249, d'après *Mercure de France*, 16 juillet 1918 (échos).

celles de corps humain que l'on suppose douées de vertus particulières. Nous avons donné des exemples des crimes auxquels cette préoccupation peut conduire. Ne faut-il pas rapprocher de ces faits le vol des reliques dans les églises? Pourquoi, en juillet 1923, des cambrioleurs ont-ils essayé de s'emparer d'ossements de saint Martin dans l'église de Saint-Martin-des-Champs à Paris? Ne s'agissait-il pas avant tout de s'en servir pour la fabrication des fétiches ou des talismans? Presqu'autant, d'ailleurs, qu'à la matière des objets, on attache de l'importance à la façon dont on s'est procuré les objets eux-mêmes. On pourrait trouver dans la collection du *Times*, sous la rubrique *Personals*, cette requête étrange : un soldat ayant perdu sa mascotte priait un des lecteurs de vouloir bien lui permettre de la remplacer, mais il expliquait qu'il demandait cela à titre de cadeau : une mascotte payée risquait de lui porter, non de bonnes, mais de mauvaises chances <sup>1</sup>.

## II

Les amulettes les plus en usage ne sont pas toujours faites d'une matière inanimée. Il en est pour lesquelles on recherche des objets qui, d'une façon réelle, ont participé à la vie. On les a coupés et prélevés, non pas sur un corps mort, mais sur un corps vivant, et on se figure que ces fragments emportent avec eux les propriétés essentielles qui étaient censées appartenir au corps animé.

Il y a un pauvre animal qui, dans bien des provinces françaises, — et probablement en d'autres pays, mais le

1. Cité par le P. Roure, *op. cit.*, p. 321-322.

temps nous manque de pousser l'enquête à fond, — est extrêmement recherché pour les vertus guérisseuses qu'il possède; et la foi que l'on a en lui lui vaut les plus cruelles mutilations. Cet animal, c'est la taupe. Il passe pour combattre avec succès une foule d'affections, et il confère son pouvoir à la personne qui le mutile. Dans le pays de Liège, il faut empaler la bête au bout de l'index et l'y laisser mourir. Pendant une année entière, le doigt meurtrier gardera le pouvoir de guérir les maux de dents par simple attouchement: Suivant certains, on doit la prendre vivante le jour du vendredi saint et se teindre de son sang le pouce et l'index <sup>1</sup>.

1. Sébillot, *Le Folklore de la France*, t. III, p. 48. Je me suis demandé pourquoi la taupe a le douloureux privilège d'être ainsi choisie pour des mutilations qui passent pour être utiles. Or, j'ai constaté, au cours de conversations avec M. Henri-A. Junod, du Littoral Portugais, et M. Th. Burnier, du pays des ba-Rotsé (Zambèze), qu'il y a, dans l'Afrique australe, un animal analogue à la taupe et qui est traité de même manière qu'elle. Cet animal chemine sous la terre, mais de telle façon qu'il soulève légèrement le sol et que l'on peut suivre aisément la trace de son passage. En vertu de la loi de similarité, on l'identifie à la cause de certaines affections qui se manifestent par un soulèvement du derme. Les enfants, paraît-il, sont fréquemment attaqués par un parasite, sorte de ver très mince et allongé qui se loge sous leur épiderme et dont on peut parfaitement distinguer les méandres sous la peau. « Il leur cause des démangeaisons fort pénibles aux bras ou aux jambes; pour en préserver leurs bébés, les bonnes mères n'ont rien trouvé de plus efficace qu'un bracelet de peau prise à la bête qui chemine à fleur de terre, comme ce ver à fleur de peau! Au reste, elles recourent aussi à cette amulette lorsque les pauvres petits souffrent déjà de cet affreux parasite. » (*Les ba-Ronga*, p. 473). On se sert aussi de lui, nous dit-on, pour combattre chez les enfants les accidents de la dentition. Ici encore on rapproche la sorte de protubérance que produit cet animal cheminant sous terre et le gonflement des gencives qui précède l'apparition d'une dent. Enfin, les témoins sont d'accord pour dire que les allures mystérieuses de la taupe suffisent pour attirer sur elle l'attention craintive des indigènes. Il est bien certain que les personnes qui fabriquent aujourd'hui des talismans avec des pattes de taupe ne savent pas pourquoi elles le font; elles ne formulent aucune hypothèse, même pseudo-scientifique, sur les propriétés de cet animal. Elles agissent comme elles le font, parce que d'autres, avant elles, depuis des siècles, ont agi de la même manière. Mais n'est-il pas intéressant de rencontrer chez des non-civilisés le mécanisme mental qui est peut-être à l'origine d'une pratique cruelle et aujourd'hui incomprise?

Dans le département de la Seine, à Orly près de Choisy-le-Roi, des amulettes, qui doivent préserver des convulsions les enfants et atténuer chez eux le douloureux percement des dents, sont faites avec trois pattes de taupe ou une tête de vipère que l'on renferme dans un petit sachet cousu et suspendu, par un cordon, au cou de l'enfant. Il faut avoir soin que les pattes de taupe aient été coupées sur un animal mâle vivant et qu'on prenne toujours les deux du devant avec une de derrière <sup>1</sup>. « L'été dernier, dans les Côtes-du-Nord, écrit un correspondant de la *Revue des Traditions populaires* <sup>2</sup>, une personne nous apporta un petit sachet de grosse toile renfermant deux pattes de taupe. A l'entendre, cette amulette, à condition d'être portée suspendue au cou, est d'une efficacité merveilleuse contre les fièvres de toute nature. Mais il ne faut pas que ce soient des pattes quelconques de taupe qui y soient contenues. Il faut qu'il y ait une patte de devant et une patte de derrière, et qu'elles n'aient pas été coupées du même côté. »

Dans le Bocage vendéen, pour favoriser la formation et la sortie des dents, on fait porter aux enfants une amulette constituée par un petit sac de flanelle, blanche ou grise, presque carré ou légèrement rectangulaire. A l'intérieur du sac, on met les quatre pattes d'une taupe mâle, si le sachet est destiné à un petit garçon; quand il s'agit d'une petite fille on y place les quatre pattes d'une taupe femelle. On recommande de ne jamais ouvrir l'amulette sous aucun prétexte <sup>3</sup>. Enfin, car il faut se borner, dans le Beaugeois

1. *Revue des Traditions populaires*, t. IV, 1889, p. 576.

2. Tome V, 1890, p. 153-154.

3. D<sup>r</sup> Boismoreau, *Coutumes médicales et superstitions populaires du Bocage vendéen*, Paris, 1911, p. 71.

(Maine-et-Loire), pour guérir les convulsions des enfants, il n'y a qu'à suspendre à leur cou un collier de dents de loup ou bien un sachet contenant quatre pattes coupées à une taupe mâle vivante. Pour guérir les maux de dents des enfants en bas âge, il faut couper les pattes à une taupe mâle vivante et les placer sur la tête du petit malade <sup>1</sup>.

Il peut y avoir, dans ces derniers cas, une trace de la croyance d'après laquelle une maladie peut se transmettre, de celui qui en souffre et qui veut s'en débarrasser, à un objet matériel. Cette idée, qui remonte aux temps les plus anciens, est très loin d'avoir disparu. Dans la forêt d'Andaine (Basse-Normandie), les fourchets des arbres sont chargés, çà et là, de pierres plates superposées. Les personnes atteintes de douleurs doivent les disposer à la hauteur du mal et dire un *Pater* et un *Ave* en plaçant chacune d'elles. Le mal les quitte et passe dans les pierres. Mais celui qui les dérangera l'attrapera <sup>2</sup>.

Dans le Morvan, on place, sur la tête de ceux qui sont atteints de méningite, un crapaud vivant, enfermé dans un sac, et l'on est convaincu que celui-ci prendra le mal et le gardera pour lui <sup>3</sup>.

En Poitou, on met dans une petite bourse autant de petits cailloux que l'on a de verrues, et on installe la bourse sur une route. Celui qui s'en emparera attrapera aussi les verrues <sup>4</sup>. Ce moyen de se délivrer d'une maladie est employé dans d'autres provinces. Il y a deux ans, dans un coin de Normandie, une paysanne, qui n'avait point coutume de suivre les offices, est rencontrée sortant de l'église.

1. Fraysse, *Le Folklore du Beaugeois*, 1926, p. 112-113.

2. Lecœur, *Esquisses du Bocage normand*, Condé-sur-Noireau 1887, t. II, p. 112.

3. D<sup>r</sup> Bidault, *Superstitions médicales du Morvan*, p. 34.

4. Souche, *Croyances, présages et superstitions diverses*, Niort, 1880, p. 19.



Elle explique qu'elle est venue mettre un petit sou dans le bénitier : « Dans le bénitier? lui demande-t-on; vous voulez dire dans le tronc. — Non, dans le bénitier. » Et la bonne femme de raconter qu'elle a une verrue et que le meilleur moyen d'en finir avec cet ennui est d'aller à l'église et de mettre un sou dans le bénitier en disant : « Que celui qui prendra le sou prenne aussi ma verrue. » Comment le procédé ne réussirait-il pas, puisqu'il y aura toujours quelqu'un pour prendre le sou <sup>1</sup>?

On voit qu'il ne suffit pas que l'objet auquel on recourt soit vivant, ou l'ait été, pour que le mal puisse se transmettre à lui. Sous ou petits cailloux peuvent parfaitement faire l'affaire. Dans la Beauce, pour guérir un mal appelé *fourchel*, qui siège dans la main, à la naissance des doigts, on se rend la nuit à un carrefour de routes formant la fourche; on applique la main malade sur une touffe de gazon et, quand cette touffe a été découpée et soulevée avec la motte adhérente, le patient met la main dans ce creux pendant quelques instants; il dépose ensuite, comme une sorte d'offrande à la terre, une pièce de monnaie dans le trou; celui-ci est recouvert avec la motte renversée. Le mal guérira si, pendant l'aller, le retour et le temps passé au carrefour, on n'a rencontré personne. Sinon, l'opération est à recommencer la nuit suivante <sup>2</sup>.

1. *La Vie catholique*, 18 avril 1925. — M. Henri-A. Junod me raconte qu'au Littoral Portugais du Mozambique, quand quelqu'un a succombé à une maladie, on réunit les objets essentiels qui appartiennent au défunt, en tout cas ceux qui ont été en contact avec lui pendant sa maladie. On en forme un paquet et l'on met celui-ci sur une route avec la pensée qu'il y aura quelqu'un pour emporter au loin la maladie et, en l'emportant, pour en débarasser la localité. La maladie, dans cette conception, est quelque chose de matériel, qui a son existence en soi et qu'il faut transporter ailleurs, si l'on veut n'en pas souffrir.

2. Chapisseau, *Le Folklore de la Beauce et du Perche*, Paris, 1903, t. II, p. 20-21.

## III

Si l'on est protégé par sa mascotte, son fétiche, son talisman, on l'est, paraît-il, d'une façon aussi efficace par des rites, des gestes, des formules. Ici, ce n'est plus la matière d'un objet qui importe, c'est la façon dont on fait ou ne fait pas un acte déterminé.

Il est intéressant d'observer si, dans un salon, des messieurs, allumant leurs cigarettes, consentiront à en allumer trois avec la même allumette. Dans bien des endroits, cette sorte de tabou n'apparaît guère que comme une inconvenance mondaine qu'il est bien porté d'éviter. A la vérité, ceux qui s'interdisent cette prétendue incorrection ont entendu dire que, si elle est commise, un grave malheur et sans doute la mort arrivera à l'un des trois fumeurs. Contentons-nous, pour l'instant, de noter cette superstition. On verra plus tard quelle en est l'origine. Le P. Gemelli, dont les études sont si curieuses<sup>1</sup>, cite de nombreuses pratiques porte-bonheur qui étaient très antérieures à la guerre, mais auxquelles celle-ci a donné un regain de vigueur. Il parle surtout du front italien. C'est, par exemple, écrire sur trois billets les noms des trois mages, Gaspar, Melchior et Balthazar, et porter ces trois billets dans trois poches différentes. C'est encore, pour échapper aux coups, porter sur soi de l'herbe nommée rue, ou encore avoir dans trois poches différentes trois petits pois brisés en trois morceaux, renfermés dans trois sachets, et avoir soin de les changer chaque jour de poche. D'après le même auteur, des soldats des Abruzzes portaient sur la poitrine des petits sacs renfer-

1. *Folklore di guerra* (in *Vita e Pensiero*, 1<sup>er</sup> janvier 1917), et *Le superstizioni dei soldati in guerra* (éd. *Vita e Pensiero*).

mant de la terre du sol natal. Au moment du danger et particulièrement de l'assaut, ils en prenaient une pincée et se la jetaient derrière les épaules. D'autres soldats remplaçaient cette terre par de la poussière prise à une chapelle de pèlerinage. Les mères en envoyaient à leurs fils sur le front. Ceux d'entre eux qui sont revenus sains et saufs ont souvent offert le sachet en ex-voto à la chapelle de leur village<sup>1</sup>.

Les formules préservatrices passent pour être douées d'une efficacité certaine. Pendant la guerre, j'ai fait maintes fois, et personnellement, l'expérience de l'existence et de la force de cette croyance. Ma famille se trouvait dans une situation tragique : pendant plus de vingt mois, elle a vécu dans une angoisse poignante. Bien des personnes le savaient; nous nous sentions dans une atmosphère de sympathie. Bien souvent cette sympathie se traduisait par un envoi anonyme, toujours le même, et qui arrivait par la poste. L'adresse portée par l'envoi révélait les mains les plus différentes. Toutes les écritures y défilaient tour à tour, depuis les plus aristocratiques jusqu'aux plus humbles, aux plus maladroites, aux plus inexpérimentées; et tout cela indiquait bien que l'envoi venait des coins les plus divers de l'horizon. C'était une prière dont voici le texte, avec le commentaire qui l'accompagnait : « O Dieu, nous te supplions de bénir nos soldats et nos marins. Tiens-les dans le creux de tes mains. Préserve-les de tout mal et amène-nous à demeurer avec Toi. *Amen*. Cette prière a été adressée et elle a été répandue dans le monde entier. Copiez-la et vous ver-

1. Dans ce dernier cas, nous retrouvons l'influence de la matière employée. En envoyant de la terre du pays natal à son enfant, la mère italienne le rattache, pour ainsi dire, par un lien de participation, au village auquel elle souhaite le voir revenir.

rez ce qui adviendra. Il a été dit que tous ceux qui la copieront seront exempts de toute calamité et que tous ceux qui la laisseront passer sans la copier seront visités par l'infortune. Copiez-la et adressez-la à sept personnes, en vous mettant au travail dès le jour où vous l'aurez reçue. Le septième jour, vous aurez une heureuse fortune ou recevrez une bonne nouvelle. Ne rompez pas cette chaîne <sup>1</sup>. »

Voici une variante de cette chaîne de prières : « Ecrivez neuf fois ceci et faites parvenir à neuf personnes auxquelles vous souhaitez le bonheur et faites-le dans les vingt-quatre heures. Il est interdit de rompre la chaîne, car quiconque la rompt sera atteint par le malheur. Cette chaîne a été commencée par un officier américain et doit faire le tour du monde. Dans neuf jours vous aurez le bonheur <sup>2</sup>. »

On a publié beaucoup de variantes de la prière elle-même. Le P. Roure reproduit celle qui est intitulée : « l'Oraison du Saint-Sépulcre ». La feuille qui l'accompagne et la recommande donne les indications suivantes : « Un prêtre, après avoir dit la messe, a trouvé dans le Saint-Sépulcre une prière écrite, enveloppée dans un linge, avec cette note explicative : quiconque la portera sur soi n'aura aucun malheur, ne mourra pas de mort subite, ne tombera pas entre les mains de ses ennemis, ne sera pas attaqué par les bêtes venimeuses, ne mourra ni en bataille, ni en aucune mauvaise rencontre. Il ne peut arriver de mal où sera cette sainte lettre. » Certains textes de cette prière sont accompagnés du commen-

1. Cf. *Semaine religieuse de Genève*, 12 août 1916. Aux protestations de l'organe genevois contre cette pratique superstitieuse s'ajoutèrent, à cette date, celles de tous les journaux protestants de France. En Angleterre, nous citerons celles du *Christian World*.

2. *Revue d'Ethnographie*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 18, 2<sup>e</sup> trimestre 1924, p. 128. Cette formule continue de circuler. Un exemplaire, que j'ai reçu en mars 1927, recommande d'en envoyer, pendant neuf jours, une copie à neuf personnes. Chacun de ceux qui reçoivent la formule devrait donc la copier, au total, 81 fois!

taire suivant : « Cette prière a été conservée de générations en générations dans une vieille famille normande, les Bré-tignières de Courteilles, dont un membre la portait à la bataille de Fontenoy; il en sortit sain et sauf après avoir eu 19 officiers tués à côté de lui. Donnée et distribuée par la famille à tous ses membres, lesquels l'ont répandue parmi tous les officiers et soldats qu'ils connaissaient partis pour la guerre en 1870, il a été constaté qu'aucun n'a péri dans le combat, ni des suites de blessures reçues <sup>1</sup>. »

Le P. Gemelli en cite une autre copie qui contient cette note : « Cette prière appartient à une antique famille sici-lienne qui, grâce à elle, a eu toujours ses membres sains et saufs dans toutes les guerres <sup>2</sup>. »

Il ne serait que trop facile de donner d'autres exemples de ces prières porte-bonheur qui ressemblent singulièrement à des formules et amulettes que l'on rencontre chez tous les non-civilisés. Il suffira de citer encore le texte d'un feuillet trouvé sur des soldats allemands, collé parfois à la dernière page de leur petit livre de prières. Ce texte promet l'immu-nité à qui l'a sur soi : « Si vous en doutez, est-il ajouté, atta-chez la feuille à un chien, et tirez dessus. Le chien ne sera pas même blessé <sup>3</sup>. »

Cette prière est bien le type de la formule qui opère par une sorte de puissance miraculeuse, par la vertu des mots qui la composent; ce qui le prouve, c'est que, pour qu'elle agisse, il n'est pas nécessaire que celui qui en use se mette

1. P. Roure, *Au pays de l'Occultisme*, p. 309.

2. Outre le livre déjà cité du P. Gemelli, voir l'article de l'abbé Ch. Calippe : *Prières efficaces et porte-bonheur*, dans *la Revue du clergé français*, 1<sup>er</sup> février et 1<sup>er</sup> septembre 1917. Cet article contient de nombreuses variantes de cette prière, ainsi que le texte de plusieurs condamnations épiscopales qui se sont efforcées d'arrêter cette superstition.

3. Le P. Roure, *op. cit.*, p. 312.

dans tel ou tel état spirituel. Il suffit qu'il la copie, sans même y penser. Elle possède en elle-même une efficacité active; et celle-ci est bienfaisante, si la prescription est obéie, malfaisante, si la prescription n'est pas suivie; et le bonheur ou le malheur dont il s'agit n'ont rien de commun avec une préoccupation proprement religieuse. La formule qui, sous le nom de « la sauvegarde du soldat », a été mise, par les soins de distributeurs scrupuleusement anonymes, entre les mains de beaucoup de soldats catholiques anglais et qui est très apparentée à « l'oraison du Saint-Sépulcre », était présentée comme douée des plus admirables vertus : « Ceux qui la répèteront chaque jour ou l'entendront répéter ou la garderont sur eux ne mourront pas de mort subite, ne seront pas engloutis dans l'eau, ne tomberont point entre les mains de leurs ennemis à la bataille, et le poison n'aura nul effet sur eux. Si vous rencontrez quelqu'un pris d'une crise de toux, placez-la lui sur le côté droit, et il ou elle sera soulagé et remerciera Dieu. Et quiconque la répètera chaque jour sera averti de sa mort trois jours à l'avance <sup>1</sup>. »

Cette confiance en l'action automatiquement miraculeuse d'un rite ou d'une formule se présente sous des formes infiniment variées. On ne peut même pas essayer d'en énumérer les principales. Un infirmier, dont je sais à la fois la grande culture et la véracité, était, pendant la guerre, dans un service d'ambulance. Le chef du service se prétendait étranger à toute croyance religieuse et aimait à le répéter. Cela ne l'empêchait pas de porter, suspendue à son poignet par une chaînette, une médaille portant le chiffre 13. Il déclarait qu'il ne croyait pas du tout à l'efficacité de cette médaille, mais qu'il la portait pour faire plaisir

1. *Id.*, *Ibid.*

à sa mère. Il répétait volontiers : « Moi, je ne serai pas frappé. » Pourquoi ajoutait-il cela?... Il savait qu'un de ses infirmiers était, dans la vie civile, un pasteur. Lorsqu'on formait une équipe pour aller chercher des blessés sur le champ de bataille, et que le pasteur en faisait partie, il n'était tranquille qu'après s'être assuré que celui-ci « avait dit ses prières ». Il lui demandait de les « dire » avant de partir, et il n'était vraiment satisfait que lorsqu'il l'avait vu prendre et serrer dans sa poche son Nouveau Testament. Evidemment, dans un cas pareil, à l'efficacité mécanique des formules récitées s'ajoutait dans la pensée de cet homme, qui se donnait pour une forte tête, la considération particulière de la vertu secrète qui est attachée à une sorte de personnalité sacrée et à un livre également sacré.

Il y a une chose plus étonnante encore que tel ou tel de ces faits. C'est l'abondance avec laquelle on peut les recueillir, dès que l'enquête est un peu poussée.

#### IV

De toutes les participations mystérieuses qui intéressent si passionnément les non-civilisés, il n'en est sans doute pas une qui ne soit l'objet d'une croyance analogue dans les sociétés dites supérieures. Des liaisons occultes sont affirmées entre les phénomènes les plus hétéroclites, sans qu'on en ait jamais examiné les fondements. On les admet, parce que depuis un temps incalculable elles sont admises et que les formules s'en transmettent de génération en génération. Et ainsi, à côté de la notion d'un monde soumis à des lois scientifiquement observables, se maintient, en dépit de toutes les expériences, la vision imaginaire d'un

monde où tout arrive selon les lois qui se sont imposées jadis à des esprits dominés par des phénomènes affectifs, et incapables de discuter soit les suggestions de leur émotion, soit les explications fantastiques qui mettaient fin au trouble de leur pensée. Dans cette représentation du monde tout tient à tout, selon des rapports qui ont été inspirés par des rapprochements superficiels et qu'une crédulité impatiente d'obtenir une explication quelconque a tenus à l'abri de tout examen critique.

La loi de similarité y joue un rôle de premier plan, comme aussi celle qui suppose une communication persistante entre les choses qui ont été une fois unies ou simplement en contact. Ces liens occultes, on ne les discute pas, mais on y croit de toutes ses forces. On les affirme, par exemple, très constants entre la vie des hommes et cet astre qui, par ses phases régulières, a de tout temps intrigué l'humanité. Quand la lune décroît, pense-t-on dans beaucoup de campagnes d'Europe, il faut planter les plantes qui descendent dans la terre : carottes, raves, etc. Quand elle croît, il faut semer celles qui montent : céréales, légumes, etc. Pour des raisons analogues, il ne faut pas faire couper ses cheveux quand la lune décroît : ils risqueraient de ne plus pousser. Il faut les couper à la nouvelle lune, quand elle va commencer à croître : les cheveux, dans ce cas, sont assurés de continuer à pousser. Il faut de même tenir compte des phases de la lune, quand on veut guérir une dartre. Il faut aller, au moment où la lune décroît, cueillir une branche d'épine-vinette, sur laquelle on prononce une prière spéciale qui met les branches en rapport avec la personne intéressée. A mesure que la branche se flétrit, la dartre diminue. Quand la branche est entièrement sèche, la dartre a disparu. Un tel rapport peut être établi, entre un être humain et



un arbre ou un arbuste, que tout ce qui arrive à ce dernier intéresse le premier. Dans bien des pays, on plante un rosier le jour de la naissance d'un enfant et on le soignera tout particulièrement parce que l'état de prospérité de la plante aura son contre-coup sur la santé et le bonheur de l'enfant.

Les végétaux sont dans une relation si constante avec l'état de l'atmosphère qu'on leur demandera partout des révélations sur le temps probable. Dans bien des populations rurales, on recommande l'opération que voici : on sépare les couches d'un oignon, les petites cupules qui sont les unes dans les autres. On les range en cercle, au nombre de douze et l'on met sur chacune une pincée de sel. Chaque cupule représente un mois de l'année. Celle sur laquelle le sel fond rapidement révèle que le mois correspondant sera pluvieux; si le sel ne fond pas, ce sera un mois sec. Pour savoir à quel point du cercle fatidique commence l'année, on s'inspire du hasard en fermant les yeux et en désignant, au moyen d'une aiguille, une des cupules.

Quand des êtres ont été unis d'une certaine façon, par exemple un homme et ces bestioles si ingénieuses que sont les abeilles, on n'admettra pas qu'aucun lien n'existe entre les habitantes d'une ruche et leur propriétaire. Il importe donc, quand celui-ci meurt, d'en informer sans retard ses abeilles, et de leur dire à qui, désormais, elles appartiennent. Si cette précaution n'était pas prise, elles mourraient à la suite de leur propriétaire. On affirme également une relation profonde entre la personnalité d'un homme et le nom qu'il porte. Nous connaissons quelque part un jeune homme léger, insouciant et, pour tout dire en un mot, fêtard. Sa tante raconte qu'elle a reproché au père du jeune homme d'avoir donné à ce fils le prénom d'un oncle qui

avait mal tourné. Et elle affirme qu'il y a eu là une relation de cause à effet <sup>1</sup>.

On établira, enfin, un lien très ferme entre ce qui a touché le corps humain et ce corps lui-même. Dans l'Emmenthal (canton de Berne), on pratique souvent le rite que voici. Lorsqu'une personne est morte, on essuie consciencieusement ce qu'on appelle « la transpiration de la mort » ; cette opération achevée, on prend le linge employé pour cela et on l'attache au tronc d'un pommier à pommes douces. On le laisse là jusqu'à ce que, sous l'influence de la pluie, du vent ou du soleil, l'étoffe soit complètement détruite. Pendant tout le temps que dure cette décomposition du chiffon, l'amertume de la mort passe dans le pommier ou, mieux, est absorbée par sa douceur ; et une fois qu'il ne reste plus rien du morceau d'étoffe, on est convaincu que l'âme du défunt est tout à fait libérée du corps et que plus rien ne la sépare des félicités éternelles. Le parallélisme est rigoureux entre ce qui s'est passé dans la tombe et ce qui s'est passé sur l'arbre.

Dans un autre canton de la Suisse, on découpe en longues bandes le drap dans lequel une personne est morte ; on entoure avec ces bandes le tronc de quelques arbres, et ceux-ci héritent de la force occulte qui s'est communiquée à ces liens spéciaux.

Où arrêter une énumération qu'il ne serait que trop facile de continuer ? Ce qui nous intéresse sans doute ici le plus, c'est l'ensemble d'opérations magiques auxquelles, à l'aide de ces lois imaginaires, on peut procéder soit à

1. « Au Zambèze, me raconte M. Th. Burnier, j'ai vu un enfant malingre de cinq ou six ans dont on expliquait l'état maladif par le nom qu'il portait. On lui donna alors le nom d'un oncle bien portant et vigoureux : c'était disait-on, le meilleur moyen de le fortifier. »

l'égard de gens sur lesquels on désire exercer une contrainte, soit contre ceux dont on a peur ou auxquels, pour des raisons d'intérêt, on veut nuire. Exactement comme chez les non-civilisés, ce qui sert de fondement à ces opérations, c'est la confiance, tantôt en des vertus spéciales qui tiennent souvent au nom même porté par l'objet dont on se sert, tantôt en un lien qui continue d'unir un objet à la personne avec laquelle il a été en contact.

Dans l'East End de Londres, raconte le *Times* du 29 septembre 1916<sup>1</sup>, des jeunes filles demandent à une herboriste de leur vendre pour un penny de racine de tormentille; l'amant de l'une l'abandonnait : sur le conseil d'une sorcière, elle avait résolu de brûler la racine en question un vendredi à minuit, ce qui devait rendre le volage si malheureux qu'il reviendrait à celle qu'il avait quittée.

Ici, c'est bien le nom qui a suggéré l'emploi de la racine. Mais d'autres considérations entrent plus souvent en jeu. Dans une station balnéaire qu'on nous nomme, une femme de chambre fait, chaque mercredi, des opérations mystérieuses sur une vieille savate pour que les clients viennent nombreux et lui assurent de bons pourboires. Afin de pouvoir renouveler régulièrement cet acte, elle a soin de mettre de côté les savates qui sont laissées par les clients. C'est que la chaussure, en contact avec les pieds, est très imprégnée de la personnalité du porteur, comme le seraient ses vêtements et les déchets de son corps, ongles, cheveux, etc. Agir sur elle, équivaut à agir sur l'être vivant. La servante, par le moyen de la savate abandonnée par le voyageur, veut le contraindre à revenir à l'hôtel pour le

1. Cité par la *Gazette de Lausanne* datée du même jour et par la *Revue d'Ethnographie et des traditions populaires*, n° 18, 1924, p. 115.

grand bien de son portemonnaie <sup>1</sup>. Est-ce porter un jugement téméraire que de supposer que les voyageurs n'abandonnent pas si volontiers leurs savates et que la femme de chambre se permettait peut-être d'en détourner?

Une autre affaire, qui a eu sa conclusion devant les tribunaux, est celle des fanatiques qui ont entrepris de fouetter le curé de Bombon. Ce n'est pas la première fois que la presse s'occupe des énergumènes qui s'agitent autour de la concierge illuminée de Bordeaux, M<sup>me</sup> Marie Mesmin. Dès le mois de janvier 1920, les tribunaux ont eu affaire avec ces exaltés et il est bon de rappeler certains de leurs hauts faits. La dame Mesmin est aujourd'hui âgée de 58 ans. A plusieurs reprises, elle a cru être l'objet de maléfices. Dès sa jeunesse, elle a souffert, raconte-t-elle, des mauvais sorts que lui aurait jetés un amoureux éconduit. Plus tard, vers 1903, une voisine lui a également causé du mal, par des moyens étranges et qu'elle seule connaît. Enfin, son beau-père serait, d'après elle, décédé des suites de machinations magiques. Vers 1907, au cours d'un voyage à Lourdes, elle acheta une statue en plâtre de la Vierge. Elle la plaça dans la cuisine de sa loge et, chaque jour, fit ses dévotions devant elle. Et voici que, tout à coup, la statue se mit à pleurer. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des discussions que ce prétendu miracle provoqua, ni dans

1. Cf. *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*, 1923, n° 76, p. 172. Un ouvrage, paru à Berlin, en 1837, sur les croyances populaires en Prusse, affirme que, d'après bien des gens, quand on ne peut pas arrêter un voleur, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prendre un des vêtements qu'il a pu perdre dans sa fuite, et de le battre à coups redoublés. Le voleur tombera sûrement malade. « Cette croyance, dit Frazer citant cet ouvrage dans son *Rameau d'or*, est fortement enracinée dans l'esprit du peuple. Il y a quelque soixante ou soixante-dix ans, dans le village de Bérend, un homme fut surpris volant du miel. On roua de coups le manteau qu'il avait perdu dans sa fuite. Il l'apprit et fut si effrayé qu'il s'alita et mourut. »

l'histoire du centre de piété morbide qui, malgré les avertissements de l'archevêché, se constitua autour de la loge de Marie Mesmin. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est l'arrivée, dans ce cénacle, de l'archimandrite Saboungi, un Syrien qui, dès son arrivée, joua un rôle de premier plan. Cet individu assez suspect semble s'être vanté de posséder des pouvoirs surhumains. Il croyait aux maléfices, prétendait qu'on les pratiquait constamment en Orient, et affirmait lui-même qu'on faisait mourir les gens à distance. M<sup>me</sup> Mesmin l'accuse d'avoir découpé souvent des morceaux de soutane noire et des chiffons d'étoffe rouge en forme de poupées, d'avoir modelé des figurines de cire, et d'avoir fait sur ces images grossières des cérémonies mystérieuses. Elle ne manque pas d'attribuer à ces envoûtements quelques décès qui se sont produits alors. La querelle devint telle entre Saboungi, que l'on chargeait de toutes sortes d'horreurs, et Marie Mesmin, qui l'accusait de pratiquer sur elle des envoûtements criminels, que quatre amis de cette dernière décidèrent une véritable croisade contre le Syrien qui s'était réfugié à Nantes. C'étaient d'honorables Bordelais, un agent de change, un inspecteur de la sûreté générale, un violoniste et un employé d'assurances. Ils reprochaient à l'archimandrite d'avoir causé certainement la mort de plusieurs personnes, de faire souffrir Marie Mesmin et de l'avoir, par exemple, mordue à distance. Ils forcèrent la porte du Syrien, le bousculèrent, le jetèrent sur son lit et le fouettèrent d'importance. Puis ils firent une véritable perquisition dans son logement, cherchant les objets dont il se servait pour ses maléfices. « Comme Saboungi se refusait à nous rien livrer, a dit un de ces justiciers bénévoles, j'ai fouillé la pièce et découvert un crâne dans une armoire, ainsi qu'une partie des documents que nous étions venus chercher. Je

trouvai aussi des morceaux d'étoffe noire ou rouge provenant probablement de soutanes, mais n'ayant pas encore la forme de maléfice. A mon retour à Bordeaux, M<sup>me</sup> Mesmin m'a dit que Saboungi s'en servait pour découper la forme des personnages à qui il voulait nuire. Nous n'avons pas trouvé de poupées en cire, car Saboungi les jette au feu après les incantations. C'est ce qui explique certaines brûlures dont a souffert M<sup>me</sup> Mesmin. Du reste, M<sup>me</sup> Mesmin souffre continuellement des maléfices de Saboungi et a dû subir une grande opération. » Un autre inculpé confirme ce témoignage : « J'ajoute, dit-il, que tant que Saboungi a été malade, M<sup>me</sup> Mesmin a été délivrée de son obsession et s'est bien portée. Depuis qu'il va mieux, ses maux ont recommencé. Je suis sûr que moi et mes camarades sommes condamnés à mort par Saboungi et je crains pour ma famille <sup>1</sup>. »

1. L'archimandrite fouetté ne manqua pas de porter plainte. Il nous paraît intéressant de reproduire le jugement prononcé par le tribunal correctionnel de Bordeaux. Les termes en sont singulièrement modérés, si modérés même qu'ils semblent ouvrir la voie à des hypothèses favorables aux affirmations des inculpés :

« Attendu que les inculpés déclarent qu'ils ont flagellé l'abbé Saboungi pour faire cesser l'envoûtement de Marie Mesmin;

« Attendu que la préméditation est certaine; que chacun des inculpés avait eu soin, avant de partir de Bordeaux, de prendre l'objet qui lui était nécessaire pour obtenir le résultat désiré; que Parautel prit un tuyau de caoutchouc rempli de grains de plomb, que Floris avait acheté un fouet de chien, Berton une cravache en rotin (Perpignan) et Cardon avait des menottes dans sa poche;

« Attendu qu'en arrivant à Nantes ils ont assisté à la messe et ont communiqué, demandant à Dieu de leur donner la force d'accomplir leur mission, sans toutefois rendre leurs mains criminelles;

« Attendu que les quatre inculpés avouent les faits qui leur sont reprochés, s'en glorifient et déclarent que, le cas échéant, ils seraient disposés à les renouveler, mais soutiennent qu'ils ont agi en état de légitime défense d'autrui;

« Attendu que, pour que l'article 428 du Code pénal soit applicable, il faut que les coups aient été commandés par la nécessité actuelle de la légitime défense de soi-même ou d'autrui;

« Attendu qu'il ne peut s'agir de leur légitime défense personnelle, puisqu'ils ont expliqué qu'ils sont allés à quatre à Nantes, afin de pouvoir maîtriser l'abbé Saboungi;

C'est la même croyance aux envoûtements qui, six ans plus tard, devait mobiliser d'autres amis de M<sup>me</sup> Marie Mesmin contre un autre prêtre, l'abbé Denoyers, curé de Bombon. Un des individus ameutés contre le prêtre a expliqué avec précision quelle sorte de pouvoir il attribuait à cet ecclésiastique : « Je sais qu'il pratique les messes noires et

« Attendu que Marie Mesmin, n'étant pas à Nantes, le danger pour elle n'était pas à l'endroit où les coups étaient portés;

« Qu'ils ne pouvaient la défendre que d'un danger se produisant à distance;

« Attendu que, *dans l'état actuel de la science, il n'est pas certain que les maux dont se plaint Marie Mesmin aient été causés par les maléfices de l'abbé Saboungi*, et que sa vie ait été en danger ;

« Qu'il n'est pas certain, d'autre part, que les moyens employés par les inculpés pour sa défense soient de nature à faire cesser les douleurs qu'elle ressent;

« Attendu que l'abbé Saboungi s'est porté partie civile et conclut au paiement de la somme de vingt-cinq mille francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice qui lui a été causé;

« Attendu que le principe de la demande est justifié par les certificats médicaux versés aux débats; que le Tribunal possède des éléments suffisants d'appréciation pour fixer le préjudice subi à cinq cents francs, l'attitude de l'abbé Saboungi n'étant pas dans l'affaire à l'abri de tout reproche;

« Par ces motifs, le Tribunal, après délibéré, déclare de Floris, Parautel, Berton et Cardon coupables des faits qui leur sont reprochés; dit qu'ils n'ont pas agi en état de légitime défense d'eux-mêmes ou d'autrui; les condamne chacun à la peine de trois mois d'emprisonnement avec sursis, et statuant sur les conclusions de la partie civile, les condamne solidairement à payer à l'abbé Saboungi la somme de cinq cents francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice qu'ils lui ont causé;

« Condamne la partie civile aux dépens, sauf recours ».

C'est nous qui avons souligné quelques mots de ce jugement. Ces mots ont été certainement empruntés à un autre jugement prononcé le 4 février 1851 par le tribunal de simple police de Yerville. Tout le monde sait qu'un jugement de ce genre ne fait pas jurisprudence. Mais celui-ci a eu la plus extraordinaire fortune. Il est cité comme une autorité de premier ordre, dans tous les ouvrages qui traitent de magie. Il a contribué à répandre, dans un public souvent très ignorant, une légende d'après laquelle des faits surnaturels auraient été reconnus en quelque sorte officiellement. Cité avec complaisance par des auteurs de valeur très différente, il a certainement influencé le jugement de Bordeaux qu'on vient de lire. Il est tout simplement prodigieux — nous n'en dirons pas davantage — qu'un document de ce genre, qui n'a aucune valeur juridique, ait pu être pris en considération par un tribunal correctionnel. On trouvera, dans le *Mercur de France* de 1920 (1<sup>er</sup> août, p. 678-682) le texte complet de ce jugement ainsi que les circonstances dans lesquelles il a été prononcé.

l'envoûtement... J'ai constaté moi-même, d'ailleurs, un maléfice de sa part, aujourd'hui même, puisque en entrant à l'église j'avais posé mon chapeau sur un banc, et qu'au moment où je sortais de la sacristie, après la scène de la flagellation, mon chapeau avait disparu. » La conviction de l'énergumène est que le curé l'a pris et que, désormais, il pouvait diriger contre lui toutes sortes de maléfices. Quand ils pensent au curé Denoyers, tous ces gens raisonnent comme des nègres ou des Canaques. Ils s'accordent tous pour déclarer aux journalistes : « C'est un mauvais prêtre; c'est un méchant homme. Mais il est savant, c'est le plus grand magicien de l'époque! Il peut faire mourir quelqu'un en vingt-quatre heures, avec ou sans souffrances, comme il veut. » Et l'un après l'autre, à l'instruction, ils précisent leur accusation <sup>1</sup> : « Mon père, dit une jeune fille, est décédé en août 1925, étant officier en Syrie... M<sup>me</sup> Mesmin m'a dit que c'était l'abbé Denoyers qui en voulait à maman, et avait causé cette mort. D'autre part, d'après M<sup>me</sup> Mesmin, l'abbé Denoyers correspondait avec l'abbé Saboungi, et ce seraient eux qui auraient déclenché la guerre de Syrie. » — « A partir du moment où elle (Marie Mesmin) rencontra l'abbé Denoyers, dit un autre témoin, elle a commencé d'aller plus mal. Puis, peu à peu, les souffrances se sont aggravées et, à l'heure actuelle, elle est encore très malade... Je l'ai souvent entendu crier, au comble de la souffrance : « Mais

1. Toutes les citations qu'on va lire ont été prises textuellement dans les procès-verbaux de l'instruction. Je tiens à dire ici à M<sup>e</sup> Maurice Garçon toute ma gratitude pour la bienveillance avec laquelle il m'a permis de consulter les pièces essentielles de ce procès. — Pendant que je corrige les épreuves du présent livre, je reçois une brochure, *le Second procès de la Vierge qui pleure* (tirage à part du *Mercur de France*, 15 juillet 1927) dans laquelle M<sup>e</sup> M. Garçon, sous le pseudonyme de Jules Mauris, a raconté à nouveau toute l'affaire avec une grande richesse de documents et une rare précision juridique.



sortez donc cet abbé Denoyers, c'est lui qui me tue! » — « Depuis quinze mois, dit un autre, l'état de Marie Mesmin s'est bien aggravé. Elle a été administrée plusieurs fois. Elle a fréquemment sur tout le corps des traces de blessures qui paraissent provenir de coups de canifs. Ces blessures déterminent l'apparition de boutons pointillés blancs qui deviennent rouge de feu et la font atrocement souffrir. » — « Elle m'a déclaré, dit un autre encore, que dans ses souffrances elle voyait l'abbé Denoyers auprès d'elle lancer le maléfice et qu'elle était effrayée de cette présence surnaturelle... Personnellement, j'ai été victime des pratiques maléfiques de l'abbé Denoyers. Sur le coup de minuit, je me sentais tourner dans mon lit. J'avais des malaises comme si je m'évanouissais et le lendemain, à table, j'avais des crises de fou rire. Je ne saurais vous expliquer sous quelle forme le maléfice m'apparaissait; mes enfants vous l'expliqueront mieux que moi. »

On demande à ces exaltés par quel moyen le curé de Bombon agissait contre eux. Ils se mettent alors à dénoncer toutes sortes de sortilèges. « Je me sentais déprimé, dit l'un d'eux, et je perdais mes phosphates. J'avais des varices et, malgré les soins médicaux qui m'étaient donnés par deux médecins..., mon état restait stationnaire. J'avais l'impression que le maléfice s'abattait sur moi avec force. C'étaient les oiseaux qui l'apportaient. » Sur ce dernier point, un autre témoin précise encore : « Nous voyions, dit celui-ci, des petits oiseaux venir chaque jour déposer le maléfice dans le jardin de Marie Mesmin; et lorsque Marie Mesmin marchait ensuite sur leurs excréments, elle sentait tout de suite les atteintes du mal. Car ces oiseaux étaient envoyés par l'abbé Denoyers. »

Dans ce cénacle affolé, comme en Afrique et en Océanie,

on vit dans une terreur obsédante. On croit que rien n'est naturel et que tout est produit— le bien comme le mal — par des puissances mystérieuses; et presque toujours ces pouvoirs occultes sont ceux d'un esprit. Pour qui est dominé par une croyance de ce genre, la grosse affaire, c'est de se garantir contre la malveillance de ces interventions cachées. C'est là ce qui anime les flagellants de Bombon contre le curé. Ils l'accusent d'être possédé d'un esprit qui leur veut du mal. Il n'en faut pas plus pour les mobiliser contre lui. Pourquoi l'ont-ils battu comme plâtre? Tout simplement pour extraire le démon de son enveloppe corporelle. « Je voulais, dit l'un d'eux, lui faire retirer ses maléfices, et cette pratique est conforme aux prescriptions de la théologie. » — « Qui vous l'a appris, lui demande-t-on? » — « J'ai toujours entendu dire, réplique-t-il, dans les milieux que je fréquente, que la flagellation était le seul moyen de frapper les démons. »

Au fond des consciences obscures dont nous venons d'analyser les émotions, s'agitent les passions que Coillard a notées sur les bords du Zambèze et qui donnaient lieu à tant d'atrocités parmi les populations vivant dans la terreur des sorciers et des esprits. « Je n'ai pas de regrets, déclare un des inculpés de Bombon. Si l'abbé avait voulu cesser ses maléfices, nous ne serions pas venus. Il n'a pas voulu nous laisser en paix. J'estime avoir fait mon devoir en lui infligeant ce châtement. Notre décision a été surtout dictée par l'état de Rose Moreau, qui est devenue folle à la suite des pratiques maléfiques exercées contre elle par l'abbé Denoyers, et aussi par l'état de Marie Mesmin qui passait par des alternatives de santé et de douleur que nous étions impuissants à conjurer par les prières et par les messes. » — « Je ne regrette pas ce que j'ai fait, déclare un autre inculpé,

car la fessée que nous avons infligée à l'abbé n'est rien en comparaison du mal que lui-même a fait à Marie Mesmin et à nous tous. Je l'ai frappé, après que je me suis rendu compte que les autorités civiles et ecclésiastiques se désintéressaient de notre sort. J'estime que, lorsque les autorités refusent de nous protéger, nous avons le droit de nous faire justice nous-mêmes. »

Voilà bien, sous la suggestion d'une peur exaspérée, ce qui décide l'individu à prendre l'initiative de sa propre défense et de sa vengeance.

## V

Il faudrait peu de chose pour qu'une flagellation, même brutale, fût remplacée par des violences encore plus graves. Terreur, fureur, meurtre, n'y a-t-il pas des cas où le passage serait aisé d'un terme à l'autre?

Dans son ouvrage sur *Le Diable*, M<sup>e</sup> Maurice Garçon énumère un certain nombre de ces cas de frayeur panique et de cruauté. En 1824, à Bournel, en Lot-et-Garonne, une femme passait pour sorcière. Deux voisins décidèrent de la brûler vive. On la sauva à temps, et les voisins furent condamnées par le jury au carcan et à la réclusion. Le 21 septembre 1836, à Laval, un vieillard accusé d'avoir maléficié un enfant fut abominablement torturé. En 1836 encore, à Méry, une femme Sestre fut martyrisée sur le conseil du médecin, qui déclara que la sorcellerie pouvait seule expliquer une épidémie. En 1843, à Chanceaux, à huit kilomètres de Tours, une famille Avril subit l'assaut de voisins qui voulaient la tuer en raison de ses maléfices <sup>1</sup>.

1. *Le Diable*, p. 141-142.

La même terreur provoque partout les mêmes réactions. A San-Remo, en 1922, la mère d'un enfant malade, au lieu de consulter un médecin, a recours à une sorcière pour connaître l'auteur du maléfice dont souffre son enfant. « Prenez le foie d'une poule blanche, répond la sorcière, placez-le dans une casserole neuve que vous aurez achetée sans marchander. Saupoudrez d'une quantité assez importante d'épingles, ajoutez le maillot du bébé et faites mijoter le tout jusqu'à ce que vous entendiez des bruits de pierrailles, des gémissements et des sons de cloche. » Avant d'appliquer l'ordonnance, la sorcière pratiqua sur l'enfant des passes mystérieuses, prononça des phrases cabalistiques et déclara que le mal venait des enchantements d'une voisine. Cette dénonciation mit immédiatement en branle toutes les imaginations. Une peur folle s'empara de toute la famille à la pensée que la misérable criminelle pourrait pénétrer dans la chambre de l'enfant. De fait, celle-ci, qui ne savait rien de l'accusation et qui voulait témoigner sa sympathie, se présenta à la porte. Le petit malade, que l'on avait sans aucun doute épouvanté, se dressa sur son lit, prononçant des malédictions contre elle, et toute l'assistance affolée vit des choses extraordinaires : des plats changèrent de place; la lumière s'éteignit et se ralluma, etc. Naturellement, on se jeta sur la visiteuse, on la roua de coups, et elle échappa à grand'peine. Le tribunal de San-Remo devant qui l'affaire fut portée estima tout simplement que la malheureuse voisine innocente avait été rouée de coups par des parents terrorisés<sup>1</sup>.

1. *Revue d'Ethnographie et des traditions populaires*, n° 18, 2<sup>e</sup> semestre de 1924, p. 115. Voici un cas observé et raconté par quelqu'un qui me touche de près. Les événements se passent dans une commune du Bas-Rhin : « Une enfant avait la diarrhée depuis quelques semaines et le docteur ne trouvait pas la cause de sa maladie. Aucun médicament n'amenait d'amélioration. La petite finit par refuser toute nourriture. A ce moment, sa mère vit une de ses cousines qui lui conseilla fortement d'aller voir un homme du village, la même histoire

A la crainte hallucinante des sortilèges correspond fatalement le rêve obsédant de se défaire de l'homme ou de la femme dont on sent peser sur soi la haine. Un jour, en Normandie, un pasteur que je connais bien rencontre, aux environs de la localité qu'il habite, dans un chemin creux, une famille de ses paroissiens. Ils avaient tous, suspendu à leur cou, un petit sachet mystérieux et se tenaient groupés autour d'un des leurs armé d'un fusil. Pressés de questions, ils confessèrent qu'un ennemi travaillait, par des moyens mystérieux, à les tuer, et qu'ils voulaient, eux, se débarrasser de lui avant qu'il ne parvînt à ses fins. Le pasteur dut employer toute son autorité pour leur faire reporter le fusil chez eux. Il n'a pas été sûr de les débarrasser vraiment, par ses paroles, ses objurgations et ses raisonnements, des craintes que toute une tradition leur inspirait, mais il est sûr d'avoir empêché, ce jour-là, un meurtre. Le moindre incident aurait suffi pour précipiter les événements.

Un collègue de ce pasteur, que je connais aussi très intimement, a été mêlé à une histoire dont tous les détails soigneusement vérifiés sont d'un intérêt puissant. Il reçoit un jour une lettre de paroissiens qui habitent une petite localité

lui étant arrivée pour son bébé à elle. On alla donc chez ce « sorcier » qu'on appelle plutôt « voyant ». Cet homme, dès qu'il eut l'enfant devant lui, expliqua de quoi il s'agissait. Il dit qu'une femme du village avait jeté un sort à l'enfant. Il ne savait pas quelle femme; mais si les parents repartaient avec l'enfant et immédiatement l'enfermaient dans une chambre obscure en la privant de nourriture, si sa mère seule allait de temps en temps voir ce qu'elle faisait, et tout cela dans le plus grand secret, la femme qui avait jeté le sort finirait par venir demander des nouvelles de la petite; ainsi elle se dénoncerait et le charme serait rompu. J'ai demandé ce qui pousserait la femme à venir ainsi. Il paraît que ces jeteuses de sort souffrent violemment à partir du moment où on va voir le voyant et elles ne sont soulagées que si elles viennent se dénoncer ainsi elles-mêmes. Au bout de trois jours, dans le cas présent, une femme est venue demander des nouvelles de l'enfant. Instantanément, a-t-on affirmé, la petite a été guérie et a demandé de la nourriture. On ne s'est pas demandé si la cessation de cette diarrhée infantile n'avait pas été due à une diète de trois jours. »

de Normandie. Cette famille est composée de trois personnes : une mère veuve, une fille et un fils. Le fils, dont la vie était assez accidentée, était marin. C'est lui qui avait écrit la lettre. Il demandait au pasteur de recevoir sa sœur et de lui donner la Sainte-Cène. Le pasteur explique que les choses ne se passent pas ainsi et que la communion se prend au temple et avec la communauté. Une seconde lettre arrive, suppliant le pasteur de répondre favorablement : « Il s'agit d'une question de vie ou de mort pour ma sœur, ma mère et moi-même. » Cette phrase étrange pique la curiosité du pasteur. Il annonce sa visite : il viendra à bicyclette et vers sept heures du soir. Ici une coïncidence se produit. Le pasteur venait de faire mettre sur sa bicyclette des pneus nouveaux dits « increvables » ; or, l'ouvrier qui les avait montés y avait introduit subrepticement deux aiguilles pour voir s'ils étaient réellement increvables. En cours de route, l'accident prévu se produit : d'où un retard de trois quarts d'heure. En arrivant, le pasteur trouve une famille en alarme et qui commentait avec vivacité son retard. Il s'excuse, explique ce qui lui est arrivé, et son hôte de s'écrier : « Monsieur, si vous êtes venu, c'est que Dieu est avec vous et avec nous. Vous ne deviez pas pouvoir arriver ; vous êtes le plus fort. » Les visages étaient bouleversés, les yeux agrandis par la peur. La famille se met à table. Le marin raconte alors que, depuis quelque temps, il y a des morts étranges qui se produisent, tant parmi les hommes que parmi les bestiaux. « Les cadavres, dit-il, deviennent tout noirs. » — « C'est une épidémie, dit le pasteur. » — « Les médecins ne savent pas ce que c'est, mais nous, nous le savons. Il y a ici un vicaire qui dit des messes noires. Quand il dit une messe noire et que, de son côté, le sorcier fait une de ses manigances, on meurt. Or, nous savons qu'une messe noire va

être dite contre nous. Alors j'ai pensé qu'il fallait, à tout prix, opposer à cette messe sacrilège la communion du Christ. Comme je suis un indigne pécheur, j'ai pensé que ma sœur qui est pure pouvait communier. En nous refusant la communion, vous nous condamnez à mort. » Le pasteur recommence à expliquer que la demande qu'on lui fait est irréalisable; mais il veut des informations plus précises. A ses questions, le marin réplique chaque fois : « Je ne peux pas répondre; si je vous expliquais les choses, je tomberais mort. » Pour le décider à parler, il ne fallut pas moins que la menace de l'abandonner, lui et sa famille, à ce qui pouvait arriver. Il dit alors qu'on leur a montré leur ennemi dans une carafe et qu'on les a prévenus qu'une messe noire allait être célébrée contre eux. Cet aveu fait, le marin est bien obligé de constater qu'il n'est pas tombé mort. Cela l'enhardit à dire qu'« on » lui a donné, comme signe du sortilège en train de s'accomplir, le fait d'une araignée qui, chaque soir, fait son apparition à la même heure au plafond de la chambre à coucher. Là-dessus, nouveau refus de dire qui a montré tout cela. Nouvelle menace d'abandon. Le marin dénonce son informateur et, une fois de plus, il constate qu'il ne tombe pas mort. Le pasteur fait porter, à partir de ce moment-là, tout l'effort de ses exhortations à mettre bien dans la tête de ses interlocuteurs que la puissance mauvaise à laquelle ils croient ne peut rien contre quiconque met sa confiance en Dieu. Il travaille à détruire la peur dont tous ces gens sont secoués. Il finit par leur dire : « Quand vous verrez l'araignée, vous la tuerez ». — « Mais, Monsieur, s'écrie le marin, si je tue l'araignée, je tomberai mort. » — « Vous n'êtes pas tombé mort quand vous m'avez dit ce que je vous demandais l'autre jour. » Quelques jours après, le pasteur reçut une lettre disant à peu près ceci : « Je me suis chargé

moi-même de tuer cette araignée. J'ai senti une sueur froide; mais, maintenant, nous nous sentons délivrés. Nous nous savons sous la protection de Dieu et nous vous remercions. » Ici encore, en supprimant la peur, on a supprimé ce qui n'aurait pas tardé à mettre de braves gens sur la pente glissante qui les aurait conduits au crime.

Et combien y en a-t-il qui glissent sur cette pente?

Les cas que nous venons de voir sont tout à fait typiques. Mais ils restent individuels; s'ils sont contagieux, c'est dans un cercle restreint. On commence pourtant à y distinguer comment les passions provoquées tendent à se communiquer de proche en proche.

En 1925, à Uttenheim (Bas-Rhin), le garde-champêtre Joseph Sur et toute sa famille, c'est-à-dire sa femme et ses sept enfants — dont l'aîné a 25 ans — se croient victimes de maléfices. Le point de départ des hallucinations qui deviennent peu à peu collectives est dans l'état mental d'une des filles âgée de vingt-cinq ans, qui s'est plainte la première des phénomènes mystérieux que, l'un après l'autre, tous les membres de la famille se figurent constater à leur tour. Tout le village bientôt connaît les histoires qui se colportent. La famille Sur accuse plusieurs jeunes gens et jeunes filles qu'elle désigne; d'où maintes discussions et querelles, les prétendus sorciers étant peu satisfaits de la réputation qu'on leur fait. Dans la soirée du lundi de Pâques, 13 avril, Sur père, averti que l'un de ses fils a été menacé à l'auberge par deux des sorciers, Boespflug et Marbach, emprunte un fusil de chasse. Accompagné par trois de ses fils, il se dirige vers la maison de Boespflug. Celui-ci, suivi de Marbach, sort dans sa cour et interpelle les surveillants. Sur tire sur Marbach qui tombe foudroyé. Un examen médico-légal ne constate chez Sur aucune maladie mentale.



D'ailleurs, incarcéré et, par là même, tenu à l'écart de celle qui a troublé toute la famille, et sous les admonestations de l'aumônier de la prison, il perd la croyance aux sorciers dans laquelle, obstinément, toute sa famille persiste. Il regrette son acte. Il explique que, s'il n'a pas voulu avoir d'explication préalable avec sa victime, c'est qu'il lui répugnait de parler à un sorcier. Mais il prétend que ce n'est pas en tant que sorcier qu'il a voulu le tuer. Il défendait seulement son fils menacé. Le jury ayant admis l'excuse de provocation et écarté la préméditation, Sur est condamné à deux ans de prison. Ce cas montre bien comment, dans un groupe déterminé, la terreur peut devenir collective, et collectives également les passions qui aboutissent à un meurtre <sup>1</sup>.

En mars 1926, près de la Louvière, en Belgique, le fils d'un boulanger de Maurage étant malade, l'idée surgit qu'il était victime d'un mauvais sort. Elle s'imposa peu à peu à un groupe d'amis et provoqua parmi eux une vive agitation. Un individu plus échauffé que les autres, Achille B., suggéra que, pour rompre le charme, il fallait régler son compte à la

1. Le magistrat du Bas-Rhin, à qui je dois cette histoire, a fait, à l'occasion de l'incident, une petite enquête sur les croyances qui règnent dans ce milieu. Il a recueilli, auprès de sa jeune domestique, originaire des environs de Saverne, les récits suivants : « Les vaches de son père ne donnaient plus de lait. On soupçonne une voisine de leur avoir jeté un sort; c'est une sorcière, car on a vu chez elle un bénitier où trempait une patte de poule. Un soir, le père voit dans l'écurie une chatte qui bondit sur le dos des bêtes. Il la frappe d'un bâton. Le lendemain, on apprend que la voisine a l'épaule luxée. — Le curé du village porte l'extrême-onction à une mourante. C'est la nuit. Une chatte bondit sur lui et le griffe au visage. Il s'en débarrasse et lui jette une pierre qui atteint l'animal à la patte de derrière gauche. Le curé arrive chez la malade; on découvre qu'elle a la jambe gauche cassée. — Le curé ne dirait pas sa messe sans avoir vérifié qu'aucun objet ne se trouve sous la nappe d'autel. En effet les sorciers ont l'habitude de placer ainsi des objets divers qui, ayant été consacrés, servent aux sortilèges. » Il faut noter que, dans les hallucinations collectives de la famille Sur, les êtres humains qui se transforment en chats pour se coucher sur la poitrine de leurs victimes et les opprimer, jouent un grand rôle. Comparez ces croyances avec celles qui, au Congo, sont relatives aux hommes-tigres (Voir plus loin, appendice I).

personne coupable de ce maléfice. Mais on ne savait à qui s'en prendre. On s'arrêta à un moyen étrange de divination : la coupable serait certainement la première femme qui passerait, tel jour et à telle heure, devant le cimetière; c'est elle qu'il fallait saisir; une fois arrêtée, elle devait être conduite chez le boulanger et être rôtie dans le four. Les énergumènes s'embusquèrent, s'emparèrent de la première femme qu'ils virent s'approcher et qui n'était autre que l'épouse d'un honorable médecin bruxellois. Ils l'emmenèrent de force chez le boulanger et, là, s'apprêtèrent à lui infliger le supplice qui devait mettre fin au prétendu maléfice. Le boulanger hésita devant l'acte qu'on voulait lui faire commettre. Il déclara que son fils allait mieux et il fit relâcher M<sup>me</sup> P. Que se serait-il passé en d'autres temps? Dans un milieu ou à une époque où la croyance à la magie et à la sorcellerie serait une croyance générale, les émotions suscitées par des cas pareils se répandraient rapidement dans une vaste zone et provoqueraient des réactions collectives.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le moine Guibert de Nogent est, avec son cousin Lysiard, évêque de Soissons, juge dans un procès instruit contre deux hérétiques, les frères Evrard et Clément, du village de Bucy, dénoncés par une vieille matrone qu'ils avaient ensorcelée pendant plus d'un an et par un diacre qui prétendait les avoir entendus proférer de méchants discours. Les cérémonies qu'on leur attribue sont tout simplement monstrueuses. Ce sont celles qui, de tout temps, ont été attribuées aux hérétiques. Le procès était difficile à instruire. Quand on les interrogeait, les coupables répondaient, simples d'esprit qui croyaient que le royaume de Dieu leur était réservé : « Ne cherchez pas, au nom de Dieu, à sonder si profondément nos idées; nous croyons tout

ce que vous dites! » On n'arrivait pas à les convaincre d'erreur. Cependant, il fallait les éprouver : on décida de les jeter dans une cuve pleine d'eau. Après avoir reçu la sainte communion, ils jurèrent n'avoir jamais rien dit, cru et enseigné de contraire à la foi chrétienne. Clément, jeté dans le bassin, surnage. L'évêque ne savait quel parti prendre. Il s'en rapporta au synode de Beauvais. Le peuple des fidèles avait moins de scrupules. Pendant l'absence de Lysiard et de Guibert, il courut à la prison, enleva les frères hérétiques et, sur un bûcher élevé en dehors de la ville, les brûla. La question était tranchée<sup>1</sup>. Ne l'est-elle pas partout et sans hésitation, pour peu que le milieu n'offre pas plus de résistance à la contagion mentale? Dans la Russie, revenue dans les tristes jours d'aujourd'hui en plein Moyen-Age, n'a-t-on pas vu, à Vologda, la foule assiéger le Musée où, disait-on, le diable était enfermé dans un bocal<sup>2</sup>?

Les terreurs qui peuvent s'emparer d'un groupe et les réactions violentes qu'elles inspirent n'aboutiraient-elles pas, chez nous, à des gestes analogues si elles ne se heurtaient presque immédiatement à l'opposition du milieu? Elles sont entravées dans leurs manifestations et, par suite, affaiblies.<sup>3</sup> Leur puissance d'entraînement est donc infini-

1. Bernard Monod, *Le moine Guibert et son temps*, p. 210-214.

2. Serge de Chessin, *l'Apocalypse russe*, 1922 (Avant-propos, p. III).

3. Tarde emprunte aux mémoires de Gisquet, préfet de police sous Louis-Philippe, un exemple curieux de ces épidémies de peur et de colère : « En avril 1832, à Paris, au paroxysme de l'épidémie cholérique, « des bruits « répandus et propagés dans tout Paris avec la rapidité de l'éclair, attribuèrent au poison les effets de l'épidémie, et firent croire aux masses toujours « impressionnables dans de pareils moments, que des hommes empoisonnaient « les aliments, l'eau des fontaines, le vin et autres boissons... En peu d'instant, des rassemblements immenses se formèrent sur les quais, sur la place « de Grève, etc., et jamais peut-être on ne vit à Paris une si effroyable réunion « d'individus exaspérés par cette idée d'empoisonnement et recherchant les « auteurs de ces crimes imaginaires. » C'était tout simplement un délire collectif de la persécution. « Toute personne munie de bouteilles, de fioles,

ment plus réduite que chez les non-civilisés où rien de constitué, d'organisé, ne s'oppose à leur rayonnement. Mais, si les circonstances étaient les mêmes, les actes inspirés par la panique ne seraient-ils pas identiques ?

« de paquets de petit volume, leur paraissait suspecte; un simple flacon pouvait devenir une pièce à conviction aux yeux de cette multitude en délire. » Gisquet a parcouru lui-même « ces masses profondes, couvertes de haillons », et, dit-il, « rien ne peut rendre tout ce que leur aspect avait de hideux, l'impression de terreur que causaient les murmures sourds qui se faisaient entendre ». Ces affolés sont devenus facilement des massacreurs. « Un jeune homme, employé au ministère de l'intérieur, fut massacré, rue Saint-Denis, sur le seul soupçon d'avoir voulu jeter du poison dans les brocs d'un marchand de vin... » Quatre massacres eurent lieu dans ces conditions... Scènes analogues à Vaugirard et au faubourg Saint-Antoine. Ici, « deux imprudents fuyaient, poursuivis par des milliers de forcenés qui les accusaient d'avoir donné à des enfants une tartine empoisonnée ». Les deux hommes se cachent à la hâte dans un corps de garde; mais le poste est dans un instant cerné, menacé, et rien n'aurait pu empêcher en ce moment le massacre de ces individus, si le commissaire de police et un ancien officier de paix n'avaient eu l'heureuse idée de se partager la tartine aux yeux de la foule. « Cette présence d'esprit fit aussitôt succéder l'hilarité à la fureur. » (G. Tarde, *L'opinion et la Foule*, p. 187-188). Il y a bien eu là un affolement collectif proche parent de ceux que la peur de la sorcellerie provoque en d'autres milieux.

## CHAPITRE V

### AU SEUIL DE LA MAGIE

Comment s'expliquer ces phénomènes troublants? — Il ne semble pas que la survivance rende compte de tout.

- I. — Origine de la magie d'après l'école ethnologique anglaise. — Associations d'émotions. — Psychologie du joueur : conscience individuelle et suggestion du milieu.
- II. — L'expression du désir et les efforts de réalisation. — Emotion et préoccupation égocentrique.
- III. — La loi du moindre effort. — Abandon de la décision à des circonstances extérieures. — Les événements qui se produisent en série. — La recherche de l'équilibre mental.
- IV. — Les révélations de la maladie. — Obsessions et psychasthénie. — Les moyens de défense des obsédés et des persécutés.
- V. — Nécessité de compléter la psychologie de l'adulte par celle de l'enfant. — Observations multiples. — Procédés de l'enfant qui veut se rassurer. — Finalisme anthropocentrique et artificialisme.
- VI. — Le réalisme nominal chez l'enfant. — Le nom exprime pour l'enfant l'essence de la chose. — Les assemblages de mots : récits et formules. — Une forme spéciale de la causalité. — La vertu des mots et des phrases.
- VII. — L'enfant et l'action efficace à distance. — La magie par similarité. — Esquisse de la magie sympathique. — L'enfant et l'ubiquité.

Comment s'expliquer ces phénomènes dont on pourrait remplir des volumes et dont on ne donne ici que quelques exemples? On prononce volontiers le mot de survivance. Il s'agit, en effet, dans bien des cas, de pratiques ou de croyances qui remontent à des temps extrêmement éloignés, qui se sont transmises de siècle en siècle et qui sont, pour

ainsi dire, juxtaposées ou sous-jacentes à nos autres opinions, à celles que nous avons en tant que civilisés. Il serait sans doute aisé de l'établir pour un certain nombre de ces pratiques et de ces croyances qui, depuis des millénaires, sont enseignées de génération en génération. Mais les cas ne sont pas rares où l'on a l'impression d'être en présence, non pas d'idées ou d'actes légués d'une façon visible par le passé, non pas en présence d'une tradition dont il serait possible de suivre, à travers les âges, l'existence continue, mais d'idées ou d'actes qui sont, en quelque sorte, réinventés par les individus en qui nous les relevons avec étonnement. Si cette impression est exacte, ce qui fut réapparaît alors, non point parce qu'il n'a jamais cessé d'être, mais en suite d'une sorte de création spontanée. La théorie de la survivance n'est pas fautive de tous points, mais la vérité complète est sans doute beaucoup plus intéressante que cette vérité partielle.

## I

La croyance à la magie tient-elle, comme on l'a cru longtemps, — comme l'affirme encore, en particulier, l'école ethnologiste anglaise — à un usage défectueux du principe de causalité? Est-elle le résultat d'une induction hâtive, d'associations précipitées des idées, de ce mécanisme intellectuel inconscient qui est à l'origine du sophisme bien connu *post hoc, ergo propter hoc*? Il ne serait point trop difficile de trouver des faits confirmant cette hypothèse. Mais il y en a beaucoup d'autres dont celle-ci ne rend pas compte. Avant de l'appliquer au non-civilisé, constatons qu'elle ne suffit pas à expliquer ce qui se passe chez nous.

Reprenons une des superstitions qui ont été déjà rencontrées. Il ne faut pas, nous dit-on, allumer trois cigarettes avec une même allumette. Par extraordinaire, cette superstition est une de celles dont l'origine nous est bien connue. Elle ne date pas de loin, tout simplement de la guerre anglo-boër. Les Boërs, on le sait, sont d'excellents tireurs. Si un soldat anglais allumait rapidement sa cigarette avec une allumette, l'ennemi n'avait guère le temps de le viser. Si la même allumette brûlait assez longtemps pour allumer une seconde cigarette, le danger devenait plus grand. Mais si on faisait durer la clarté nécessaire pour allumer une troisième cigarette, il y avait beaucoup de chances qu'un des membres du trio recût une balle dans la tête. De là, des émotions qui, se répétant un certain nombre de fois, s'imposaient à l'esprit. Il s'établissait une association automatique entre cette émotion et le fait qui la précédait régulièrement. La conviction s'est imposée, dans les troupes de l'Afrique australe, que l'opération était décidément dangereuse. Elle a gagné, sans autres explications, tous les soldats des différentes armées anglaises. Quand les Britanniques sont venus au secours de la Belgique et de la France, ils ont transporté avec eux, sur le continent, cette croyance irraisonnée. Et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi ils l'ont transmise à leurs nouveaux camarades. Ce qu'il faut considérer, c'est l'état mental de ces Européens auxquels on fait part de cette expérience. Ces Européens vivent, au front, dans une incertitude quotidienne. Ils ont beau être très maîtres d'eux-mêmes, il n'y en a pas moins, à l'état plus ou moins conscient ou subconscient, un élément affectif au fond de leur existence. Ils sont tout prêts à admettre les précautions à prendre contre ce danger. Ce n'est pas qu'au début l'on croie beau-

coup à l'efficacité de cette précaution, mais on répète l'adage qui maintient chez nous tant de pratiques plus ou moins superstitieuses : « Après tout, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. » Quand on a répété cet adage un certain nombre de fois, on fait sienne la pratique qu'il justifie. Puis la pratique réagit à son tour sur l'état mental; et des gens, parfaitement équilibrés, ne sont plus bien sûrs qu'il n'y ait pas un danger caché dans le fait d'allumer trois cigarettes avec une seule allumette. Et ils transportent cette crainte vague, du front, où elle n'est pas sans raison, dans les salons où elle ne signifie plus rien.

J'ai montré ailleurs <sup>1</sup> comment des individus initiés, au moins dans quelque mesure, aux méthodes scientifiques, et habitués à supposer toujours entre les phénomènes le jeu de lois simplement naturelles, oublient soudain, dans certaines circonstances, toute leur culture et descendent au rang des fétichistes de la grande forêt tropicale. Monaco et toutes les autres stations de jeux de hasard sont, dans notre Europe civilisée, de prodigieux marchés de fétiches. Il ne faut pas hésiter à mettre ces faits en relation avec la désagrégation de l'énergie intérieure qui se produit fatalement dans ces milieux anormaux. Le joueur se targue d'être séduit par l'attrait du risque; mais il se flatte inconsidérément. La séduction du danger, que certains hommes ressentent bien et dont ils n'ont pas tort d'être fiers, n'a aucun rapport avec ce qui meut le joueur. Elle tient souvent à la joie attendue du triomphe, à l'exaltation du vouloir, à l'orgueil de la force qui a conscience d'elle-même. L'explorateur Baldwin, venant d'être terrassé par un lion, se demande pourquoi l'homme aventure sa vie sans y avoir aucun

1. *Psychologie de la Conversion...*, t. I, p. 256.



intérêt : « Tout ce que je peux dire, répond-il, c'est qu'on trouve dans la victoire une satisfaction intérieure qui vaut la peine de courir tous les risques, alors même qu'il n'y a personne pour y applaudir. » Au fond, la volupté de la lutte, c'est la volupté de se sentir vaillant et puissant. Le vrai joueur ne connaît rien de pareil; il méprise le jeu d'échecs, le whist, tout ce qui exige l'attention et l'effort. Il lui faut une succession de secousses rapides; il en ramassera le plus possible dans le moins de minutes possible. Il renoncera à la réflexion, parce qu'elle cause une perte de temps. Il ne se grandit point, il abdique. Or à cette diminution d'être un plaisir maladif est attaché. Au lieu de vouloir triompher des choses par la patience et la raison, le joueur s'abandonne à elles, il consent à être dominé, mené par les événements. Il éprouve la griserie angoissante et délicieuse du vertige. Ou plutôt il est envahi par ce sentiment étrange dont parlent ceux qui ont failli se noyer. Au moment où l'asphyxie commence, une inexorable béatitude s'empare du malheureux que les vagues roulent; il lui semble être amoureusement bercé par ce qui le tue, il trouve de la douceur à être ballotté et vaincu. Le joueur, lui aussi, a bientôt tous ses ressorts faussés par les émotions qui les ébranlent. Il n'a plus le moindre pouvoir de réaction, il est maté par une force anonyme, et il l'est si bien qu'il ne peut plus se passer de son martyre. L'exercice de la raison étant suspendu chez lui, la folle du logis se permet toutes les escapades. Il est à la merci des croyances les plus insensées. Il mettra sa foi dans des amulettes, dans des formules, dans les coïncidences les plus fortuites <sup>1</sup>.

1. Cette désorganisation de la raison et la renaissance de toutes les crédulités et de toutes les superstitions ne manquent pas de se produire dans les milieux qu'affolent les loteries publiques. Les exploiters d'une naïveté

La psychologie du joueur projette une clarté vive sur les états intérieurs qui donnent naissance aux superstitions magiques. Pour diminuer la portée de cette psychologie, on dira peut-être qu'en allant prendre place devant la table de la roulette ou du baccarat l'homme, dont la raison s'apprête à sombrer sous la suggestion d'une passion envahissante, pénètre dans un milieu où croyances illogiques et pratiques absurdes règnent depuis toujours. Il subit, dès son arrivée, l'action enveloppante de ce qui est admis, proclamé, pratiqué par la collectivité qui l'accueille. Il s'abandonne passivement aux suggestions d'une sorte de société nouvelle à laquelle il s'agrège. Ce que nous nous figurons expliquer par l'analyse d'une attitude individuelle n'est-il pas purement et simplement l'effet d'une attitude collective <sup>1</sup>? Il y a certainement du vrai dans cette inter-

fiévreuse y exercent une industrie cynique. Ils vivent en vendant au public des numéros « sûrs ». Les annonces les plus extraordinaires sollicitent un public qui est prêt à tout croire. Chez un peuple d'intelligence très vive et qui fournit abondamment de vrais savants, on a vu des faits comme ceux-ci que M. Marcellin Pellet raconte dans sa *Naples contemporaine* (1894, p. 480) : « C'est un professeur cabaliste qui offre un ambe ou un terne pour 2 francs, 1 franc ou 1 fr. 50, avec un grand luxe d'équations et de formules algébriques. Un autre promet huit quaternes, un pour chaque extraction du royaume, moyennant 30 francs, prix de l'abonnement à son journal *Le Bulletin mathématique hebdomadaire*. Un R. P. Ludovic Carelli promet à tous ses clients un gain sûr de 12.300 francs : « Dans ma conscience et dans ma dignité de moine, dit-il, il me répugnerait de ne pas vous enrichir. » Beaucoup de ces annonces sont illustrées de grossières gravures sur bois. Dans *Le Testament du mort*, on voit un mourant au lit, tendant à une personne qui s'essuie les yeux avec un volumineux mouchoir une grosse enveloppe ornée de cinq cachets. « Après ma mort, dit le moribond, je veux enrichir le monde ! » La réclame classique est celle du *Capucin martyrisé*, qu'on voit sur son bûcher en proie aux flammes. C'est l'histoire lamentable d'un capucin brûlé vif en 1688, à Naples, par ordre du vice-roi espagnol, pour avoir indiqué d'avance au peuple les ternes et les quaternes qu'il découvrirait dans un vieux livre de calculs. En démolissant le quartier du bas-port, on a retrouvé le mémoire du capucin, enfermé dans une cassette de fer. Le livre a conservé ses antiques vertus. Il suffit, pour s'en convaincre, d'envoyer 2 francs au dépositaire actuel. »

1. Cette objection nous a été adressée par M. Piaget dans un article de la *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1926.

prétation du fait; mais cette part de vrai est infime et elle est loin d'avoir l'importance que l'on suppose. Oui, certes, le joueur est très vite façonné par le milieu auquel il appartient. Mais pourquoi ce phénomène se produit-il avec une rapidité qui confond, et est-il général comme il l'est? Pourquoi le milieu nouveau exerce-t-il une influence aussi contraignante? Pourquoi une personne, que la culture même la plus médiocre met à cent, à mille coudées au-dessus d'un indigène de la brousse africaine ou océanienne, n'offre-t-elle pas plus de résistance à cette emprise du déraisonnable et se met-elle, sans réagir autrement, à se conduire comme un Pahouin ou un Canaque? « Les raisons qui ont jadis produit une croyance, a écrit Guyau, sont encore le plus souvent celles qui la maintiennent de nos jours. » Il est légitime de retourner cette formule et d'affirmer ceci : Les raisons qui maintiennent de nos jours une croyance sont encore le plus souvent celles qui l'ont produite jadis. Si le joueur, en s'installant dans une salle de Monte-Carlo, adopte sans résistance et avec tant d'empressement les superstitions qui règnent dans le milieu, cette docilité elle-même ne pose-t-elle pas un problème? N'y a-t-il pas quelque chose qui le prépare, le prédispose, et même le pousse à admettre sans critique ce qu'une collectivité lui enseigne? La suggestion sociale s'opérerait-elle ainsi en lui avec cette force sans une auto-suggestion qui lui vient du fond même de son être et qui le livre sans défense aux assauts du milieu? Ce qui fait naître en lui l'appel aux forces magiques, ce qui, de tout temps, a provoqué ce même appel chez des milliers d'autres hommes, ce qui règne dans une collectivité, c'est ce qui a commencé par prendre naissance chez des personnes déterminées. Il est bien évident qu'à la longue une atmosphère s'est créée, que l'individu ne

respire pas impunément. Le milieu l'incite à admettre sans discussion ce que, laissé à lui-même, il écarterait peut-être comme absurde. Le fait de devenir collective donne une grande force à une croyance. On aurait grand tort de méconnaître l'action de ce phénomène. Mais l'origine du phénomène lui-même est dans la conscience individuelle.

Ces croyances ne sévissent pas seulement dans la salle fatale où l'individu vient abdiquer sa raison et s'asservir à une passion. Il ne suffit pas, pour qu'elles s'évanouissent, de sortir du milieu intoxiqué. Elles prolongent leur action même après le retour à une vie semi-normale. A Nice, en 1925, on avait organisé une exposition missionnaire. On pouvait y voir, naturellement, quantité de fétiches rapportés des différents champs de Mission, et tout particulièrement de ceux de l'Afrique. Grande était l'émotion de bien des visiteurs en se trouvant en présence d'objets qui avaient été fabriqués par des féticheurs authentiques. N'y avait-il pas beaucoup de chances pour que ces objets eussent des vertus autrement efficaces que ceux qu'on pouvait se procurer dans les boutiques ordinaires? Et beaucoup de ces visiteurs, refoulant toute honte, offraient d'acheter à prix d'or les porte-bonheur qui leur seraient recommandés comme les plus puissants. Ils se heurtaient, cela va sans dire, à un refus net. Leur chagrin en était si grand qu'il risquait de les porter aux actes les plus répréhensibles, et aussi les plus étrangers à leur existence ordinaire. Il fallait organiser, autour des fétiches convoités, une surveillance attentive pour qu'ils ne fussent point dérobés. Et ce qui prouve bien que les passions dont il s'agit ne sont pas absentes d'une quantité d'âmes qui ne les avouent pas, c'est que les mêmes tentatives d'achat ont été faites, non seulement à Nice, mais dans nombre d'autres villes où

cette exposition s'est transportée, à Bordeaux, à Rouen, ailleurs encore.

## II

Ce n'est pas le lieu d'expliquer en détail ce qui est pour nous l'origine de la croyance à la magie. Pour tout résumer en un mot, là où tant d'anthropologistes ont relevé uniquement des associations d'idées, nous croyons qu'il faut voir des associations d'émotions. Le jeu des phénomènes affectifs, loin de faire surgir l'esprit critique, l'empêche de faire son apparition et de s'exercer. Il détermine, dans la vie intérieure, une sorte d'élan irrésistible. Au point de départ de tout est le désir, une appétence qui domine l'être. L'homme est possédé d'une passion. Il en appelle intérieurement, et de toutes ses forces, la réalisation. Ce qui est en lui, c'est un souhait violent. Il l'exprime d'abord par son attitude, par son geste; et il y a là l'esquisse des mouvements par lesquels l'objet du désir sera poursuivi. Il l'exprime aussi par la parole, ne serait-ce que par des onomatopées; et il lui semble qu'il aide, par là, à l'accomplissement de ce qu'il désire ardemment. La magie du geste et celle de l'expression verbale ont vite fait d'aboutir à la magie imitative. On reconnaît dans ces affirmations l'essentiel de la thèse que nous avons développée ailleurs<sup>1</sup>. Nous ne reviendrons pas sur des analyses auxquelles, actuellement,

1. Cf. *Psychologie de la Conversion...*, t. I, p. 263-266. Nous prendrions volontiers à notre compte les explications psychologiques que M. R. Marett a développées si ingénieusement dans son livre : *The Threshold of Religion*, Londres, 1909. Nous signalerons en particulier l'exposé que le P. Bouvier en a donné dans les *Recherches de Science religieuse*, mars-avril 1912, p. 184-186.

nous ne croyons avoir rien à changer. Mais ce qui s'impose à nous, en ce moment, c'est de les compléter.

On ne saurait trop insister sur les liens qu'il y a entre les trois sortes de magie. Regardons des hommes qui jouent aux boules. L'un d'eux, après avoir bien visé, lance la sienne. Il la suit du regard, comme s'il y avait dans son regard une force qui la dirige. A mesure qu'elle s'approche du but, il se penche pour l'aider, si l'on ose dire, à atteindre ce but; et si elle a l'air de devoir le manquer, il s'incline de côté, comme s'il faisait un effort pour la remettre dans la bonne voie. Il se conduit comme si sa tension musculaire devait agir sur la boule une fois lancée. Il est bien certain que ce joueur n'a pas délibéré son attitude ni les mouvements qu'elle entraîne. Il ne se doute même pas de ce qu'il fait. Il agit sans s'en apercevoir. Si on le rendait attentif à son geste, il en sourirait; mais cela tient aux habitudes mentales qui sont les siennes, au sentiment rationnel de l'absurde qu'il aurait immédiatement. Mais le même geste, fait avec la même passion, par un homme qui n'a pas pris le pli de l'esprit critique, qui n'est même pas arrivé à une distinction précise du moi et du non-moi, aboutira aisément à une pratique habituelle, et la pratique habituelle, devenue consciente, se muera en une croyance.

Il y a quelques mois, des voyageurs que je connais bien descendaient en automobile le Val Ferret, dans la direction de Courmayeur. Soudain, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus d'essence, et il fallait parcourir un certain nombre de kilomètres pour atteindre l'endroit où le ravitaillement fût possible. Par bonheur la pente du terrain, sans être rapide, était accusée. L'automobile, remise en route à force de bras, roula par son propre poids. Elle allait d'une façon normale. De temps en temps, pourtant, il y avait à franchir un petit

dos d'âne. On s'abandonnait alors au maximum de vitesse et l'on abordait ainsi la montée redoutée. Peu à peu la machine se ralentissait; on se demandait si elle parviendrait au sommet. Les voyageurs ramassaient alors toute leur énergie, faisaient un effort semblable à celui qu'il aurait fallu pour soulever l'automobile, la pousser ou l'entraîner. Aucun des voyageurs n'avait l'illusion d'aider vraiment la machine; mais aucun n'aurait pu s'abandonner mollement au bercement de la voiture qui roulait avec son moteur vide, et chacun avait besoin — c'était plus fort que lui — de faire les plus inutiles efforts musculaires. Et ce ne sont pas là des faits exceptionnels. « Sur un turf, remarque M. Henri Delacroix, au moment passionnant de l'arrivée, et à tous les moments accidentés d'une course, les spectateurs soutiennent du geste et de la voix le cheval auquel ils s'intéressent. Et certes, pendant un moment, ils s'identifient tellement à l'effort du cheval qu'on peut dire que leurs vociférations et leurs gestes sont plus que des actes d'encouragement; pour un moment ils luttent avec leur cheval; ils le portent au poteau, comme fait le jockey. Ils sont le jockey, le cheval, la course ramassée en l'un des concurrents; la violence de leur désir leur donne l'impression de la puissance; pour un moment il y a, dans leur esprit, comme l'ombre de cette idée qu'ils aident au succès. Ils sont au seuil de la magie <sup>1</sup>. »

D'autres traits de la nature humaine sont sans doute à considérer. Sans tomber dans ce qu'on appelle l'anti-intellectualisme, on peut remarquer avec M. Bergson que l'intelligence, dans ses démarches initiales, a moins pour but de poser des problèmes théoriques que de résoudre des questions pratiques. C'est en vue de l'action, c'est-à-dire d'un

1. *La religion et la foi*, p. 42-43.

résultat à produire, que l'homme s'est mis à étudier les choses. On est en droit de se demander s'il ne porte pas constamment et ne projette pas sans cesse en dehors de lui une préoccupation de ce genre. Il est moins disposé à rechercher la nature profonde des choses qu'à découvrir à quoi elles peuvent bien servir. Il est ainsi induit à penser que tout ce qui se manifeste à lui doit avoir une action sur le train ordinaire de sa vie, et une influence sur les événements qui le frappent. Une comète lui apparaît : il ne sera pas pressé de savoir ce qu'elle est en elle-même, mais il tiendra à deviner pourquoi elle fait son apparition. Et comme il est enclin à tout rapporter à lui-même, il sera pressé de découvrir ce que cette comète lui annonce pour lui. Si nous combinons ce penchant avec l'émotion qui, dans telle ou telle circonstance, le saisit, nous remarquerons que l'émotion l'empêche de chercher une proportion entre le fait, menu ou gros, qui le frappe, et la préoccupation, crainte ou espérance, qui le domine.

### III

Une autre loi intervient ici, que signale avec raison le P. Roure : la loi du moindre effort. Ayons soin, avec Th. Ribot, de ne pas la confondre avec l'économie de l'effort. L'économie de l'effort aide directement à la constitution de la science et, d'autre part, en résulte. Elle amène à simplifier d'une façon rationnelle le travail de l'esprit et à l'alléger. La loi du moindre effort, au contraire, est la tendance à la paresse. « Cette tendance, dit excellemment Ribot, a sa fin en elle-même. Son idéal est le repos, et ses résultats sont négatifs; la loi d'économie est un moyen



pour la simplification du travail, et ses résultats sont positifs. » Cette disposition fâcheuse n'est que trop au fond de l'homme. « Lorsque les nécessités de l'existence, dit Ferrero, le contraignent à faire travailler son cerveau, l'homme cherche toujours à accomplir l'effort le plus petit, à employer le procédé psychologique qui lui coûte la moindre fatigue. En somme, l'homme cherche à résoudre le problème de l'existence par les moyens qu'on peut trouver le plus promptement, sans beaucoup de travail, même si le remède est passager, même s'il complique le mal qu'il devait faire disparaître<sup>1</sup>. »

Il est aisé de voir comment cette loi intervient ici. L'homme se sent environné de forces multiples et mystérieuses. Il est aux prises avec des problèmes dont il n'entrevoit pas la solution et dont il ne distingue même pas les données; les faits, au milieu desquels il est douloureusement ballotté, échappent à son examen. Sur le sable mouvant des circonstances qui semblent se jouer de lui et des hypothèses qui subissent des démentis quotidiens, il éprouve une sorte de vertige. Comme le dit le P. Roure, il veut trouver un point matériel où s'appuyer, une surface tangible où s'accoter. Ce besoin fait surgir une croyance qui offre précisément ce point d'appui dans l'effort, ce point d'arrêt dans le flottement des données. Supposons que je sois aux armées et en pleine guerre. Que je me l'avoue ou non, je me demande si je serai tué. C'est là une pensée qui ne peut pas ne pas traverser mon esprit. Or, j'entends dire autour de moi que je cours grand risque d'être

1. Voir sur ce sujet l'article de G. Ferrero : *L'inertie mentale et la loi du moindre effort*, dans la *Revue Philosophique*, 1894, t. I, p. 169. Cet article a été réimprimé par l'auteur, avec la polémique qui s'ensuivit, dans son livre : *Lois psychologiques du symbolisme*, Paris, 1895.

tué, si j'ai dans ma poche un canif à sept lames ou si, ayant rencontré un bossu ou un bancal, je n'ai pas craché trois fois à terre. Et, d'autre part, on m'affirme très sérieusement que j'ai beaucoup de chances d'échapper à la mort, si j'ai été fidèle aux prescriptions de la chaîne de prières, si je suis muni d'une médaille portant la figure de tel saint et le chiffre 13, si j'ai sur moi la lettre écrite par la sainte Vierge à la cité de Messine, si je porte au doigt une bague faite d'un clou, ou une bague en bois, à ma chaîne de montre un petit cochon en métal. « Voilà qui est simple, dit le P. Roure, voilà qui met à peu de frais l'esprit en repos, qui dispense d'infinies recherches, d'interrogations sans fin. Il nous faut des assurances, des réponses à nos doutes. Là où la nature des choses nous les refuse, l'homme, qui est fait pour l'affirmation, s'en donne à lui-même par ses fictions <sup>1</sup>. »

A tout moment, nous avons besoin de nous décider, de prendre un parti. Toute résolution va-t-elle être le résultat d'une délibération conduite selon des raisonnements rigoureux, sur des données bien critiquées? Avouons qu'alors l'esprit trouvera cela très fatigant. Il n'en conviendra sans doute pas, mais il se contentera facilement de raisons apparentes. Il se décidera pour un motif que, de sang-froid, il trouverait peut-être absurde. Mais voici que la décision ainsi motivée n'a pas de conséquence fâcheuse pour lui. Le motif absurde bénéficie de ce fait. L'individu communique à d'autres ce qui a mis fin à son doute. D'autres acceptent ainsi ce qu'il leur raconte, et l'idée irrationnelle, étant admise par un certain nombre d'hommes, reçoit, par contre-coup, une valeur qui continue d'être illusoire, mais qui se trouve singulièrement augmentée.

1. *Au pays de l'Occultisme*, p. 334-335.

Dans bien des cas, on abandonne la décision à une circonstance qui surgit en dehors de la volonté. Des négociants racontent que, se trouvant dans un grand embarras, ne sachant s'ils devaient ou non conclure tel ou tel marché, ils ont eu recours à ce qui ressemblait singulièrement à l'acte de tirer à la courte paille : « Si la personne chez qui je me rends se trouve chez elle, je n'hésiterai plus, j'aborderai avec elle l'affaire qui me préoccupe. Si elle n'y est pas, je n'essayerai pas une seconde fois de la rencontrer. Rien ne se fera. » Je connais personnellement quelqu'un qui, ayant à prendre un parti qui engageait toute sa vie, — disons, si l'on veut, qu'il s'agissait d'accepter ou de refuser un emploi important à l'étranger, — n'arrivant pas à savoir si son devoir était de commencer une carrière d'avocat dans son pays ou d'aller servir celui-ci au loin, étant fortement tenté de repousser l'appel reçu, avait décidé de ne pas partir et de s'installer définitivement dans sa ville natale. Il loua un appartement, le meubla, et mit à côté de sa porte une plaque indiquant ses heures de réception : c'était le matin de dix heures à midi. Il faut croire qu'à ce moment encore il hésitait, car, attendant à partir de dix heures les clients problématiques, il décida qu'il verrait une « direction » dans les événements qui allaient suivre : il aurait ou n'aurait pas de clients ce matin-là. A midi personne n'avait tiré la sonnette, et le juriste accepta l'appel qui lui avait été fait pour l'étranger.

Il y a une foule de cas où les prévisions sont à peu près impossibles. La nécessité de se décider se présente, par exemple, souvent en temps de guerre. Elle surgit à l'improviste, sans que l'individu ait pu s'y adapter. Elle l'accule à l'obligation de prendre un parti et de le prendre sans retard. Or, cet individu qui subit l'assaut déconcertant des faits est,

au point de vue intellectuel et moral, dans une situation tout à fait anormale et que le P. Roure expose fort bien : « Par ailleurs, le ressort des énergies, à force d'avoir été tendu, se sera relâché. Un certain mécanisme s'est introduit dans les habitudes de l'individu. Les déterminations du vouloir tendent, elles aussi, à devenir mécaniques; elles se déclencheront dans un sens ou dans un autre selon la pression d'un fait matériel. Il ne faut pas demander à la volonté d'intervenir spontanément et délibérément. Elle n'a plus la force de commander à la raison d'examiner le parti à prendre, prête à suivre le parti jugé le plus raisonnable. Et puis, tout à l'entour, les prévisions en apparence les plus sages ont été trompées, les audaces les plus folles ont réussi. A quoi bon délibérer? Le mieux n'est-il pas d'abdiquer, de se mettre à la merci d'un incident dont on n'est pas l'auteur, et ainsi de décliner la responsabilité de l'événement final? Le P. Gemelli cite le cas d'artilleurs arrivés à une croisée de chemins. Lequel prendre? Ce sera celui auquel ils auront pensé en premier lieu, ou celui sur lequel ils apercevront un objet déterminé<sup>1</sup>. »

Un de mes amis m'a fait confidence, à ce sujet, d'une habitude d'esprit qui est en lui plus forte que tout. Il ne peut pas voir un indicateur de chemins de fer ouvert à une page quelconque — une page qu'il n'a pas choisie — sans se demander : « Y aura-t-il, à cette page, le nom de trois, quatre ou cinq villes dans lesquelles je suis allé? » S'il trouve les villes en ce nombre-là, il éprouve un sentiment de satisfaction. Mais si le hasard a arrêté son regard sur une

1. *Au pays de l'Occultisme*, p. 340. — Comment ne pas penser ici à quantité de pratiques de l'Afrique... et d'ailleurs? Une poule, par exemple, est placée sur des œufs, et telle décision sera prise suivant que le plus grand nombre de poussins couvés seront mâles ou femelles (R. Milligan, *A l'Œuvre!* juillet-août, 1920, p. 38).

page contenant l'indication de villes où il n'est jamais allé, il éprouve une sorte de gêne. Ce n'est pas qu'il ait vraiment consulté le sort à propos de tel ou tel objet. Mais le phénomène affectif qui se produit en lui est à peu près exactement celui qui se produirait s'il avait vraiment consulté le sort. Il ajoute que ce n'est pas seulement à cette occasion qu'il éprouve ce phénomène affectif. Il le ressent sous une foule de formes, étant en quelque sorte disposé à faire, à propos de tout, une façon de pari avec lui-même et étant un peu troublé quand il perd son pari. Et remarquons que l'homme dont on parle ne se laisse nullement dominer par des impressions de ce genre, qu'il s'agit, pour ainsi dire, d'une espèce de jeu auquel il se complaît sans y ajouter la moindre importance réelle, sans croire le moins du monde que les événements seront déterminés par ces rencontres fortuites, que c'est un esprit scientifique au sens le plus précis du mot et qu'il m'a fait cette confiance pour m'expliquer comment, à son avis, une poussée de fatalisme spontané, de confiance en ce qui dépasse la réflexion personnelle et la volonté, surgit tout naturellement dans l'homme.

Dans tous les cas de ce genre, nous relevons une association entre l'idée de ce que l'on se propose de faire et la réussite d'un autre acte qui n'a aucun rapport avec celui qu'on projette. Pourquoi cette association se produit-elle?

Remarquons d'abord que les événements semblent se présenter en séries. A vrai dire, ce n'est pas toujours le cas. Il s'en faut même de beaucoup. Mais, tandis que les événements isolés ne nous intéressent que par leur contenu réel, par l'importance qu'ils ont vraiment, ceux qui font partie d'une suite frappent en outre notre attention en raison de leur succession même. Quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'une correspondance abondante, recevant une lettre dans

sa journée, ne s'occupe que de ce que la lettre lui apporte. Si, n'en recevant presque jamais aucune, elle en reçoit deux, chacune d'elles l'intéressera, sans doute, en elle-même; mais cette personne sera en outre frappée par cette arrivée insolite de deux lettres. Elle se prendra à murmurer : « Que de lettres en un jour ! » Et il lui paraîtra presque naturel que la série ne s'arrête pas et que, dans cette journée où elle est visitée plus que d'habitude par la poste, elle reçoive une troisième lettre. De là l'origine probable du dicton : « Jamais deux sans trois. » L'origine psychologique en est dans l'espèce d'attente que suscite la répétition d'un événement. Il n'est pas malaisé de se représenter des cas où un état affectif s'ajoute à la simple succession des phénomènes. Une personne est dérangée une fois par le téléphone pendant son repas. Cela ne l'émeut pas outre mesure. Mais, à peine s'est-elle remise à table, elle est dérangée une seconde fois. Décidément, cela devient ennuyeux; pourvu qu'il ne vienne pas un troisième appel! Et l'on murmure tout bas : « Oh! cela ne va pas manquer! » Le « jamais deux sans trois » est ici suggéré par l'appréhension du troisième dérangement. Remplaçons un incident de ce genre qui, en lui-même, est si peu important, par un malheur réel qui soit immédiatement suivi d'un autre. L'émotion cette fois est beaucoup plus grande, et la formule bien connue surgira : « Un malheur n'arrive jamais seul. » Le même propos peut être d'ailleurs suggéré par une simultanéité ou une succession de bonheurs.

Dans les séries que nous venons d'envisager, les événements sont du même ordre. Mais peut-on en dire autant s'il s'agit de mettre en rapport une action que je médite de faire et dont la difficulté m'inquiète, et un autre acte qui, en lui-même, n'a pour moi aucune importance? Il ne semble pas qu'il faille y renoncer. Quelqu'un me raconte que, lorsque,

dans la rue, il est préoccupé, il marche sans s'en rendre compte sur la bordure du trottoir et a soin de ne pas mettre le pied sur les interstices des pierres qui forment cette bordure. S'il arrive jusqu'au bout du trottoir, en ayant parfaitement réussi cet exercice, il en éprouve une certaine satisfaction qui, en elle-même, n'a rien d'intense et ne signifie rien pour lui. Il n'en est pas moins vrai que cette petite satisfaction existe <sup>1</sup>. Le même sentiment se produit si, par une sorte de jeu de l'esprit, il s'est mis dans la tête d'arriver au bout du trottoir après un nombre pair ou impair de pas. La satisfaction éprouvée ou le contraire de cette satisfaction se rencontre en cet homme avec la préoccupation qu'il a. Elle colore d'une certaine façon cette préoccupation et, dans les cas heureux, elle l'atténue <sup>2</sup>. Il semble que les échecs et les réussites doivent constituer des séries : la réussite dans ce qui n'était qu'un jeu de l'esprit ne va-t-elle pas se prolonger dans la démarche plus grave qu'il va tenter? Voilà ce qui jette une sorte de pont entre des actions qui n'ont, en réalité, aucun lien entre elles. Et voilà ce qui fait surgir l'idée d'un procédé semi-sérieux, semi-badin pour demander, en quelque sorte, aux événements ce qu'ils vont être.

1. Un homme de grande culture et d'esprit très fin, qui avait pris la manie de cette petite expérience, en était arrivé, s'il marchait sur les interstices des pierres, à renoncer à aller déjeuner chez un ami dont il avait accepté l'invitation. L'inhibition était absolue.

2. Cette manière de consulter la chance est plus répandue qu'on ne croit. Bien des gens m'en ont fait confidence. Un homme très distingué me raconte que dans sa jeunesse, lorsqu'il était au moment de se présenter à un examen, il avisait sur sa route un arbre quelconque et se disait à lui-même : « Si j'arrive là en faisant un nombre pair de pas, je réussirai; si le nombre de pas accomplis est impair, ce sera un mauvais signe. » Il ajoute d'ailleurs, en souriant, qu'il ne se faisait pas faute d'allonger ou de raccourcir un peu ses enjambées avec l'idée de corriger autant que possible le hasard. Si, malgré cet effort, le nombre de pas n'était pas tel qu'il le souhaitait, il en était fort ennuyé. D'après ses souvenirs les plus précis, il ne faisait intervenir là dedans aucune idée religieuse et ne demandait pas à Dieu de lui donner, par ce moyen, une indication.

L'espèce de pari que l'on fait avec soi-même n'a pas de but précis. C'est ce que l'on pourrait appeler une expérience pour voir. Dans une chose à laquelle on ne tient pas, on veut voir si l'on aura de la chance ou non. Automatiquement on transfère dans un autre domaine la constatation obtenue. Une association se produit entre la réussite d'un acte que l'on fait uniquement pour savoir si l'on échouerait ou non, et l'idée de ce que l'on se propose effectivement de faire. La réussite dans un cas donne l'espoir qu'elle se reproduira dans l'acte projeté. On croit deviner un enchaînement qu'il ne faut pas interrompre. De là surgit la pensée que les échecs s'engendrent les uns les autres et que les réussites, de leur côté, s'engendrent également.

Les associations de cette espèce sont dans une étroite dépendance des états affectifs du sujet. Une anxiété, même vague, les facilite et les rend à peu près irrésistibles. C'est que, dans certains cas, elles aident l'individu à retrouver ce qui lui manque le plus, à savoir son équilibre mental. Toute réussite facilite le rétablissement de cet équilibre et tout échec le met en péril. M. Piaget nous cite le cas d'un conférencier qui, sur le point d'aller aborder le public, et n'étant pas exempt de toute appréhension, faisait sa promenade sur un parcours habituel : « Arrivé tout près du point où il avait coutume de s'arrêter, il allait rebrousser chemin avant d'avoir atteint l'endroit précis, quand il sentit l'obligation d'aller jusqu'au bout, cinquante mètres plus loin, pour que la conférence soit réussie, comme si une défaillance dans sa promenade était susceptible de détourner la chance <sup>1</sup>. »

La peur que tel événement ne se produise compromet cet équilibre mental dans lequel on a besoin d'être pour accom-

1. J. Piaget, *La représentation du Monde chez l'enfant*, p. 152.



plir une action difficile. L'anxieux fera donc tout pour écarter cette peur dangereuse. Une liaison s'établit entre l'image de ce qu'il redoute et son effort pour écarter cette peur; grâce à une confusion qui s'établit, il lui semble que l'effort pour écarter la peur empêchera ce qu'il redoute. « Descendant un dimanche après-midi dans un ascenseur de la Tour Eiffel (il y avait foule), me raconte une femme très intelligente, je me mis tout à coup à penser aux conséquences d'un accident précipitant contenu et contenant dans le vide. Effrayée d'avoir eu cette pensée et *redoutant qu'elle ne fasse arriver l'accident entrevu*, je me mis à la chasser énergiquement et ne recouvrai ma tranquillité que lorsque je la jugeai assez loin de mon esprit pour que tout danger soit conjuré. Semblables craintes m'assaillent encore, mais avec moins d'acuité, à propos, par exemple, de feux de cheminée que je me garde de provoquer en y pensant <sup>1</sup>. »

Ne connaissons-nous pas des gens qui, désirant fortement qu'il fasse beau, s'interdiront, malgré les menaces du temps, de prendre un parapluie, de peur d'avoir l'air de croire qu'il pleuvra, et d'amener ainsi la pluie? Il y en a d'autres qui, au contraire, prendront avec eux leur parapluie, avec la pensée que l'ondée sera assez malicieuse pour rendre leur geste inutile. Et une des origines de ces pratiques irrationnelles, c'est tout simplement le souvenir d'émotions éprouvées; tantôt l'ennui d'avoir pris un parapluie et d'avoir eu une prudence inutile, tantôt d'avoir escompté le beau temps et

1. Cf. *Op. cit.*, p. 152-153. — C'est à ces états d'âme, si familiers qu'on ne les remarque même pas, qu'il faut attribuer l'origine d'une foule de propos que l'on tient partout. C'est ce qui se passe lorsque, dans une réunion, quelqu'un qui doit y prendre part, se fait trop attendre; il est rare qu'on ne dise pas : « Commençons sans lui, cela le fera venir. » C'est exactement ce qui se dit quand on attend un retardataire pour un repas : « Mettons-nous à table pour le faire venir. »

d'avoir attrapé l'averse. Y a-t-il bien loin de toutes ces pratiques spontanées à l'idée qu'il y a autour de nous je ne sais quelle malice taquine qui nous joue des tours? L'animisme nous guette.

#### IV

Il semble bien que nous soyons maintenant arrivés au seuil même de la magie. Peut-on aller plus loin et essayer de franchir ce seuil? Une série d'observations précises nous y invite. En voici deux. « Quand, passant sur un trottoir dallé, me dit une demoiselle très distinguée, je puis, sans rien changer à ma marche habituelle, lancer du pied une petite pierre sur une dalle désignée mentalement à l'avance, et quand la pierre a abouti exactement à l'endroit que j'ai visé, j'y vois un heureux signe. Si, lorsque je traverse une rue et qu'une auto arrive, je puis atteindre le trottoir opposé sans que l'auto m'ait dépassée, j'en conclus aussi que la chose à la réussite de laquelle je m'intéresse aura une heureuse solution(ou que la journée sera bonne). » Une autre dame me confie l'expérience qu'elle ne manque presque jamais de faire quand elle se trouve dans une situation difficile ou embarrassante : elle allume un réchaud à gaz, puis, avec la même allumette, dont elle vient de se servir, elle essaye d'allumer une lampe à alcool qui se trouve à une certaine distance. Si l'allumette s'éteint avant l'heureuse terminaison de l'acte, l'inquiétude persiste; si l'action aboutit, l'inquiétude fait place à la tranquillité d'esprit.

Les deux personnes dont il s'agit sont admirablement équilibrées. Il n'y a en elles aucun symptôme de psychasthénie, l'une et l'autre portent de lourdes responsabilités

familiales et même sociales, sont de très bon conseil, ont autour d'elles une grande influence, le plus souvent apaisante. Mais les deux actes qu'elles m'ont signalés m'ont conduit à me demander si, chez d'autres personnes, beaucoup moins fortes moralement, ce qui chez celles-ci est exceptionnel — et l'est probablement chez beaucoup d'autres personnes normales — ne se présente pas avec une fréquence beaucoup plus grande et une intensité notable. Ne pourrait-on pas trouver, là où la psychasthénie existe ou s'annonce, des actes qui sont vraiment obsédants et prennent l'aspect de rites qu'il est impossible de ne pas accomplir?

Le point de départ de la magie ne serait-il pas dans les tics élémentaires de défense que l'on relève chez des malades, à tous les degrés d'ailleurs de la maladie? Voici, par exemple, le cas d'un prêtre intelligent, cultivé, mais qui souffre de dépression morale. Il consulte un médecin qui l'interroge soigneusement sur tous les symptômes de son mal et qui finit par découvrir chez son client une habitude dont celui-ci tout d'abord ne lui a pas parlé, tant elle lui paraissait peu importante. Ce malade ne peut pas, dans la rue, rencontrer un trou de quelque grandeur, sans éprouver une sorte de gêne physique dont il se débarrasse régulièrement en faisant trois fois le tour du trou <sup>1</sup>. Chez d'autres malades, ce phénomène peut prendre les aspects les plus divers. Mais dans tous les cas il y a une angoisse, plus ou moins intense ou faible, à laquelle l'individu met fin en faisant un certain geste qu'il répète trois, sept ou neuf fois. Pourquoi ce rôle des chiffres trois, sept et neuf que l'on

1. Voir l'histoire de ce prêtre dans le livre que M. le Dr J. Vinchon a écrit en collaboration avec M<sup>e</sup> M. Garçon : *Le Diable, étude historique, critique et médicale*, p. 205-206.

retrouve si souvent dans les opérations magiques? Pour quelles raisons mystérieuses ce rôle nous apparaît-il spontanément dans des actes qui n'ont certainement été suggérés par aucune tradition et que l'individu a réinventés pour son propre compte?

Ne faut-il pas rapprocher de la peur d'avoir affaire à des pouvoirs occultes la répugnance irrésistible qu'ont certains malades à toucher des boutons de porte? L'on a fait bien des hypothèses pour s'expliquer ce phénomène, qui va depuis la simple hésitation devant une porte à ouvrir jusqu'à l'impossibilité absolue de faire le geste nécessaire<sup>1</sup>. Comment ne pas s'arrêter aussi devant la crainte ou répulsion que tant de sujets éprouvent devant les couteaux ou les poinçons dont la pointe est dirigée vers eux? Comment, devant les phénomènes d'inhibition ou autres que cette sorte d'horreur sacrée inspire, ne pas penser à tant de faits que l'on relève partout? « Il y a au nord de Zengwih, en Birmanie, un prêtre-roi révérend par les Sotihis comme la plus haute autorité spirituelle et temporelle. Aucune arme, aucun instrument tranchant ne peut être apporté dans sa maison. Cette règle peut s'expliquer par une coutume que divers peuples observent après un décès; ils ne se servent pas d'instruments tranchants, tant qu'ils croient que l'esprit du défunt est proche, par crainte de le blesser. Ainsi les Roumains de Transylvanie ne laissent jamais, après un décès, un couteau le tranchant en l'air tant que le cada-

1. Certains malades arrivent à ouvrir une porte en se servant de leur mouchoir ou en mettant des gants. Un médecin qui souffre de cette obsession saisit, sans en avoir l'air, son tablier pour toucher les boutons de porte. Devant ces faits, on s'est demandé si cette sorte de tabou n'a pas pour cause la peur de la contagion qui est une manie connue. Mais un simple fait, que me signale le D<sup>r</sup> Vinchon, montre bien que, dans la plupart des cas, ce n'est pas la véritable explication: bien des personnes qui sont immobilisées par ce tabou n'ont point la peur des maladies et ne redoutent pas la contagion. Les deux ordres d'inhibition ne se recouvrent pas.

vre est dans la maison, « l'âme serait forcée d'aller à cheval sur la lune. » En Chine, pendant les sept jours qui suivent un décès, on ne se sert ni d'aiguilles, ni de couteaux, ni même de bâtonnets; on mange avec ses doigts. Chez les Innuits (Esquimaux de l'Alaska), pendant les quatre jours qui suivent un décès, les femmes ne cousent pas; pendant cinq jours, les hommes ne coupent pas de bois avec une hache <sup>1</sup>. »

Parmi les tics élémentaires de défense, je citerai encore volontiers celui-ci. Il s'agit d'un médecin qu'il serait absurde de considérer comme un malade. Il excelle dans sa profession, il est recherché par ses collègues pour avoir avec lui des consultations. Il est d'une grande perspicacité et l'esprit critique est très éveillé chez lui. Or, depuis son enfance, il a l'habitude d'un geste sans lequel il ne serait pas tout à fait lui-même, ne se sentirait pas en possession de ses moyens intellectuels, sans lequel il serait exposé à des hésitations de toutes sortes. Ce geste une fois accompli, il est débarrassé de toute gêne intérieure. Il faut qu'il touche avec sa main et d'une certaine façon — d'abord en appuyant la paume, ou plus exactement l'éminence thénar, puis les doigts — le chambranle d'une porte. Il n'entretrait pas dans une chambre de malade sans avoir accompli cette sorte de rite. Un jour où il se sentait embarrassé par un cas clinique, un de ses confrères l'a vu sortir de la chambre, sous un prétexte quelconque, et toucher, sans en avoir l'air, le chambranle de la porte. Aussitôt après cet acte, il s'est retrouvé d'esprit très alerte. Si ce médecin était atteint de psychasthénie, on devine la proportion que le rite prendrait chez lui.

1. J. G. Frazer, *Le Rameau d'Or*, t. III, p. 278-279.

Voici un cas où la maladie est développée. Il s'agit d'un brave homme de 63 ans qui a toujours été d'une nature inquiète et scrupuleuse. A la suite de fatigues, ce trait de son caractère s'est aggravé. « Il sent, dit M. Pierre Janet, qu'il a besoin d'être rassuré et, pour y parvenir, il croit qu'il suffit de bien prononcer une certaine phrase; cette phrase est, pour le moment, la suivante : « Il faut pas faire attention; allons dîner, nous verrons après. » Cette phrase semble bien simple. Il est convaincu que, si elle était bien dite une seule fois, il serait guéri; mais il faudrait la dire avec netteté, avec attention, avec conviction, et le pauvre homme a constamment le sentiment qu'il ne la dit pas bien, qu'il n'a pas été rassuré, qu'il n'a pas eu assez de foi dans ce qu'il disait. Il ne se borne pas à recommencer la phrase sacramentelle. Il cherche à varier les conditions dans lesquelles il la prononce pour arriver à la perfection : il se met dans le coin de la chambre, assis, puis debout, puis à genoux; il descend à la cave, tantôt avec une lumière, tantôt dans l'obscurité. Il force sa femme à descendre dans la cave avec lui, à écouter s'il dit bien ou à crier la phrase en même temps que lui. Puis il articule avec solennité : « Faut pas faire attention; allons dîner, nous verrons après », et il remonte, cependant, désespéré; car, malgré les affirmations de sa femme qui trouvait la phrase superbe, il n'a pas senti qu'elle fût bien dite <sup>1</sup>. » Est-il absurde de sentir poindre là la confiance que l'on met dans des paroles rituelles pour trouver son équilibre mental?

Chez d'autres malades, ce qui se déchaîne, c'est la manie des présages, des serments, des pactes. Tantôt un événement qui les frappe ou un acte qu'ils font acquiert une

1. Pierre Janet, *Les Obsessions et la Psychasthénie*, t. II, p. 311-312.

vertu de prédiction : « Si je touche cet objet, dit l'une d'elles, ma mère succombera à sa maladie... » — « Si je passe ce mot, dit la même en lisant, ce sera une mauvaise action; j'en serai punie : il arrivera un malheur à mes sœurs et ce sera à cause de moi. » Tantôt ces malades se promettent à eux-mêmes d'accomplir une action pour se rendre capables d'en accomplir une autre<sup>1</sup>. « Si je ne refais pas ma lecture, dit l'un d'eux, je jure que je ne sortirai pas avec ma sœur cet après-midi. » Cette manie peut prendre toutes les formes imaginables. Elle revient, en somme, au besoin de trouver dans une action que l'on réussit ou subit le signe des événements auxquels l'on doit s'attendre, ou la force d'accomplir ce qui, à tort ou à raison, semble difficile. Dans le premier cas, c'est bien l'esquisse d'un procédé de divination, d'un signe augural; dans le second, c'est l'engagement de faire une chose pour en obtenir une autre; comment ne pas voir là les premiers linéaments de ces rites qui, au fond, sont des pactes ?

Ces malades recourent à des moyens de défense qui, la plupart du temps, sont en rapport direct de nature avec l'obsession dont ils souffrent. Pitres et Régis l'ont démontré. Régis le constate principalement chez les obsédés du sacrilège ou du scrupule. Chez ceux-ci, dit-il, « à chaque tentation obsédante s'oppose un brusque mouvement antagoniste de piété (signe de croix, genuflexion, oraison mentale ou verbale, etc.). D'autres fois le tic est un mouvement de défense générale, indistinctement applicable à toutes les obsessions : ainsi par exemple un signe énergique de dénégation, un froncement de sourcils, un clignement d'yeux, une grimace des lèvres, un sifflement, un crachotement, un claquement des doigts, un tapement du pied, la répé-

1. Pierre Janet, *Op. cit.*, p. 325-326.

tition d'un mot ou d'un chiffre, le tout exécuté dans un but libérateur. Ces mouvements ne sont pas absolument involontaires et, à ce titre, ne seraient pas tous des tics si l'on s'en tenait rigoureusement à la définition du mot. Mais, outre que la plupart sont spontanés et automatiques, les autres, volontaires peut-être au début, cessent de l'être par leur répétition même au bout d'un temps plus ou moins long<sup>1</sup>.»

Les faits que nous venons de rencontrer et qui s'observent chez les obsédés ne sont pas compliqués. Ils sont de même nature, mais singulièrement plus chargés de détails, chez les sujets atteints de la manie de la persécution. Les moyens de défense deviennent là beaucoup plus variés et plus riches. On n'a que l'embarras du choix. Notons le procédé dont use une personne qui se croit poursuivie par le diable. Pour se débarrasser de lui, me dit le D<sup>r</sup> Vinchon, et le réduire à une sorte d'impuissance, elle fait son portrait; mais elle ne le fait pas d'une façon quelconque : elle brode son image sur de la toile. Elle a l'impression qu'en fixant son image, en la cousant, elle immobilise celui qui est représenté. Elle se protège contre sa persécution. La protection n'est malheureusement que momentanée; mais quand la poursuite persécutrice reprend, elle recourt de nouveau au même système de défense. D'autres, qui sont obsédés par l'image de la messe noire, se débarrassent, au moins pendant quelques instants, de cette hantise en dessinant la scène dont la vision les poursuit. D'autres, et ce sont surtout des femmes, se fabriquent une petite poupée qu'elles cachent sous leurs vêtements et portent avec elles comme un fétiche protecteur. D'autres enfin recourent tantôt à

1. E. Régis, *Précis de Psychiatrie*, 5<sup>e</sup> édition, p. 160. Cf. P. Janet, *Les obsessions et la Psychasthénie*, t. II, p. 474-487. Voir aussi Bellet : *Moyens de défense et Psychothérapie dans les obsessions* (Thèse, Bordeaux, 1898).



des mots qu'ils répètent ou à des actes qu'ils accomplissent, tantôt à la fois aux formules et aux actes. Quand ils usent du langage parlé, le mot, ou un ensemble de mots, revêt dans leur bouche l'apparence d'un exorcisme, d'une conjuration et en a, pour le malade, toute la portée. Parfois, c'est une exclamation, un juron; parfois, c'est toute une phrase, sorte de formule, qui est déclamée sur un certain ton et qui reste toujours la même. Une malade répètera sans fin : « Cinq fois cinq font vingt-cinq; je suis la reine de France Zazi enfermée à la Salpêtrière. » Une autre se contente de diriger contre ses persécuteurs un cantique qu'elle entonne à tout moment. « J'ai observé, dit Séglas, un autre malade qui, pour se défendre contre ses ennemis et se mettre en rapport avec des protecteurs imaginaires, sifflait pendant des heures entières un refrain de sa composition que j'ai pu noter, et cela en se promenant dans une direction déterminée <sup>1</sup>. »

Ces malades cherchent volontiers des néologismes, des tournures extraordinaires et mettent dans ce qu'ils disent une confiance qui est en raison même de sa bizarrerie. Ils se plaisent à arranger les mots de façon à former des phrases incompréhensibles et qui prennent ainsi un air de formule cabalistique. Ils s'efforcent souvent — c'est le cas des onomatomanes — de neutraliser, en répétant certains mots, l'influence néfaste qu'ils attribuent à quelques autres. En voici un qui ne pouvait entendre les mots : « vendredi », « malheur », « treize », sans corriger leur portée en prononçant les autres : « samedi », « bonheur », « quatorze ».

Dans nombre de cas, c'est par la mimique que se traduit chez le malade le besoin de se défendre. Une persécutée mystique se protège contre ses ennemis imaginaires en

1. *Les idées délirantes de défense dans la Médecine moderne*, août et septembre 1891, p. 645.

multipliant les signes de croix et les gestes cabalistiques. Une autre, tourmentée par un être mystérieux qu'elle nomme *Ispiritim* et qu'elle accuse de l'électriser, se pique la peau avec une longue épingle et se place, dans les oreilles et la bouche et devant les yeux, la pointe d'un clou. « Une persécutée que j'ai observée, raconte encore Séglas, avait pour habitude, le soir avant de se coucher, de retirer les draps du lit. Puis elle mettait sur le matelas une assiette et posait dessus un flambeau avec une bougie piquée d'épingles qui tombaient dans l'assiette à mesure que la bougie brûlait. Cette pratique avait pour but de chasser les mauvais esprits <sup>1</sup>. »

Ce qui nous intéresse dans tous ces cas, ce n'est pas l'étude de la psychasthénie elle-même, c'est la constatation d'un élément dont elle se double presque toujours : un effort du sujet pour se débarrasser de ce qui le tourmente. L'obsession dont il souffre lui apparaît, en quelque sorte, comme un corps étranger logé en lui, qui ne parvient peut-être pas à l'envahir tout entier, mais qu'il ne peut pas expulser. Il cherche alors quelque moyen de défense, et le procédé qu'il imagine n'a pas d'autre but que de chasser l'intrus ou, si l'on préfère, de remplacer un état obsédant par un autre état de conscience. C'est exactement ce qui arrive, mais en des proportions plus vastes, dans le cas des « persécutés ». Ceux-ci également se mettent à compter sur un « truc » pour chasser ce qui les hante. Élémentaires et à demi-conscients, ou compliqués et systématiques, ces moyens de défense ne doivent-ils pas nous apparaître comme l'origine de beaucoup de rites magiques? Sans doute, dans certains cas, manquent-ils d'originalité instructive. C'est,

1. *Loc. cit.*, p. 646.

par exemple, lorsque l'individu — et ce n'est peut-être pas tout à fait rare — a emprunté ses moyens de défense à un grimoire à lui procuré par tel ou tel de ces charlatans qui pullulent autour de nous et entretiennent, pour les exploiter, toutes les superstitions. Mais les cas sont encore plus fréquents où il n'y a, dans ces pratiques, rien d'appris, aucune influence d'un livre quelconque ni d'une tradition subie. L'individu se conduit comme tout être vivant qui s'efforce tout simplement de réagir contre des causes qui viennent l'affaiblir, le détruire et surtout le faire souffrir. Il imagine alors lui-même les procédés auxquels il recourt. Et l'on assiste dans son cas à la naissance ou plutôt à la réinvention de façons d'agir qui, depuis des millénaires, ne cessent de réapparaître. Une des origines de la magie semble bien être dans les fonctions mentales dont les psychiatres étudient les déviations. Elle nous est révélée dans et par la maladie dont Ribot a pu dire qu'elle est « une expérimentation de l'ordre le plus subtil, instituée par la nature elle-même dans des circonstances bien déterminées, et avec les procédés dont l'art humain ne dispose pas ».

## V

Cette manie du présage et du pacte que nous avons rencontrée tout à l'heure chez les adultes, M. Pierre Janet l'a rencontrée chez une enfant de 12 ans : « Elle semble, dit-il, avoir de simples tics : elle secoue la tête brusquement ; elle marche lentement, en évitant de mettre les pieds dans l'intervalle des pavés. Mais ces tics sont compliqués de ruminations mentales variées qui la rendent déjà très malheureuse. Chacun de ces gestes est accompagné d'une

longue suite de pensées : « Si elle ne secoue pas la tête, elle mourra dans la semaine; si elle ne compte pas bien les pavés, elle ira en enfer; si elle a regardé de côté en marchant, c'est un présage de mort, etc. » Ce cas nous conduit à nous demander si ce que nous avons essayé d'analyser chez l'adulte n'existe pas déjà en germe chez l'enfant, et si, dans l'étude des origines de la magie, il ne faut pas faire une place à ce qui s'esquisse dans les premières années de l'existence humaine.

Cette idée s'était déjà présentée à plusieurs psychologues. « Les enfants, remarque M. Leuba, s'amuse souvent à faire des interdictions et à les renforcer par des menaces de punition : « Si tu fais *cela*, disent-ils, il t'arrivera *ceci*. » Le *cela* et le *ceci* n'ont d'ordinaire aucun lien logique et l'enfant ne pense pas à une force particulière ou à un agent particulier qui appliquerait la punition. Il est important à ce point de vue de se souvenir que ce que telle personne fait dans un esprit de fiction et de jeu est souvent pris au sérieux par une autre personne, indépendamment de toute vérification empirique. Une petite fille de sept ans s'était entendu dire que, si on tuait un escargot, cela amènerait la pluie. Elle accepta immédiatement cette affirmation et on ne put réussir, en lui parlant raison, à lui ôter cette idée de l'esprit. Qui sait combien des absurdes superstitions du sauvage sont nées de cette façon! Il semble probable que beaucoup des commandements, des précautions et des prescriptions que la vie du sauvage s'impose à elle-même ont eu cette origine; en effet bien souvent il n'y a aucune connexion logique entre les actes interdits ou prescrits et l'objet à se procurer <sup>1</sup>. »

1. *La Psychologie des Phénomènes religieux*, p. 202-203. Cf. *ibid.*, pp. 116-117, 118-119, 121-123.

La même année, 1896, où la première édition de l'ouvrage de M. Leuba paraissait en Amérique, James Sully, dans ses *Studies of Childhood*, donnait cette intéressante observation : une petite fille croyait qu'en arrangeant ses cheveux, elle empêcherait le vent de souffler. Le vent dérangerait ses cheveux; elle en concluait qu'en les arrangeant, elle ferait cesser le vent <sup>1</sup>. N'y a-t-il pas de même des enfants qui s'imaginent que, puisque le vent siffle, le fait de siffler peut produire le vent <sup>2</sup>?

A une date plus récente, M. Jean Piaget a pensé qu'il fallait chercher d'une façon plus détaillée et plus systématique si l'esquisse de ce que nous relevons chez l'adulte ne se trouve pas chez l'enfant : l'idée paraît féconde; les enquêtes qu'elle ne manquera pas de provoquer ont chance de nous amener à des découvertes curieuses. Le grand mérite de M. Piaget est d'avoir appliqué à cette idée ses méthodes d'observation patiente et d'investigation expérimentale. Reprenons le problème pour notre compte.

Une association doit presque forcément s'établir entre le fait qui aide à vouloir et l'acte même de la volition. Sans s'en apercevoir, on en vient à supposer un lien de causalité entre ce fait et l'acte qui le suit. On glisse insensiblement jusqu'à la confiance en l'efficacité de ce à quoi l'on a demandé un encouragement pour se décider. Ce glissement commence chez l'enfant lui-même. Ce n'est pas celui-ci qui peut nous le raconter; mais les adultes se souviennent avec précision de ce qu'il leur est arrivé de faire pendant leur enfance. Il est d'autant plus intéressant de le noter, quand ils le racontent avec un sourire et sans y attacher aujourd'hui la moindre importance. « Lorsque j'étais jeune, nous

1. *Studies of Childhood*, p. 80.

2. Leuba, *op. cit.*, p. 209.

dit un témoin, pour aller en classe, je devais suivre un long trottoir sur lequel, avec de petits cailloux, étaient dessinés des losanges. Je m'exerçais à passer régulièrement d'un losange sur un autre. Quand j'avais quelque projet ou désir, je m'y appliquais avec un soin tout particulier. Si j'arrivais ainsi sans manquer un losange jusqu'au bout du trottoir, j'y voyais un signe de succès probable pour mon désir ou mon projet <sup>1</sup>. » Une dame me raconte : « Quand mon frère, ma sœur et moi étions enfants et que nous prenions le train pour aller en Normandie, nous ne manquions jamais de nous installer dans le couloir. Et c'était, entre nous, à qui verrait le premier tel ou tel objet, une vache par exemple. Celui-ci était sûr d'avoir de la chance dans ses projets de vacances. »

Les procédés employés pour se rassurer peuvent être très variés. Ils consistent en général dans une action qui semble difficile à effectuer. La réussite apparaît alors comme un encouragement. Une dame me raconte ce souvenir d'enfance : « Je me rappelle m'être livrée, comme enfant, à des jeux de « paris intérieurs », si je puis m'exprimer ainsi. En voici une forme qui m'est restée à la mémoire. Nous habitions une maison située en retrait d'une rue et qui en était séparée par une cour assez longue. Quand je me rendais chez nous, en venant de la rue, j'ouvrais toute grande la porte de la cour, puis je me mettais à courir de toutes mes forces en me disant : « Si tu arrives au bout de la cour, avant que la porte ne se ferme, tout ira bien : j'aurai une bonne note, maman me permettra une heure de lecture, etc. Au contraire, si tu n'y arrives pas avant ce moment, tout ira

1. A rapprocher de cette expérience, celle qui est racontée par une des personnes interrogées par M. Piaget, *La représentation du Monde chez l'enfant*, p. 123-124.

« mal. Tu auras une mauvaise note, tu tomberas malade, tu mourras, etc. » Je me suis surprise bien plus tard encore à constater ce tour de mon esprit, mais sous une forme bien plus atténuée. En essayant de traverser une rue où circulent des voitures, je me *demande* quelquefois : « Vais-je arriver à tel point avant que cette voiture n'y arrive? »

Est-il fréquent que beaucoup d'enfants éprouvent chaque soir la peur de la mort, de leur propre mort ou de celle des parents? M. Piaget le croit; bien des médecins que j'ai consultés contestent le fait; ce point, semble-t-il, mériterait une enquête plus approfondie. Ce qui est certain, c'est que les cas de crainte irraisonnée dans l'obscurité ne sont pas rares. Les causes de ce phénomène sont multiples, et il y en a certainement qui engagent la responsabilité des grandes personnes de l'entourage des enfants. Pour chasser leur peur, beaucoup recourent à un même procédé : « Quand j'éprouvais une de ces craintes, me dit un témoin, je me mettais à compter avec l'idée que si j'atteignais, avant qu'il n'arrive quelque chose, tel chiffre que j'avais choisi, je n'avais plus rien à redouter. Pour me rassurer à fond, je recommençais plusieurs fois l'opération et, si elle réussissait chaque fois, toute frayeur était dissipée <sup>1</sup>. »

De même le finalisme anthropocentrique que l'on trouve toujours, chez l'adulte, à l'origine de tant de croyances, n'aurait-il pas son point de départ, sa première ébauche, dans l'attitude que l'enfant prend en général très volontiers en face du monde?

M. Alfred Binet et M. Th. Simon nous ont appris que les enfants définissent tout par l'usage; et M. Piaget a confirmé cette vue par le résultat des interrogations auxquelles il a soumis quantité d'enfants. Le soleil, pour eux, « c'est pour

1. Cf. un témoignage analogue rapporté par M. Piaget, *op. cit.*, p.122.

nous chauffer »; la rivière, « c'est pour nous donner de l'eau »; la pluie, « c'est pour arroser » ou « c'est pour nettoyer les rues »; le vent, « c'est pour pousser les bateaux » ou « c'est pour faire venir les nuages », etc., etc. La conséquence que M. Piaget tire de cette observation qui, d'après lui, est constante, c'est que la combinaison de cet égocentrisme et de ce finalisme intégral conduit l'enfant à résoudre d'une certaine façon la question d'origine. Il se figure tout naturellement que ce qui existe en vue de tel ou tel but a été fabriqué avec l'intention d'atteindre ce but. Il ne connaît que des hommes qui soient capables de fabriquer des objets ayant ou non une destination, mais surtout ceux qui en ont une. Le vent, par exemple, a pour origine les éventails, ou les pompes à bicyclette. On l'explique encore en disant : « C'est un monsieur qui a beaucoup soufflé. » Si, aux yeux de l'enfant, toute la nature est faite pour nous, si elle participe de l'activité et de la finalité humaines, il est naturel que la question d'origine soit résolue dans un sens artificialiste. La nature est faite par l'homme dans la mesure où elle est faite pour l'homme.

Cet artificialisme, sur lequel M. Piaget insiste d'une façon très intéressante, ouvre, grâce au finalisme par lequel il se complète, des jours assez imprévus sur la préoccupation anthropocentrique qui est certainement à l'origine de beaucoup de croyances rencontrées partout dans l'humanité, chez les civilisés aussi bien que chez les non-civilisés.

## VI

Pourquoi ne chercherions-nous pas chez l'enfant l'explication d'un fait qui joue un rôle énorme dans l'histoire des religions et surtout dans les opérations magiques, qui est



bien connu des historiens et des ethnologues, mais qui, quelque connu qu'on le suppose, paraît poser un gros problème psychologique? Nous avons déjà noté l'importance des mots, et notamment celle des noms. Posséder le nom d'un objet, c'est être, croient nombre d'hommes, en état d'agir sur lui et par lui. Comment se rendre compte de cette croyance? M. Piaget a raison de soutenir que ce réalisme nominal fait sa première apparition chez l'enfant. C'est là qu'avec lui nous en notons le début.

Peut-être l'enfant commence-t-il par voir dans le nom un simple attribut de la chose. Il s'intéresse à une connexion nouvellement découverte entre la chose et le vocable par lequel on la désigne. Mais, quand il se met, en montrant chaque objet, à poser la question : « Qu'est-ce que c'est que ça? » et qu'en interrogeant ainsi, il demande le nom de l'objet qu'il montre, une tendance nouvelle apparaît : la tendance d'assigner à toute réalité un substitut symbolique<sup>1</sup>.

Il suffit, semble-t-il, d'une observation un peu attentive pour se convaincre que l'enfant, en prononçant le nom d'un objet, croit pénétrer dans l'essence de cet objet et en obtenir une explication réelle. Dès que le nom lui est fourni, il est satisfait. Il n'y a plus, pour lui, de problème; il y a une relation intime entre le nom et la chose nommée. Le nom révèle la chose. Les choses ont toujours eu leur nom et chacune d'elles n'en a qu'un seul. Ce qui n'a pas de nom n'existe pas, et même est inconcevable. « Si pour les enfants, dit

1. Le psychologue Stern a l'impression que, dans la première période, l'enfant a compris que tout a un nom et qu'il voit dans ce nom ce qui remplace l'objet. On lui a objecté que l'enfant, avant d'en venir là, commence par voir dans le nom un attribut plutôt qu'un substitut de l'objet. Cette objection de M. Wallon (*Journal de Psychologie*, 1924) est admise par M. H. Delacrbix (*Le langage et la pensée*, p. 286). Mais il nous paraît qu'elle n'a toute sa portée que pendant la période très courte où l'enfant, apprenant à parler, n'a pas encore pris le pli de poser à tout propos la question relevée.

M. Piaget <sup>1</sup>, il suffit de regarder les choses pour voir leur nom, il ne faut nullement croire que pour eux le nom est inscrit, en quelque sorte, sur la chose. Ce qu'il faut dire, c'est que, pour eux, le nom fait partie de l'essence de la chose... Mais il faut ajouter aussitôt que, pour ces enfants, l'essence de la chose, ce n'est pas un concept, c'est la chose elle-même. Il y a complète confusion entre la pensée et les choses auxquelles on pense. Le nom est donc dans l'objet, non à titre d'étiquette collée contre l'objet, mais à titre de caractère invisible. »

A mesure que l'enfant se développe, ce qui l'intéresse n'est plus dans les mots individuels, mais dans ces assemblages de mots qui constituent des récits ou des formules. Une petite fille de deux ans et demi est à table avec ses grands-parents. Avant le repas, le grand-père dit régulièrement les grâces. L'enfant écoute en ouvrant de grands yeux. On sent qu'elle voudrait dire quelque chose. Un jour elle n'y tient plus : « Grand-père, qu'est-ce que t'as dit dans ton assiette? » Le grand-père explique son acte dans le langage le plus familier et le plus simple : « Quand on te donne quelque chose, tu dis merci; moi, je remercie Celui qui nous donne notre bon pain et qui t'en donne. » L'enfant écoute; visiblement elle comprend; mais, au bout de quelques minutes, elle insiste : « Qu'est-ce que t'as dit dans ton assiette? » Le grand-père recommence son explication en tâchant de la rendre encore plus claire. L'enfant reprend imperturbablement : « Qu'est-ce que t'as dit dans ton assiette? » Le mot de l'énigme n'est pas compliqué : l'explication a été comprise par l'enfant. Mais ce n'est pas suffisant pour elle : ce qu'il lui faut, c'est la formule, même si elle n'en comprend pas tous les mots.

1. *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 47.

C'est donc bien chez l'enfant que nous saisissons dans leurs premiers linéaments la confiance que les hommes ont dans les mots et l'importance qu'ils leur prêtent. Mais peut-être est-il sage, pour comprendre ce qui se passe dans ce petit être qui nous est si souvent mystérieux, de noter quelques traits de la physionomie intellectuelle et morale de l'adulte. Voici un aphasique. C'est un blessé de la grande guerre. Il a perdu partiellement le souvenir des mots; en particulier, il ne sait plus le nom des couleurs. Il reconnaît parfaitement qu'une couleur qu'on lui met sous les yeux est « couleur de violette » ou « couleur de cerise », mais il ne sait dire ni *rouge*, ni *vert*, ni *jaune*, etc. Ces mots prononcés devant lui n'éveillent aucun souvenir. On lui dit de montrer un objet jaune. Il répète le mot et cherche en vain ce que cela peut signifier. Mais si on lui dit de chercher un objet « couleur de citron », il le trouve et, semble-t-il, sans trop de peine. Placé en face d'un paquet de fils de laine de couleurs variées, et invité à chercher ceux qui sont de même teinte, quoique plus ou moins foncée, il ne comprend pas ce qu'on lui demande. Il déclare que toutes ces couleurs sont différentes; il ne se reconnaît pas parmi elles. Tout ce qu'il parvient à faire, c'est de rassembler celles qui sont de même intensité, quoique différentes de teinte. Qu'est-ce à dire, sinon, m'écrit M. Séchehaye, « que le rôle des mots est de nous permettre de nous former des idées générales? Ils sont le point d'appui d'associations d'idées et de groupements que nous faisons nous-mêmes ou que nous recevons tout faits de la communauté. Le rouge, c'est tout ce que nous sommes habitués à appeler rouge; et c'est à la faveur des mots que nous avons pu acquérir de rapprocher tous les objets rouges qui constituent notre notion abstraite du rouge. Si le point d'appui des mots et des associations de choses avec les mots

vient à manquer, nous sommes désorientés, nous ne voyons plus que les cas particuliers, et nos efforts tentés pour créer de nouveaux abstraits, échouent la plupart du temps. » Cela ne signifie pas que l'idée générale n'existe pas avant le vocable qui la désigne. « Le mot, ajoute notre correspondant, est le fait nouveau qui permet à la faculté d'idéation de développer tous ses effets. C'est dans ce sens qu'il est le soutien de l'idée. C'est ainsi qu'une première machine, tout imparfaite qu'elle était, a été le point de départ du progrès mécanique. La première locomotive est unimaginable dans cet obscur et informe prédécesseur. Ainsi nos idées philosophiques et scientifiques vis-à-vis des premiers mots balbutiés par les hommes. »

Mais serait-il absurde de juger, d'après le désarroi qui se manifeste en un homme frappé d'aphasie, l'espèce de joie qu'un enfant éprouve, sans en avoir conscience, quand son vocabulaire s'enrichit de mots nouveaux? L'aphasique est écrasé par la multitude des impressions qu'il ne peut classer. L'enfant a le sentiment vague, mais puissant, en acquérant des mots, de pénétrer dans la réalité et de la dominer.

La foi dans l'efficacité des mots est-elle expliquée par ce qu'on vient de dire? Il ne le semble pas. L'importance des mots est une chose; la foi dans la vertu des mots en est une autre. Où faut-il chercher l'origine de celle-ci? Sans doute dans la plus primitive expérience de la causalité qu'il soit donné à l'enfant de faire. Avant de pouvoir fabriquer quoi que ce soit avec sa main, il constate qu'il agit par ses cris. Une association s'établit vite entre les cris qu'il pousse et l'arrivée de sa mère ou de sa nourrice. Au commencement, il crie parce qu'il n'a pas pu faire autrement. Mais bientôt il crie pour que se produise la sensation que lui donne l'arrivée de sa mère ou de sa nourrice.

Cette expérience première se précise singulièrement au fur et à mesure que l'être humain se développe. Peu à peu une conception particulière de la causalité se fait jour, dont M. Louis Weber a admirablement décrit la formation : « Lorsque soit par le geste soit par la parole un homme en appelle un autre au loin et que celui-ci répond à son appel, le lien de causalité n'a en apparence rien de matériel... Le geste et la parole sont des agents dont l'efficacité se traduit par son seul résultat, *sans véhicule sensible*. Atteindre par une pierre ou un javelot un ennemi ou un animal poursuivi, c'est, en quelque sorte, prolonger l'effort du bras et transmettre son mouvement à un intermédiaire visible et tangible. Appeler un compagnon et le voir accourir à l'appel, c'est mettre en jeu une force bien différente que l'intelligence du sauvage ne saurait concevoir en terme de matière et de mouvement. Ne pouvant être conçue de cette manière, cette causalité introduit donc dans l'imagination un élément nouveau *sui generis* irréductible aux phénomènes matériels, et cet élément, c'est l'élément spirituel (ce qui agit sans corps) <sup>1</sup>. »

Nous voilà bien à l'origine de l'importance mystérieuse accordée à des gestes et surtout à des paroles. Cette causalité d'une certaine espèce est devenue si familière aux hommes que toute affirmation ou négation semble, pour eux, revêtir une efficacité particulière. Plusieurs personnes sont ensemble; elles sont dominées par une appréhension identique. Chacune d'elles a la pensée d'un événement qu'elle redoute. Elle est convaincue que les autres ont exactement la même pensée. Elle ne craindrait pas, en exprimant ce qu'elle sent, de troubler, chez les autres, une sécurité qui n'existe pas. Et pourtant, elle se tait. Il lui semble qu'en exprimant

1. *Le rythme du progrès*, p. 141.

l'appréhension qui la tourmente, elle provoquerait l'événement dont elle a peur. C'est une idée du même genre qui agit dans d'autres cas. Dans un compartiment de chemin de fer, si quelqu'un se met à raconter des accidents, il y aura toujours une ou plusieurs personnes pour le prier de se taire : « Ne parlez pas d'une catastrophe, vous la feriez venir. » Que d'importuns dont on évite de parler, de peur de les voir surgir ! Il semble qu'il suffise de parler de certains fâcheux pour les attirer.

Ce n'est pas seulement dans le rituel de la magie développée que se trouve la vertu mystérieuse des mots et des phrases. Nous n'avons qu'à écouter ce qui se dit autour de nous ou ce que nous disons nous-mêmes pour rencontrer l'affirmation plus ou moins enveloppée de cette vertu.

## VII

De même qu'il attribue une grande importance au nom, l'enfant admet l'action efficace à distance. D'une part, en vertu de l'égoïsme que nous avons déjà signalé, il croit que le monde tourne autour de lui. D'autre part, il n'est pas arrivé à une conscience du moi suffisante pour se distinguer du monde extérieur. S'il croit qu'il domine ce monde, c'est tout simplement parce qu'il ignore que ce monde est étranger à son rêve et à ses désirs. Il est très loin de se figurer qu'il y a un moi qui commande et un non-moi qui obéit. Il sent tout simplement en lui un désir. Il l'exprime et il en attend la réalisation. De là, cette illusion si fréquente chez lui : il croit, par exemple, que la lune le suit, et le suit parce qu'il le veut. Le fait qu'il se déplace, qu'il marche, qu'il avance, lui fait croire que la chose se déplace, avance,

marche, comme lui et en l'accompagnant. Il lie les intentions supposées des choses à ses propres intentions. « Quand j'étais enfant, me raconte une jeune dame, et que je jouais sur la plage, j'étais convaincue que la mer était à mes ordres. Il m'arrivait de donner un coup de talon sur le sable en disant aux vagues : « Vous vous arrêterez là. » Quand une vague se permettait de franchir cette limite, j'étais fort vexée contre elle. » L'école sociologique désignera sous le nom de participation ces liens que, spontanément, l'enfant établit soit entre les choses et lui, soit entre telle ou telle chose. Peu nous importe le nom qu'on peut donner à ces liens supposés. La psychologie de l'enfant nous amène, sans aucun doute, devant ce qui est l'origine des croyances magiques de l'adulte. Une demoiselle me raconte ce souvenir d'enfance : « Je désirais avoir un joli teint. Or, je ne sais qui avait parlé, devant moi, d'un teint de lys et de roses. L'idée me vint donc de mâcher des pétales de rose pour procurer à mon teint leur beauté. Je ne me souviens pas d'avoir mâché des fleurs de lys, mais j'ai encore très présente la saveur amère des pétales de rose; et comme je souhaitais aussi que ma peau fût très fine, je cherchais les occasions de manger des pêches pour me procurer leur qualité enviée. » — « Je me rappelle, dit Lubbock, avoir entendu une petite fille dire à son frère : « Si tu manges tant d'oie, tu deviendras tout à fait bête. » Et il y a sans doute fort peu d'enfants qui ne croiraient pas cette induction toute légitime <sup>1</sup>. »

1. Sir John Lubbock : *Les Origines de la civilisation*, Introduction, p. 19. Cf. Piaget, *op. cit.*, p. 129. Pendant la rédaction de ces pages, une affaire de cannibalisme tzigane, découverte en Tchécoslovaquie, fait grand bruit. Les auteurs des faits atroces et repoussants qui ont été révélés par l'instruction vivent en nomades, dans la région perdue qui avoisine les confins de la Tchécoslovaquie, de la Hongrie et de la Roumanie. « Le nombre des individus arrêtés, dit le journal *Le Temps* (11 mars 1927), est jusqu'à présent de 26 dont 12 hommes et 14 femmes ou enfants. Ils ont avoué avoir perpétré douze meurtres, la plupart au cours de l'année 1926. Sur ces douze victimes,

A cette croyance spontanée en ce que l'on appellera plus tard la loi de similarité s'ajoute aisément chez l'enfant un sentiment instinctif de la valeur du renoncement et de sa mystérieuse efficacité objective : « Un de mes plus anciens souvenirs, raconte M<sup>lle</sup> V., dans une autobiographie confiée par elle à M. Th. Flournoy, se rapporte à ma mère. Elle était très malade, au lit depuis des semaines, et une domestique m'avait dit qu'elle mourrait dans quelques jours. Je devais avoir 4 ou 5 ans. Ma plus chère possession était un petit cheval de bois brun couvert de « vrais cheveux », comme je disais alors, et dont je pouvais ôter et mettre à volonté la selle et la bride... Une curieuse pensée germa dans mon cerveau : que je devais renoncer à mon cheval pour que ma mère pût guérir. La chose ne se fit pas en une fois ; il m'en coûtait terriblement ! Je commençai par jeter dans le feu la bride et la selle, pensant que, quand il serait très laid, je pourrais le garder. Je ne me souviens pas exactement de la marche des événements ; mais je sais qu'avec un grand désespoir, j'ai fini par mettre en pièces mon cheval, et qu'en voyant quelques jours après ma mère debout, j'ai gardé longtemps la conviction que mon sacrifice l'avait mystérieusement guérie <sup>1</sup>. »

M. Piaget retrouve chez l'enfant, sous une forme plus simple, cette idée de l'efficace magique du sacrifice : c'est l'efficace des actions pénibles ou ennuyeuses pour obtenir

neuf (5 hommes et 4 femmes) furent dépecées et mangées. Ils expliquent avec complaisance la manière dont ils s'y sont pris pour tuer et dépecer leurs victimes et les façons dont ils ont accommodé leur chair. Par le caractère superstitieux de leurs croyances, toutes proches des idées primitives sur la magie, on croirait se trouver en présence de peuplades sauvages de l'Afrique. L'un des criminels explique, par exemple, que l'on donnait de préférence la cervelle aux enfants, afin qu'ils devinssent plus intelligents. Un autre expose que la chair de femme était préférée par les jeunes gens, qui lui trouvent une saveur délicate et croient qu'ils y puiseront des vertus de séduction. »

1. Th. Flournoy, *Archives de Psychologie*, t. XV, p. 18.



ce qu'on souhaite : « Un garçon, dit-il, avait coutume pour ne pas être interrogé en classe ou ennuyé par son instituteur, de remettre deux ou trois fois ses bottines, le matin avant de partir. Il avait l'impression que plus ce rite était ennuyeux à accomplir, plus la chance était grande d'être favorisé du sort <sup>1</sup>. » N'y a-t-il pas là le germe de sentiments très nobles qui se développent chez l'enfant ? « J'ai toujours pensé, me dit une personne dont j'admire profondément la consécration au bien, que la solution d'une affaire dépendait de la part de moi-même qu'avec ardeur, avec passion, j'employais à la faire aboutir. Si je ne m'épuise pas, ou à peu près, pour faire aboutir un projet, adoucir une souffrance, réussir une entreprise, j'ai l'impression que, n'ayant pas fait ma quote-part de travail, je ne puis espérer rien de bon. »

Revenons au jeune enfant. Les mouvements de son corps doivent être confondus par lui avec n'importe quel mouvement extérieur. Il a, en même temps, conscience de ses désirs, de ses plaisirs et de ses peines. « Il s'ensuit que, lorsque le bébé commande à son corps, il doit croire qu'il commande au monde. Ainsi, à voir les bébés se réjouir des mouvements de leurs pieds, on a l'impression qu'ils éprouvent la joie d'un dieu qui dirigerait à distance le mouvement des astres. Inversement, quand le bébé prend plaisir au mouvement situé dans le monde extérieur, comme le mouvement des rubans de son berceau, il doit sentir une liaison immédiate entre ce mouvement et le plaisir qu'il en a. Bref, pour un esprit qui ne distingue pas, ou distingue mal le moi du monde extérieur, tout participe de tout et tout peut agir sur tout <sup>2</sup>. »

Il est bien évident que, dans tout cela, il ne s'agit pas de

1. Cf. Piaget, *op. cit.*, p. 125.

2. Piaget, *op. cit.*, p. 140.

raisonnement, même ébauché. Nous saisissons sur le fait une sorte de mécanisme mental dans lequel il serait absurde de chercher le moindre effort intellectuel. Les liens établis entre les états mentaux qui se déroulent sont des liens de nature affective. Et nous sommes ainsi amenés à rejoindre les hypothèses personnelles que nous avons faites à propos des origines de la croyance à la magie. Ce ne sont pas des associations d'idées qui sont à l'origine de ces croyances. Ce sont des associations d'émotions. Et il est singulièrement intéressant de trouver chez l'enfant la preuve du rôle joué par ces associations d'émotions. « A l'époque où je suivais les cours du lycée, me raconte un témoin, mon petit déjeuner, que je prenais avant de me rendre en classe, consistait tantôt en une tasse de cacao, tantôt en une tasse de café au lait. Chaque mardi matin, nous faisons en général une composition. Si je la réussissais, je remarquais avec quoi j'avais déjeuné, et j'avais soin, le mardi suivant, de prendre du café au lait ou du cacao, selon que l'un ou l'autre de ces produits avait été employé juste avant mon succès. En cas d'échec, je conjurais la mauvaise chance, en évitant le produit qui m'avait, en quelque sorte, trahi. »

Il est inutile d'insister sur l'association affective établie entre les deux faits mis en rapport. Cette association crée chez l'enfant une sorte de répugnance ou de peur instinctive. Répugnance ou peur ont une action déterminante. Elles peuvent être remplacées, dans d'autres circonstances, par un attrait et une espérance. « Lorsque, mes frères et sœurs et moi, dit un autre témoin, nous jouions au croquet, nous remarquions toujours quel était le maillet utilisé par le gagnant et, sans le dire, chacun s'efforçait de se procurer, pour la partie suivante, ledit maillet, comme si le gain obtenu en le maniant lui procurait une propriété particu-

lière et communiquait ainsi à qui s'en servait quelques chances augmentées. Je me souviens qu'il y avait dans notre jeu un certain maillet orange qui était considéré comme possédant une vertu particulière, et c'étaient, autour de lui, pour se l'assurer, des disputes sans fin et parfois même des tricheries subtiles. »

Toutes ces associations affectives mettent en branle l'imagination de l'enfant, lequel ne demande que des prétextes pour construire des romans, c'est-à-dire pour prêter aux objets des désirs, des intentions, des habitudes. Nous venons de voir des enfants qui attribuent à un maillet de croquet le pouvoir mystérieux de gagner toujours. En voici un autre qui, à propos de billes, fait un raisonnement, non pas en sens inverse, mais sensiblement autre : « Lorsque je venais de gagner des billes, c'est-à-dire de les prendre au camp adverse, dit une personne rappelant ses souvenirs d'enfance, je ne rejouais jamais avec ces billes gagnées. Je croyais avoir plus de chances de les perdre que les autres, parce que j'avais l'idée que ces billes étaient liées à leur ancien entourage et avaient tendance à retourner chez leurs anciens propriétaires <sup>1</sup>. »

Ce qui facilite l'éclosion de toutes ces croyances chez l'enfant, c'est qu'il ne fait pas un usage assidu du principe de contradiction. Ce qui nous stupéfie le plus, chez le non-civilisé, c'est que celui-ci est capable d'admettre, avec un calme imperturbable, qu'une même chose peut être à la fois en un lieu déterminé et ailleurs. Or, la notion d'ubiquité ne scandalise pas l'enfant. Il est malaisé de donner des preuves directes et formelles de ce fait. Mais la première crise religieuse que, d'après M. Pierre Bovet, l'enfant traverse,

1. *La Représentation du Monde chez l'enfant*, p. 132.

dénonce précisément, dans bien des cas, cette notion contradictoire en soi de l'ubiquité. Tout le monde connaît cette plaisanterie absurde que l'on se permet aisément vis-à-vis d'un enfant dont le bavardage dérange et dont on trouve ingénieux de se débarrasser par une mission de fantaisie : « Va voir dans ma chambre si j'y suis et ne reviens pas me le dire. » Cette plaisanterie serait moins répandue, si elle ne correspondait pas à une curieuse indifférence de l'enfant au principe de contradiction <sup>1</sup>. Cette indifférence peut être dissipée brutalement, comme M. Pierre Bovet le montre dans un cas intéressant où l'on voit clairement une conséquence morale de cet appel brusque à la réalité. Mais quelle que soit la durée de cet état d'indifférence à la logique, il faut noter que ce qui nous étonne, chez le non-civilisé, a sa place marquée dans le développement de l'enfant <sup>2</sup>.

Enfin, un des cas les plus curieux que l'on puisse citer,

1. J'ai assisté à cette expérience très précise sur une enfant de deux ans et demi, dont l'intelligence est très vive. Sa tante lui dit : « Va là-bas, dans la salle de bains, et vois si j'y suis. » L'enfant y court, regarde autour d'elle et crie : « Non, tu n'y es pas. » La tante réplique : « Regarde dans ma chambre (la pièce à côté) et vois si j'y suis. » L'enfant s'y transporte et crie de nouveau : « Non, tu n'y es pas. »

2. « Quand j'étais petite (4 ans, ou peut-être 3 ans et demi), m'écrivit une correspondante, nous habitions une maison à deux étages et mon père avait son cabinet de travail au deuxième, séparé du reste de la maison par des portes capitonnées, ce qui se conçoit avec sept enfants. J'étais têtue et je supportais difficilement l'autorité d'une de mes sœurs qui, à table, était préposée à mon éducation. Quand une fois s'engageait entre nous une discussion, cela n'en finissait plus ou cela finissait très mal. Un jour, mon père coupa court à une altercation naissante : « Ecoute, me dit-il, va dans ma chambre, entre sans frapper à la porte, va jusqu'au grand fauteuil et regarde si j'y suis. Si je n'y suis pas, vois sous la table, puis reviens me le dire. » J'eus quelque peine à descendre de ma haute chaise, puis à monter deux étages, mais l'idée ne me vint pas d'hésiter une seconde. Cela prit du temps, mais je finis par reparaitre à la salle à manger en déclarant gravement à mon père : « Non, tu n'y étais pas. » Puis, voyant rire toute la famille, j'ajoutai consternée : « Tu m'as dit une bêtise ! » Dès ce jour le charme fut rompu. » (Pierre Bovet, *Le sentiment religieux chez l'enfant*, p. 33).

dans lequel on voit une floraison prodigieuse de magie, et qui résume en lui-même nombre des états d'âme déjà rencontrés, nous est fourni par l'autobiographie de M. Ed. Gosse, *Père et Fils*. On sait qu'il s'agit d'un enfant dans l'éducation duquel toute vie imaginative avait été proscrite, à qui on n'avait jamais raconté d'histoires, dont toutes les lectures étaient pieuses ou scientifiques, et dont la religion était faite de rigorisme et dénuée de tout mysticisme. Il est impossible d'imaginer une explosion plus prodigieuse d'inventions et de pratiques qui traduisent spontanément une révolte contre les faits : « Mon esprit, alors si contraint et si actif tout à la fois, se réfugia dans une sorte de magie très naturelle, très enfantine. Cette magie se heurtait aux idées religieuses absolues que mes parents continuaient, avec une persistance trop machinale, à m'inculquer de force, et se développait parallèlement avec elles. Je me formai d'étranges superstitions que je ne puis rendre intelligibles qu'en donnant quelques exemples concrets. Je me persuadai que, si j'arrivais à trouver les mots voulus ou les passes nécessaires, je pourrais communiquer aux magnifiques oiseaux et aux superbes papillons des manuels illustrés de mon père la faculté de reprendre vie et de s'envoler du livre, laissant des trous derrière eux. Je croyais qu'à la chapelle, lorsque nous chantions d'un ton traînant et lent de bruyants cantiques d'expérience religieuse et d'humiliation, je pourrais faire résonner ma voix comme celles de plusieurs douzaines de chanteurs, si je réussissais seulement à découvrir la formule magique. Pendant les prières du soir, qui étaient extrêmement longues et fatigantes, je croyais que l'un de mes deux moi-même pourrait voltiger sur l'une des corniches et contempler mon autre moi-même et les personnes de la maison, si je parvenais seulement à saisir la

clef du secret. Je travaillais pendant des heures à chercher les formules cabalistiques, imaginant, pour arriver à ces fins, des moyens tout à fait irrationnels. J'étais convaincu, par exemple, que s'il m'était possible de compter sans jamais me tromper, je me trouverais tout à coup, en prononçant quelque nombre très élevé, en possession du grand mystère. Je suis persuadé que rien d'extérieur ne me suggérerait ces idées de magie...

« Toute cette fermentation intellectuelle passa tout à fait inaperçue de mes parents. Mais quand je commençai à croire que, pour le succès de ma magie en action, il était nécessaire de me faire mal, et quand je me mis, en grand secret, à enfoncer des épingles dans ma chair et à heurter mes articulations avec des livres, cela n'étonnera personne que ma mère fût bientôt frappée de mon air « délicat »<sup>1</sup>.

Une conclusion s'impose à nous. Nous ne venons pas de rencontrer des cas de magie tout à fait caractérisée, mais les germes d'une croyance qui ne demandera, ensuite, qu'à pousser ses rameaux dans toutes les directions. Combien, par exemple, des cas cités, sans être des procédés formels et conscients de divination, nous mettent bien sur la voie qui aboutit à cette science illusoire! Combien d'autres cas, surtout quand il s'agit du réalisme verbal, nous conduisent jusqu'au point où l'efficacité des mots devient l'objet d'une vraie pratique!

Que nous examinions les adultes qui nous entourent ou que nous étudions nos enfants, il est possible, croyons-nous, de saisir en pleine action quelques-unes des lois psychologiques dont le jeu nous explique ce qui est si vivant et si fort chez le non-civilisé. Cela ne nous conduit guère à affirmer, entre celui-ci et nous, une différence essentielle et irréductible.

1. *Père et fils, Etude de deux tempéraments*, traduit en français par Aug. Monod et Henry-D. Davray, p. 58-59.

## CHAPITRE VI

### LE VRAI PROBLÈME

Pourquoi y a-t-il des civilisés et des non-civilisés?

- I. — Les non-civilisés ne sont pas tous au même échelon. — Chacun de leurs groupes est immobilisé à un certain point. — Leur mentalité est dominée par le magique. — Chez le civilisé, la croyance magique est en contradiction avec le reste de la vie intellectuelle et morale. — Les médecins devant ces faits. — Identité et séparation des deux fractions de l'humanité.
- II. — Les non-civilisés sont-ils déçus d'un état antérieur de culture? — Thèse de Lubbock, contredite par Renouvier. — Ce qu'on peut induire des langues des Australiens ou des Fuégiens.
- III. — Impression que donne l'étude de la préhistoire. — Le feu. — Les outils les plus primitifs. — Qu'est-ce que l'invention? — Rapports de l'*homo faber* et de l'*homo sapiens*.
- IV. — Le problème de l'homme primitif au point de vue moral. — Survivances instructives d'usages et de croyances. — Les Pygmées et les Pygmoïdes. — Le non-civilisé actuel n'est pas le vrai primitif.

Au point où nous en sommes dans nos analyses, il nous paraît sans doute sage d'affirmer qu'il y a entre le non-civilisé et nous, non point une différence irréductible, mais une identité foncière. On se sent porté, par l'étude des faits parcourus, à soutenir qu'entre la croyance au magique, telle qu'elle règne chez les non-civilisés, et la croyance au magique, telle qu'elle se laisse surprendre chez nous, il n'existe qu'une différence de quantité. Ce serait pourtant aller trop vite en besogne et négliger un fait essentiel, celui à l'occasion duquel nous avons posé ce problème : il y a, d'une part, des

civilisés et, d'autre part, des non-civilisés. Les civilisés ont eu peut-être, dans leur évolution, le même point de départ que les non-civilisés, mais ils sont devenus ce qu'ils sont, et leur ascension intellectuelle — on ne dit pas leur ascension morale — de progrès en progrès ne semble pas près de s'arrêter. Les autres, au contraire, n'ont pas réussi à s'élever au delà d'un certain niveau; il n'en est pas un seul groupe qui, au moment où nous sommes entrés en contact avec lui, ait été trouvé en plein élan vers le mieux, en marche vers du nouveau, en travail de transformation et d'épanouissement.

## I

On ne prétend pas situer au même échelon parmi les peuples non-civilisés les Papous, les Esquimaux, les Polynésiens, les Hottentots, les Bantous, etc. Parmi ces races il y en a, de toute évidence, qui sont plus bas ou plus haut que les autres, et, pourtant, nous les qualifions toutes de non-civilisées. Chez toutes, à un certain moment de leur développement, un phénomène d'arrêt a l'air de s'être produit : elles n'ont pas pu aller plus loin. Et comme les unes et les autres, depuis des millénaires, en sont à peu près au point où chacune d'elles s'était élevée, nous estimons, avec une apparence de raison, que, laissées à elles-mêmes, elles en seraient restées toujours et immuablement au même point et que, pour parvenir plus haut, elles ont besoin d'une intervention extérieure à elles. Il faut — et l'induction ne semble pas téméraire — qu'une main leur soit tendue et les tire sur le chemin qui monte. Chez les civilisés, c'est le progrès intellectuel à l'infini; c'est l'incessante victoire sur les



choses. Chez les autres, c'est la stabilisation sans aucun changement en bien, c'est le piétinement monotone et vain<sup>1</sup>.

Si nous y regardons de plus près, une seconde différence s'offre à nous. La mentalité dominée par le magique nous paraît caractériser le non-civilisé; elle le maîtrise, elle donne une forme précise et toujours la même à sa vie intérieure.

La croyance au magique existe bien chez le civilisé, mais elle n'est pas seule à le constituer. Visiblement elle est en contradiction avec le reste de sa vie intellectuelle et morale. C'est pour nous un mystère, et presque un scandale, qu'elle puisse coexister avec ce qui la contredit et devrait la rendre

1. Meredith Townsend le marque avec force : « Aucune des races noires, tant nègre qu'australienne, n'a manifesté durant les temps historiques de capacité à édifier une civilisation. Elles n'ont jamais dépassé les limites de leurs propres territoires comme conquérantes et n'ont jamais exercé la moindre influence sur les peuples non noirs. Elles n'ont jamais fondé de ville de pierre, ni construit de vaisseau, ni produit de littérature, ni suggéré de foi... Il semble qu'il n'y ait pas d'autre raison que la race à cela. On dit que le nègre a été enseveli dans le plus massif des quatre continents, et perdu pour ainsi dire pour l'humanité; mais il s'est toujours trouvé sur le Nil, la route directe de la Méditerranée, et, dans l'Afrique Occidentale et Orientale, il était sur la mer. L'Afrique est probablement plus fertile et presque certainement plus riche que l'Asie, elle est parcourue par des fleuves aussi puissants dont quelques-uns au moins sont aussi navigables. Qu'aurait pu souhaiter de mieux une race singulièrement saine, douée d'une constitution qui résiste au soleil et défie la malaria, que d'être installée sur le Nil, le Congo ou le Niger, en nombre amplement suffisant pour exécuter tout ouvrage nécessaire, depuis l'abattage des forêts et la construction des routes jusqu'à l'édification des villes?... Le nègre, à lui tout seul, a de beaucoup dépassé le sauvage australien. Il a appris l'utilité du feu, l'art de semer, l'avantage de s'abriter, l'usage de l'arc, du canot et des vêtements; mais il s'en est tenu là selon toutes les apparences, incapable, à moins d'être stimulé par une autre race comme la race arabe, de faire un pas de plus. » (*Asia and Europe*, 4<sup>e</sup> éd., 1911, p. 92, 356-358; cité par Lothrop Stoddard dans *Le flot montant des Peuples de couleur*, p. 93-94). Townsend explique ce phénomène par « la race ». Mais, par ce mot, on n'explique rien, une race étant toujours le résultat de faits historiques « qui ont eu lieu, comme le disait Renan, à une certaine époque, mettons il y a quinze ou vingt mille ans, tandis que l'origine zoologique de l'humanité se perd dans des ténèbres incalculables. » (*Discours et conférences*, p. 319).

impossible. Rien ne le prouve mieux que l'attitude très fréquente des médecins et des tribunaux, quand ils se trouvent en présence de cas de ce genre.

En décembre dernier, à Seppois-le-Bas (Haut-Rhin), une jeune fille de 19 ans, Mathilde Vogelweith, a tué de plusieurs coups de couteau sa couturière, M<sup>me</sup> Eugénie Muth, pendant que celle-ci lui essayait un manteau. Arrêtée, la meurtrière a déclaré que c'étaient des sorciers et le diable qui l'avaient poussée à commettre son crime pour lequel elle ne montrait aucun regret. Elle a accusé la victime de lui avoir jeté des sorts. A l'instruction, elle s'est enfermée dans un mutisme obstiné et l'on n'a pu tirer d'elle aucune explication de son acte. Elle a égorgé sa victime, parce qu'elle « avait assez de la voir ». Soumise à un examen médical, elle a paru être obsédée, mue par une simple idée fixe. Elle a été internée à l'hospice d'aliénés de Rouffach.

Quelques semaines auparavant, les journaux publiaient, le 14 novembre 1926, le fait divers suivant : « Dans la commune de Mauchin (Nord), M. Emile Fichelle, âgé de 60 ans, a été tué de deux coups de fusil par son fils Emile, âgé de 23 ans. Interrogé, le meurtrier a déclaré que, depuis un certain temps, une femme du voisinage lui jetait de mauvais sorts; c'est elle qui lui a commandé de tuer son père. » Ici encore, les médecins ont déclaré que le meurtrier n'était pas responsable, et lui aussi a donc été interné. Ce cas, que l'obligance de l'avocat de Fichelle m'a permis de comprendre exactement, est très simple. Le meurtrier avait été soigné pour maladie d'estomac par un docteur qui lui avait appliqué un traitement électrique. Ce traitement n'avait fait que développer son penchant à l'irritabilité. Depuis lors, Fichelle « se sentait la nuit de l'électricité dans la tête » et il avait l'impression qu'une voisine, avec laquelle il était en

difficulté, « l'électrisait ». Un soir, plus persécuté que jamais, il s'empara d'un fusil de chasse et voulut sortir pour faire un mauvais parti à la voisine, cause de tous ses « troubles et malheurs ». Son père voulut l'en empêcher et, au cours d'une scène qui n'a pas été autrement précisée, fut tué d'un coup de feu. Il paraît certain que nous sommes, dans ce cas, en présence d'une forme très moderne de la croyance aux mauvais sorts. Il est tout naturel qu'aujourd'hui un sujet voie dans l'électricité l'instrument des influences mauvaises qu'un adversaire s'efforce d'exercer sur lui.

Nous n'aurons pas le mauvais goût, devant ces cas, de mettre en doute le diagnostic porté par le médecin. Il semble bien évident que le déchaînement de certaines croyances et des peurs qu'elles engendrent suppose presque toujours un déséquilibre mental. Mais comment ne serions-nous point frappés par ce qui s'est passé à propos des flagellants de Bombon? Sur le rapport de deux médecins, touchant Lourdin et Froger, inculpés de coups et blessures, le juge d'instruction a commencé par rendre une double ordonnance de non-lieu. Les experts avaient conclu, en effet, que l'un et l'autre prévenus devaient être considérés comme irresponsables et que leur cas, au point de vue de la défense sociale, relevait, non de la répression pénale, mais de l'internement dans un asile d'aliénés. M<sup>e</sup> Maurice Garçon, avocat de l'abbé Denoyers, s'est élevé avec juste raison contre ces conclusions. La vérité est que les experts s'étaient refusés à examiner certaines questions capitales et, jugeant déraisonnables des croyances qu'ils ne pouvaient admettre, avaient systématiquement traité de folie tout ce qui manifestait chez les inculpés une foi quelconque dans le surnaturel. D'autres experts ont été nommés; leurs conclusions ont été radicalement différentes de celles des premiers et, finale-

ment, Lourdin et Froger ont été condamnés à huit mois de prison sans sursis et 100 francs d'amende.

Les discussions psycho-médicales qui se livrent toujours autour des cas de ce genre montrent combien nous sommes portés à les envisager comme des choses du temps jadis, incompréhensibles aux hommes que nous sommes. Pour nous les expliquer, tantôt nous parlons de survivance, tantôt nous pensons à des phénomènes de régression, mais en aucun cas nous ne considérons la croyance à la magie comme essentielle à la nature humaine actuelle. Nous la traitons, malgré le nombre d'exemples que l'on en pourrait citer aisément, comme représentant momentanément ce qui a été et ne sera plus.

Cette impression est d'autant plus vive en nous que, dans bien des cas, les hommes les plus superstitieux que nous puissions rencontrer ne restent pas totalement étrangers à ce qui constitue la culture de notre temps. Sans doute, ici et là, un paysan ignorant et buté n'aura guère l'occasion de traiter les problèmes selon les méthodes scientifiques, et il restera muré dans les idées et les sentiments qu'il tient des ancêtres et du milieu. Il n'en est pas moins vrai que l'œuvre de la pensée moderne va constamment vers lui, tantôt sous la forme de la discussion publique des hommes et des choses, par exemple dans le domaine de la politique, tantôt sous la forme de la revue populaire ou du journal, et enfin sous la forme de ce qu'il a appris, superficiellement peut-être, mais dans une certaine proportion pourtant, à l'école primaire. Il s'intéresse à des problèmes pour lesquels la tradition ne fournit pas de réponses toutes faites. Il a, dans telle ou telle circonstance, des actes de déraison qui nous déconcertent; mais dès qu'il s'évade d'un certain nombre de préoccupations, il parle et il agit comme tout le monde,

sans s'abandonner un instant à d'autres réactions qui l'apparentent de très près au non-civilisé.

S'il y a, un peu partout, des individus qui semblent être étrangers aux besoins rationnels, ce n'est certes pas le cas de ces joueurs dont la désagrégation mentale ne se manifeste qu'à propos du jeu et qui, à d'autres moments de leur existence, se conduisent en savants rompus aux méthodes les plus rigoureuses. Un même homme sera très différent dans son laboratoire, aux prises avec un problème scientifique, et dans la salle de jeu, devant la roulette ou la table de baccarat, à l'instant où la chance va se prononcer. En d'autres termes, si, à certaines heures, il est un esclave prisonnier de sa passion déchaînée et de son imagination emportée par un vertige, il y en a d'autres où il est affranchi, au moins pour un temps, de cet esclavage et où il est en possession, non seulement de lui-même, mais aussi de ce qui fait le civilisé. Le non-civilisé, lui, est envoûté à tous les moments de son existence. Il a ses accès de bon sens, mais jamais il ne s'insurge contre la croyance qui le mène. Le premier, nous le définirons : l'être humain qui, tout en n'étant pas fermé à la croyance en la magie, n'est pas dominé par elle, est capable de réfléchir, de délibérer et de conclure comme si elle n'existait pas. Nous définirons le second : l'être humain en qui la croyance en la magie détermine l'essentiel de la vie intérieure.

Si donc nous pouvons et devons affirmer l'identité foncière de ces deux portions de l'humanité, nous devons également affirmer que, par suite de circonstances encore ignorées de nous, il s'est produit entre elles une séparation à la suite de laquelle l'une a pris une certaine voie, l'autre s'est engagée dans une voie toute divergente. De telle sorte que la différence notée entre elles risque de paraître, en un certain sens, comme étant irréductible.

## II

Cette grave différence semble être le résultat d'un nœud qui, d'une façon mystérieuse — mystérieuse pour notre ignorance — a dû se produire à un certain moment dans l'histoire de ceux que nous appelons les non-civilisés. Faut-il préciser davantage et présenter ceux-ci comme des dégénérés, comme étant dans un état de déchéance et de dégradation? Posée dans ces termes vagues et formulée avec cette fausse précision, la question provoque forcément une réponse qu'il est facile de prévoir et qui encombre, en effet, bien des ouvrages. Cette réponse n'est pas plus intéressante, d'ailleurs, que la façon dont est présentée la question. « L'opinion commune, dit Sir John Lubbock, est que les sauvages ne sont, en thèse générale, que les misérables restes de nations autrefois plus civilisées; mais quoiqu'il y ait quelques cas bien établis de décadence de nations, rien ne nous autorise scientifiquement à admettre que ce soit là le cas général... Si nous comparons les relations des premiers voyageurs avec l'état des choses actuellement existantes, nous ne trouvons pas de preuves à l'appui de cette théorie d'un déclin général. Les Australiens, les Boschimans et les naturels de la Terre de Feu vivaient, à l'époque où on les observa pour la première fois, presque exactement comme ils font aujourd'hui... Si le Cap de Bonne Espérance, l'Australie, la Nouvelle-Zélande avaient jamais été habités par une race d'hommes plus avancés que ceux que nous avons l'habitude de considérer comme les aborigènes, il en serait certainement resté quelque preuve; or, comme ce n'est pas le cas, aucun de nos voyageurs n'ayant observé ni

ruines, ni aucune trace d'une culture plus avancée, il ne semble pas qu'il y ait une raison suffisante pour supposer que ces misérables êtres soient, d'aucune façon, inférieurs à leurs ancêtres <sup>1</sup>. »

Ce que Sir John Lubbock présente comme l'opinion commune n'est, en réalité, qu'une prévention assez peu répandue, limitée à des milieux restreints où l'on ne se tourmente guère des problèmes scientifiques. Elle s'appuie à peu près uniquement sur un *a priori* théologique que nombre d'esprits religieux se gardent bien d'avoir pour eux-mêmes. L'« opinion commune », celle qui mérite vraiment ce nom et qui se figure refléter docilement les plus incontestables conclusions de la science, est si peu ce qu'on nous dit ici qu'elle semble plutôt favorable à l'hypothèse de la brutalité primitive, pour ne pas dire de la bestialité originelle. Le « déclin général » dont Sir John Lubbock déclare n'avoir vu de preuve nulle part n'est soutenu dans aucune théorie qui compte; et l'on n'a pas grand mérite, après avoir fabriqué de toutes pièces une théorie imaginaire, à la réfuter dédaigneusement. L'argument qu'on lui oppose sur un ton péremptoire n'était pas difficile à trouver; considéré d'un peu près, il n'offre qu'un intérêt médiocre. Renouvier, qui ne saurait être suspect d'avoir voulu soutenir une thèse théologique, montre avec infiniment de raison la dérisoire portée de la constatation invoquée : « C'est un pitoyable argument, écrit-il, que celui qui consiste à dire que nos premiers voyageurs — il y a si peu de temps encore! — trouvèrent les ancêtres des sauvages à peu près tels que nous voyons aujourd'hui les fils. L'auteur ajoute que nous avons l'habitude de considérer ces hommes comme aborigènes

1. Sir John Lubbock, *L'homme avant l'histoire*, p. 337.

L'habitude est mauvaise, si tant est qu'elle existe réellement; mais la vraie question porte sur des ancêtres reculés, quel que leur berceau puisse être, et nullement sur un état de choses qu'on a pu observer en remontant à dix ou douze générations sur le même coin de terre <sup>1</sup>. »

Sans être nullement d'accord avec Renouvier sur les principes généraux de la philosophie, Herbert Spencer élevait des réserves graves contre la qualification de « primitifs » qui est si souvent donnée au sauvage actuel. « Il est bien possible et, selon moi, très probable, écrivait-il, que chez eux les reculs aient été aussi fréquents que les progrès... Il y a des raisons qui permettent de croire que les hommes de type inférieur existant aujourd'hui... ne sont pas des spécimens de l'homme tel qu'il fut dans le principe. Il est probable que la plupart d'entre eux, sinon tous, eurent des ancêtres qui étaient parvenus à un état supérieur et on retrouve, au nombre de leurs croyances, des idées qui ont été élaborées durant cet état supérieur <sup>2</sup>. » C'est là une déclaration profondément vraie, et il est seulement dommage que le philosophe anglais ne s'en soit pas souvenu plus souvent pour en tirer toutes les conséquences.

Un fait, entre beaucoup, illustrera la question et surtout la rendra plus claire. Nous ne citerons de ce fait que deux exemples. Mais, parmi tous ceux que l'on pourrait relever, on a l'embarras du choix.

L'Australien est donné, en général, comme étant au plus bas degré de l'échelle humaine. Il n'y a guère que l'indigène de la Terre de Feu pour lui disputer ce rang. Ils y sont certainement tous deux à cette heure. Mais alors la langue que chacun d'eux possède nous fait l'effet d'une énigme effa-

1. *Critique philosophique*, 1874, t. II, p. 276.

2. *Principes de sociologie*, t. I, p. 138.



rante. Dans la plupart des dialectes qui en ont été étudiés en tout cas en Australie, il n'y a pas moins de quatre nombres : le singulier, le duel, le triel et le pluriel. Tantôt ces deux derniers nombres sont exprimés par des formes tout à fait distinctes; tantôt le triel est exprimé par le même vocable qui signifie le pluriel, mais modifié par une forme additionnelle et qui lui donne la valeur d'un nombre déterminé. Les Fuégiens ont, en tout cas, trois nombres. Il y a, de même, abondance de formes pour rendre les diverses modalités de l'action désignée par un verbe. « Ainsi, dit M. Lévy-Bruhl, dans la langue de la tribu Ngeumba (Darling River, New-South-Wales), dans les temps passés et futurs des verbes, il y a des terminaisons qui varient pour indiquer que l'acte décrit a été accompli dans le passé immédiat, récent ou éloigné, ou qu'il sera accompli tout à l'heure, ou dans un avenir plus ou moins lointain; qu'il y a eu, ou qu'il y aura une répétition ou une continuité de l'action, et d'autres modifications encore des suffixes verbaux. Ces terminaisons restent les mêmes pour toutes les personnes du singulier, du duel et du pluriel. Il y a donc des formes différentes pour exprimer : je battrai (futur indéfini), dans la matinée, toute la journée, dans la soirée, dans la nuit, de nouveau, etc. <sup>1</sup>. » Dans les tribus fuégiennes, les Yahgans ont une langue qui possède plus de trente mille mots, parmi lesquels dix mille verbes dont le nombre est peut-être encore augmenté par la manière dont ils se chargent d'une quantité de préfixes et de suffixes indiquant que l'on vient d'une certaine direction ou que l'on y va, au nord, au sud ou à l'ouest, en haut, en bas, dehors, dedans, nombre presque inépuisable, sans compter une foule d'adverbes de position. Chez les uns

1. Lévy-Bruhl, *Les Fonctions mentales...*, p. 159-160.

comme chez les autres, les pronoms personnels ou démonstratifs pullulent. Ils expriment, dans l'une et dans l'autre langue, à quelle distance un objet se trouve, dans quel rapport il est avec les points cardinaux, s'il est peu ou prou visible. A ces langues on pourrait appliquer la description que M. M. Granet fait de celle des Chinois. Chez celle-ci, dit-il, « l'étude du vocabulaire met en évidence le caractère prodigieusement concret des concepts...; la presque totalité des mots connotent des idées singulières, expriment des manières d'être aperçues sous un aspect aussi particulier que possible; ce vocabulaire traduit, non pas le besoin d'une pensée qui classe, abstrait, généralise, qui veut opérer sur une matière distincte et préparée à une organisation logique, — mais, tout à l'opposé, un besoin dominant de spécification, de particularisation, de pittoresque; il donne l'impression que l'esprit chinois procède par opérations essentiellement synthétiques, par intuitions concrètes et non par analyse — non pas en classant, mais en décrivant <sup>1</sup> ».

Ce foisonnement verbal, tel qu'il se présente chez les Australiens et chez les Fuégiens, ne révèle-t-il pas une activité spirituelle qui dépasse de beaucoup les besoins et les initiatives de ces indigènes? Mais tandis que nous sommes tentés de nous en émerveiller naïvement, on s'empresse de nous prévenir que c'est là, non pas une richesse réelle, mais une forme de pauvreté. Cette abondance d'images concrètes est liée à une indigence à peu près absolue d'idées générales, et ceci paraît très grave. Il y a du vrai dans cette remarque. Ces langues manquent radicalement des concepts sans lesquels aucune science ne se serait jamais fondée. A mesure

1. *Revue philosophique*, 1920, t. I, p. 103-104.

que les langues se sont approchées du moment où la science devait naître, cette prétendue richesse verbale, constituée avec des expressions particulières, a diminué. Tout cela est incontestable, mais ne doit pas nous empêcher de voir, et même avec admiration, le trésor d'observations précises qui se résument dans ces formes grammaticales et dans ces vocabulaires. Ce trésor n'a, semble-t-il, rien de commun avec la force logique, avec ce qui aidera à constituer la science commençante. Il ne les met pas sur le chemin des théories qui se tiennent et qui sont aptes à se développer ou à s'approfondir. Mais il témoigne d'une aptitude singulièrement vive à noter les faits particuliers. Il n'est pas en soi un germe de science; mais, par l'abondance des perceptions différenciées qu'il exprime, il révèle un esprit extrêmement actif, ouvert à des intuitions multiples, capable de distinction précise. Cette richesse fait contraste violent avec la misère intellectuelle de ceux qui parlent ces langues. Ni eux ni leurs semblables n'auraient pu trouver la prodigieuse variété des procédés qui rendent si bien, et avec un si grand luxe de détails, les rapports perçus dans le réel. Il y a là une puissance d'évocation concrète dont l'invention ne saurait être attribuée aux indigènes d'aujourd'hui ou d'hier et qui leur vient d'un passé peut-être lointain. On nous cite des moyens descriptifs dont la trouvaille suppose l'ingéniosité de regards jetés sur le monde et habiles à débrouiller toutes les singularités individuelles; et cela dépasse infiniment Australiens et Fuégiens de maintenant. Leur langue parle à sa manière, non pas d'une civilisation antérieure à laquelle personne ne pense, mais d'un état intellectuel qui a précédé l'état actuel et lui était supérieur.

## III

Aussi bien, avant d'aller plus loin, serait-il sage d'essayer de regarder d'un peu près ce qu'ont dû être, non les premières démarches intelligentes de l'humanité — de celles-ci il n'y a et il ne peut y avoir aucune trace —, mais tout au moins les démarches dont il nous reste des vestiges dans les outils révélés par les fouilles de la préhistoire. Le grand tort des théoriciens qui spéculent sur les débuts de notre espèce, c'est, sans aucun doute, d'être un peu trop souvent étrangers à cette jeune science qui, soudain, nous met en présence, sinon de nos plus anciens ancêtres eux-mêmes, mais de ce qu'ils ont fait. On ne dira jamais trop ce qu'a été leur indigence matérielle avec tout son cortège de souffrances. Mais surtout, l'on ne dira jamais assez combien ils ont été admirables dans leurs efforts acharnés pour remédier à cette indigence.

Aussi loin que l'on remonte, l'homme possède le feu. S'il n'est, par ses origines, qu'un animal, il est l'animal qui a su conquérir le feu, et cela suffit pour le distinguer de tous. Pour le diminuer comme à plaisir, on imagine, sans trop de peine, les diverses circonstances auxquelles on voudrait attribuer l'honneur d'une découverte inopinée qui, par ses conséquences, devait changer le monde. « Sans doute, à la suite d'incendies de forêts allumés par la foudre, dit M. Joleaud, l'Homme rencontra-t-il des cadavres d'animaux grillés par la flamme et apprit-il ainsi à faire cuire des aliments. La lente combustion de ces mêmes incendies lui fit ressentir les bienfaisants effets de la chaleur, en même temps qu'il découvrait la lumière que donne un tison. La

conservation du feu exerça sans doute dès ce moment, sur son esprit, une attirance stimulatrice d'autant plus grande que constamment jaillissaient des étincelles, lorsqu'il tentait de retoucher des silex. Cet élément devint, par la suite, indispensable à l'Homme pour réagir contre le refroidissement général de la température, précurseur des grandes extensions glaciaires du Quaternaire <sup>1</sup>. »

On peut multiplier les hypothèses pour nous dire dans quelles circonstances l'usage du feu a été trouvé. Mais quand on s'est enchanté de toutes ces suppositions plus ou moins romanesques, on n'a même pas posé le problème de l'invention. Ce qui importe, ce n'est pas que tel ou tel événement ait fourni l'occasion de la découverte, c'est qu'un être vivant se soit arrêté devant cette circonstance et y ait trouvé vraiment l'occasion de faire un coup de maîtrise intelligente. Prométhée date des origines les plus lointaines de l'humanité et il s'est avéré tout de suite demi-dieu. Rémy de Gourmont, qui n'a jamais passé pour un mystique, a écrit avec profondeur : « Toutes les espèces animales se sont trouvées en présence du feu, mais le feu ne leur a pas parlé; le feu n'a parlé qu'à l'homme seul. Quand l'homme jette un morceau de bois dans le foyer spontané qui va s'éteindre, il fait acte de génie humain... Des voyageurs ont pu apercevoir un grand singe se chauffer à quelque foyer naturel ou artificiel; aucun n'a eu le spectacle d'un chimpanzé ou d'un gibbon entretenant volontairement un brasier, encore moins essayant d'obtenir mécaniquement l'étincelle productrice du feu... l'homme seul a le génie du feu. <sup>2</sup> »

Je m'expose peut-être à passer pour naïf, mais j'avoue

1. *Les étapes des civilisations préhistoriques*, 1926, p. 86.

2. *Promenades philosophiques*, éd. *Mercur de France*, 2<sup>e</sup> série, p. 13, 17.

bien humblement que je ne puis pas m'arrêter devant des foyers datant du chelléen ou du préchelléen sans être intérieurement remué en me disant que des hommes, de vrais hommes, qui sont vraiment les ancêtres des hommes d'aujourd'hui, se sont assis là, y ont échangé des impressions, y ont exprimé à leur manière des joies et des douleurs, des déceptions, des craintes, des espérances et même des ambitions. Oui, le savant le plus positif et le plus froid est mis au défi de ne pas éprouver quelque émotion — à condition de savoir les regarder — devant les objets qui ont été, pour les vrais primitifs, des instruments de travail ou de défense. Il y a là un effort créateur qui dépasse tous ceux que notre formidable industrie moderne exige, et qui est d'autant plus étonnant que ces hommes nous apparaissent avec des caractères physiques singulièrement apparentés à ceux des simiens anthropoïdes. L'individu de l'époque chelléenne, au point de vue somatique, a l'air d'être bien près de la brute; et pourtant il la laisse infiniment derrière lui par la volonté ingénieuse avec laquelle il fait cette pièce à plusieurs fins, arme et couteau, qui a été dénommée « coup de poing » et qui a été la première ébauche et la prophétie de choses prodigieuses.

On est trop pressé d'expliquer ces humbles silex éclatés, et tout ce qui pouvait les compléter en étant de matière plus périssable, par une projection spontanée des organes humains sous la forme de l'outil. Quand on a avancé que le bras s'est prolongé dans le bâton, le poing dans la massue, le doigt dans le crochet, on se figure peut-être avoir donné une explication de ce qui s'est passé; en réalité on ne nous a rien appris. Que le bâton ait donné une portée plus grande au bras, que le crochet ait imité le doigt, que la massue ait substitué sa force écrasante à celle du poing, nul ne saurait

le discuter et ce n'est vraiment pas instructif. Ce qui caractérise l'invention, c'est qu'un individu a su voir ce que ne voyaient pas les autres, et en a tiré parti. Un homme, un jour, a eu, à propos d'un accident dû au hasard, l'idée d'associer à l'œuvre de l'ongle ou de la dent le tranchant d'un éclat de silex. Quelque heureux qu'ait été ce hasard, il a fallu tout de même que l'individu aperçoive un rapport que personne n'avait encore soupçonné, un rapport de moyen à fin, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas donné automatiquement dans les faits et qui, une fois aperçu, conduit peu à peu à dominer les faits. Une idée de ce genre ne peut apparaître que dans un cerveau individuel. Elle est une invention au sens précis du mot, et une invention suppose toujours un sujet qui prend une initiative. « Les inventeurs, dit excellemment M. Louis Weber, quoique la plupart du temps ignorés, méconnus ou oubliés, n'ont pas agi, dans leurs inventions, en fonction du groupe, ni en vertu de ses suggestions et de ses croyances, mais en vertu de leur propre spontanéité intellectuelle. L'invention matérielle est en soi la manifestation la plus pure (et aussi la plus simple et la plus ancienne) de l'intelligence individuelle, le *proprium quid* de l'intelligence humaine spécifique... Qu'elle réponde souvent à un besoin senti par les contemporains impuissants à le satisfaire et qu'ensuite, pour se propager et se conserver, elle ne puisse se passer du concours social, cela ne l'empêche pas d'être, en elle-même, une pénétration individuelle dans le monde des réalités physiques, un corps à corps de l'intelligence avec la matière qui ne s'exécute que par un seul et en vertu de ce qu'il y a justement en lui d'irréductible à l'esprit collectif<sup>1</sup>. »

1. *Le Rythme du progrès*, p. 263-264.

Par ce qu'il y a d'intelligence en acte dans ce qu'il fait, l'*homo faber* n'a-t-il pas tendu à devenir l'*homo sapiens*? Ne l'a-t-il pas été depuis le début? Certes, il serait d'une psychologie superficielle de méconnaître ce qui différencie essentiellement l'effort technique et l'effort d'où sortira la science. Le premier est tout utilitaire. Le besoin qu'il traduit n'a rien qui ressemble à la curiosité. Il est satisfait dès qu'est obtenu le résultat pratique cherché. Au lieu de la compréhension, la technique cherche la réussite. Elle n'apprécie ses tentatives qu'à l'épreuve des effets tangibles. A l'origine de la science est un besoin tout autre. Il ne se ramène pas à la préoccupation de produire tel objet utile ou de le perfectionner. Il est inspiré par une curiosité désintéressée. Le germe de cette curiosité — un germe singulièrement enveloppé — est peut-être chez l'animal supérieur qui regarde un phénomène pour le seul plaisir de le regarder. Il y a un abîme entre le plus humble effort de connaissance et cette curiosité presque passive et à qui suffit la contemplation des phénomènes qui se déroulent régulièrement. Celle-ci consiste en une sorte de jeu sans initiative. Mais qu'il se produise un accident imprévu dans la succession des faits, que l'attente habituelle soit déçue, le choc produit la surprise, c'est-à-dire un malaise qui peut avoir tous les degrés ou, si l'on préfère, toutes les nuances d'intensité. En lui-même ce choc est très loin d'être l'étonnement dans lequel Platon et Aristote signalent la source de la science. Et pourtant, l'un ne conduit-il pas à l'autre?

Si le choc de la surprise se produit au milieu même d'une opération des techniques utilitaires, pourquoi l'individu qui en est le sujet ne se poserait-il pas une question qui, tout en surgissant à propos d'un effort purement intéressé, provoque une recherche ayant pour vrai but l'intelli-



gence de ce qui s'est passé? Il est malaisé de se représenter un travail intéressé qui n'arrive pas, chez cet individu, à provoquer une interrogation destinée à mettre fin à quelque étonnement. On devine là un germe de réflexion d'une nature toute nouvelle, un germe de ce qui deviendra la science. Ce germe ne se développera pas forcément dans le sens qui conduirait jusque-là; et ce commencement, à peine ébauché, de préoccupations désintéressées n'aboutira peut-être qu'à un perfectionnement technique. Pourquoi ne se serait-il pas produit, à l'aurore de ce qui a donné naissance à l'industrie, quelque chose d'analogue à ce que nous constatons tous les jours autour de nous où c'est tantôt à un technicien que l'on doit un enrichissement de la science, et tantôt à un savant que l'on doit un progrès de la technique? Ceci ne doit pas être interprété comme une affirmation de l'existence d'une vraie science à l'origine des races dont l'activité intellectuelle souffre d'une ankylose millénaire. Mais il faut en retenir tout simplement que, dans les inventions les plus simples — les plus simples en apparence — un effort d'intelligence a été incontestable et que cet effort a été d'une autre nature que les jeux d'illusions qui ont donné naissance à la magie.

Là où ces jeux d'illusions ont été prédominants, ils n'ont pu qu'arrêter, comme nous l'avons montré déjà, non seulement tout élan vers la vérité poursuivie pour elle-même, mais jusqu'aux simples progrès de la technique. La magie est comme la liane parasite qui étouffe la plante autour de laquelle elle s'enroule. Grâce à elle, une différenciation grave s'est produite entre deux grandes masses humaines, et il serait peu raisonnable de voir, dans l'une de ces branches — celle dont le développement a été enrayé —, le portrait vivant de ce qu'a été l'autre branche,

celle qui a porté des fleurs et des fruits. Nous reprenons à notre compte ce que M. Louis Weber dit des sauvages actuels, et notamment des populations du centre de l'Afrique, de l'Amérique du Sud et de l'Océanie : « Rien n'autorise à assimiler entièrement ces races présentes aux ancêtres disparus qui ont donné naissance aux Egyptiens, aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, aux Germains... En gros, on peut regarder les sauvages actuels comme des reliquats de l'humanité primitive. Mais il est clair que ce ne sont pas de simples reliquats, des témoins survivants des époques disparues demeurés identiques à eux-mêmes, car leur survivance même leur a inévitablement fait subir des altérations. Le Fuégien misérable, l'Australien du centre, représentent sans doute l'homme primitif, mais probablement un homme primitif dégénéré. Sur ce point, il y a certainement une parcelle de vérité dans les vues de Joseph de Maistre. Non qu'il y ait lieu, bien entendu, de croire à l'existence de civilisations préhistoriques, à partir desquelles les sociétés humaines auraient dégénéré et ne se seraient relevées qu'avec l'appui d'une surnaturelle révélation. La thèse de de Maistre est trop inexacte et trop visiblement imaginée pour des besoins d'apologétique. Mais il semble bien néanmoins que les théories sociologiques fondées sur l'étude des sociétés contemporaines de primitifs ne tiennent pas assez compte de ce fait, que des spécimens attardés ne sauraient être un calque absolument fidèle des sociétés primitives qui habitaient, bien avant l'aurore des temps historiques, les régions où la civilisation s'est ensuite développée et épanouie <sup>1</sup>. »

1. *Le Rythme du progrès*, p. 72-73.

## IV

Mais pourquoi n'envisager de ce problème des origines que ce qui a trait à l'intelligence? La considération des phénomènes moraux conduit devant des interrogations exactement semblables. En Afrique, les tribus groupées dans le bassin du Zambèze présentent, par exemple, certaines institutions qui ne s'expliquent pas dans leur état actuel. Les ba-Rotsé avaient l'air d'être placés devant des nouveautés inintelligibles et presque absurdes pour eux, lorsque le missionnaire Coillard et ses compagnons leur disaient le prix de la vie humaine. Mais alors que signifiait à leurs yeux la charge de leur Natamoyo? Le Natamoyo est un des principaux ministres; il a la charge d'apaiser les colères du roi, d'y mettre un frein et de protéger ceux qui sont menacés d'en être les victimes. L'enceinte de sa maison, toujours à proximité du lékhotla, est sacrée <sup>1</sup>. N'est-il pas évident que cette magistrature, en contradiction formelle avec tous les faits de la vie quotidienne d'alors, n'a pas été inventée par une peuplade légère, servile, cruelle, au milieu de l'anarchie zambézienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et qu'elle doit être une survivance d'un passé probablement assez lointain?

Autre exemple. Les missionnaires se plaignent, au Lesouto, d'une licence des mœurs qui semble croissante. Ils se heurtent dans leurs exhortations à une indifférence grossière. Or il ne semble pas qu'il en ait été toujours de même. Eugène Casalis, décrivant les coutumes devant lesquelles il s'est trouvé à son arrivée au sud de l'Afrique, écrit ceci :

1. Cf. *Psychologie de la Conversion...* t. I, p. 311.

« Il était d'usage que, lorsqu'un enfant venait de naître, l'on renouvelât le feu de la maison. Il fallait, pour cela, qu'un jeune homme chaste se chargeât de faire jaillir, de deux morceaux de bois frottés rapidement l'un contre l'autre, une flamme pure comme lui. On était persuadé qu'une mort prématurée attendait l'audacieux qui se chargerait de cet office après avoir perdu son innocence. Lors donc qu'une nouvelle naissance était proclamée dans le village, les pères menaient leurs fils subir l'épreuve. Ceux qui se sentaient coupables avouaient leur crime et se laissaient flageller plutôt que de s'exposer aux conséquences d'une fatale témérité. On obtenait le même résultat en leur offrant à boire le lait d'une vache à laquelle on avait préalablement administré certaines drogues. L'imprudent que la honte d'un aveu eût poussé à accepter le défi ne tardait pas à tomber malade; son corps se couvrait de pustules malignes, sa tête se défilait, et, s'il échappait à la mort, il ne pouvait se soustraire à l'infamie de sa double faute<sup>1</sup>. »

Nous avons vu que la langue australienne semble dénoncer un état moins misérable que l'état actuel et qui l'aurait précédé. Or les hommes d'une des tribus qui représentent, aux yeux du P. W. Schmidt, la culture la plus archaïque du continent australien, les Kurnaï, prétendent que ce qui a tué chez leurs jeunes gens les vertus des ancêtres et particulièrement la générosité, c'est le contact avec les Européens. Faut-il les croire sur parole ou attribuer cette plainte aux rancunes et aux animosités que l'on devine? De fait, les rites et les enseignements de l'initiation, qui sont, de toute évidence, antérieurs au contact incriminé, avaient pour but d'inculquer à la jeunesse ce qu'une influence pernicieuse est en train de dissoudre. Une de ces

1. E. Casalis, *Les Bassoutos*, p. 282-283.

pratiques avait pour but déclaré d' « expulser » des initiés les appétits qui portent les individus à ne point partager ce qu'ils ont : « Le chef, raconte Howitt qui a assisté à la cérémonie, se pencha sur le premier enfant et, marmottant quelques mots que je ne pus saisir, il lui pétrit le ventre. Il fit de même pour chaque initié. Cela est destiné, dans l'esprit des Kurnai, à chasser la glotonnerie <sup>1</sup>. »

De ces faits, et de bien d'autres que l'on pourrait aisément invoquer, doit-on conclure que toutes ces peuplades sont tombées d'un état de civilisation? Ce serait dépasser de beaucoup les données dont on dispose. Ce qui ressort de ces données, c'est tout simplement qu'il semble y avoir eu un état moral qui, d'une certaine façon, était supérieur à celui d'aujourd'hui. Cet état, il serait sans doute absurde de se le représenter comme caractérisé par la pratique constante de vertus développées, par une sorte d'âge d'or de la moralité; mais il ne serait peut-être pas trop aventureux d'y voir quelque chose d'analogue à ce que des découvertes récentes, et qui ont sans doute encore besoin d'être vérifiées et complétées, ont bien l'air de montrer chez certaines peuplades très misérables.

N'est-il pas étrange, par exemple, que les Pygmées et les Pygmoïdes, qui sont peut-être les survivants des temps les plus anciens, présentent, au milieu d'un état de misère presque absolue, une moralité supérieure à celle de beaucoup de peuples en possession de plus riches moyens de vie et d'action? En considérant telle de ces peuplades, on est peut-être en état de se représenter ce que pouvait être

1. A.-W. Howitt, *The native Tribes of South-East Australia*, p. 626. Cf. dans Spencer et Gillen, *The Northern tribes of Central Australia*, p. 265, la description d'un rite qui a pour but de développer la tempérance et de rendre plus facile la pratique de la générosité.

l'homme primitif. Renouvier, qui n'a pas pu être au courant des découvertes auxquelles nous faisons allusion, mais qui a eu de vraies visions de génie, fait remarquer que nous ignorons dans quelles conditions physiques vécurent les premières familles — on dit les premières — qui se distinguèrent nettement de tout le reste de l'animalité, et qu'il faut distinguer entre l'homme préhistorique et l'homme primitif. Que peuvent nous dire de ce dernier les sciences naturelles? Rien de son état moral, alors même que de solides inductions feraient connaître son origine physique et son berceau... L'homme préhistorique — c'est-à-dire celui dont une science particulière, la préhistoire, nous révèle l'existence et les principaux outils — peut fort bien être déjà l'homme ensauvagi et dégradé. Aucun *a priori* dogmatique ne nous pousse à nous décider pour cette hypothèse pas plus que pour l'hypothèse contraire. Des observations qui nous sont possibles, que devons-nous conclure sur le compte de cet homme? Elles nous mettent en face de ses misères physiques, de sa vie difficile, entourée de dangers; elles nous le montrent employant des armes et des instruments encore bien grossiers. Mais qu'il valût plus ou moins que le commun des civilisés quant aux mœurs domestiques, aux vertus sociales ou même à l'intelligence que l'on a coutume — et peut-être à tort — de mettre au-dessus de tout, c'est beaucoup plus qu'il ne nous est possible d'affirmer. Et pourtant, il faut le répéter, cet homme-là a été précédé d'une longue suite de générations; il est leur héritier et leur continuateur; il n'est pas l'homme primitif.

Mais quand cela est dit, n'est-ce pas comme si rien n'avait été dit? Cet homme préhistorique n'est pas l'homme primitif, soit; mais il est bien difficile de nier ses origines ani-

males. Et alors, animal au physique, comment n'aurait-il pas été animal au moral? Il a sans doute vécu d'abord comme les animaux, vivant de proie, la disputant aux autres, féroce par nécessité et n'ayant comme caractères moraux que ceux qui correspondaient à ses caractères physiques et aux pressants besoins de sa vie qu'il avait à conserver et à défendre. Par suite, la distinction entre l'homme préhistorique et l'homme primitif présente-t-elle un intérêt quelconque? Renouvier s'est adressé à lui-même cette question qui s'offre tout de suite à l'esprit. Notons la réponse qu'il y fait : « L'innocence diffère profondément chez l'homme et chez la bête en ceci que la bête l'a gardée et que l'homme l'a perdue; phénomène dont il n'y a pas d'histoire naturelle au monde qui puisse rendre compte... D'où que l'homme soit sorti, quel qu'il ait été d'abord, un jour est venu, si ce n'est le premier de sa vie consciente et de sa vie réfléchie, un jour est venu pour lui où, faisant quelque chose, il s'est dit que cela n'était pas bien. A dater de ce jour, nous avons réellement l'homme, et c'est le seul homme que nous connaissions, mais dont l'origine *quatenus homo* nous est absolument inconnue. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'autre homme que celui-là. Lisez les rapports les plus malveillants par système, ou par défaut de pénétration, que les voyageurs nous font de l'état mental des sauvages : on a bien osé nous parler de tribus dont le langage « est à peine un langage » — ce qui n'a pas de sens; ou qui parlent, à la vérité, mais qui manquent d'idées générales — ce qui est absurde; mais nul n'a dit avoir rencontré des hommes qui n'eussent point la notion d'un *devoir faire* ou d'un *devoir s'abstenir*, en des choses qu'ils regardent comme également possibles, celles-ci désirables pour eux-mêmes, et celles-là dangereuses; des hommes qui

ne se créassent point d'*obligations* les uns vis-à-vis des autres au sein d'une même tribu, ou chacun envers soi, selon l'idée qu'il se fait de ce qu'un homme tel que lui *doit être*. Or, c'est bien là l'essence de ce que nous appelons le devoir tout court, idée que jamais autre animal que nous ne songea à opposer à son appétit, à sa passion immédiate. Il est trop clair que ce fondement de toute morale et de toute religion est aussi le fondement des coutumes quelconques, en tant qu'on les tient pour impératives, et que sans de telles coutumes il ne saurait y avoir de lien social... Quel que soit le procédé mental qui conduise l'homme à se considérer comme obligé, n'importe comment, pourquoi et à quoi, toujours est-il qu'il y arrive : autrement on ne discuterait pas les sources de cette idée. Or c'est là que je prends l'homme; je l'y vois toujours et partout arrivé. Considérez maintenant les conséquences... Le simple animal est et reste innocent; de quelle manière? par ignorance, irréflexion, déterminations toutes spontanées qu'il n'examine point après coup, se demandant s'il a bien ou mal fait. L'homme que nous nous représentions antérieurement à un premier acte, avant et après lequel un tel examen se place, à raison de ce caractère propre de sa nature mentale, l'homme n'est déjà plus innocent de pure ignorance; il a la révélation de lui-même en tant qu'obligé. Suivons-le, après que l'acte est fait d'une volonté délibérée, et acquis sans retour. Cet acte est contraire à ce qu'il avait la conscience de devoir faire; cet acte est condamné par sa conscience, ainsi que nous avons coutume de parler. Avoir commis cet acte, c'est le commencement de son histoire morale <sup>1</sup>. »

1. *Critique philosophique*, supplément trimestriel, 1880, p. 21.



Si cette vue sur les débuts de l'humanité ne nous apparaît pas comme fausse, on constate que les différents groupes de l'humanité se trouvent aux échelons les plus divers de la moralité, qu'ils ne sont jamais restés immobiles à tel ou tel échelon et qu'ils sont tantôt montés assez haut, tantôt descendus assez bas pour que de ces ascensions et de ces chutes il soit resté des traces. Il n'y a certainement pas de peuplades dans lesquelles des drames de conscience ne se soient pas produits, ces drames n'ayant d'ailleurs rien de semblable à ceux qui peuvent se jouer dans une âme plus élevée et se réduisant parfois, mais non sans violence, à une lutte contre un appétit sensuel ou contre un emportement de colère. Des idiosyncrasies collectives peuvent avoir été créées par les conséquences de ces drames; et il serait bien extraordinaire que ces idiosyncrasies fussent restées de l'ordre purement moral et n'eussent point affecté la vie intellectuelle. Ne savons-nous pas que certaines crises passionnelles aboutissent à de la désagrégation mentale et à un abaissement de la réflexion et de l'attention? C'est le moment de nous en souvenir.

## CHAPITRE VII

### LA CROISÉE DES CHEMINS

Pourquoi des fractions de l'humanité ont-elles subi un arrêt?

I. — Hypothèse d'une malformation originelle du germe. — Expériences et *tests* qui militent contre elle. — L'effort intellectuel chez le non-civilisé. — L'instinct d'orientation.

II. — Hypothèse d'un manque de stimulant. — Confirmation partielle. — Les Esquimaux et les Pygmées.

III. — Les terreurs primitives. — Premier carrefour. — Psychologie des peuples chasseurs. — Leur propension à la magie. — Effets intellectuels et moraux de ces croyances. — La voluptuosité et ses dangers. — Exaspération des sens et polygamie. — Conséquences nerveuses et cérébrales. — Action du temps pendant des millénaires.

IV. — La crise de l'ethnologie. — Classement géographique et chronologique des faits. — M. de Quatrefages, un précurseur. — L'École de Vienne et ses émules. — Les aires ou cycles de civilisation.

V. — Conséquences de ces études nouvelles. — L'état moral d'une race résume toute son histoire. — Synthèse fonctionnelle. — Insuffisance de la culture intellectuelle. — Aucun progrès n'est possible sans une transformation radicale de l'être.

VI. — Une question préalable. — Réponse traditionnelle de la violence. — Une nouvelle philosophie de la colonisation.

VII. — La civilisation qui désorganise. — La religion ancienne doit être remplacée par une autre. — Le problème central. — Rôle des Missions chrétiennes. — Leur place dans l'évolution de l'espèce humaine.

Nous sommes toujours devant le même problème : comment aurait-on le droit de voir dans l'être qu'on appelle le sauvage un représentant authentique de l'humanité primitive, alors que celle-ci, dans certaines de ses fractions,

a progressé étonnamment, et que lui, sous le même rapport, s'il n'a rétrogradé, est au moins resté stationnaire? Pourquoi cet arrêt s'est-il produit? Faut-il parler d'une malformation accidentelle du germe, comme chez les avortons, ou de l'absence de stimulants convenables, comme pour la graine privée d'humus ou d'humidité, ou d'une déviation postérieure, qu'elle soit due au hasard de causes physiques ou à l'exercice de la liberté? C'est en ces termes que le problème est posé par le P. Pinard de la Boullaye, et il ne paraît pas qu'il puisse l'être autrement.

Reprenons chacun de ces trois points.

## I

L'hypothèse d'une malformation originelle du germe se présente la première à l'esprit. Elle est toute naturelle et pourtant peu vraisemblable. Au point de vue somatique, les non-civilisés ne diffèrent pas de ceux qui les ont tant dépassés. Chez eux, les organes des sens ne sont nullement inférieurs à ce qu'ils sont chez les autres. On a cru même parfois pouvoir avancer qu'ils y étaient supérieurs et avaient une acuité toute spéciale. C'était, pour certains esprits, une façon de diminuer la distance entre ces races humaines et les animaux. Mais des observations conduites avec méthode et précision doivent faire écarter cette vue. La finesse de certaines perceptions qu'on se plaît à signaler ne tient nullement à quelque particularité physique, mais tout simplement à des habitudes que les nécessités de l'existence ont imposées. Les expériences que plusieurs physiologistes ou psychologues ont tentées chez plusieurs spécimens de ces races ne permettent plus le moindre doute sur ce fait.

En 1893, M. Louis Lapieque, voulant étudier la puissance de l'attention chez les Andamanais, en a soumis un certain nombre aux expériences pour lesquelles M. d'Arsonval a inventé un ingénieux appareil. Il a varié ses expériences de façons très diverses. Les Négritos examinés ont répondu à peu près comme les Européens. Ils ne se trompaient pas sensiblement plus souvent. Ils ont montré seulement un peu plus de lenteur dans leurs réponses, quelque chose comme deux centièmes de seconde <sup>1</sup>. Quelques années plus tard, M. Richard Thurnwald a entrepris, mais avec des procédés un peu différents, une enquête analogue chez les indigènes de l'archipel Bismark et des Iles Salomon. Il a abouti en gros à la même conclusion <sup>2</sup>. M. W.-H.-R. Rivers, comme membre de l'expédition anthropologique de Cambridge, a procédé à une enquête du même genre auprès des indigènes du détroit de Torrès <sup>3</sup>, et M. R.-S. Woodworth, professeur à l'Université Columbia, en a fait autant auprès des membres de diverses peuplades que l'on avait réunies à une exposition de Saint-Louis <sup>4</sup>. M. Goldenweiser, résumant ces trois dernières séries d'expériences, conclut ainsi : « Le résultat de ces investigations est unanime et décisif. Les perceptions sensibles et les réactions mentales élémentaires du primitif sont rigoureusement comparables à celles de ses frères blancs <sup>5</sup>. »

1. Voir le détail des expériences dans *Le Tour du Monde*, 1895, 2<sup>e</sup> semestre, p. 448 et 450.

2. *Ethnopsychologische Studien an Südseevölkern auf dem Bismark Archipel und den Salomo Inseln*, 1913, p. 15-18.

3. *Reports of the Cambridge anthropological Expedition to Torres Straits*, t. II, 1901, part. 1 et 3.

4. *Racial Differences in mental Traits*, in *Science*, 1909-1910.

5. *Early Civilization*, p. VIII. Personnellement nous avons quelques réserves à faire sur ces tests psychologiques ou plutôt sur la signification qu'on pourrait être tenté de leur accorder. Ils prouvent bien que la constitution mentale des non-civilisés ne diffère en rien de celle des peuples infiniment

Nous avons noté ailleurs la répugnance qu'ont les non-civilisés pour le véritable effort intellectuel, en particulier pour l'arithmétique. Quand le travail qu'on leur a demandé n'exige que de la mémoire, il s'effectue aisément et vite. Mais dès qu'il requiert du raisonnement, il apparaît comme une occupation douloureuse, et il rebute. A examiner les choses de plus près, il importe de faire intervenir ici un autre trait de leur mentalité. Elle est essentiellement concrète. Elle ne recule pas absolument devant l'abstraction, mais à condition que celle-ci ait un vêtement qui ait l'air de lui ôter son pur caractère de généralité et d'en faire quelque chose de particulier. M<sup>me</sup> Emmanuel Rusillon propose à un de ses écoliers du Gabon un problème d'une simplicité enfantine : « Je pose le chiffre 7; ôtons 3 de 7, combien reste-t-il? » L'enfant reste muet. Il est visible que la question ne lui dit rien. La maîtresse continue : « Je t'ai donné 7 francs; tu m'en as rendu 4, combien m'en dois-tu encore? » L'enfant reste encore muet, mais quelque chose de nouveau se manifeste dans son regard. La maîtresse reprend : « Tu m'as donné 7 francs, je t'en ai rendu 4, combien t'en dois-je encore? » La figure de l'enfant s'illumine,

plus développés, mais il ne faudrait pas en conclure que la puissance d'attention est la même. D'abord, ces expériences n'ont été réussies que parce qu'on est parvenu à en faire, pour les indigènes, une sorte de jeu qui les amusait. L'intérêt une fois éveillé chez eux, leur attention ne laissait rien à désirer. Mais quand il s'agit d'autre chose que d'un jeu, comment éveiller et entretenir cet intérêt? Là est la vraie difficulté, et il faut déjà à un homme un commencement d'attention pour arrêter son esprit sur les idées qui lui sont proposées, qui n'ont rien de commun avec un amusement, et y trouver le moindre intérêt. Ici interviennent des facteurs purement psychologiques. D'autre part, quelle est chez eux la durée de l'attention, une fois que celle-ci a pu être éveillée? Les tests ne nous ont jusqu'ici rien appris sur ce point et les observations des missionnaires ont été, dans ce domaine, infiniment différentes chez les diverses peuplades. Il n'en reste pas moins que les expériences auxquelles nous venons de faire allusion sont instructives sur le problème de l'unité psychologique du genre humain.

et il répond sans hésiter : 3<sup>1</sup>. L'histoire semble, au premier abord, n'être que piquante. Au fond, elle est instructive. Le petit Gabonnais, au milieu d'abstractions qui ne sont que des abstractions, se perd et n'arrive pas à se retrouver. Ce monde de chiffres abstraits ne lui parle pas. Pour qu'ils aient pour *lui* une signification, il faut qu'ils soient accompagnés d'objets concrets ; et plus chacun de ces objets l'intéresse personnellement, plus son attention est éveillée et capable d'effort. Rien ne saurait nous étonner là-dedans, et cela nous met en présence d'une humanité qui ressemble singulièrement à la nôtre<sup>2</sup>.

Un des exemples invoqués le plus souvent pour démontrer une différence psychologique de nature entre les civilisés et les primitifs est le « sens » ou l'« instinct » d'orientation de ces derniers. De tout temps, de nombreux voyageurs ont affirmé que ceux-ci possédaient une aptitude extraordinaire à s'orienter. Un certain nombre de récits classiques, admis sans défiance par tout le monde, sont à la base de cette opinion. Quelques auteurs contemporains admettent encore l'existence d'un sixième sens sur la nature duquel ils ne se prononcent pas. Plus prudent, M. Lévy-Bruhl ne tranche pas la question, et même explique, par la mémoire prodigieuse des indigènes, les faits extraordinaires qui nous sont rapportés. Mais il n'en fait pas moins grand état de ces récits<sup>3</sup>. Il est évident que, si l'on parvenait à démontrer que les non-civilisés possèdent des aptitudes psychologiques inconnues du civilisé, la différence fondamentale entre deux fractions de l'humanité serait établie. C'est pourquoi cer-

1. Conversation personnelle, 1926.

2. Cf. dans *Psychologie de la Conversion...*, t. I, p. 98-99 la description d'un palabre congolais, par M. E. Allégret.

3. *Les Fonctions mentales...*, p. 119-122.

Nous avons noté ailleurs la répugnance qu'ont les non-civilisés pour le véritable effort intellectuel, en particulier pour l'arithmétique. Quand le travail qu'on leur a demandé n'exige que de la mémoire, il s'effectue aisément et vite. Mais dès qu'il requiert du raisonnement, il apparaît comme une occupation douloureuse, et il rebute. A examiner les choses de plus près, il importe de faire intervenir ici un autre trait de leur mentalité. Elle est essentiellement concrète. Elle ne recule pas absolument devant l'abstraction, mais à condition que celle-ci ait un vêtement qui ait l'air de lui ôter son pur caractère de généralité et d'en faire quelque chose de particulier. M<sup>me</sup> Emmanuel Rusillon propose à un de ses écoliers du Gabon un problème d'une simplicité enfantine : « Je pose le chiffre 7; ôtons 3 de 7, combien reste-t-il? » L'enfant reste muet. Il est visible que la question ne lui dit rien. La maîtresse continue : « Je t'ai donné 7 francs; tu m'en as rendu 4, combien m'en dois-tu encore? » L'enfant reste encore muet, mais quelque chose de nouveau se manifeste dans son regard. La maîtresse reprend : « Tu m'as donné 7 francs, je t'en ai rendu 4, combien t'en dois-je encore? » La figure de l'enfant s'illumine,

plus développés, mais il ne faudrait pas en conclure que la puissance d'attention est la même. D'abord, ces expériences n'ont été réussies que parce qu'on est parvenu à en faire, pour les indigènes, une sorte de jeu qui les amusait. L'intérêt une fois éveillé chez eux, leur attention ne laissait rien à désirer. Mais quand il s'agit d'autre chose que d'un jeu, comment éveiller et entretenir cet intérêt? Là est la vraie difficulté, et il faut déjà à un homme un commencement d'attention pour arrêter son esprit sur les idées qui lui sont proposées, qui n'ont rien de commun avec un amusement, et y trouver le moindre intérêt. Ici interviennent des facteurs purement psychologiques. D'autre part, quelle est chez eux la durée de l'attention, une fois que celle-ci a pu être éveillée? Les tests ne nous ont jusqu'ici rien appris sur ce point et les observations des missionnaires ont été, dans ce domaine, infiniment différentes chez les diverses peuplades. Il n'en reste pas moins que les expériences auxquelles nous venons de faire allusion sont instructives sur le problème de l'unité psychologique du genre humain.

et il répond sans hésiter : 3<sup>1</sup>. L'histoire semble, au premier abord, n'être que piquante. Au fond, elle est instructive. Le petit Gabonnais, au milieu d'abstractions qui ne sont que des abstractions, se perd et n'arrive pas à se retrouver. Ce monde de chiffres abstraits ne lui parle pas. Pour qu'ils aient pour *lui* une signification, il faut qu'ils soient accompagnés d'objets concrets; et plus chacun de ces objets l'intéresse personnellement, plus son attention est éveillée et capable d'effort. Rien ne saurait nous étonner là-dedans, et cela nous met en présence d'une humanité qui ressemble singulièrement à la nôtre<sup>2</sup>.

Un des exemples invoqués le plus souvent pour démontrer une différence psychologique de nature entre les civilisés et les primitifs est le « sens » ou l'« instinct » d'orientation de ces derniers. De tout temps, de nombreux voyageurs ont affirmé que ceux-ci possédaient une aptitude extraordinaire à s'orienter. Un certain nombre de récits classiques, admis sans défiance par tout le monde, sont<sup>3</sup> à la base de cette opinion. Quelques auteurs contemporains admettent encore l'existence d'un sixième sens sur la nature duquel ils ne se prononcent pas. Plus prudent, M. Lévy-Bruhl ne tranche pas la question, et même explique, par la mémoire prodigieuse des indigènes, les faits extraordinaires qui nous sont rapportés. Mais il n'en fait pas moins grand état de ces récits<sup>3</sup>. Il est évident que, si l'on parvenait à démontrer que les non-civilisés possèdent des aptitudes psychologiques inconnues du civilisé, la différence fondamentale entre deux fractions de l'humanité serait établie. C'est pourquoi cer-

1. Conversation personnelle, 1926.

2. Cf. dans *Psychologie de la Conversion...*, t. I, p. 98-99 la description d'un palabre congolais, par M. E. Allégret.

3. *Les Fonctions mentales...*, p. 119-122.



tains auteurs reproduisent avec prédilection les affirmations traditionnelles sur le sens de l'orientation. Or, il est certain que ces affirmations sont injustifiées. Tout ce que l'on bâtit sur elles s'écroule <sup>1</sup>.

## II

Est-ce le stimulant nécessaire qui a manqué à des races ankylosées au point d'en rester au stade le plus humble de l'évolution humaine? L'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, et il n'est pas malaisé d'en entrevoir ici et là une confirmation probable. Chose curieuse, nous trouvons cette confirmation chez des races qui semblent bien avoir été, en des temps extrêmement lointains, des vaincues. Ce sont, par exemple, les Esquimaux. Il est difficile de ne pas voir en eux les derniers survivants d'hommes qui n'ont pas toujours été relégués dans les régions circumpolaires et qui ont vécu dans des régions moins inhospitalières. L'arrivée d'hommes plus forts, plus entreprenants, surtout agressifs, les a repoussés peu à peu dans les endroits du globe où les autres se souciaient peu d'aller. Là ils ont été abandonnés à eux-mêmes, sans rapports avec le reste de l'humanité, condamnés à tourner toujours dans un même cercle, sans rien recevoir de personne, pas même une impulsion à inventer du nouveau. Ce qui leur était indispensable pour supporter l'existence dans un milieu aussi peu favorable ayant été trouvé, ils n'ont eu qu'à le conserver et à en vivre jusqu'au jour où le contact d'une civilisation égoïste est venu accélérer leur mort.

1. L'examen détaillé de cette question nous conduirait trop loin pour l'entreprendre ici. On trouvera cet examen plus loin, dans l'appendice III, qui a été rédigé avec l'aide de M. Pierre Jaccard.

Un autre exemple du même fait est fourni par les Négritos. Eux aussi, ils sont des vaincus. Que ce soit en Afrique, en Asie, dans les îles de la Sonde, ils ont dû se retirer devant des concurrents. Ils ont trouvé leur refuge dans des forêts où personne ne songeait à les suivre. On ne les y traquait pas, parce qu'on ne désirait pas s'y installer à leur place. On les y a laissés tranquilles relativement, mais aussi sans leur apporter rien de ce qui les aurait poussés à chercher autre chose que leurs misérables moyens d'existence.

Il serait imprudent de vouloir trop préciser dans ce domaine; mais n'y a-t-il pas quelque vraisemblance dans une hypothèse qui s'offre d'emblée à l'esprit : c'est que certaines races humaines, à la suite d'une véritable chasse à l'homme, de persécutions incessantes et de migrations forcées, ont été expulsées progressivement de continents entiers jusqu'aux plus sauvages coins de terre, *ubi tandem defuit orbis*, en Australie, en Tasmanie, au sud de l'Afrique, à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Et là, privés de tout contact qui aurait pu contribuer à leurs progrès, ils se sont adaptés comme ils ont pu au genre de vie auquel ils étaient contraints; et leur esprit, depuis des temps incalculables, y est soumis à une presque absolue inanition intellectuelle.

### III

D'autres spécimens de l'humanité n'ont pas manqué des stimulants dont ceux-ci ont été privés. Mais tous ont traversé une période dans laquelle les phénomènes affectifs ont été prédominants, quoique dans des proportions variables.

Il y en a peut-être qui ont vécu presque tout de suite dans des milieux physiques où tout prenait pour eux apparence de puissances ennemies. En butte aux attaques d'animaux formidables, sans cesse inquiétés par les éléments eux-mêmes, par une nature qui semblait agressive à force d'être luxuriante, ils étaient, par l'assaut constant des appréhensions, détournés de tout effort intellectuel. Celui-ci n'avait presque pas le temps de se produire. Entre deux épouvantes — ou bien entre l'épouvante qui secoue l'être dans ses profondeurs et la dépression nerveuse qui lui succède, — il était paralysé, arrêté net. La vie de ces hommes était une perpétuelle méditation de la peur. Derrière ce qui les effrayait, ils soupçonnaient une mystérieuse volonté de nuire. Derrière tout phénomène, ils croyaient deviner une intention, et une intention généralement malveillante. A l'heure douteuse du crépuscule, la terreur les prenait des dangers qui s'approchaient avec la nuit, et la seule pensée de ces dangers se muait pour eux en menaces de forces hostiles. Au fond de leur vie obscure, il n'y avait rien qui les invitât à regarder tranquillement un phénomène et à tâcher d'en comprendre quelque chose. La terreur faisait émerger en eux ses explications déraisonnables et passionnelles; elle les condamnait à vivre dans un monde de puissances occultes.

Rien ne prouve que ce régime de cauchemar ait été la vie ordinaire de toute l'humanité primitive. Mais même s'il a été exceptionnel, on peut voir, dans ce tableau, comme sous un verre grossissant, ce qui a été générateur des suggestions affolantes. L'angoisse n'a pas pu avoir été absente de ces existences soumises aux actions brutales de ce qui les entourait. Même au milieu d'une nature moins écrasante que celles que des imaginations un peu romanesques se plai-

sent à évoquer, moins riche en menaces, plus généreuse de ses dons nourriciers, moins abondante en ennemis formidables, ces hommes n'étaient pas obsédés par le sentiment des forces environnantes. Ils étaient assez aiguillonnés par le besoin pour chercher des moyens pratiques de se défendre ou d'agir; ils n'étaient pas assez envoûtés par lui pour être incapables d'inventer armes et outils. A ces techniques naissantes s'associait forcément ce qui était dicté par les phénomènes affectifs. Il n'y a pas de race chez qui ces deux éléments n'aient été à l'œuvre. Mais on pourrait dire qu'il y a celles où l'élément passionnel, c'est-à-dire finalement la magie, a prédominé, et celles où il n'a pas été assez fort pour empêcher les techniques raisonnables de se développer, et ce qui devait devenir la science de commencer ses balbutiements. Là se trouve certainement une des bifurcations intellectuelles qui se sont offertes à l'humanité. Mais d'autres carrefours l'attendaient encore.

Il y a donc eu des races, — et pourquoi ne pas admettre que ç'a été le cas pour presque toutes? — qui ont été portées par une sorte d'excitation intérieure à créer du nouveau, pour améliorer ou rendre plus facile leur misérable vie. Mais dans le commencement de civilisation qui a été ainsi atteint, certaines ont dû se trouver, et grâce même aux progrès accomplis, devant des causes d'arrêt et de recul auxquelles aucune fatalité ne les condamnait à céder, mais qui, une fois à l'œuvre, ont exercé leur action délétère.

La possession d'armes redoutables suggère aisément à ceux qui les ont l'idée de s'en servir contre d'autres êtres plus faibles ou moins bien outillés. Or, il est à remarquer que les guerriers ont commencé par être des chasseurs. C'est pour avoir raison du gros gibier, qui est souvent en état de se défendre victorieusement, comme l'éléphant, le rhinocé-

ros, le buffle, ou pour attaquer les grands fauves, que l'homme a été poussé à porter son ingéniosité dans le perfectionnement de ses armes; et cette sorte de chasse développe des passions qui ne sont pas précisément pacifiques. Elle exalte le courage, elle fait mépriser le danger; elle le fait même rechercher presque comme un sport. Malheur à l'homme qui se sera emparé, même de bonne foi, de la bête traquée par le chasseur et blessée par lui. Les querelles de chasse sont à l'origine de bien des batailles. De plus, le gibier se déplace. Les bandes de chasseurs le suivent. Et comme tous ces hommes sont des violents, rencontres, conflits, menaces, combats sanglants deviennent le fond de la vie ordinaire. Un déterminisme de sauvagerie se crée, dont il est aisé de suivre le mécanisme progressif. L'instinct de combativité porte tout naturellement l'individu qu'il veut à perfectionner ses moyens d'attaque et de défense. D'autre part, l'acquisition d'armes plus solides et plus meurtrières favorise le goût de la rapine et de l'oppression. Actes et sentiments réagissent les uns sur les autres. Aucun frein ne limite les emportements passionnels, et le mépris de la vie d'autrui ne cesse de s'aggraver. Pendant ce temps, les passions provoquées par l'occupation habituelle deviennent de plus en plus envahissantes. Un souci est obsédant : le gibier est souvent rare; il est essentiellement mobile et se transporte d'un endroit à un autre. Comment l'empêcher de se retirer dans les régions où il serait par trop difficile de le suivre? Comment le retenir dans celles que l'on parcourt d'ordinaire? Comment le fasciner, l'amener dans les pièges qu'on lui prépare, diminuer sa force de résistance, échapper à sa férocité? En d'autres termes, comment l'envelopper d'un filet de puissances mystérieuses qui le réduiront à merci? Le désir aboutit vite à l'incantation. Les fonctions

mentales dont le jeu spontané aboutit à l'apparition de la magie entrent en exercice. De fait, les chasseurs sont entre tous les hommes les grands fétichistes. A la façon des joueurs, ils cherchent partout les talismans utiles, qui diminuent pour eux les hasards de la chasse et qui en atténuent aussi les périls. Et, en même temps, ils conçoivent sous la forme humaine les plus importants des fétiches auxquels ils ont recours. C'est que les qualités personnelles jouent, à la chasse, un rôle singulièrement plus actif que dans les autres genres de vie. Force, agilité, courage, persévérance, adresse sont les qualités sans lesquelles la poursuite du gibier et la victoire sur sa force brutale seraient impossibles. L'individu humain est grandi par tout ce qui lui est demandé. Il se représente à son image les puissances auxquelles il fait appel. Il leur prête sa forme, en essayant seulement de les rendre particulièrement effrayantes. C'est ce qui frappe Livingstone dans les régions forestières. « Le culte des idoles, dit-il, est général dans tout le pays des ba-Londa; chaque village a les siennes, et toutes les fois que nous en rencontrons dans les bois, nous avons la certitude qu'un hameau, tout au moins, est dans les environs. » Ces fétiches, dit-il encore, sont « abominables ». « Plus la forêt est profonde et ténébreuse, plus les idoles se multiplient... L'esprit effrayé des indigènes cherche sans cesse à désarmer la colère des êtres invisibles qu'ils supposent habiter ces forêts pleines de ténèbres <sup>1</sup>. »

Tandis que se précise ainsi, chez maintes peuplades, la confiance en la magie, celle-ci produit ses ravages dans le domaine intellectuel et moral. Elle entrave, comme nous l'avons vu, la recherche rationnelle des causes. Elle immobilise la pensée qui cède le pas aux phénomènes affectifs.

1. D. Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 289, 308.

Elle ouvre le champ à tous les emportements passionnels. Finalement, elle altère les plus naturelles réactions contre les effets d'une conduite sanguinaire. Le sentiment de trouble qui a dû accompagner le fait de tuer un semblable se change assez vite en la simple peur des conséquences fâcheuses que cet acte risque d'entraîner. La souillure dont on a l'idée n'a rien de moral; elle est l'idée de je ne sais quoi de matériel qui est dangereux et dont il faut se débarrasser. On multipliera les lustrations, mais sans aucune pensée qui rappelle, si peu que ce soit, la notion de péché au sens où nous l'entendons <sup>1</sup>. Le magique envahit tout. Il est la cause de toutes les épouvantes et aussi le seul remède qu'on invoque contre elles. Voilà bien, à ses débuts, la désagrégation intérieure que nous avons analysée.

Une autre cause est comme à l'affût pour la précipiter. Pour éclairer ma pensée, je me place devant le cas que M. Robert de Traz nous décrivait récemment avec une précision émouvante. Relisons cette page :

« Un dicton syrien prétend que « l'Égyptien est le plus intelligent des hommes quand il est jeune, mais qu'il en devient le plus bête quand il vieillit ». Est-ce vrai? Et pourquoi? Des Européens me confirment qu'ici les enfants sont précoces, les jeunes garçons vifs et dégourdis. Puis, pour beaucoup, le développement s'arrête. Cette brillante facilité s'éteint. Quelqu'un qui les a étudiés de près m'en donne le motif. « C'est de l'épuisement sexuel. Dès leur jeune âge, les Orientaux abusent de la sensualité, sous différentes formes. La volupté devient une obsession qui les détourne de toute autre préoccupation. » Un médecin qui a une clientèle égyptienne me dit : « Ce sont des jouisseurs qui exigent trop de leur système nerveux. Ils sont beaucoup

1. Cf. *Psychologie de la Conversion...*, t. I, p. 291-293.

« plus sensibles que les Européens au plaisir et à la douleur. »

« De là leur recherche de stimulants. Ils ont besoin de s'exciter, sauf à retomber ensuite dans l'engourdissement. Avec une science raffinée ils provoquent la sensation et la rendent intense. Cette vibration leur est nécessaire, et ils la demandent au piment, qui embrase leur nourriture, aux parfums dont ils ont multiplié les variétés, aux aphrodisiaques. Le haschich a toujours fait des ravages chez eux : il s'y ajoute aujourd'hui la cocaïne, qui les détruit. Ils aiguisent constamment leur sensualité pour en maintenir le fil acéré. Et sans se contenter de plaisirs moyens, ils poussent le délice à l'extrême, dût-il devenir intolérable.

« Je ne voudrais pas prétendre que l'Orient n'est qu'un vaste mauvais lieu. Mais tout de même il règne ici un puissant érotisme. Essor de l'animalité dans ces races surchauffées, que stimulent un soleil et une nature également prodigues. Intransigeance de la société, qui, en enfermant les femmes honnêtes, pousse les hommes vers les autres et supprime les amitiés entre sexes. Ni la religion, ni les conventions ne limitent l'usage de la chair. Seul dans l'univers, c'est le christianisme qui a inventé la notion de pureté : pureté qui ne se confond pas avec l'ascétisme, et qui est moins sacrifice d'un instinct que le refus de la souillure. Mais en Orient il n'y a pas de péché. Et comme, nous autres Européens, nous ne pouvons échapper à notre hérédité chrétienne, comme, si sceptiques que nous nous prétendions, nous demeurons des gens « moraux », capables à des degrés divers de dégoût, de honte et de remords, nous nous sentons séparés par un abîme, ici, de l'Oriental <sup>1</sup>. »

Ce cas invite à la réflexion. Loin de nous écarter des peu-

1. R. de Traz, *Le dépaysement oriental*, p. 36-38.



plades que nous étudions spécialement ici, il projettera peut-être une lumière imprévue sur leur histoire lointaine. Ce que M. de Traz dénonce chez les Orientaux est un état produit par une de ces crises qui se prolongent pendant des siècles. Cet état ira-t-il s'aggravant? Sera-t-il corrigé par des révolutions morales et sociales qui atteindront le fond même de l'être? Personne n'en sait rien; tout dépend du jeu de la liberté morale, des initiatives spirituelles que des hommes peuvent prendre ou ne pas prendre, des événements qui faciliteront ou empêcheront ces initiatives. Ce qui est certain, c'est que nous constatons comment une race magnifique peut entrer dans une période d'irréversible déchéance intellectuelle et morale, à moins qu'elle ne se ressaisisse dans un sursaut tragique. Ce qui est certain aussi, c'est que cet exemple contient sans doute un avertissement pour d'autres races qui ont l'orgueil légitime de leur immense avance intellectuelle, mais qu'une voluptuosité croissante risque d'atteindre peu à peu dans leurs forces vives. Mais ce n'est point de l'avenir qu'il s'agit ici, c'est du passé.

Si, dans une race aussi développée que l'arabe, le système nerveux peut subir un tel contre-coup de la conduite, que ne dirons-nous pas des races dont l'organisme n'avait pas derrière lui de nombreux millénaires de culture et de progrès? Qu'est-ce qui a immobilisé tant de races africaines et les a fait rétrograder, si ce n'est le déséquilibre produit dans leur vie intérieure par l'abdication devant la luxure? Nous n'avons pas à rechercher ici l'origine de la polygamie. Nous admettons volontiers qu'elle est un fait dont des raisons multiples rendent compte, qu'elle n'a pas été uniquement et partout provoquée par la suggestion des appétits inférieurs. Mais quelles qu'en aient été les causes, la polygamie a produit ses conséquences, et celles-ci se ramènent

toutes à l'exaspération des sens. Cette exaspération des sens est le grand obstacle à toute reprise de la vie supérieure. Elle atteint un degré que l'on ne soupçonne pas. Nous ne croyons pas avoir beaucoup d'illusions sur ce qui se passe dans nos sociétés civilisées, et pas seulement dans leurs bas-fonds. Mais ce que les médecins missionnaires nous ont révélé sur la voluptuosité des noirs dépasse tout ce que nos imaginations les plus folles pourraient inventer <sup>1</sup>. Ce qui chez nous serait considéré comme pathologique est courant chez eux. Il y a un déséquilibre qui, se prolongeant pendant des millénaires, a eu sa sanction dans la vie cérébrale.

Nous insistons avec intention sur la formidable durée des périodes qui ont précédé les temps actuels et, sur ce point, au moins en un sens, nous nous séparons de Renouvier : « Pourquoi, objecte-t-il à Bagehot, faudrait-il des siècles pour former des habitudes? Ne voyons-nous pas quelques jours, quelques heures suffire, dès qu'un acte grave est produit, s'il est de nature à se répéter, s'il engage à d'autres actes l'agent, s'il est de ceux dont les conséquences ne se retirent pas, pour modifier toute une vie d'homme, en déterminer les péripéties et l'issue? Ne voyons-nous pas l'éducation et le sort des enfants dépendre en une forte mesure de la vie et de la moralité des parents, et en un mot les habitudes se former en peu de temps chez les individus et, en peu de temps, constituer des milieux moraux dans les familles? Les voyageurs ont constaté, chez des tribus africaines, certains changements de mœurs, considérables et rapides, dus à la mobilité d'esprit et à l'entraînement créé par un exemple prédominant. Mais alors même que le

1. Ici encore je renvoie aux appendices rédigés en latin que M. Henri-A. Junod a mis à la suite des *ba-Ronga*.

tatouage moral, une fois appliqué, serait toujours indélébile, ainsi qu'il paraît l'être trop souvent, ce ne serait pas une raison de penser qu'il a mis des siècles à se peindre <sup>1</sup>. »

Il est parfaitement exact que les déchéances intellectuelles et morales peuvent, en vertu des lois de la solidarité, se précipiter avec une rapidité terrible, mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes devant un de ces cas où il faut bien se garder de dire que le temps ne fait rien à l'affaire. A mesure qu'elles se prolongent, les habitudes vicieuses se fortifient. Elles éliminent tout ce qui pourrait être

1. *Critique philosophique*, 1875, II, p. 10. Renouvier répondait dans cette page à une affirmation de Bagehot (*Lois scientifiques du développement des nations...*, Paris, 1878, p. 131) : « L'esprit d'un sauvage moderne est pour ainsi dire complètement tatoué d'images monstrueuses. On n'y trouverait nulle part une place nette. Mais il n'y a aucune raison de supposer que l'esprit des hommes préhistoriques fût ainsi couvert de marques et de figures : au contraire, la création de ces habitudes, de ces superstitions, de ces préjugés doit avoir exigé des siècles. On peut dire que de sa nature l'homme préhistorique ressemblait au sauvage moderne et qu'il en différait seulement par sa manière d'être acquise. » On nous permettra de donner encore quelques lignes de la réponse de Renouvier, d'autant plus que, sans faire la moindre réserve contre les analyses du philosophe criticiste que nous jugeons profondément vraies, nous n'admettons pas les conclusions qu'il en tire : « Je demande si, après que des chefs de famille ou des membres influents de tribus ont déterminé par leurs actes leurs caractères dans la direction où la raison naturelle, loin de se fortifier par l'exercice, va s'affaiblissant, où l'habitude gagne ce que la raison perd, et donne sa consécration à des jugements dans lesquels s'emprennent les données du vice et du crime, l'injustice acceptée et justifiée par des maximes, je demande s'il faut que beaucoup de générations se passent avant d'arriver à constituer des peuplades aussi sauvages que les pires que nous connaissons. Pour moi, je vois le phénomène se produire en pleine civilisation dans certaines familles, dans certains quartiers de villes, dans les prisons, autant que le permet la pression d'un milieu général qui ne peut entièrement se retrancher, et qui n'existait point pour les premiers hommes. Otez ce milieu par la pensée, ôtez ce qui le forme et l'entretient, c'est-à-dire la tête éclairée de chaque nation, et comprenez alors que, vu l'état de l'éducation et de la raison publique, dans tous les Etats de l'Europe, tels de nos villages abandonnés à eux-mêmes pourront descendre rapidement au niveau des tribus dégradées de l'Afrique; plus bas même que certaines d'entre elles, les circonstances de guerre et de misère aidant, parce que la sociabilité naturelle du clan a été très affaiblie par les institutions de la civilisation. » (*Critique philosophique*, 1875, II, p. 10).

en opposition avec elles. Elles coordonnent autour d'elles tout ce qui les favorise et les entretient. Elles s'incarnent dans des effets sociaux qui réagissent sur elles et que, de leur côté, elles rendent impérissables. Le déterminisme qu'elles créent devient plus qu'un esclavage. Il n'est plus une seconde nature, il devient la nature même, une nature faussée en elle-même et qui fausse tout. L'esprit n'est plus en lutte avec la chair, la chair a tout envahi et ne laisse plus à l'esprit qu'un semblant de vie qu'elle met à son propre service. Il ne faut pas des siècles à un dynamisme de ce genre pour se créer, c'est vrai; mais quand il existe et se concrétise, non seulement pendant des siècles, mais peut-être pendant des millénaires, se figure-t-on la déformation monstrueuse à laquelle il aboutit? Le temps collabore ici avec les causes de dégradation et de mort.

Un fait m'a toujours rendu rêveur. Entre ce qui a été le point de départ du non-civilisé et ce qui est sa situation d'aujourd'hui, un temps incalculable s'est écoulé. Comment s'imaginerait-on que, dans ce prodigieux intervalle, l'état primitif et l'état actuel ont pu rester identiques, et identiques à tel point que l'un soit la révélation de l'autre? Où a-t-on vu qu'un être humain puisse persévérer soit dans l'abrutissement, soit dans la passion habituelle, soit dans l'apathie coutumière, sans en subir un contre-coup quelconque? Nous répétons tous les jours que l'intelligence qui ne progresse pas recule : elle subit forcément le choc en retour des erreurs qui s'enracinent et qui peu à peu produisent leurs conséquences pratiques, lesquelles à leur tour deviennent des causes déterminantes. Ce qui se manifeste après certains actes chez nous ne peut pas avoir été absent de l'humanité qui a vécu durant ces millénaires : étiolement de l'esprit, paresse de la réflexion,

automatisme de la volonté livrée soit à la passivité, soit au déchaînement passionnel; toutes ces causes, et d'autres encore, n'ont pas pu ne pas produire leurs effets. Rien ne nous autorise donc à voir, dans les peuplades aujourd'hui existantes, la survivance rigoureuse du primitif, à voir chez le non-civilisé une image précise de l'enfance de l'humanité, alors que c'est bien souvent une image de décrépitude et de sénilité<sup>1</sup>.

#### IV

Les analyses auxquelles nous venons de procéder, et auxquelles nous n'avons rien à retrancher ni à corriger, nous auraient paru suffisantes il y a quelques années. Aujourd'hui elles ne sauraient entièrement satisfaire un esprit critique au courant des découvertes ou, si l'on préfère, des vues ou hypothèses les plus récentes de l'ethnologie.

On peut s'étonner que la sociologie, chez certains de ses

1. On nous permettra de citer ici une note du P. Pinard de la Boullaye, répondant à un singulier commentaire que l'on fait parfois des dégradations des peuples sauvages : « Puisque nulle part, dans l'animal, nous ne constatons l'équivalent de ces tares et de ces turpitudes, force nous est de conclure qu'elles ne viennent pas *de la nature* elle-même. A les considérer mieux, on s'aperçoit qu'elles sont simplement *contre nature* : la même intelligence qui porte le sauvage à rechercher une explication plus profonde (et, en ce sens, surnaturelle) des choses, — ce qui est raisonnable — s'est égarée à la reconnaître dans des êtres ou brutaux ou vicieux, ce qui est folie. Il a voulu honorer cette surnature, ce Grand-Etre, et il a exprimé le dévouement par des actes de déraison, le respect par l'avilissement volontaire, le repentir par le rachat formaliste de la faute. En tout cela, l'analyse découvre une idée élevée, *en germe*, infiniment au-dessus de l'instinct animal, et un développement *en déviation*, parfois bien au-dessous des actes imparfaits (mais somme toute normaux) de la bête. On est en droit d'estimer par conséquent que, si le germe n'a pas abouti, c'est précisément parce qu'il a donné dans ce sens. » (*L'Etude comparée des Religions*, t. II, p. 198).

meilleurs ouvriers, prétende donner dès maintenant des conclusions fermes, alors que les enquêtes de l'ethnologie dont elle doit dépendre sont loin d'être poussées comme on sent qu'elles doivent l'être et que, même, selon les termes d'un savant distingué, cette science « en est actuellement à ses débuts, dans un état embryonnaire et que la découverte des principes et des méthodes appropriés est pour elle de la première et d'une essentielle nécessité ». Ainsi s'exprime M. W.-H.-R. Rivers, dans sa brochure à la fois si brève et si nourrie, *History and Ethnology* (Londres, 1922). Quand il avait écrit, bien des années auparavant, son remarquable livre sur les Todas (Londres, 1906), il était, comme il le dira plus tard, sous l'influence de la doctrine évolutionniste qui régnait alors. En 1911, présidant la 81<sup>me</sup> réunion de l'Association britannique pour le progrès des sciences, il annonça dans un discours sensationnel qu'il renonçait aux principes que, trop longtemps, il avait cru vrais et qu'il donnait son adhésion, sinon à toutes les conclusions, du moins aux principes essentiels de l'école inaugurée par Graebner. En 1914, il publia sa grande histoire de la Société mélanésienne. Et c'est dans la préface de cet ouvrage capital qu'il formula son jugement sur l'insuffisance actuelle des méthodes et des principes de l'ethnologie. Frappé par les emprunts que les civilisations ont faits les unes aux autres, par la façon dont elles se sont souvent mélangées, il a eu l'impression qu'il fallait renoncer à les classer comme si l'évolution en avait été partout uniforme, <sup>co</sup>omme si l'on pouvait déterminer *a priori* dans quel ordre elles se sont succédé et les arranger d'après leurs perfections relatives sur une échelle qui conduit des plus grossières aux plus avancées. On n'a rien fait, pense-t-il, aussi longtemps qu'on ne s'est pas efforcé de débrouiller les civilisations

entremêlées et de déterminer quand et dans quelles conditions elles sont entrées en contact les unes avec les autres.

Pourquoi n'avouerais-je pas que j'ai traversé une crise analogue? A mesure que j'avancais dans l'analyse de la conversion chez les peuples non-civilisés, il me devenait peu à peu évident qu'une autre enquête ne tarderait pas à s'imposer et qu'il faudrait, un jour ou l'autre, examiner d'un peu près comment diverses idiosyncrasies de race ou de sexe déterminent dans les âmes des réactions différentes en face de l'Évangile présenté par les missionnaires. De là, mes observations comparées sur les Galoas et les Pahouins au Gabon, sur les diverses tribus de l'Afrique australe, sur les hommes et les femmes, soit au Lessouto, soit au Zambèze <sup>1</sup>. Ce que je n'avais fait qu'indiquer et qui était pour moi l'amorce de futures investigations mériterait une étude approfondie et détaillée et qui devra bien être tentée un jour : elle consistera à examiner comment se modifient, en traversant des prismes sociaux ou historiques, les lois dont on a déterminé les caractères les plus généraux. Le travail que l'on pouvait ajourner — et qu'il y avait même avantage à ajourner — pour comprendre ce qui est au fond des phénomènes de conversion s'impose au contraire pour les études ethnologiques qui doivent fournir à la sociologie une base scientifique.

Le classement géographique des faits aurait probablement pour effet de faire surgir bien des problèmes : n'est-il point, par exemple, étrange, au moins au premier abord, qu'il y ait entre les arcs de quelques peuplades de l'Afrique équatoriale et occidentale et ceux de l'Océanie, une telle similitude de formes que l'esprit est invinciblement porté à soupçonner dans ce fait autre chose qu'une simple

1. Cf. *Psychologie de la Conversion*.... t. I, p. 564-583.

coïncidence? Cette impression n'est-elle pas prodigieusement fortifiée, quand on considère que la similitude n'existe pas seulement dans l'arme essentielle, mais dans les huttes, les vêtements, les tatouages, les instruments de musique, etc? L'énigme ne devient-elle pas alors plus précise et faut-il s'étonner si, pour la résoudre, on suppose une parenté de culture entre certaines peuplades de l'Océanie et d'autres qui, en Afrique, dans le bassin du Congo, sur la côte de Guinée et jusqu'au Sénégal, forment comme des îlots au milieu de populations qui ne présentent rien de tel?

Le classement chronologique des faits, quand il serait possible — on ne dit pas qu'il le soit partout — ferait de son côté apparaître d'autres problèmes. On en viendrait à se demander à propos de chaque peuplade s'il est absolument impossible de pénétrer dans les ténèbres de son passé et d'entrevoir comment elle est devenue ce qu'elle est.

Or ce ne sont pas là des questions inspirées par une fantaisie individuelle. Un mouvement fort curieux se dessine depuis quelque trente ans dans l'ethnologie. Il aurait même commencé plus tôt, si l'on avait consenti à prêter aux ouvrages d'Armand de Quatrefages l'attention qu'ils méritaient. Mais ils ont eu contre eux des rancunes assez tenaces. Les tenants parfois fanatiques du darwinisme, dont les exagérations étaient alors triomphantes, détournaient les esprits d'un savant qui ne s'était pas empressé de suivre la mode philosophique. Une opposition visiblement inspirée par des *a priori* dogmatiques a souvent empêché trop d'anthropologistes de distinguer les vues originales et fécondes qui abondaient dans son livre sur *l'Espèce humaine* (1877; 2<sup>e</sup> édition 1895) et surtout dans son *Histoire générale des races humaines* (1887-1889; 2<sup>e</sup> édition 1903). Les principes de



méthode qui semblent s'imposer aujourd'hui y étaient tous exprimés avec une suffisante précision et déjà appliqués d'une façon intéressante. Il n'est que juste, précisément parce que trop de gens ne citent ni ses livres ni même son nom, de signaler ce que l'on doit à celui qui a été un vrai précurseur. Comment se fait-il que les savants allemands, qui se flattent de connaître à fond ce qu'ils appellent la littérature d'un sujet, l'aient ignoré au point de ne le mentionner jamais ?

Le premier d'entre eux qui ait insisté sur les effets des migrations a été Frédéric Ratzel. Il passe pour avoir ouvert la voie nouvelle en signalant la ressemblance frappante entre l'arc congolais et l'arc océanien <sup>1</sup>. Léo Frobenius s'empara de la constatation faite par Ratzel, et dont celui-ci n'avait tiré aucune conclusion, et il multiplia les rapprochements dont nous avons énuméré quelques-uns <sup>2</sup>. Et ce fut le signal des grands travaux de Fritz Graebner, de Cologne, sur la civilisation océanienne <sup>3</sup>, de Bernhard

1. Friedrich Ratzel, *Die afrikanischen Bögen. Ihre Verbreitung und Verwandtschaften* (Abhandl. der Königl. Sächs. Gesell. der Wissensch. zu Leipzig. Philologisch-historische Classe, t. XIII, n° 3, 1891).

Du même auteur, *Die geographische Verbreitung des Bogens und der Pfeile in Afrika* (Berichte über die Verhandlungen der königl. Sächsisch. Gesell. der Wissensch. zu Leipzig. Philol.-hist. Classe, t. XXXIX, 1887) et *Beiträge zur Kenntniss der Verbreitung des Bogens und des Speerers im indo-afrikanischen Völkerkreis*, dans les mêmes *Berichte...*, t. XIV, 1893.

2. Leo Frobenius, *Der westafrikanische Kulturkreis*, *Petermann's Mitteilungen*, 1897 (t. XXXXIII), et *Der Ursprung der afrikanischen Kulturen* (in-8° Berlin, Borntraeger), et *Die Kulturformen Ozeaniens* (*Petermann's Mitteilungen*, 1900, t. XXXXVI).

3. Fritz Graebner, *Kulturkreise und Kulturschichten in Ozeanien* (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1905).

Du même, *Wanderung und Entwicklung sozialer Systeme in Australien* (*Globus*, XC, 1906). *Die sozialen Systeme in der Südsee*, *Zeitschrift für Sozialwiss.*, t. XI (1908). *Die melanesische Bogenkultur und ihre Verwandten* (*Anthropos*, t. IV, 1909).

*Methode der Ethnologie* (Kulturgeschichtliche Bibliothek, t. I, 1911 (Heidelberg, Carl Winter).

Ankermann, de Berlin, sur les civilisations africaines <sup>1</sup>, de W. Foy, de Cologne, sur la naissance de la technique métallurgique <sup>2</sup>. Les enquêtes du P. Schmidt, de Vienne, ont suivi <sup>3</sup>, et celles du groupe qui s'est constitué autour de lui et dont la revue *Anthropos* est l'organe. Une autre école, qui a eu son point de départ dans les enquêtes ouvertes en Amérique sur les diverses civilisations américaines, a marché dans une direction analogue avec F.-R. Boas <sup>4</sup>, R.-H. Lowie <sup>5</sup>, A. Goldenweiser <sup>6</sup>, E. Sapir <sup>7</sup>. Elle se comporte en rivale, parfois fort vive, des écoles à l'œuvre dans le vieux monde <sup>8</sup>.

En Angleterre, F.-W. Maitland, le juriste de Cambridge, a proclamé, dès 1897, l'importance des méthodes nouvelles en une formule qui a les allures d'un mot d'ordre : « L'ethnologie doit faire son choix : être histoire ou n'être rien » <sup>9</sup>, et W. Rivers a annoncé, en 1911, comme nous l'avons vu, ce qu'il a appelé sa « conversion » au principe de ces méthodes.

1. Bernhard Ankermann, *Kulturkreise und Kulturschichten in Afrika* (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1905). L'état actuel de l'*Ethnographie de l'Afrique méridionale* (*Anthropos*, 1906).

2. W. Foy, *Zur Geschichte des Gebläses und zur Herkunft der Eisen Technik* (*Globus*, XCVII, 1910).

3. Des livres considérables du P. Schmidt, nous citerons : *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*, 1910, l'*Origine de l'idée de Dieu* (*Anthropos*, 1908, 1909, 1910, paru plus tard en langue allemande en volume), et *Völker und Kulturen* (en coll. avec le P. Koppers, 1914-1925).

4. *The Methods of Ethnology*, dans *American Anthropologist*, 1922, t. XXII, p. 311-321.

5. *Primitive Society*, 1920; *Primitive Religion*, 1924.

6. *Early Civilization*, 1922.

7. *Time Perspective in Aboriginal American Culture*, 1916.

8. On lira sur « le mouvement historique en ethnologie » l'étude à la fois brève et complète que le Rév. P. Pinard de la Boullaye lui a consacrée dans la quatrième session de la Semaine internationale d'Ethnologie religieuse, p. 33-46. Voir aussi du même auteur, l'*Etude comparée des religions*, t. II, p. 221-282.

9. *Collected Papers*, Cambridge, 1922, t. III, p. 285.

## V

On a commencé, en général, par déterminer des aires ou cycles de civilisation, en caractérisant d'abord chacun d'eux par tel ou tel objet (par exemple l'arc ou le boumerang), mais, depuis, par l'essentiel de leurs institutions sociales. On a pu craindre un moment que le groupe de Vienne ne fût un peu trop dominé par la préoccupation apologétique. Les monuments d'ethnologie qu'on lui doit ne peuvent que dissiper cette crainte et ouvrir les yeux des plus hésitants — dont j'avoue avoir été — sur la valeur scientifique de vues qui sont loin de résoudre tous les problèmes, mais qui renouvellent absolument la façon de les poser. Plusieurs des représentants de l'école américaine professent, pour leur part, l'évolutionnisme biologique, au moins celui dont la forme nous est familière. Ils sont assez portés à trouver que les disciples de Graebner sont trop prompts à tout expliquer par des migrations, et qu'ils négligent un peu trop ce qu'on appelle l'hypothèse de la convergence, c'est-à-dire celle qui montre comment des éléments dissemblables de civilisation en viennent à se ressembler, jusque dans les détails, sous l'influence de facteurs identiques. La querelle ne semble pas à la veille de prendre fin, mais une même conclusion ressort avec évidence de tous ces travaux : c'est qu'il faut éprouver un doute très sérieux devant la méthode qui consiste à piquer indifféremment, chez toutes les races et dans tous les pays, des faits que l'on détache arbitrairement de la société dont ils font partie et de la civilisation vivante et relativement originale où ils ont pris naissance, à les disposer d'après des critères par trop

*aprioristiques* dans un ordre représentant ce qui a dû être le graphique de la marche de l'humanité. On doute de plus en plus que l'histoire de la civilisation humaine puisse être présentée comme unilinéaire et s'accomplissant par une série de paliers, partout les mêmes.

Il faut avouer que, rapprochées les unes des autres, les monographies auxquelles tous ces efforts aboutissent ont l'air de conduire à des constatations imprévues.

La première est que les peuplades qui semblent représenter authentiquement le stade le plus archaïque de l'humanité ne sont pas les plus grossières, les plus démunies de notions morales.

C'est ainsi que, si l'humanité, comme il a été si longtemps à la mode de l'enseigner, a débuté dans la promiscuité bestiale, n'est-il pas singulièrement étrange que les hommes chez qui semble survivre le plus exactement l'humanité primitive, c'est-à-dire ceux qui en sont aux échelons les plus inférieurs de la civilisation matérielle, soient précisément ceux qui pratiquent la monogamie la plus rigoureuse? C'est le cas pour les Andamanais, les Semangs, les Senoles, les Vedas, certains Australiens du sud-est. N'est-il pas encore plus étrange que, chez nombre d'entre eux, le mariage soit une institution authentiquement juridique, réglée dans tous ses détails et fréquemment indissoluble? N'est-il pas encore plus frappant que ceux chez qui la croyance à la magie devrait, d'après les vues *a priori* que l'on connaît, dominer avec le plus de force, sont précisément ceux chez qui on la relève le moins? Que tout cela mérite encore bien des vérifications, c'est incontestable. Mais il l'est encore plus que de telles constatations paraissent s'offrir tous les jours avec une vraisemblance de plus en plus grande. Les raisonnements de pure théorie, opposés

par Renouvier, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, aux raisonnements de l'école évolutionniste, et qui étaient également de pure théorie, vont-ils recevoir, au commencement du XX<sup>e</sup> siècle, une confirmation inattendue? Tout en ayant des doutes graves sur la possibilité de construire une psychologie scientifique de l'homme primitif, je suis de moins en moins disposé à accepter un roman sociologique qui n'est fondé que sur des observations classées et organisées d'après un plan préconçu. Mes timides inductions sur le point de départ moral de l'humanité demeurent donc jusqu'à nouvel ordre.

La seconde constatation est qu'il ne faut pas voir dans les croyances des non-civilisés uniquement des erreurs intellectuelles. En parlant ainsi, l'on rejoint, en un sens, MM. Durkheim, Hubert, Marcel Mauss, Lévy-Bruhl, dont les critiques de l'école anglaise paraissent décisives. Mais il importe, en envisageant ce que sont ces peuplades, d'y voir le résultat de toute leur histoire avec son enchevêtrement de phénomènes moraux et sociaux. Dans ce résultat tout l'être humain est impliqué, non pas seulement sa façon de raisonner ou de déraisonner, mais ses habitudes profondes de vie et d'action, sa façon de céder ou de résister aux mouvements passionnels, l'état de son énergie intime. Et tout cela est d'une complexité qui échappe presque à l'analyse. C'est ce qu'on pourrait appeler une synthèse fonctionnelle. La manière dont les différentes fonctions de l'être humain se sont exercées et s'exercent se présente sous des formes infiniment variées et qui n'ont pas toutes les mêmes conséquences. C'est ici que les initiatives personnelles, les décisions prises par les individus, les inventions morales ou immorales faites par eux, ont eu d'incalculables contre-coups. Il y a des actes qui vont dans le sens de la

nature et d'autres qui vont contre elle. Idées, convictions, sentiments, entraînent une conduite appropriée et, à la suite de cette conduite, des phénomènes nettement distincts les uns des autres. Quand il s'agit de l'individu, ce peut être la santé, la maladie ou la mort; quand il s'agit de la race, ce peut être la prospérité, la déchéance progressive et même l'extinction. Entre les termes extrêmes, il y a toutes les nuances possibles. Mais chacun de ces états est un complexe qui a son exigence propre. Ce sont ces cristallisations de phénomènes qui donnent sa forme à l'existence de telle ou telle portion d'humanité. Ce sont elles qui, depuis des millénaires, font des non-civilisés ce qu'ils sont et les empêchent de devenir par eux-mêmes autres que ce qu'ils sont.

Si l'on ne se rend pas compte de cette réalité profonde, on risquera de commettre, dans la pratique, les pires méprises qui, quelquefois, n'auront d'autres résultats qu'un travail fait pour rien et qui, d'autres fois, seront dangereuses et peut-être même causes de catastrophes. Une idée, qui se présente d'emblée à l'esprit, est le corollaire de la théorie répandue dans tous les milieux, durant la plus grande partie du siècle dernier, et qui représente l'état de non-civilisation comme constitué essentiellement par l'ignorance et l'erreur. Si cette théorie était vraie, il n'y aurait qu'à créer partout des écoles et à répandre au plus vite le plus d'instruction possible. Se doute-t-on des effets que cette pratique a des chances de causer? Il ne s'agit pas, ici, de méconnaître l'utilité et même l'importance primordiale de la culture intellectuelle. Le dédain de cette culture jugerait celui qui l'éprouverait. Mais est-il raisonnable de penser que le seul développement d'une fonction mentale peut suffire pour redresser les autres fonctions et les amalgames psychiques qu'elles

forment? C'est autre chose de singulièrement plus profond et plus total qu'il faut. L'idée n'a qu'une force dérisoire contre les puissances brutales qui se coalisent contre elle, contre ce qu'elle représente, contre les exigences qu'elle annonce. Cette coalition intérieure régente à sa guise perceptions, souvenirs, jugements, raisonnements. Elle le fait grâce à toutes sortes de complaisances à peine soupçonnées par le sujet, mais aussi à la faveur d'une demi-inconscience qui seconde la complaisance inavouée et qui en dissimule le vrai caractère de complicité réelle. La cristallisation de sentiments que l'être porte en lui-même sans en convenir, sans le confesser à lui-même, crée un despotisme d'autant plus brutal qu'il est moins reconnu. Elle crée un prisme à travers lequel la réalité n'apparaît plus que déformée, et qui suggère des excuses supposées décisives pour les abdications les plus hypocrites, pour les paresseuses les plus honteuses, pour les lâchetés les plus avilissantes. Ce n'est pas être antiintellectueliste que de voir avec clarté que chaque chose doit être à sa place, et que l'intelligence ne peut pas tout.

Il faut toujours en revenir à notre constatation essentielle, c'est que la mentalité non-civilisée, dans laquelle la croyance à la magie est le facteur dominant, est caractérisée par une vraie désagrégation spirituelle. Cette désagrégation, dont les origines remontent à des dates incalculables et qui est faite essentiellement d'abdication presque machinale devant le fait, d'une passivité à peu près radicale devant les événements moraux qui constituent la vie intérieure, d'une absence complète d'initiative, est la cause profonde de cette ankylose intellectuelle et morale qui a rivé chacune de ces peuplades aux stades qu'elle n'a jamais pu dépasser. On ne corrige une mentalité de ce genre qu'en s'attaquant à l'état moral qui en est, d'une certaine façon, la conséquence,

mais qui, aussi, en est l'origine et l'entretien. Avec cette transformation, tout devient possible. Cette transformation, qui est un changement radical d'orientation dans les énergies intérieures, nous l'appelons, au point de vue religieux, la conversion.

## VI

Cette ambition de transformer à fond la mentalité des non-civilisés ne se heurte-t-elle pas à une difficulté devant laquelle on n'a pas le droit de passer en ayant l'air de ne pas la voir? C'est une question de savoir si cette ambition elle-même est légitime, s'il convient de rêver, pour des races si longtemps méprisées, le retour dans l'ensemble de la famille humaine. A cette question, on répond souvent, avec les « conquistadores » de tous les temps et de tous les pays, avec les exploités de « chair à travail », que la seule attitude raisonnable est le refoulement de ces êtres arriérés et, si c'est nécessaire, leur élimination au profit de la race supérieure. Pour soutenir cette thèse brutale, et surtout pour la mettre en pratique, on ne s'embarrasse pas, en général, de théories compliquées. On est le fort, on supprime le faible. C'est là un fait qui s'est produit de tout temps et qui, croit-on, doit se produire toujours. Au besoin, on croit le justifier en répétant, sans les critiquer, les formules d'un darwinisme superficiellement étudié. On satisfait sa conscience — une conscience qui n'est pas très émue, mais qui trouve bon d'avoir à sa disposition tels ou tels arguments à la mode — en répétant quelques phrases convenues sur la sélection naturelle et la survivance des plus aptes. C'est ainsi qu'on a pu absoudre les actes de mauvaise foi et les



atrocités qui ont décimé et parfois fait disparaître les populations indigènes de tant d'îles de l'Océanie, de l'Australie et de l'Amérique du Nord.

D'aucuns seraient disposés à perpétuer ces agissements. Mais les temps ont marché. Les consciences ont évolué, et des faits auxquels l'on ne songeait pas naguère ont bien l'air de rendre pressant l'accomplissement d'obligations que l'on a commencé d'entrevoir.

Des idées nouvelles surgissent et s'imposent à l'attention des hommes qui ont la responsabilité de la politique coloniale. Elles déterminent, dans l'esprit de beaucoup d'administrateurs, une véritable révolution qui, sans produire d'emblée tous ses effets, s'accroît de jour en jour. Une doctrine nouvelle s'élabore sur l'attitude que les puissances civilisées doivent adopter à l'égard des populations indigènes. Elle prend peu à peu, surtout en France et en Belgique, un caractère officiel, et l'expression en est parfois émouvante. Elle s'écarte avec netteté des conceptions d'autrefois qui étaient étroitement limitées aux intérêts du négoce et qui, par suite du manque de tout horizon humain, aboutissaient à une exploitation systématique et presque toujours impitoyable des populations administrées. Cette doctrine pénètre dans les écoles coloniales et elle forme des générations de fonctionnaires qui ne ressemblent en rien à ceux que, sauf exceptions extrêmement honorables, l'on recrutait jadis un peu trop au petit bonheur. Sans sacrifier les droits de la puissance colonisatrice, elle les concilie avec la reconnaissance des devoirs qui apparaissent de plus en plus précis et urgents.

« Au nom du droit de vivre de l'humanité, disait, le 5 novembre 1923, M. Albert Sarraut, ministre des Colonies, devant les Elèves de l'École coloniale, la colonisation,

agent de la civilisation, va prendre charge de la mise en valeur, de la mise en circulation de ressources que des possesseurs débiles détenaient sans profit pour eux-mêmes et pour tous. C'est pour le bien de tous qu'on agit ainsi, et d'abord pour le bien même de ceux qu'on paraît déposséder... Mandataire de la civilisation, fondé de pouvoir de la solidarité humaine, le colonisateur ne saurait, sans mentir à sa mission, sans déchirer son titre d'autorité, éluder les obligations morales qui l'interpellent dès ses premiers pas. Si la solidarité fut sa raison d'agir, elle doit, à toute heure, rester sa règle d'action. En lui donnant un droit, elle lui crée des devoirs. L'un ne va pas sans les autres... Il est capital de souligner ce point dont l'importance morale est absolue. Car il prévient l'intolérable excès qu'en la poussant aux extrêmes l'on peut faire de la grande idée au nom de laquelle le civilisateur se substitue à la carence des races incapables. Certains pays n'ont pas reculé devant ces conclusions extrêmes. Du moment où une race se montrait trop débile pour mettre en valeur les richesses de son domaine, l'axiome brutal de la lutte pour la vie, le postulat implacable de la sélection naturelle autorisaient sa disparition, son élimination, son extirpation. Ce fut le thème de la colonisation allemande, exterminant féroceement les Herreros. Notre conscience française se révolte devant cette idée. La colonisation, en l'acceptant, serait pire que la barbarie qu'elle prétend corriger... Son devoir est en même temps de prendre charge de cet incapable, de le mettre, lui aussi, en valeur, de le cultiver, physiquement et moralement, de le protéger contre lui-même et les misères qui l'assiègent, de l'éduquer enfin et de l'habituer surtout à devenir l'associé dans la gestion, l'exploitation et les bénéfices du domaine commun. C'est là la contre-partie indispensable de l'acte de prise de

possession; elle lui enlève le caractère de spoliation; elle en fait une création de droit humain. Et tel est bien, mes amis, le caractère essentiel de la colonisation française moderne qui, dans la terre lointaine d'outre-mer, après la découverte du débouché ou du point d'appui, a fait désormais la découverte la plus haute : l'homme. L'homme, notre parent, le frère de couleur! <sup>1</sup> »

Cette philosophie nouvelle de la colonisation aura de plus en plus de conséquences pratiques. On n'arrivera certainement pas du premier coup à rendre universelle une façon de traiter l'indigène qui devra contraster singulièrement avec les agissements d'autrefois. Les habitudes de mépris, de brutalité, d'injustice, ne se perdent pas en un jour : elles sont, d'ailleurs, trop naturelles à l'homme, surtout quand il est investi de pouvoirs qui risquent de l'induire en tentation d'abus. Il y a, en outre, à compter avec l'action dangereuse du climat qui, parfois, fait subitement chavirer, dans une sorte de folie, les individus qui, durant de longues années, ont paru les mieux équilibrés. Mais l'évolution morale dont il s'agit ne sera pas due seulement à l'action nécessairement lente des idées. Elle sera hâtée par des incidents qui commencent déjà à s'annoncer.

Une propagande, dont on connaît bien l'origine, comme aussi le centre de diffusion, s'installe de plus en plus chez les hommes les moins civilisés, y excite savamment les rancunes et les haines, relève, avec une passion froidement calculatrice, les erreurs et les fautes des administrateurs coloniaux, les injustices souvent trop réelles subies par les indigènes, se laisse aller sciemment à l'égard de ceux-ci à des flagorneries éhontées, s'applique à préparer des soulèvements qui seraient sans lendemain, ou plutôt dont les len-

1. Voir plus loin, appendice n° IV.

demains seraient ou les horribles déchaînements d'une barbarie déferlant sur la civilisation, ou d'inévitables actes de répression auxquels on aime mieux ne pas songer. Il faut, à tout prix, casser la pointe à cette propagande par une volonté visible de justice attentive, par le respect jaloux de la parole donnée, par des efforts constants d'amélioration sociale. Il faut, en outre, que les Blancs se méfient de ce qu'ils écrivent eux-mêmes dans leurs journaux et dans leurs livres. Il y a des gens à l'œuvre pour y découper tous les passages qui pourront être interprétés comme des expressions de mépris à l'égard des non-civilisés, comme un programme d'exploitation brutale. Il serait étrange que nos nations civilisées, après avoir révélé à tant d'indigènes l'art de se servir de nos armes compliquées, en viennent, par des imprudences de langage ou de plume, à les doter, sous la forme d'arguments fournis à une certaine propagande, de munitions spirituelles qui seront pires que de la poudre et des balles.

## VII

Les efforts entrepris ou projetés par des administrateurs d'élite auront des conséquences qu'il faut bien se garder de sous-estimer. Mais il ne faut pas se le dissimuler, le contact de la civilisation avec les populations des colonies a pour premier effet de détruire un ordre social et moral qui, tout en étant très arriéré et, par certains côtés, lamentable, n'en avait pas moins une certaine valeur, et leur fournissait le cadre naturel de leur existence et de leur activité. La civilisation commence par désorganiser, à tous les points de vue, les populations qui lui sont étrangères. Il serait terrible

pour elles que ce qui est ainsi détruit ne fût pas remplacé « Trente années passées chez les primitifs de Madagascar, de l'Afrique occidentale et de la Polynésie, m'écrit M. le Gouverneur Gustave Julien, m'ont convaincu que, dans toutes ces sociétés, la venue de dominateurs a profondément ébranlé l'édifice moral en jetant à bas les institutions politiques et sociales. Ce serait une erreur de croire que même les plus frustes des peuples envisagés aient manqué d'idéal.

Les premiers voyageurs qui prirent contact avec eux sont unanimes à vanter l'ordre relatif dont ils jouissaient. Leur religion, pour si rudimentaire qu'elle fût, avait du moins la vertu de maintenir chacun à sa place, d'imposer à tous des règlements de salut commun, de sauvegarder certains principes de discipline et d'ordre grâce auxquels la vie en société était, en fin de compte, possible pour tous et, pour quelques-uns même, heureuse. Les atteintes irréparables portées aux institutions traditionnelles, au prestige de chefs d'une autorité rarement discutée, ainsi qu'aux divinités locales, jusque-là craintes et respectées, plongèrent dans le désarroi ces groupements humains désormais sans armature morale et sociale. Après le renversement des *liki*, ces divinités mégalithiques de l'île de Pâques et autres terres similaires du Grand Océan, après la faillite et la disparition qui s'ensuivit d'une théocratie vouée, depuis des millénaires peut-être, à la conservation des rites, des usages et de la religion elle-même, les compétitions et les luttes intestines réduisirent bientôt la population à la proportion de 2 sur 10. Les indigènes, jusque-là maintenus et bridés, ne pardonnèrent ni aux chefs ni aux prêtres leur défaite devant les Blancs. L'alcool, accessible à tous, substitué au *kawi* rituel réservé aux chefs, puis le cortège des maux

jusque-là inconnus : variole, tuberculose, etc... complèterent le désastre.

« Il n'en pouvait être, hélas! autrement, et il en sera toujours ainsi, chaque fois que, sous un prétexte quelconque, une nation civilisée s'avisera de prendre à sa remorque des populations d'une autre race et d'une autre mentalité. Il se produit tout d'abord une régression fatale, parce que le soi-disant tuteur, faisant table rase d'un passé qu'*a priori* il juge mauvais ou qu'il ne se donne pas le temps de connaître, l'abolit purement et simplement sans se donner le soin de ménager une nécessaire transition. C'est au cours de cette crise de transition que s'accumulent chez les protégés les déchéances morales et physiques de toutes sortes. Elles sont quelquefois sans remède, ces déchéances. On pourrait en citer des exemples par centaines. L'action politique et économique du peuple dominateur, si elle n'est pas tempérée par une action parallèle, exclusivement morale et humaine, ne peut aboutir qu'à des mécomptes <sup>1</sup>. »

Profondément émouvant est ce témoignage désintéressé d'un gouverneur qui, étranger à tout souci confessionnel, dégagé de tout *a priori* métaphysique, dit tout simplement ce dont une longue expérience l'a convaincu; et l'on doit affirmer qu'il n'y a pas un point du globe auquel la même constatation tragique ne s'applique. Il faut pourtant qu'un détail en soit précisé. L'ordre social dans lequel ces populations ont vécu jusqu'ici est tout inspiré de religion. Il n'y a qu'une autre religion qui puisse remplacer celle qui s'effrite. Certains esprits ne manqueront pas, devant ce fait, de rêver au moment où les hommes pourront organiser leur existence sans aucune préoccupation religieuse. C'est

1. Lettre personnelle, 10 avril 1927.

là une hypothèse parfaitement légitime, mais dont la vérité est encore loin d'être démontrée. Rien ne prouve que le rêve dont il s'agit doive se réaliser un jour. C'est un problème à examiner en lui-même. Mais ce n'est pas ce qui est en question pour le moment. Ce qui est bien certain, c'est que, chez les populations dont il s'agit, la disparition pure et simple de la religion traditionnelle serait suivie d'une complète dissolution morale et aboutirait aux pires conséquences. Il faut à tout prix que la religion ancienne et qui s'en va soit suppléée par une autre religion qui devienne, dans les âmes, inspiratrice de sentiments puissants et les élève à un niveau supérieur.

Toutes ces âmes ont besoin, notamment, d'être affranchies de ce qui pèse sur elles depuis des siècles et des siècles. Les superstitions les plus cruelles les font vivre dans un monde d'illusions et de cauchemars. La peur perpétuelle des sorciers les hante, et cette peur les livre sans défense à toutes les suggestions sanguinaires. En allant leur prêcher les doctrines de l'Évangile, on ne leur apporte pas, comme le répètent volontiers trop d'ignorants, une cause de trouble et d'inquiétude. On travaille, au contraire, à les libérer de ce qui les condamne souvent à une angoisse poignante et parfois même au crime; on leur apporte le calme d'esprit, la paix et la joie de vivre.

Les colonies ont besoin de main-d'œuvre, sans doute, mais elles ont intérêt à ce que cette main-d'œuvre ne soit pas composée de simples machines, que les indigènes comprennent toujours mieux ce qu'ils ont à faire, soient en état de mettre en exercice leur intelligence et, en même temps, aient assez de force intérieure pour ne pas être à la merci des excitations malsaines qui pourraient les pousser aux pires désordres. Il faut que l'ensemble de la population

monte de plus en plus vers une vie morale réelle et qu'une élite s'y forme. Il serait vain de se figurer que, du jour au lendemain, sans une formation préalable longue et difficile, des hommes peuvent être en état de brûler toutes les étapes, celles précisément que nos races les plus aptes à la civilisation ont mis des siècles à franchir. Le problème est de faire de tous ces indigènes des hommes véritables, des hommes complets, des hommes capables de tous les progrès qui viendront à leur heure, et, pour commencer, capables d'échapper à la griserie des connaissances hâtives et superficielles, capables de réprimer en eux-mêmes les appétits inférieurs, capables enfin d'avoir de légitimes ambitions, tout en étant gardés contre la vanité qui fait des fantoches.

Il n'y a pas de raison pour déclarer, *a priori*, que l'Évangile seul est capable d'opérer cette révolution mentale chez les non-civilisés. Nous sommes ici devant une question de fait, et simplement de fait. Connaît-on une philosophie quelconque, qui, en dehors de l'Évangile, détermine des hommes et des femmes à s'attacher à l'œuvre prodigieuse de cette transformation morale? Quand on en présentera une, il faudra étudier avec une sympathie empressée les résultats qu'elle obtient. Mais, en attendant, il est extrêmement intéressant de constater que l'étude vraiment scientifique des non-civilisés fait apparaître sous un jour nouveau la Mission chrétienne. Qu'elle soit protestante ou catholique, qu'elle soit luthérienne, réformée ou méthodiste, quelles que puissent être nos justes préférences et nos convictions particulières, elle n'est plus ce que, dans les cercles cultivés, on était peut-être tenté de croire. Elle n'est plus une fantaisie mystique et coûteuse de quelques personnes religieuses aux sentiments exaltés. Elle n'est plus une entreprise suggérée par des passions naïves ou



sectaires, un effort légèrement ridicule pour faire adopter par des négrillons l'habitude de porter des costumes européens; ou encore une épopée parfois tragique, bonne tout au plus à maintenir dans l'Eglise l'appétit du sacrifice et la poésie du dévouement. Elle s'intègre, à une place précise, dans l'évolution historique de l'espèce humaine. Si elle n'était pas entreprise et n'accomplissait pas son œuvre, il manquerait à cette évolution un élément essentiel, et précisément celui qui fait le plus d'honneur à l'homme. Avec elle, on entrevoit un des buts vers lesquels marche l'histoire, la collaboration libre et fraternelle de tous les groupes humains, rapprochés dans l'intelligence de leurs liens et dans la volonté d'un respect réciproque.

Peu nous importe de savoir si la Mission chrétienne doit être seule à jouer le rôle qu'elle joue. Le fait, c'est qu'elle réalise à sa manière une initiative nouvelle des portions d'humanité qui sont parvenues à leur majorité spirituelle, la décision de se pencher, sans aucun mobile d'intérêt, sans arrière-pensée d'exploitation, par obéissance à une obligation considérée comme sacrée, sur les autres portions qui, non seulement sont restées à l'état de minorité, mais qui, depuis des millénaires, sont esclaves d'une mentalité déterminée qui les empêche de monter plus haut. La Mission chrétienne représente un effort systématique, non point pour répandre des connaissances intellectuelles, qu'elle ne dédaigne certes pas, auxquelles pourtant elle n'attribue pas une miraculeuse puissance de transformation intérieure, mais pour provoquer en des âmes vivantes un redressement de l'esprit, un bouleversement radical des habitudes qui emprisonnent des êtres comme une gangue et les empêchent de se développer, une révolution qui rend à l'individu la capacité d'initiative, qui lui restitue la responsabilité de sa

destinée, qui provoque en lui, pour appeler les choses par leur nom, la naissance d'un moi nouveau.

Et nous sommes maintenant en état de répondre à la question qui a été à l'origine de ce travail. Ont-ils eu tort, les philosophes et les psychologues qui ont soutenu l'identité foncière de tous les hommes? Nous avons essayé de répondre à cette question et nous aboutissons à cette conclusion que cette identité foncière est bien réelle, mais qu'elle n'apparaît pas dans les faits, que deux humanités semblent bien être en face l'une de l'autre, aussi différentes que possible, si différentes que les efforts pour transformer la seconde à l'image de la première semblent utopiques et vains. Mais c'est une vue entièrement théorique qui inspire ce découragement pessimiste, et cette vue théorique pourrait avoir pour conséquence d'amener des hommes, comme au temps d'Aristote, à penser qu'il y a des êtres humains faits pour servir et d'autres pour se faire servir. On trouve tout de suite des gens tout prêts à exploiter, pour la satisfaction de leur égoïsme personnel, ces prétendues conclusions d'une science qui serait par trop hâtive.

A ce découragement pessimiste, que d'aucuns utiliseraient très vite, s'oppose la conviction de l'homme que nous appelons missionnaire et qui quitte son pays pour aller vers les non-civilisés et leur tendre une main fraternelle. Lui non plus, il n'a pas tort de croire à une humanité qui est une dans son essence et une dans sa destinée. Son œuvre est bien réellement de faire rentrer dans la famille humaine les enfants arriérés qui, à force d'être arriérés, avaient l'air de ne plus être de la famille. Et, d'autre part, il ne s'étonnera pas de rencontrer, chez ceux vers qui il va, les incompréhensions qui l'affligent, de faire des découvertes paradoxales qui semblent lui révéler un abîme entre lui-

même et les êtres auxquels il se donne, de se heurter sans cesse à des malentendus décourageants, à des contre-sens qui semblent insurmontables. C'est précisément pour combattre ces incompréhensions, pour avoir raison de ces malentendus, pour mettre fin à ce qui le sépare de ceux dont il veut faire des frères, qu'il va vers eux, qu'il se penche sur eux, qu'il peine pour les transformer. Loin d'être épouventé par les esclavages qui le scandalisent, il s'efforcera d'en pénétrer toujours plus la nature, de distinguer que, s'il doit être aux prises, comme chez nous, avec toutes les passions de la chair, il doit, en outre, se heurter à ce qui a empêché une portion d'humanité de s'élever plus haut et qui se coalise pour la retenir définitivement en bas. Il refusera de s'étonner si toutes ces puissances d'asservissement se dressent contre lui. Il est convaincu qu'il aura raison de ces puissances, par sa propre obstination et par sa foi dans l'action triomphante de l'Esprit. Le rôle du philosophe, c'est de noter la grande valeur de ce que cet homme tente de faire, la place qu'il occupe parmi les facteurs du progrès humain, et de lui rendre hommage.

## APPENDICE I

### LA CROYANCE AUX HOMMES-TIGRES

De l'état psychologique du magicien qui est à la fois imposteur et première dupe de ses impostures, ne faut-il pas rapprocher tout ce qui se rapporte à la croyance aux hommes-tigres ou hommes-léopards? Nombre de crimes, au Gabon, sont attribués à des êtres qui, dans la vie ordinaire, apparaissent comme des hommes et qui commettent leurs méfaits sous la forme d'animaux féroces. Cette transformation d'hommes en animaux et d'animaux en hommes n'a rien d'anormal pour ces imaginations. Elle est, au moins en Afrique, l'objet d'une croyance à peu près universelle. M. Lévy-Bruhl en cite des exemples frappants. Il raconte le cas d'indigènes du Benguela qui, ayant vu l'un des leurs attaqué et déchiré par un lion, s'adressent au devin pour savoir qui a été le véritable auteur de sa mort. Le devin consulte ses osselets et finit par dénoncer un ennemi du défunt qui, pour satisfaire sa haine, a pris la forme d'un lion. L'accusé nie. On lui impose l'épreuve du poison; l'ordalie tourne contre lui; finalement il avoue, et il meurt dans les tortures <sup>1</sup>.

« Chaque fois que quelqu'un est déchiré par une bête féroce, écrit le Major von Wissmann, on a une méthode pour découvrir quel est le sorcier qui s'est ainsi métamorphosé... Causant avec Tippoo-Tibb qui est en somme plutôt éclairé, je fus surpris de voir qu'il restait attaché à cette superstition <sup>2</sup>. »

A ces exemples que j'emprunte à M. Lévy-Bruhl (*L'âme primitive*, p. 40, 41), j'ajouterai une de ces histoires qui sont courantes dans la forêt tropicale. « Un chef Mokusu, étant en dispute avec

1. M. Magyar, *Reisen in Sud Afrika*, p. 328.

2. *My second journey through Equatorial Africa*.

les gens du village voisin, résolu de leur envoyer « son léopard » détruire leurs troupeaux. Et, de fait, un mouton fut enlevé par un léopard. Les indigènes s'embusquèrent et blessèrent le léopard d'un coup de fusil en pleine poitrine. Les traces du sang indiquèrent que la bête avait été gravement blessée. Le lendemain, le bruit se répandit qu'une des femmes du chef se mourait d'une blessure à la poitrine. Avant de mourir, la femme a avoué qu'elle mourait à cause de « son homme » qui l'avait fait changer en léopard et l'avait envoyée prendre des moutons <sup>1</sup>. »

Certainement, pour comprendre ces récits, il faut tenir compte de la croyance sur laquelle M. Lévy-Bruhl revient avec insistance. Mais il faut aussi faire une large place dans ces faits à des superstitions intéressées. Il semble bien établi que les hommes-tigres, les hommes-léopards, d'autres encore, sont les membres de sociétés secrètes qui se servent de déguisements pour répandre autour d'eux la terreur, accomplir des meurtres peut-être rituels ou satisfaire tout simplement leurs passions féroces. M<sup>lle</sup> E. Arnoux, du Gabon, a assisté à une alerte provoquée à Lambaréné par la visite d'un homme-tigre. On a bien distingué un homme véritable. « Il revient, et le garde, à travers les bambous, l'aperçoit essayant de pénétrer par les fissures. Il marche penché et sur la pointe des pieds afin de se faire prendre pour un vrai tigre. Au moment où il va tourner pour rentrer par la porte ouverte, le garde fait feu, mais il le manque et les garçons, quelques secondes après, l'entendent traverser leur place au galop, s'enfonçant dans la forêt. Le bruit du fusil me fait accourir... Avec nos lanternes, nous apercevons les traces sur la terre molle; on dirait en effet un énorme tigre. Comment fait-il pour effacer son ponce, le recourber ainsi? On dit qu'ils se mettent des griffes aux pieds et des peaux de bêtes sur le corps <sup>2</sup>. »

M. L. Morel, de Samkita, après avoir constaté plusieurs crimes commis par les hommes-tigres de la région, dit qu'il s'agit de « chasseurs d'éléphants qui assaillent les gens de nuit, leur coupent la tête, prennent les lèvres, le nez et les oreilles pour en faire des fétiches pour la chasse. Ils boivent le sang de leurs victimes,

1. *Congo*, mai 1921, p. 733.

2. *Journal des Missions évangéliques*, 1922, I, p. 66-67.

ce qui doit leur donner une force extraordinaire pour résister aux dangers qu'offre la chasse à l'éléphant... Ce sont des tribus Akélé, rebelles à l'évangélisation, qui sont spécialisées dans ce genre d'assassinats... Ils contrefont le cri du léopard et mettent au bout de chacun de leurs doigts un dé terminé par une griffe qu'ils enfoncent dans la chair pour laisser croire à une agression faite par le fauve. Mais comme ils se servent de haches ou de sabres, on ne s'y trompe pas en voyant leurs victimes <sup>1</sup>. »

La « Société de recherches congolaises » dont le siège est Brazzaville a publié dans son *Bulletin* une étude de M. l'Administrateur des Colonies Darré, qui contient d'intéressants détails sur les hommes-panthères du Moyen-Congo. Ils y forment, d'après lui, une association secrète de féticheurs qui a comme totem ou animal sacré la panthère. Il semble que certains notables initiés ont le droit de porter le nom de l'animal, de se vêtir de sa dépouille, de s'orner de tout ce qui le rappelle. Il semble aussi que, parmi les conditions imposées autrefois à celui qui désirait être admis dans la société, il y avait celle de rapporter aux adhérents une contribution, sous forme de chair humaine. Pour se la procurer, le candidat revêtait une peau de panthère, se peignait le corps de dessins rayés et tigrés, plaçait à chacun de ses doigts de petits couteaux, des ongles de panthère à ses pieds, puis pénétrait la nuit dans une case de village où il enlevait la femme ou l'enfant qu'il destinait au repas des initiés. Il semble enfin que ces pratiques n'aient pas complètement disparu <sup>2</sup>.

« Il est prouvé, dit également le P. Pinard de la Boullaye, que les Aniota's se déguisent en léopard pour tuer leur ennemi, s'arment d'une griffe de fer qui produira une blessure pareille à celle que cause le léopard et marquent sur le sol, au moyen d'un bâton sculpté, des empreintes semblables aux siennes. Le musée de Tervueren, près Bruxelles, possède une superbe reproduction de la scène en plein relief <sup>3</sup>. »

Il est difficile de dire dans quelle mesure les supercheries à peu

1. *Journal des Missions évangéliques*, 1923, t. II, p. 106-107.

2. *Dépêche coloniale*, 5 mai 1922. Cf. dans la *Gazette coloniale* du 18 octobre 1921, l'article intitulé : *Fétichisme et anthropophagie en Côte d'Ivoire*.

3. *Recherches de science religieuse*, octobre 1923, p. 458.

près incontestables qui accompagnent certains crimes sont à l'origine des légendes sur les hommes qui se transforment en tigres, léopards ou panthères. Ces légendes, se colportant dans des milieux prédisposés à toutes les craintes, fortifient dans les esprits la croyance qu'analyse M. Lévy-Bruhl et, d'autre part, cette croyance aide les gens à admettre sans discussion les légendes qui réapparaissent parmi eux dans des heures de terreur panique. Quand on sait avec quelle facilité les Noirs avouent des crimes qu'ils ne peuvent pas avoir commis, on pense avec effarement à l'atmosphère d'illusions dans laquelle tout ce monde vit.

Ce qui me porte à souligner la part d'imposture qu'il doit y avoir dans toutes ces histoires, c'est un fait qui m'est affirmé par tous les missionnaires du Gabon. Il est bien rare que des individus, arrêtés sous l'inculpation de meurtres commis à la faveur du déguisement en hommes-tigres, ne meurent pas avant le jour du jugement. On explique, en général, leur mort par un suicide. Il est permis de se demander s'ils n'ont pas été empoisonnés par quelque membre de la société secrète qui prend cette précaution contre les aveux qui pourraient être faits et qui compromettraient le mystère de la secte.

## APPENDICE II

### TERREUR ET DÉSÉQUILIBRE MENTAL

Voici un document qui rend singulièrement sensible le déséquilibre mental auquel certaines croyances peuvent conduire les non-civilisés. Il m'a été remis par M. le missionnaire Ch. Cadier, du Gabon, qui l'a traduit littéralement du pahouin en français. Il a été rédigé par un indigène qui, envoyé pour célébrer le culte dans les villages avoisinant Samkita sur l'Ogooué, a rencontré à Akoghengol des chefs pahouins en train de régler un grave palabre, a assisté à leurs débats et a noté ce qu'il entendait. Nous accompagnons ce récit, auquel nous ne changeons pas un mot, d'un bref commentaire qui doit, autant que possible, l'éclaircir.

« Dimanche, j'étais à Akoghengol pour y faire le culte. Il y a là un homme du nom d'Ekomi Nzé, malade depuis fort longtemps. Lorsque le sorcier Békoune vint dans son village, Ekomi l'appela et lui dit : « Soigne-moi, car ce corps que tu vois est « malade depuis longtemps. » — « Bien », dit Békoune, et il se mit à lui préparer des médicaments. Il prit des feuilles de manioc pilées, les mit dans une assiette et y versa de l'eau. — « Sortez « tous », dit-il alors à ceux qui étaient dans la case. Quand ils furent dehors, lui et le malade restèrent tous deux seuls dans la maison. Békoune ferma la porte et fit boire au malade les feuilles de manioc. Puis il lui dit : « Dors maintenant », et Békoune sortit. Quelques instants passèrent et Békoune revint voir le malade; il le trouva éveillé. Békoune lui dit : « Comment, tu ne « t'es pas endormi? » — « Non », dit le malade. Alors Békoune reprit : « Maintenant, je sais que tu n'as pas d'« évur »<sup>1</sup>. Que

1. Il s'agit ici d'une de ces puissances qui ne semblent pas être personnelles mais qui, d'après les Pahouins, sont vivantes, se déplacent, se glissent dans le corps des gens et s'y accrochent à un organe qu'elles dévorent. C'est là la



« ferai-je pour te soigner? » Puis il ajouta : « Si tu veux guérir, tue un homme. Alors je saurai te soigner et tu guériras. » — « Qui tuera-je? dit le malade; je n'ai personne d'autre que mon fils, Békale b'Ekomi ». Puis, au bout d'un instant : « Tue-le et soigne-moi. » Mais Békoune raconta cela au fils en cachette, et Békale s'enfuit et alla travailler aux okoumés. Ouvertement, Békoune dit alors devant tout le monde : « Je ne puis soigner Ekomi, car il n'a pas d'« éwur » dans le ventre ». Mais le malade cherchait qui il pourrait tuer. Il se rendit chez un ami, au milieu du jour, alors que tout le village était dispersé aux divers travaux; et il lui dit : « Mon ami, connais-tu le fétiche avec lequel on peut tuer un homme? » Son ami répondit : « Non ». Et le malade, découragé, retourna se coucher dans sa maison.

Cet homme a pour femme Akoume Angwé, une chrétienne. Quand cette femme vit que son mari ne guérissait pas et que Békoune, par lassitude, renonçait à le soigner, elle mit le malade sur son dos et le porta chez les Akélés. Un sorcier akélé prépara ses fétiches, mais il dit au malade : « Avant que je ne te soigne, commence par faire venir ici ta parenté, qu'elle voie comme je te guéris. » Ekomi convoqua sa famille, mais nul ne voulut répondre à cette invitation, car chacun savait que l'on cherchait à tuer quelqu'un. Le sorcier akélé dit alors au malade : « Que ferai-je? Mon esprit est venu te visiter cette nuit, et voici tu n'as pas d'« éwur » dans le ventre. Les tiens, non plus, ne veulent pas venir. Trouve donc toi-même une idée, et si tu veux guérir, cherche une personne à mettre à mort. Nous prendrons son sang et nous te

cause principale des maladies. Quand vient à mourir un homme soupçonné de porter en lui un « éwur », les médecins-magiciens procèdent à son autopsie; s'ils trouvent quelque chose qui leur paraît anormal, tumeur, calculs, lésion, ils y voient le signe de l'« éwur ». Ils prétendent que l'« éwur » a la forme d'un animal à petites pattes ou d'un crabe, qu'il est transmissible par hérédité ou se communique par le contact (Cf. Grébert, *Au Gabon*, p. 155). Ils croient avoir des fétiches et des pratiques pour chasser l'« éwur ». Mais dès que le devin ne pronostique pas la présence d'un « éwur », son embarras est grand. Il faut alors, d'après lui, recourir à des actes de sorcellerie proprement dite, et ces actes débutent toujours par un meurtre. Comme les gens savent à quoi s'en tenir là-dessus, une vague de peur déferle alors sur eux. Le principal intéressé dans l'affaire sent ses répugnances s'atténuer de plus en plus; enfin, son désir de guérison prenant le dessus, il s'accoutume à l'idée de ce qui lui est commandé.

« le répandrons sur le corps, car ton sang à toi n'est plus bon. » Le malade dit alors au sorcier : « J'ai un fils, il est maintenant « revenu auprès de sa femme au village. Entre les deux, choisis « l'un ou l'autre. »

Le sorcier alla regarder en songe ces deux personnes, et il vit que c'était la femme qui devait mourir. Il appela à son aide les autres esprits des Akélés, et tous ces esprits partirent en guerre; ils quittèrent leur village et arrivèrent à Akoghengol au milieu de la nuit<sup>1</sup>. Et tous les Pahouins surent (en « ngwèl »<sup>2</sup>) que les esprits akélés étaient là. Ceux-ci se saisirent de la femme qui se réveilla et dit à son mari : « J'ai vu des esprits (beyem) qui m'ont « jeté un filet de chasse (en « ngwèl »<sup>3</sup>) sur le corps. » Le mari donna l'alarme et tout le village se réveilla. Dans la nuit, on entendit des hiboux qui hululaient le long du chemin par lequel les esprits akélés étaient venus. Alors les gens du village se fâchèrent : leurs esprits partirent en guerre à leur tour et ils chassèrent ceux des

1. Le sorcier est convaincu qu'il a mobilisé les esprits de son clan. S'agit-il de l'esprit des hommes vivants qui le constituent actuellement? Ce n'est pas impossible. Aucun homme du clan ne croirait qu'il a pu désobéir à l'ordre donné. Chacun est convaincu que, sans cesser d'avoir l'air d'être chez lui et d'y dormir, il peut être présent ailleurs et agir là-bas. Mais il peut s'agir aussi des esprits des morts. « Toutes les lueurs inexplicables, dit M. Grébert, sont attribuées à des esprits (feux follets, etc.). Les Pahouins entendent aussi les âmes des morts passer la nuit dans la forêt et les croiser sur les chemins. Ils disent reconnaître nettement le chuchotement qu'ils font. J'ai prié un Pahouin de m'en imiter le bruit : ce qu'il m'a simulé ressemblait tout à fait au bruit léger des ailes du hibou qui vole dans la nuit. De même il se fait un grand concert de voix d'esprits quand la pluie approche et qu'on l'entend de loin tomber sur les feuilles : c'est qu'alors les esprits sont en palabre. » (*Au Gabon*, p. 150). D'autre part le clan dans lequel ces esprits sont censés se transporter pour obéir au sorcier sait parfaitement que celui-ci leur a donné cet ordre, que c'est une de ses façons de combattre. Une intense émotion règne donc partout et secoue tout ce monde. Un déchaînement d'auto-suggestion va se produire sans tarder.

2. C'est-à-dire dans cet état qui n'est pas tout à fait le rêve, mais qui touche à l'hallucination. C'est nous qui nous exprimons ainsi. Le Pahouin, en disant qu'il a perçu quelque chose en « ngwèl » veut dire qu'il l'a perçu d'une manière occulte, par une sorte de contact mystérieux avec l'invisible, en sortant de sa personnalité et en pénétrant dans un monde qui n'est pas le monde ordinaire, mais qui, pour lui, est un monde très réel. Comment exprimer ce qui, pour lui, est inexprimable?

3. Ici le mot désigne non plus seulement l'état de la personne qui a la perception, mais la nature de l'objet perçu qui reste occulte et invisible.

Akélés. Et plusieurs Akélés furent blessés par les javelots lancés dans la nuit par les esprits pahouins <sup>1</sup>.

« Deux Akélés moururent. Un troisième, blessé, demanda quelques jours après à un Pahouin (Esameyagha) : « La femme que nous avons saisie est-elle morte? » — « Non, lui fut-il répondu, mais elle est très malade. » — « Elle mourra certainement, dit l'Akélé; et c'est à cause d'elle que nous aussi nous mourrons. » Le lendemain, la femme de Békale était morte et l'Akélé aussi.

« Aujourd'hui, les Akélés se plaignent, car les Pahouins se sont vengés trop sévèrement sur eux. « Si nous avions quelqu'un, disent-ils, pour juger cette affaire, nous ferions certainement « palabre » aux Esameyagha » <sup>2</sup>.

« Par contre, en ce dimanche-ci, Békale plaide contre son père Ekomi devant les chefs pahouins. Le fils dit : « Tu as tué ma femme. Du moins tu es cause de sa mort. Si tu n'avais pas été te faire soigner chez les Akélés, ceux-ci ne seraient pas venus la tuer. » Mais le père se défend en disant : « J'ignore tout de cela. » Lorsqu'ils eurent fini de parler, les chefs qui jugeaient le palabre dirent : « Ekomi, c'est bien toi qui as tué; et ta femme aussi est coupable. Ce n'est pas que vous-mêmes ayez mangé le cœur de votre belle-fille, mais lorsque ta femme t'a porté chez les Akélés, vous saviez que les Akélés ne soignent pas un homme sans en tuer un autre. Paye donc à ton fils le cadavre de sa femme. »

« Voilà tout ce que j'ai entendu. »

Signé : Mba EYANA.

1. Evidemment, il ne faut pas penser à des javelots réels, à moins que ceux-ci n'aient été lancés par des individus mis hors d'eux-mêmes par leur terreur. C'est à cette contre-offensive des Pahouins que l'on ne manquera pas d'attribuer les maladies ou les accidents qu'il peut y avoir chez les Akélés. Plusieurs membres de ce clan sont malades : on n'hésite pas à expliquer leur maladie par l'agression subie. L'auto-suggestion continue d'opérer. Elle agit jusqu'à devenir mortelle.

2. Nous saisissons ici sur le vif ce qui complique furieusement l'habitude de la vendetta ou de la compensation. Ce ne sont pas seulement les agressions matériellement réelles qui sont les occasions de tant de conflits; c'est aussi tout ce qu'on a imaginé et rêvé. Comment les rancunes ne seraient-elles pas constamment à l'affût, et comment les palabres ne deviendraient-ils pas perpétuels et souvent insolubles?

### APPENDICE III

#### L'INSTINCT D'ORIENTATION

Il y a déjà un certain temps que quelques observateurs protestent contre cette légende. Ainsi, à propos de récits merveilleux d'orientation qui avaient été publiés en 1873 par le journal anglais *The Nature*, M. A.-W. Howitt écrivit la lettre suivante que le journal donna dans son fascicule du 21 août :

« Je n'ai pas rencontré d'indigènes, pas plus des sauvages que des demi-civilisés, qui possèdent un pouvoir de trouver leur chemin d'une manière différente en nature ou même en degré de celui que possède chaque bon « bushman » parmi les blancs. Leur connaissance du pays est entièrement locale, spéciale dans le district appartenant à leur tribu et générale dans les districts voisins. Ils les connaissent parce qu'ils y sont nés et qu'ils les ont parcourus sans cesse. Mais hors de leur région, ils sont inférieurs à un bon « bushman » blanc, en ce sens qu'ils sont incapables de raisonner sur aucun problème relatif aux traits de la contrée. Mon expérience m'a montré que, hors de leur connaissance locale, je ne pouvais jamais me fier sur l'un d'eux de préférence à mon propre jugement. J'ai remarqué que très peu sont capables, même dans leurs propres districts, de voyager en ligne directe d'un endroit à un autre sur une distance de vingt milles. Je parle maintenant spécialement des indigènes des parties de l'intérieur du continent, situées de chaque côté, Nord et Sud, du désert de Sturt et comprenant la Coopers' Creek (entre le Queensland et les Nouvelles-Galles du Sud). En général, ils oscillaient de 30° à droite et à gauche de leur direction, corrigeant leur marche de temps en temps lorsqu'ils reconnaissaient la situation de la région, à mesure que l'horizon se découvrait. »

Les auteurs qui ont exploité à l'envi ces récits fameux n'ont

jamais fait allusion à la protestation de ce témoin autorisé. Et c'est là qu'est le défaut de leur méthode. On a recueilli tous les faits positifs où l'orientation paraissait s'être effectuée d'une manière surprenante. Mais on n'a jamais pris garde aux faits *negatifs*. La même erreur a vicié toute l'étude de l'orientation animale. Seul, M. Edouard Claparède a attiré l'attention sur « le défaut du sens du retour ».

Pourtant, divers témoins ont, depuis Howitt, publié des observations négatives. Ainsi M. Le Petit racontait à M. Van Gennep « divers épisodes de ses chasses à l'éléphant où, après de longs circuits, lorsqu'il s'agissait de revenir, les Noirs organisaient un véritable palabre, avec discussions contradictoires, pour décider du chemin à suivre pour le retour ». Une fois, s'étant égaré dans la forêt en compagnie d'un Noir, celui-ci ne put lui indiquer la direction du village du départ, pourtant peu éloigné, et il fallut que M. Le Petit attendît que le soleil commençât à décliner pour déterminer lui-même la direction en question. M. Le Petit distingue avec raison les sédentaires et les chasseurs noirs de profession. Les premiers sont incapables de se retrouver en pays inconnu. Les seconds, au contraire, se retrouvent, mais grâce à un développement remarquable de leur don d'observation. Le même Van Gennep, à qui nous empruntons ce témoignage et qui admet lui-même la réalité de ce sens de l'orientation, n'en cite pas moins encore le témoignage du D<sup>r</sup> Pechuel Loesche qui est formel. Dans sa monographie sur la population du Loango (1907), le D<sup>r</sup> Pechuel Loesche remarque que la plupart des nègres de la région s'égareront facilement et qu'une fois égarés ils perdent entièrement la tête; cependant quelques-uns d'entre eux acquièrent un certain sens assez remarquable de la direction. Il rapporte en outre que, d'après ce qu'il a entendu dire, des Boschimen de l'Afrique australe s'égareront dans le désert. On trouvera toutes ces citations dans le livre de Van Gennep : *Religion, Mœurs et Légendes*, t. III, p. 33-61.

Le développement de l'observation et de la mémoire, que personne ne cherche à contester, suffit à expliquer tous les faits merveilleux racontés depuis bientôt deux siècles, par les auteurs qui ont reproduit fidèlement les témoignages des missionnaires Jésuites du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier du P. de Charlevoix.

Pas plus que chez les animaux, on ne trouve vraiment chez l'homme de sens spécifique d'orientation. C'est à cette conclusion que sont arrivés MM. Ed. Claparède et Et. Rabaud dans leurs articles récents du *Journal de Psychologie*.

Mais cette opinion est encore loin d'être admise généralement. La raison en est qu'aucune étude systématique de cette question n'a été, jusqu'ici, réalisée. Il est vraisemblable qu'une critique un peu serrée des récits traditionnels ferait la part à l'exagération des témoins et démontrerait leur crédulité. C'est ce qu'a entrepris M. Pierre Jaccard dans un ouvrage encore inédit sur *L'Orientation lointaine chez l'homme* où il a recueilli, comparé et classé les témoignages connus, qu'il cherche à compléter par une enquête personnelle. Ce travail confirme déjà d'une manière évidente les conclusions de MM. Claparède et Et. Rabaud.

Bien plus, par une étude expérimentale de la marche à l'aveugle, on peut arriver à démontrer le néant du sens de l'instinct de l'orientation chez l'homme et chez l'animal. L'homme, civilisé ou non, comme l'animal, est incapable de maintenir une direction rectiligne lorsque l'expérimentateur supprime réellement tout point de repère. En pareilles conditions, l'animal ou l'homme progresse automatiquement et dévie régulièrement à gauche, à tel point qu'il se retrouve au bout d'un certain temps à son point de départ. Cette déviation, provoquée vraisemblablement par la prédominance de force de la moitié droite du corps, est universelle. On l'a décrite bien souvent chez tous les animaux, chez les humains, civilisés ou non.

George Catlin, auteur d'un récit de voyages dans les prairies de l'Amérique du Nord, publié en 1850, raconte par exemple une mésaventure qui lui arriva à cause de la déviation. Voici ce qu'il ajoute : « En arrivant au village des Sioux et racontant notre singulière aventure, les Indiens se mirent à rire de tout cœur et tous les chefs furent d'accord à m'assurer que, lorsqu'un homme est perdu dans les prairies, il marche en cercle, en tournant invariablement à gauche <sup>1</sup>. » Cette étrange déviation qui se mani-

1. Pierre Jaccard : *Une enquête sur la désorientation en montagne*. Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, vol. LVI, p. 154, Lausanne 1926.

festes dès que les points de repère extérieurs sont supprimés, démontre irréfutablement l'inexistence, aussi bien chez l'animal que chez l'homme, de ce sens ou instinct d'orientation dont on a tant parlé. Les savants de cabinet, qui jusqu'ici se sont occupés de cette question, l'ont ignorée. Pourtant, en 1897, un biologiste norvégien, F.-O. Guldberg, en avait montré le mécanisme chez l'animal. Ses recherches, citées seulement par certains savants, tels que Van Biervlet, qui s'occupaient de la dissymétrie du corps, ont été ignorées des spécialistes de l'orientation (V. Connet, Van Gennep, Claparède, Et. Rabaud, etc.).

M. Pierre Jaccard a montré le premier, dans l'article déjà cité et dans une communication à la Société de Psychologie en 1927, comment le fait de la déviation bouleversait toute la légende de l'instinct d'orientation. Il prépare sur ce sujet un second ouvrage intitulé : *Essai sur les déviations inconscientes et spontanées de la marche dans l'obscurité*.

On voit combien ces recherches confirment l'idée fondamentale de nos enquêtes sur la mentalité des non-civilisés. Non seulement le primitif ne s'oriente pas d'une façon différente de celle du civilisé, mais encore il s'égaré tout aussi facilement que lui, dès que ses repères extérieurs lui sont enlevés! La différence prétendue de *nature* entre les aptitudes psychologiques du civilisé et du non-civilisé n'existe pas, même dans ce domaine de l'orientation, qui paraissait jusqu'ici si troublant.

## APPENDICE IV

### LA NOUVELLE DOCTRINE DE LA COLONISATION

#### I

*Extrait d'un discours prononcé en 1923 par M. Albert Sarraut, Ministre des Colonies, à la séance de réouverture des cours de l'Ecole coloniale :*

« La légitimité de la colonisation? Les droits de l'autorité qu'au nom de votre pays vous allez exercer sur d'autres peuples? Question grave, qui, pour vous, ne peut rester sans réponse. Comment agir dans la plénitude de l'action, dans l'à-corps perdu de l'élan qui veut aboutir, si quelque hésitation peut en cet endroit émouvoir votre conscience? Et faudrait-il que, quelque jour, là-bas, au profond de la brousse, dans une de ces heures passagères de lassitude ou de désarroi que les plus forts connaissent devant la tâche trop dure ou l'incident malencontreux, vous vous laissiez aller à vous dire : « Pourquoi donc suis-je ici ? Ai-je le droit « d'y rester et d'y parler en maître? L'acte de conquête qui m'a « fait place en ce lieu n'est-il pas, en vérité, un acte de spoliation « qui laisse une marque de tare originelle sur toute chose que « j'accomplis? Citoyen de la France républicaine, fils du pays qui « fut le champion traditionnel de la justice, du pays qui pendant « un demi-siècle ne cessa de protester contre la violation du droit « commise sur lui en 1871, ne suis-je pas ici l'instrument de la force « contre le droit d'autrui, et quelque sacré que me soit l'intérêt de « ma Patrie, puis-je effacer devant lui la pensée qu'au regard de



« la justice supérieure cet intérêt n'a pas de fondement légitime ? »

« Mes amis, j'ai connu cette heure de trouble où la conscience s'émeut ainsi devant les contradictions apparentes. Car l'ironie du sort m'a fait naître à la vie publique sous la discipline des hommes qui avaient dressé en France, contre l'expansion coloniale, un réquisitoire implacable. J'ai été leur élève, et le jour où le destin me porta vers l'aventure d'outre-mer, leurs paroles retentissaient encore à mes oreilles. Pendant douze années, sous les tropiques comme en France, gouverneur général ou ministre, j'ai longuement médité sur la colonisation, sa légitimité, ses conséquences morales. De ces méditations, chaque jour nourries et contrôlées par l'expérience des actes positifs, est sortie, magnifique et saine, la conviction dont je voudrais enflammer vos âmes, si tant est qu'il en soit besoin.

« ... A quoi bon farder la vérité ? La colonisation, au début, n'a pas été un acte de civilisation, une volonté de civilisation. Elle est un acte de force, de force intéressée. C'est un épisode du combat pour la vie, de la grande concurrence vitale qui, des hommes aux groupes, des groupes aux nations, est allée se propageant à travers le vaste monde. Les peuples qui recherchent dans les continents lointains des colonies et les appréhendent, ne songent d'abord qu'à eux-mêmes, ne travaillent que pour leur puissance, ne conquièrent que pour leur profit. Ils convoitent dans ces colonies des débouchés commerciaux ou des points d'appui politiques. De l'aventure engagée, la pensée de civilisation n'est point la promotrice ; elle pourra incidemment accompagner, elle ne dirigera pas l'opération. Qui dit civilisation, dit altruisme, dessein généreux d'être utile à autrui. La colonisation n'est, à ses origines, qu'une entreprise d'intérêt personnel, unilatéral, égoïste, accomplie par le plus fort sur le plus faible. Telle est la réalité historique. ... Longtemps, trop longtemps, le mercantilisme réaliste et sans entrailles qui est le signe des colonisations premières prolonge la malédiction originelle inscrite par le destin sur le pigment de sa face, et le dogmatisme glacé de la sélection naturelle prête la main au traitant pour épuiser ou maintenir en servage un être considéré comme éternellement inférieur. L'indigène noir, rouge ou jaune est moins un homme qu'un instrument de travail, qui ne vaut

qu'autant qu'il peut servir, que l'on rejette une fois hors d'usage. A quoi bon le ménager, puisque la loi de la sélection a réglé d'avance le choix et le sort de ceux qui pourront ou non résister? A quoi bon soigner ses enfants et veiller à la conservation de la race, puisque sa prolifération naturelle doit combler automatiquement les vides creusés dans le « troupeau » par les maux, les épidémies, la misère physiologique ou les corvées? A quoi bon surtout l'instruire, le perfectionner, essayer de le hausser jusqu'à soi, puisqu'il est admis que la couleur de sa peau le prédestine à l'éternelle servitude des êtres irrémédiablement inférieurs? Le devoir de l'humanité à son égard sera suffisamment rempli par les bons offices d'une charité plus ou moins libérale et généreuse.

« Cette conception inhumaine a désormais vécu. Ce fut celle de l'ancien pacte colonial. L'honneur de la France est d'avoir compris, la première, la valeur d'humanité des races attardées, et l'obligation sacrée de respecter et d'accroître cette valeur. La grande pensée de justice qui imprègne la tradition du pays de la Déclaration des Droits de l'Homme a repoussé le dogme cruel qui décrétait l'infériorité éternelle de certaines races. Elle constate le retard de leur évolution, mais s'employant à en corriger les effets, elle s'efforce d'en accélérer les étapes : et dans l'argile informe des multitudes primitives, elle modèle patiemment le visage d'une nouvelle humanité. Je dis patiemment : retenez bien ce mot. Il formule la vraie devise du labeur colonial. Il exprime la vertu qui doit en vous se placer la première, étant à la fois la plus noble et la plus difficile à pratiquer. La patience est le maître-mot de l'œuvre colonisatrice. Elle est, pour le succès de ses créations économiques, la règle d'un effort qui tâtonne souvent et longtemps dans l'inconnu. Elle est, par ses effets humains, la condition d'un résultat efficace : la séculaire et sombre hérédité des âges barbares, de sauvagerie, de misère dont l'indigène demeure accablé a longtemps emprisonné le diamant brut de son âme humaine dans l'épaisseur d'une gangue dure qu'on ne peut pas briser d'un coup. Lentement, avec douceur, avec persévérance, il faut user et décaper cette enveloppe rugueuse, pour retrouver la précieuse pierre que vos mains devront cliver, tailler, polir, afin qu'elle jette, un jour, par ses facettes éblouies, ses éclats de pensée humaine. »

## II

*Extraits d'un discours prononcé en 1924 à Brazzaville par M. Antonelli, Gouverneur Général de l'Afrique Occidentale française :*

...« Ce qui m'a frappé tout d'abord au cours de mes tournées, c'est la situation misérable de la femme indigène. Trop souvent ravalée au rôle de bête de somme, c'est sur elle que tombent presque toutes les charges : hors l'abatage de la forêt nécessaire aux plantations, tout le reste incombe à la femme. L'Administration, au lieu de tendre à modifier doucement un état de choses douloureux et qui pèse certainement sur l'accroissement de la population, l'a en quelque sorte approuvé en imposant aux femmes, comme aux hommes, douze jours de prestations. C'est là une pratique qui doit prendre fin et je considérerai comme un honneur que la première mesure que je prendrai soit celle qui la libérera de cette servitude.

...« J'ai été péniblement impressionné également par le spectacle des théories de porteurs qui ravitaillent les chantiers du chemin de fer à travers le Mayombé par des chemins abrupts, escaladant les crêtes pour redescendre dans les vallées, véritables routes de contrebandiers, exigeant un effort considérable et en grande partie inutile. Il m'a paru impossible qu'un tel état de choses pût durer et déjà on travaille par mes ordres à améliorer un peu ces sentiers ; mais cela ne saurait suffire. Je vais faire commencer immédiatement dans le Mayombé, en profitant des études du chemin de fer, une bonne piste n'ayant que des rampes de 6, permettant avec un minimum de fatigue pour les porteurs le ravitaillement des chantiers.

« Elargie prochainement à quatre mètres, puis à six, elle permettra d'utiliser les charrettes. Enfin on va travailler immédiatement à rendre la route de Loudima automobilisable jusqu'au pied du Mayombé. Sauf une courte étape pour franchir l'arête principale de cette chaîne, j'espère qu'à la fin de l'année prochaine le portage pour le chemin de fer aura disparu. Nous aurons ainsi délivré des milliers d'hommes d'une lourde charge et rendu disponible pour des travaux plus féconds une main-d'œuvre mal-

heureusement trop rare dans ce pays et que nous n'avons pas le droit de gaspiller.

...« 10.000 hommes, pendant des années, devront travailler sur les chantiers du chemin de fer. Venus de régions éloignées, appartenant à des races souvent différentes, ils ont besoin que l'on veille sur eux, que l'on atténue leur isolement.

« Il faut nous attacher à donner une valeur éducative à ce stage sur nos chantiers, afin que, rentrant dans leurs foyers en bon état physique, après avoir pris l'habitude d'une nourriture régulière, de soins d'hygiène, pourvus de quelque argent, d'outils moins rudimentaires que les leurs et qui leur seront donnés à la fin de leur contrat, ils retournent dans leurs villages, plus confiants, parce que nous connaissant mieux et représentant une valeur sociale supérieure à celle des primitifs apeurés venus six mois plus tôt sur nos chantiers. Avant l'achèvement des travaux, il y passera des centaines de milliers d'hommes; ils peuvent nous fournir l'occasion de faire une œuvre humaine et utile à laquelle je compte apporter tous mes soins...

« Les races diverses que leur destinée lointaine a fixées sur la terre française sont les indispensables auxiliaires de notre action colonisatrice, et en plantant notre pavillon au milieu de leurs tribus, nous avons assumé au regard du monde civilisé l'impérieuse obligation d'améliorer leur sort.

...« Nous devons améliorer l'hygiène des populations, les débarasser dans la plus large mesure des maladies endémiques qui les déciment, les soustraire surtout à la misère qui les étiole. Nous devons leur enseigner des procédés de culture moins rudimentaires que ceux que j'ai trouvés et qui m'ont surpris, tellement ils sont inférieurs à ce que connaissent les races les moins avancées des autres colonies. Nous devons leur donner enfin des notions de la vie de société, éveiller en elles ce désir de mieux-être qui est le grand levier des efforts vers la civilisation. Il nous faut les arracher à la barbarie où elles sont encore plongées; mais pour accomplir cette œuvre un effort collectif est nécessaire et il nous faut reconstituer les villages où l'entre-aide, l'émulation et la communauté des besoins sont, avec l'apprentissage de la discipline, les meilleurs garants d'une évolution nécessaire que nos conseils,

nos leçons et la fermeté de notre direction peuvent faire assez rapide, surtout si nous y intéressons l'élite de la société indigène en lui demandant de collaborer avec nous, dans les domaines où son aide peut nous être précieuse, notamment dans la bonne distribution de la justice.

« Dans toutes nos colonies, nous nous sommes appliqués à construire un système judiciaire ajusté à la mentalité et aux mœurs des indigènes appelés à en bénéficier.

« C'est dans cet esprit que, partout où cela était possible, nous avons accordé aux chefs ou aux notables des tribus une part active et souvent importante dans les délibérations et même dans les décisions judiciaires, tandis que, en Afrique équatoriale, nos populations arriérées ont semblé au début tout au plus susceptibles de tenir un rôle effacé de timide conseiller.

« Pourtant l'un des premiers principes de notre doctrine coloniale nous impose le respect des coutumes et ce principe est d'une application délicate. La coutume en effet n'est pas une loi écrite, immuable, elle est le reflet changeant des mœurs et des idées de la société qui les suit sur l'édifice de traditions et de croyances construit par les générations précédentes.

« Pour cette œuvre, dont la portée est immense, nous avons partout ailleurs qu'ici fait appel à la collaboration des meilleurs de nos indigènes. Trop arriérés pour pouvoir bénéficier de cette confiance, les Noirs du Congo en ont été écartés. Ils me paraissent arrivés au stade où nous pouvons les associer à notre œuvre en leur donnant une part plus large dans l'administration de la justice, en les appelant à délibérer dans le règlement des litiges qui séparent leurs congénères. Les règlements administratifs ont cela de commun avec les coutumes qu'ils doivent perpétuellement s'adapter aux populations qu'ils régissent, et une réforme de la justice indigène va nous permettre à la fois de rendre notre action éducatrice plus efficace et plus sûre parce que plus prudemment conduite et de restituer à des notables soigneusement choisis la parcelle d'autorité que nous nous étions jusqu'à présent réservée, faute de trouver dans le sein de tribus trop primitives des individus capables d'en assumer les charges... »

(*Afrique Française*, Janvier 1925).

# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE PREMIER

### GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA THÉORIE DU BON SAUVAGE

La nature humaine est-elle partout et toujours la même? — Le xviii <sup>e</sup> siècle l'a cru. — Cette thèse semble abandonnée. . . . .	7
I. — L'adage traditionnel n'était pas fondé sur une étude scientifique. — La différence entre les esprits, d'après Fontenelle. — Sa théorie sur l'origine des fables. — Helvétius et l'égalité des esprits. — Voltaire et l'élargissement de l'horizon. — Son prétendu éloge du « bon sauvage ». — Hume et l'infériorité des Noirs. — Buffon et l'identité de tous les hommes. . . . .	8
II. — Le chapitre des « Cannibales » chez Montaigne. — Jean de Léry et son voyage au Brésil. — Les Jésuites et leurs <i>Lettres édifiantes</i> . — Naissance de la théorie du « bon sauvage ». — Rousseau. — Auguste Comte. . . . .	17
III. — Opposition de Taine au postulat traditionnel. — Critique du postulat par Renan. — L'école anthropologique anglaise. — Une croyance naturelle chez les missionnaires. . . . .	26
IV. — M. Lévy-Bruhl et la thèse de l'hétérogénéité radicale. — Doctrine ou hypothèse de travail? — Objections à la thèse. — Expérience troublante des missionnaires. — Problème posé. . . . .	29

## CHAPITRE II

### MAGIE ET ARRÊT DE L'INTELLIGENCE

Ce qui domine la mentalité du non-civilisé, c'est la croyance à la magie. . . . .	37
I. — Qu'est-ce qu'une représentation magique des choses? — Le « mana ». — Exemple : flèche empoisonnée des Mélanésiens. — Une croyance qui rend inutiles les nouvelles observations. . . . .	38
II. — Les rapports constants entre la magie et ce qu'elle est censée seconder. — Le « médecin » indigène. — La part de l'observation. — Les recettes ou procédés magiques. . . . .	45

III. — Ressemblances et différences entre la technique et la magie. — Importance des initiatives individuelles dans la technique. — Magie et tradition. — Exemple : la métallurgie au Tanga-nyika. . . . .	53
IV. — Le magicien est-il un charlatan? — Aveux significatifs. — L'imposteur qui se dupe lui-même. — Sorciers. — Le misonéisme. . . . .	58
V. — Principes directeurs de la représentation magique des choses. — La loi de similarité. — Magie imitative. — Loi de communauté de vie. — Magie sympathique. . . . .	66
VI. — La magie et la réflexion critique. — Les « manières » ou vertus cachées des choses. — Dangereux apaisement de l'intelligence inquiète. . . . .	71
VII. — La divination. — L'ordalie. — Quelques procédés d'ordalie. — Vraie signification de la pratique. — Encore la mise en sommeil de l'intelligence critique. — Rien n'est absurde. — La tragique aventure des ama-Xosa. . . . .	74

## CHAPITRE III

## MAGIE ET DÉSAGRÉGATION MORALE

I. — Indifférence à la vérité. — Psychologie du mensonge. — Le mensonge dans la vie sociale. — Négation systématique de ce qui trouble. . . . .	87
II. — Irréflexion et passion. — Le suicide chez les non-civilisés. — Croyances particulières qui interviennent dans le suicide. — Théorie de Durkheim. — Son insuffisance. — Le suicide par rancune. . . . .	91
III. — Magie et incertitude. — Perpétuelle inquiétude et méfiance universelle. — Les pratiques maléfiques. — Le <i>Vuriké</i> à Madagascar. — Le sorcier. — Sens précis du mot. — Glissement de la défense à l'agression. — Sorcellerie et meurtre. — Isolement du sorcier. — Les sociétés secrètes de sorciers. — L'initiation en Afrique équatoriale. — Un procès au Bas-Cavally. — Les réactions de la peur. . . . .	104

## CHAPITRE IV

## LA MAGIE DANS LES SOCIÉTÉS SUPÉRIEURES

L'abîme est-il infranchissable entre deux portions de l'humanité? . . . . .	132
I. — Fétiches et talismans. — L'ambre. — L'or. — Le fer. — Le commerce des amulettes. . . . .	134
II. — Recherche d'une matière ayant participé à la vie. — Le martyr de la taupe. — Comment on se débarrasse de la maladie en la passant à autrui. . . . .	142
III. — Les formules préservatrices. — La chaîne de prières. — L'action miraculeuse d'un rite ou d'une formule. . . . .	147

IV. — Toujours l'application de la loi de similarité. — La magie imitative. — La loi de la communauté de vie. — Les plantes, les végétaux, les abeilles. — Procédés d'envoûtement. — L'affaire Marie Mesmin. — Le curé de Bombon. . . . .	152
V. — Panique et meurtre. — La peur des sortilèges. — Le glissement vers le crime. — Les emportements collectifs. . . . .	164

## CHAPITRE V

## AU SEUIL DE LA MAGIE

Comment s'expliquer ces phénomènes troublants? — Il ne semble pas que la survivance rende compte de tout . . . . .	174
I. — Origine de la magie d'après l'école ethnologique anglaise. — Associations d'émotions. — Psychologie du joueur : conscience individuelle et suggestion du milieu . . . . .	175
II. — L'expression du désir et les efforts de réalisation. — Emotion et préoccupation égocentrique. . . . .	182
III. — La loi du moindre effort. — Abandon de la décision à des circonstances extérieures. — Les événements qui se produisent en séries. — La recherche de l'équilibre mental. . . . .	185
IV. — Les révélations de la maladie. — Obsession et psychasthénie. — Les moyens de défense des obsédés et des persécutés. . . . .	195
V. — Nécessité de compléter la psychologie de l'adulte par celle de l'enfant. — Observations multiples. — Procédés de l'enfant qui veut se rassurer. — Finalisme anthropocentrique et artificialisme . . . . .	204
VI. — Le réalisme nominal chez l'enfant. — Le nom exprime pour l'enfant l'essence de la chose. — Les assemblages de mots : récits et formules. — Une forme spéciale de la causalité. — La vertu des mots et des phrases. . . . .	209
VII. — L'enfant et l'action efficace à distance. — La magie par similarité. — Esquisse de la magie sympathique. — L'enfant et l'ubiquité. . . . .	215

## CHAPITRE VI

## LE VRAI PROBLÈME

Pourquoi y a-t-il des civilisés et des non-civilisés? . . . . .	224
I. — Les non-civilisés ne sont pas tous au même échelon. — Chacun de leurs groupes est immobilisé à un certain point. — Leur mentalité est dominée par le magique. — Chez le civilisé, la croyance magique est en contradiction avec le reste de sa vie intellectuelle et morale. — Les médecins devant ces faits. — Identité et séparation des deux fractions de l'humanité. . . . .	225
II. — Les non-civilisés sont-ils déçus d'un état antérieur de culture? — Thèse de Lubbock, contredite par Renouvier. — Ce qu'on peut induire des langues des Australiens ou des Fuégiens. . . . .	231



III. — Impression que donne l'étude de la préhistoire. — Le feu. — Les outils les plus primitifs. — Qu'est-ce que l'invention? — Rapports de l' <i>homo faber</i> et de l' <i>homo sapiens</i> . . . . .	237
IV. — Le problème de l'homme primitif au point de vue moral. — Survivances instructives d'usages et de croyances. — Les Pygmées et les Pygmoïdes. — Le non-civilisé actuel n'est pas le vrai primitif. . . . .	244

## CHAPITRE VII

## LA CROISÉE DES CHEMINS

Pourquoi des fractions de l'humanité ont-elles subi un arrêt? . . . . .	251
I. — Hypothèse d'une malformation originelle du germe. — Expériences et <i>tests</i> qui militent contre elle. — L'effort intellectuel chez le non-civilisé. — L'instinct d'orientation. . . . .	252
II. — Hypothèse d'un manque de stimulant. — Confirmation partielle. — Les Esquimaux et les Pygmées. . . . .	256
III. — Psychologie des peuples chasseurs. — Leur propension à la magie. — Effets intellectuels et moraux de ces croyances. — La voluptuosité et ses dangers. — Exaspération des sens et polygamie. — Conséquences nerveuses et cérébrales. — Action du temps pendant des millénaires. . . . .	257
IV. — La crise de l'ethnologie. — Classement géographique et chronologique des faits. — M. de Quatrefages, un précurseur. — L'École de Vienne et ses émules. — Les aires ou cycles de civilisation . . . . .	268
V. — Conséquences de ces études nouvelles. — L'état moral d'une race résume toute son histoire. — Synthèse fonctionnelle. — Insuffisance de la culture intellectuelle. — Aucun progrès n'est possible sans une transformation radicale de l'être. . . . .	274
VI. — Une question préalable. — Réponse traditionnelle de la violence. — Une nouvelle philosophie de la colonisation . . . . .	279
VII. — La civilisation qui désorganise. — La religion ancienne doit être remplacée par une autre. — Le problème central. — Rôle des Missions chrétiennes. — Leur place dans l'évolution de l'espèce humaine. . . . .	283

## APPENDICES

I. — La croyance aux hommes-tigres. . . . .	290
II. — Terreur et déséquilibre mental . . . . .	295
III. — L'instinct d'orientation . . . . .	299
IV. — La nouvelle doctrine de la colonisation. . . . .	303
Table des noms propres. . . . .	313

## TABLE DES NOMS PROPRES (1).

- Abipones, 62 n. 2, 71.  
 Afrique, 14, 39 n., 43, 52 n. 1, 55, 64,  
     81, 83, 84, 109, 120, 123, 143 n.,  
     162, 176, 181, 189 n., 217 n., 226 n.,  
     243, 244, 257, 261, 266 n., 270, 271,  
     273 n. 1, 284, 291, 300, 306, 308.  
 Ahts, 60.  
 Akélé, 293, 296-298.  
 Akoghengol, 295, 297.  
*Akoumé Angwé*, 296.  
 Algonquin, 14, 39 n.  
 ALLÉGRET, E., 255 n. 2.  
 Almeneda, 141.  
*Alphonse*, XII, 141.  
 Américains, 10, 11.  
 Amérique, 14, 18 n. 2, 22 n. 1, 39 n.,  
     60, 95 n., 99, 206, 243, 257, 273,  
     280, 301.  
 Amos, 47.  
 Andaine, 145.  
 Andamanais, 41, 253, 275.  
*Andriamanitra*, 78.  
 Angleterre, 28, 138, 149 n. 1, 273.  
 Anglais, 15.  
 Aniota's, 293.  
 ANKERMANN, Bernhard, 273.  
 Anosilava, 97.  
 ANTONETTI, 306.  
 Antsianhaka, 116.  
 APOLLINAIRE, Guillaume, 136.  
 Arabe, 13, 259.  
 ARISTOTE, 16, 241.  
 ARNOUX, M<sup>lle</sup> E., 292.  
 ARSONVAL D', 253.  
 Asie, 226 n. 1, 257.  
 Australie, 63, 231, 234, 257, 280.  
 Australien, 231, 233, 235, 236, 243,  
     275.  
 Azande, 81, 83.  
  
*Ba*, 127.  
 Bade, Grand duché de, 137.  
 BAGEHOT, 265, 266 n.  
*Bala*, 126.  
  
 BALDWIN, 177.  
 ba-Londa, 261.  
 Baltique, 9.  
 Bantou, 39 n., 111, 120, 225.  
 Bara, 79.  
 Barolong, 59.  
 ba-Ronga, 48-50, 51 n., 69 n. 1, 109  
     n. 2, 143 n.  
 ba-Rotsé, 48, 83, 143 n., 244.  
 Basoko, 61, 62.  
 ba-Souto, 35, 66 n. 2, 115.  
 Bassa, 72.  
 Batlapis, 60 n.  
 Beauce, 146.  
 Beaugois, 138 n., 144, 145 n. 1.  
 Beauvais, 172.  
*Bekale b'Ekomi*, 296, 298.  
*Békoune*, 295, 296.  
 Belgique, 170, 176, 280.  
 BELLET, 201 n.  
 Benguela, 291.  
 BENTLEY, W.-H., 34.  
 Bérend, 157 n.  
*Bérenng*, 68.  
 BERGSON, 184.  
 Berlin, 157 n.  
 Berne, Bernois, 133 n.  
*Berton*, 159 n., 160 n.  
 BEST, Elsdon, 30.  
 BIDAULT, D<sup>r</sup>, 145 n. 3.  
 BIERVLET, van, 302.  
 BINET, Alfred, 208.  
 Bismark, archipel, 253.  
 BOAS, F.-R., 69 n. 2, 273.  
 Boers, 176.  
*Boespflug*, 169.  
 BOISMOREAU, D<sup>r</sup>, 144 n. 3.  
 Bombon, 157, 160, 162, 163, 228.  
 Bonne Espérance, Cap de, 231.  
 Bordeaux, 157, 159, 182.  
 Boschimans, Bushmen, 44, 231, 300.  
 BOUGAINVILLE, 23.  
 Boulogne, 133 n.  
 Bournel, 164.

(1). Les noms géographiques ou ethnographiques sont imprimés en romaines (ex. : Amérique, ba-Rotsé).

    Ceux des auteurs ou témoins le sont en petites capitales (ex. : ALLÉGRET).

    Ceux des indigènes ou de leurs divinités comme ceux de toutes les autres personnes citées ou étudiées le sont en italiques (ex. : *Békoune*, *Marie Mesmin*).

- BOUVIER, Le P., 54, 110, 111 n., 182 n.  
BOVET, Pierre, 220, 221.  
Brazzaville, 293.  
Brésil, 17, 18 n. 2, 19, 20.  
*Brétignières de Courteilles*, 150.  
Breton, 136.  
BRETT, 63 n.  
BRUNHES, Jean, 123 n. 2.  
Bruxelles, 293.  
Bucy, 171.  
BUFFON, 16.  
BURNIER, Th., 43, 67, 70, 106, 114, 143 n., 155 n.
- CADIER, Ch., 295.  
Cafre, 14, 70, 120.  
CALIPPE, Ch., 150 n. 2.  
Cambridge, 253, 273.  
Cameroun, 70, 90, 102, 140 n. 1.  
Canada, Canadien, 14, 22.  
Canaque, 101, 161, 180.  
Cap, colonie du, 85.  
*Cardon*, 159 n., 160 n.  
*Carelli*, Rév. P. Ludovic, 179 n.  
CARVER, J., 95.  
CASALIS, Eug., 66, 244, 245 n.  
*Castiglione*, comtesse de, 141.  
CATLIN, George, 300.  
Cavally, bas, 123, 125, 128.  
Celte, 99.  
CÉSAR, 98, 99 n. 1.  
Chanceaux, 164.  
CHAPISSEAU, 146 n. 2.  
CHARLEVOIX, P. de, 300.  
CHESIN, Serge de, 172 n. 2.  
Chine, Chinois, 9, 13, 198, 235.  
Choisy-le-Roi, 144.  
*Christine*, reine, 141.  
CLAPARÈDE, Ed., 300-302.  
*Clément*, 171, 172.  
CLERC, Charly, 19 n., 21 n.  
CODRINGTON, 39, 40, 42, 66 n. 1, 70 n. 3.  
COILLARD, Fr., 83, 129, 163, 244.  
Colombie britannique, 69.  
COMTE, Auguste, 25.  
Congo, 34 n. 3, 81, 170 n., 226 n., 271, 293, 308.  
CONNET, V., 302.  
Coopers' Creek, 299.  
Côtes-du-Nord, 144.  
Courmayeur, 183.  
Creeks, 99.
- Dacotahs, 99.  
Darling River, 234.  
DARRÉ, 293.  
DAUZAT, Albert, 139, 141 n. 2.  
DAVRAY, Henry-D., 233 n.  
DEBARGE, M<sup>lle</sup> J., 90.  
DELACROIX, Henri, 184, 217.  
DÉMOSTHÈNE, 15.
- Denoyers*, abbé, 160-163, 228.  
DIETERLEN, Georges, 115.  
DIETERLEN, Hermann, 35, 46, 49, 66, 68, 87, 88, 116 n.  
DOBRTZHOFFER, Le P., 62 n. 2, 71.  
DOGIMONT, M<sup>lle</sup> R., 67.  
Douala, 72, 140 n. 1.  
DUBOIS, Le P. H., 78.  
DURKHEIM, 98-100, 128, 276.
- EASTMAN, Mary, 99 n. 6.  
EGÈDE, 69 n. 3.  
Egypte, Egyptien, 9, 243, 262.  
*Ekomi Nzé*, 295, 296, 298.  
ELIEN, 99 n. 3.  
*Elisabeth d'Autriche*, 139.  
ELLIS, 80.  
Emmenthal, 155.  
Esameyagha, 298.  
Espagnols, 11.  
Esquimaux, 69 n. 3, 198, 225, 256.  
ESSERTIER, Daniel, 46 n., 49 n., 50 n., 84.  
Europe, Européens, 14, 22, 34, 35, 135, 140 n. 1, 153, 176, 177, 245, 253, 262, 263, 266 n.  
*Evard*, 171.  
Ewhé, 39 n.  
*Eyana, Mba*, 298.  
Eyefal, 117.
- FERRERO, 186 n.  
Fianarantsoa, 97 n.  
*Fichelle*, Emile, 227.  
Fidji, Viti, 69, 70 n. 1.  
*Floris*, 159 n., 160 n.  
FLOURNOY, Th., 217.  
FONTENELLE, 8-11.  
Fontenoy, 150.  
FOY, W., 273.  
FRAESSLÉ, Le P., 62 n. 1.  
France, Français, 15, 17, 41 n. 2, 103 n. 2, 133 n., 141, 149 n. 1, 176, 280, 303-305.  
FRAYSSE, 138 n., 145 n. 1.  
FRAZER, 28, 67, 69 n. 2, 70 n. 3, 157 n., 198 n.  
FROBENIUS, Leo, 272.  
*Froger*, 228, 229.  
Fuégien, 234-236, 243.
- Gabon, 91, 102, 117, 270, 291, 292, 294, 295.  
GAFFAREL, Paul, 19 n., 21 n.  
GALAND, Pierre, 102, 103 n. 1.  
GALLEY, S., 117, 129.  
Galoa, 266.  
GARÇON, M<sup>e</sup> M., 161 n., 164, 196 n., 228.  
Gaule, Gaulois, 99, 243.  
GEMELLI, Le P., 147, 150, 189.  
Genève, Genevois, 21, 24, 25, 133 n., 143 n. 1.

- GENNEP, van, 300, 302.  
 Germanie, Germain, 99, 243.  
 GISQUET, 172 n.  
 GIUGLER, M<sup>lle</sup>, 48, 51.  
 GOLDENWEISER, 44, 253, 273.  
 Gosse, Ed., 222.  
 GOURMONT, Rémy de, 238.  
 GRAEBNER, Fritz, 269, 272, 274.  
 GRANET, 235.  
 GRÉBERT, F., 296 n., 297 n.  
 Grecs, 10, 11, 15, 23, 26, 243.  
 GUEUDEVILLE, 22.  
*Gui Dièké*, 127.  
 Guinée, 271.  
*Guiberi*, 171, 172.  
 GULDBERG, F. O., 302.  
 Guyane anglaise, 63 n.  
 GUYAU, 180.  
 GUYE, 109 n. 2.  
  
 HARRISON, 41 n. 1.  
 HARTLAND, 28.  
*Helmere et Price*, 43.  
 HELVÉTIUS, 12.  
 HERMANN, Ch., 91, 102, 103 n. 1.  
 HERFOTOS, 281.  
 HIPPOCRATE, 16.  
 Hindou, 13, 26, 141.  
 Hongrie, 216 n.  
 HONTAN, baron de la, 22.  
 Hottentot, 14, 34, 225.  
 Hovas, 78.  
 HOWITT, A.-W., 62, 246, 299, 300.  
 HUBERT et MAUSS, 39, 40, 44, 53, 55,  
 128, 129 n. 1, 276.  
 HUME, 15, 16.  
 Huron, 14, 15, 22.  
 HUXLEY, 16 n. 1 et 2.  
  
*Ibeyou*, 126, 127.  
 Ikungun, 69.  
 Illinois, 14.  
 Imérimandroso, 116.  
 Inde, Indiens, 23, 39 n., 69, 71, 99.  
 Indonésie, 41 n. 2.  
 Innuits, 198.  
 Iroquois, 39 n.  
 Ivoire, Côte d', 293 n. 2.  
  
 JACCARD, Pierre, 256, 301, 302.  
 Jamaïque, 16.  
 JANET, Pierre, 199, 200 n., 201 n.,  
 204.  
 Jangoa, 100.  
 JOLEAUD, 237.  
 JULIEN, G., 79, 107-109, 111, 113,  
 284.  
 JUNOD, Henri-A., 47, 48, 50, 69 n. 1,  
 109 n. 2, 143 n., 146 n. 1, 265 n.  
  
 Kazungula, 70.  
 Khocène, 50.  
*Kréli*, 85.  
  
 KUNTZ, M<sup>lle</sup> M., 30, 89.  
 Kurnaï, 245, 246.  
 Kwakiuti, 39 n.  
  
 LAGAÉ, Le P. C. R., 83 n. 1.  
 Lambaréné, 292.  
 LAMBERVILLE, Le P. de, 96 n.  
 LANG, Andrew, 28.  
 LANTZ, M<sup>me</sup> Ed., 92, 94.  
 LAPICQUE, Louis, 41 n. 2, 253.  
 Lapons, 9.  
 Latins, 15.  
 Laval, 164.  
 LECŒUR, 145 n. 2.  
 LEENHARDT, Maurice, 92, 101.  
 LE PETIT, 300.  
 LENOTRE, 140.  
*Lérothodi*, 68.  
 LÉRY, Jean de, 18-21.  
 Lessouto, 68, 244, 270.  
 LEUBA, 205, 206.  
 LÉVY-BRUHL, 25, 28-31, 33, 36, 39 n.,  
 42, 65 n. 1, 83 n. 2, 95 n., 96, 109  
 n. 2, 234, 255, 276, 291, 292, 294.  
*Léwanika*, 83.  
 LICHTENBERGER, 17 n. 1, 23.  
 Liège, 143.  
 Littoral Portugais, 143 n., 146 n. 1.  
 LIVINGSTONE, 43 n. 2, 261.  
 Loango, 300.  
 LOMBROSO, 99 n. 6.  
 Londres, 156.  
*Louis-Napoléon, prince*, 133 n.  
*Louis-Philippe*, 133 n., 172 n. 3.  
 Lourdes, 157.  
*Lourdin*, 228, 229.  
 Louvière, (La), 170.  
 LOWIE, R. H., 273.  
 LUBBOCK, Sir John, 28, 216, 231,  
 232.  
 Lynianti, 43.  
*Lysiard*, 171, 172.  
  
 MACKENZIE, 59.  
 Madagascar, 75-80, 81 n. 1, 92, 97,  
 102, 107, 109, 111, 116, 284.  
 Mafubé, 103.  
 MAGYAR, M., 291 n. 1.  
 MAISTRE, Joseph de, 243.  
 MAITLAND, F.-W., 273.  
 Ma-Kololo, 43.  
*Malissa Mélo*, 87.  
*Mankili*, 87.  
 Maoris, 30.  
*Marbach*, 169.  
 MARETT, R., 182 n.  
 Mauchin, 227.  
 Maurage, 170.  
 Mauritanie, 9.  
 Mayombé, 306, 307.  
 Méditerranée, 226 n.  
 Mélanésie, Mélanésien, 40-42, 44, 66.  
*Mercédès, reine*, 141.

- Mer du Sud, 27.  
 Méry, 164.  
 Mesmin, Marie, 157-162, 164.  
 Messine, 187.  
 Mexique, 39.  
 MILLER, Maskew, 85 n.  
 MILLIGAN, Robert, 71, 81, 189 n.  
 MOFFAT, R., 59, 60 n.  
 Mokulu, 61, 62.  
 Mokusu, 291.  
 Molapo, Jonathan, 68.  
 Monaco, 177.  
 MONDAIN, Gustave, 75, 78, 116.  
 MONOD, Aug., 223 n.  
 MONOD, Bernard, 172 n. 1.  
 MONTAIGNE, 17-21.  
 Monte-Carlo, 180.  
 Mophotsi, 68.  
 Moreau, Rose, 163.  
 MOREL, 292.  
 Morija, 47.  
 MORUS, Thomas, 22.  
 Morvand, 145.  
 Moshesh, 68.  
 Moublo, 126, 127.  
 Mozambique, 146 n. 1.  
 Muth, Eugénie, 227.  
 Mvémé, 117.  
 Nantes, 158-160 n.  
 Naples, Napolitains, 135, 179 n.  
 Négritos, 41 n. 2, 253, 257.  
 Ngeumba, 234.  
 Niaoué, 127.  
 Nice, 181.  
 Niger, 226 n.  
 Nigritiens, 39 n.  
 Nil, 226 n.  
 Nogent, 171.  
 Nongkause, 84.  
 Nonin, 127.  
 Normandie, 145, 166, 167, 207.  
 Nouvelle-Calédonie, 101.  
 Nouvelle-Galles du Sud, 234, 299.  
 Nouvelles-Hébrides, 69.  
 Nouvelle-Zélande, 30, 74, 76 n. 2,  
 231.  
 NOUVELON, Ed., 72, 140 n. 1.  
 Océanie, 109, 162, 243, 270, 271, 280.  
 Ogooué, 129.  
 Oiro, 126.  
 Orange, 59 n.  
 Orly, 144.  
 Ouro, 126.  
 Ovan, 120.  
 Pahouin, 180, 270, 295 n., 297, 298.  
 Papou, 27, 225.  
 Pâques, île de, 284.  
 Paraguay, 24.  
 Parautel, 159 n., 160 n.  
 Paris, 20, 47, 101 n., 139, 142, 172  
 n. 3.  
 PARISOT, 76, 78.  
 Peaux-Rouges, 22, 95.  
 PECHUEL-LOESCHE, 65, 300.  
 PELLET, Marcellin, 179 n.  
 Perche, 146 n. 2.  
 Phéniciens, 11.  
 PIAGET, Jean, 179 n. 1, 193, 206-211,  
 216 n., 217, 218 n. 2.  
 Pié, 123.  
 PINARD DE LA BOULLAYE, Le P.,  
 62 n. 1, 252 n. 1, 268 n., 273 n. 8,  
 293.  
 PITRES ET RÉGIS, 200, 201 n.  
 PLATON, 241.  
 PLINE, 99 n. 1, 135.  
 PLUTARQUE, 14.  
 Poitou, 145.  
 POLYBE, 16.  
 Polynésie, Polynésiens, 99, 225, 284  
 POSIDONIUS, 99 n. 2.  
 PROUTEAUX, 123-125.  
 Prusse, 157 n.  
 Pueblo, 39 n.  
 Pygmées, Pygmoïdes, 41, 44, 246.  
 QUATREFAGES, Armand de, 271.  
 Queensland, 290.  
 RABAUD, Etienne, 301, 302.  
 Ramanamango, 78, 79.  
 RAMSEYER, 103.  
 Ranahare, 79.  
 RATZEL, Frédéric, 272.  
 REID, Thomas, 27.  
 RENAN, 26, 27, 226 n.  
 RENOUVIER, 232, 233, 247, 248, 265,  
 266 n., 276.  
 REUTTER, Dr., 91.  
 Rhin, (Bas-), 165 n., 169, 170 n.  
 RIBOT, Th., 185, 204.  
 RIVERS, W.-H.-R., 50 n., 253, 269,  
 273.  
 Rock Béréby, 126.  
 Romains, 10, 15, 243.  
 Rosa, 87.  
 ROTH, Walter E., 52 n. 2, 63.  
 Rouen, 182.  
 Rouffach, 227.  
 Roumanie, Roumains, 197, 216 n.  
 ROURE, Lé P., 141 n. 1, 142 n., 149,  
 150 n. 1, 185-187, 189.  
 ROUSSEAU, J.-J., 15, 21, 24, 25.  
 RUSILLON, M<sup>me</sup> E., 254.  
 RUSILLON, Henri, 92, 96, 99, 100,  
 102, 103, n. 1.  
 RUSILLON, M<sup>me</sup> J., 72.  
 Russie, 172.  
 Saboungi, 158-161.  
 Saint-Louis, 253.  
 Salé, 126, 127.  
 Sakalaves, 99.  
 Salomon, Iles, 70, 253.

- Samkita, 292, 295.  
 San Pedro, 123.  
 San-Remo, 165.  
 SAPIR, E., 273.  
 SARRAUT, Albert, 280, 303.  
 Saverne, 170.  
*Savoie, duc de*, 133 n.  
 SCHMIDT, Le P. W., 41 n. 2, 245, 273.  
 SCHWEITZER, D<sup>r</sup> A., 52 n. 1.  
 SÉBILLOT, 143 n.  
 SÉCHEHAYE, 212.  
 SÉGLAS, 202, 203.  
 Seine, 144.  
 Sémangs, 275.  
 Sénégal, 271.  
 Sénol, 275.  
 Seppois-le-Bas, 227.  
 SIMON, Th., 208.  
*Sina, Elizabeth*, 62.  
 Sioux, 39 n., 301.  
 Soissons, 171.  
 SOMMERVILLE, 69 n. 3.  
 Sonde, Iles de la, 257.  
 Sotih, 197.  
 SOUCHE, 145 n. 4.  
 SPENCER, Herbert, 233.  
 SPENCER et GILLEN, 246 n.  
 SPROAT, 60.  
 STEEDMAN, 70 n. 2.  
 STERN, 210 n.  
 STEWART, Dugald, 27.  
 STODDARD, Lothrop, 226 n.  
 STRAUSS, 39 n.  
 Sturt, 299.  
 Suède, 9.  
 Suisse, 155.  
 SULLY, James, 206.  
*Sur, Joseph*, 169, 170 n.  
 Syrie, 166.  
  
 TACITE, 15, 16.  
 Tahiti, 24.  
 TAINE, 26.  
 Tananarive, 97.  
 Tanganyika, 58.  
 Tanna, 69.  
 TARDE, 172 n. 3, 173 n.  
 Tasmanie, 257.  
 Tchecoslovaquie, 216 n.  
 Terre de Feu, 24, 231, 233.  
  
 Tervueren, 293.  
*Thèbes, M<sup>me</sup> de*, 140, 141 n. 1.  
 THURNWALD, Richard, 253.  
*Tippoo-Tibb*, 291.  
 TITE-LIVE, 98.  
 Todas, 269.  
 Topinambous, 19, 20.  
 Torrès, Détroit de, 253.  
*Toub-Yé*, 126.  
 TOWNSEND, Meredith, 226 n.  
 Transylvanie, 197.  
 TRAZ, Robert de, 262-264.  
 TRILLES, Le P., 118, 121, 123.  
 Turumbu, 61.  
 TYLOR, 68, 76 n. 2.  
  
*Umhlokasa*, 84.  
 Uttenheim, 169.  
  
 VALÈRE-MAXIME, 98, 99 n. 1.  
 Védas, 275.  
 Vienne, 274.  
 VILLEGAGNON, 17, 19.  
 VINCHON, D<sup>r</sup> J., 196 n., 197 n., 201.  
*Vogelweith*, Mathilde, 227.  
 Vologda, 172.  
 VOLTAIRE, 12-16.  
  
 WAITZ, 99 n. 4.  
 WALLON, 210 n.  
 WEBER, Louis, 32, 33, 65 n. 2, 214, 240, 243.  
 Wihibi, 123-125.  
 WILLIAMS, John, 61.  
 WISSMANN, Major von, 291.  
 WOODWORTH, R.-S., 253.  
 WYCKAERT, Le P., 58 n.  
  
 Xosa, 84, 85.  
  
 Yahgans, 234.  
 YATE, 74 n.  
 Yerville, 160 n.  
*Yé-Tabié*, 127.  
  
 Zambèze, Zambéziens, 43, 48, 51, 67, 83 n. 2, 88, 89, 91, 120, 129, 143 n., 155 n., 163, 244, 270.  
 Zengwih, 197.  
 Zoulou, 120.

VERIFICAT  
2017

BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ "CAROL I"  
BUCUREȘTI